



Cahiers de l'IREF – Collection Agora – Numéro 2

Blanches et Noires: Histoire(s) des Américaines au XIXe siècle

Lehuu, Isabelle.

Mots clefs : Africaines-Américaines; antiracisme; États-Unis; études féministes; féminisme noir; sciences sociales; XIXe siècle.

Pour citer cet article

Isabelle Lehuu (dir.), 2011, *Blanches et Noires: Histoire(s) des Américaines au XIXe siècle*, Cahier de l'IREF no2. En ligne sur PréfiX, <https://revues.uqam.ca/prefix/numeros-cahier-iref/cahier-2/>.

ISSN 3110-9489

ISBN: 978-2-922045-35-2

Ce travail est sous une licence [CC BY-NC-ND 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/).

**Blanches et Noires :
Histoire(s) des Américaines au XIX^e siècle**

Sous la direction d'Isabelle Lehuu

**Institut de recherches et d'études féministes
Université du Québec à Montréal**

La collection Agora des Cahiers de l'IREF est consacrée à la publication de rapports de recherche, d'actes de colloque et d'essais.

Les manuscrits publiés sont soumis à un comité de lecture.

Distribution : **Institut de recherches et d'études féministes**
Université du Québec à Montréal
Téléphone : (514) 987-6587
Télécopieur : (514) 987-6742
Courriel : iref@uqam.ca
Commande par Internet : www.iref.uqam.ca

Adresse postale :
Case postale 8888, Succursale Centre-ville
Montréal, Québec
Canada H3C 3P8
Adresse municipale :
Pavillon 210 Sainte-Catherine Est
Local VA-2200
Montréal

Institut de recherches et d'études féministes
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISBN : 978-2-922045-35-2

Les textes publiés dans les Cahiers de l'IREF n'engagent que la responsabilité de leurs auteures.

Couverture : Service des communications, UQAM.

Table des matières

Isabelle Lehuu

Écrire l'histoire des femmes au pluriel 1

Rose-Marie Guzzo

Famille et femmes noires dans une société esclavagiste : La Nouvelle-Orléans, 1830-1860 21

Diane Bélanger

Deux femmes célibataires du Sud : L'amour, le mariage et l'élite esclavagiste 47

Marise Bachand

Dans la maison du maître : Femmes blanches et espace domestique dans la littérature du Sud
esclavagiste américain 63

Isabelle Lehuu

La place des veuves dans un monde d'hommes : Genre et classe à Charleston, Caroline du Sud,
au début du XIX^e siècle..... 85

Catherine Pelchat

La prostituée comme martyre et héroïne urbaine à New York, 1830-1916..... 107

Bibliographie 127

Les auteures 135

Écrire l'histoire des femmes au pluriel

Isabelle Lehuu

« J'ai souvent été étonnée et affligée de la servitude des femmes et de la piètre idée qu'elles ont de leur personnalité morale et de leur responsabilité. Une femme à qui on demande de signer une pétition pour l'abolition de l'esclavage dans le district de Colombie, ou de rejoindre une association ayant le projet de faire adopter l'abolition de l'esclavage en Amérique répond : 'Mon mari n'y est pas favorable'. En ce qui concerne ses droits et ses devoirs elle ne fait qu'un avec son mari »¹.

De l'égalité des sexes ou la pensée féministe de Sarah M. Grimké

C'est en 1837 que Sarah Moore Grimké faisait ce constat sur la servitude des femmes et l'institution du mariage. L'activiste originaire de Caroline du Sud effectuait alors une tournée en Nouvelle Angleterre en compagnie de sa jeune sœur Angelina². Prenant conscience des multiples interdits contre la prise de parole des femmes en public, Sarah et Angelina Grimké se sont engagées à défendre à la fois la cause des Noirs en esclavage et les droits des femmes. Cette collaboration des deux sœurs facilita la convergence des mouvements abolitionniste et féministe (Sklar, 2000 ; Yellin, 1989). Angelina Grimké devenait un des porte-parole les plus éloquents pour l'abolition de l'esclavage et rejetait les critiques de la réformatrice Catherine Beecher, qui voulait limiter l'influence des femmes au cercle domestique³. De son côté, Sarah Grimké se faisait l'avocate de la cause des femmes et publiait en 1838 *Letters on the Equality of the Sexes*⁴. Son expérience de femme sudiste, née dans une famille de la haute société esclavagiste de Charleston, Caroline du Sud, mais privée de l'éducation classique dont bénéficiaient ses frères (Winterer, 2007), lui permettait de comparer les deux systèmes d'oppression qui subordonnaient les esclaves aux maîtres et les femmes aux hommes, et de dénoncer par analogie le pouvoir esclavagiste et le pouvoir patriarcal, le racisme et le sexisme. Prenant soin toutefois de ne pas confondre la condition des femmes blanches et celle des esclaves, elle soulignait tout particulièrement la souffrance des femmes noires et leur exploitation sexuelle : « Des femmes sont achetées et vendues dans nos marchés d'esclaves pour satisfaire l'appétit bestial de ceux qui portent le nom de chrétiens »⁵. Ce faisant, Sarah Grimké a élaboré une critique féministe de la religion patriarcale et de la misogynie des commentateurs ecclésiastiques. Selon elle, les traductions erronées des Écritures saintes n'existeraient plus si les femmes étaient autorisées à apprendre l'hébreu et le grec. En même temps, cette femme quaker a su préserver les fondements religieux de son féminisme et défendre l'existence spirituelle des femmes. Aux pasteurs qui condamnaient les interventions publiques des femmes, elle répond en juillet 1837 par une analyse biblique de l'autonomie morale des femmes et une déclaration de l'égalité des hommes et des femmes : « Je lui obéis [au Seigneur Jésus] dans tous ses préceptes et découvre qu'il donne les mêmes directives aux femmes et aux hommes, que jamais il ne se réfère à la distinction sur laquelle on insiste tant à présent, entre vertus masculines et vertus féminines ; c'est là une de ces traditions forgées par les hommes, antichrétiennes, que l'on enseigne à la place des commandements de Dieu. Hommes et

¹ Extrait traduit dans Paulette Bascou-Bance, *La mémoire des femmes*, p. 321.

² Pour une biographie de Sarah Moore Grimké (1792-1873) et Angelina Grimké Weld (1805-1879), voir Gerda Lerner, *The Grimké Sisters from South Carolina*, c1967, 2004. L'historienne souligne la difficulté de distinguer une sœur de l'autre, car elles ont vécu la majeure partie de leurs vies ensemble, ont lu les mêmes livres, ont partagé et discuté de leurs écrits entre elles.

³ Angelina Grimké, *Letters to Catherine E. Beecher, in Reply to an Essay on Slavery and Abolitionism*, Boston, 1838.

⁴ Pour une édition récente des lettres, voir Sarah Grimké, *Letters on the Equality of the Sexes and Other Essays*, éditées par Elizabeth Ann Bartlett, New Haven, Yale University Press, 1988. Pour la tradition mystique dans laquelle s'inscrit la pensée féministe de Sarah Grimké, voir Gerda Lerner, *The Feminist Thought of Sarah Grimké*, p. 21-26.

⁵ Lettre VIII, dans Grimké, *Letters on the Equality of the Sexes*, p. 59.

femmes ont été CRÉÉS ÉGAUX ; les uns et les autres sont des êtres moraux et responsables de leurs actes, et ce qui est *juste* pour l'homme est *juste* pour la femme »⁶.

Sarah Grimké a laissé dans *Letters on the Equality of the Sexes* un témoignage percutant du début du féminisme aux États-Unis, et ce six ans avant que Margaret Fuller publie *Woman in the Nineteenth Century*⁷, et dix ans avant la convention des droits de la femme de l'été 1848 à Seneca Falls dans l'État de New York, où furent énoncées les revendications des femmes et rédigée la *Déclaration des sentiments* sous le leadership d'Elizabeth Cady Stanton (Wellman, 2004 ; DuBois, 1978). Tout en faisant écho aux écrits de l'Anglaise Mary Wollstonecraft, *The Vindication of the Rights of Woman*⁸, publiés à la fin du XVIII^e siècle, les lettres de Sarah Grimké représentaient le premier essai philosophique écrit par une Américaine sur les droits de la femme. S'il a été longtemps oublié jusqu'à sa réédition en 1970, ce texte précurseur a inspiré les contemporaines du XIX^e siècle comme Lucy Stone, Abby Kelley, Elizabeth Cady Stanton et Lucretia Mott (Lerner, 2004 : 139 ; Grimké, 1988 : 4-5 ; Flexner, 1959 : 344)⁹.

Outre son appui à l'égalité des sexes et sa critique de la distinction entre les rôles genrés, « entre vertus masculines et vertus féminines », Sarah Grimké a aussi défendu la spécificité de l'expérience féminine et l'existence d'une culture féminine, entretenue par des liens propres aux femmes. D'ailleurs, la formule épistolaire des *Letters on the Equality of the Sexes*, « Thine in the bonds of womanhood »¹⁰, que l'on traduit par « Bien à toi, par les liens de la féminité », témoigne aussi bien de l'existence de réseaux de correspondance entre les militantes que de la création d'une culture féminine propre, née de la solidarité des femmes face à l'oppression patriarcale. Refusant les chaînes du mariage et optant pour le célibat, même si elle a joué le rôle de mère suppléante pour sa cadette Angelina, Sarah Grimké n'en est pas moins partisane de ce que l'on qualifiera d'approche maternaliste à la fin du XX^e siècle ; autrement dit, elle considère que l'expérience de la maternité et des relations affectives confère aux femmes une supériorité morale et, par conséquent, justifie leur participation aux institutions de la vie publique (Grimké, 1988 : 5, 12).

C'est donc dans le sillage de cette pionnière de la pensée féministe aux États-Unis, qui revendiquait l'égalité des sexes et célébrait l'existence d'une culture féminine, que se situent les recherches historiques présentées dans cet ouvrage collectif. Les chapitres qui suivent mettent en lumière tant la parole des femmes que le discours sur les femmes, les actions et les représentations. Ils explorent la réalité quotidienne de femmes ordinaires du XIX^e, jeunes et moins jeunes, mariées et célibataires, blanches et noires, au Nord comme au Sud, qui sont restées silencieuses, souvent dans l'ombre d'un mari, d'un père ou d'un maître. Leurs témoignages, les mots qu'elles ont laissés dans les sources publiques et privées, les gestes qu'elles ont posés aussi bien dans le cadre de leurs relations affectives qu'au sein de leur exploitation familiale, leur réseau social, leur travail, leur église, leur communauté urbaine ou villageoise, leur région, sont autant d'indices à décoder pour dresser un portrait nuancé et documenter la condition des femmes aux États-Unis dans toute sa diversité sociale et culturelle.

⁶ Lettre III de juillet 1837 en réponse à la *Pastoral Letter of the General Association of Congregational Ministers of Massachusetts*, dans Grimké, *Letters on the Equality of the Sexes*, p. 38. La traduction de cet extrait est tirée de Sara Evans, *Les Américaines*, p. 133.

⁷ L'ouvrage de Margaret Fuller paraît en 1845 et fut traduit sous le titre *La femme au 19^e siècle*.

⁸ Publié en 1792, *The Vindication of the Rights of Woman* fut traduit sous le titre *Défense des droits de la femme*.

⁹ Lors de leur visite à Londres en 1840 pour le congrès mondial du mouvement antiesclavagiste, Lucretia Mott et Elizabeth Cady Stanton ont également noté que les Anglaises connaissaient aussi les écrits de S. Grimké. Les *Letters on the Equality of the Sexes* n'ont jamais été traduites en français, même si Sarah Grimké correspondait avec des féministes et socialistes françaises comme Jeanne Deroin et Pauline Roland, ainsi que d'autres Européennes comme Barbara Bodichon et Fredrika Bremer. Pour la correspondance transatlantique, voir Gerda Lerner, *The Feminist Thought of Sarah Grimké*, p. 119-122, 149-151 ; Margaret H. McFadden, *Golden Cables of Sympathy*, p. 112.

¹⁰ La plupart des lettres étaient adressées à Mary Parker, présidente de la *Boston Female Anti-Slavery Society*.

Les contributions rassemblées ci-après s'inscrivent dans le sens de l'évolution récente de la discipline historique et sont enrichies par les débats qui ont contribué à la maturité du champ de recherches en histoire des femmes aux États-Unis au cours des trente dernières années. Alors que les premières praticiennes ont d'abord cherché à peindre un portrait des femmes célèbres, les historiennes des générations suivantes ont étudié le rôle public des femmes moins célèbres, activistes syndicalistes, écrivaines, réformatrices, leaders religieux, éducatrices et autres professionnelles. Certes, quelques pionnières des années 1930 et 1940 se sont déjà intéressées à l'histoire sociale des femmes : Julia Cherry Spruill s'est penchée très tôt sur le travail domestique des sudistes de l'époque coloniale, tandis qu'Alice Felt Tyler a situé les femmes au cœur du mouvement pour l'abolition de l'esclavage (Spruill, 1938 ; Tyler, 1944). Toutefois, c'est à partir des années 1960 et 1970 que se sont développées les recherches sur l'expérience concrète des femmes du passé, particulièrement au cours de la première moitié du XIX^e siècle, à l'heure des changements politiques, économiques et sociaux liés à la révolution industrielle et à l'avènement de la démocratie. Dans la foulée d'une réécriture de l'histoire *from the bottom up* ou de l'histoire des oubliés, les femmes ordinaires, subordonnées à l'autorité patriarcale, souvent confinées à l'espace domestique, ont commencé à retenir l'attention des historiens et des historiennes.

Il faut évidemment souligner que le XIX^e siècle représente une période charnière dans l'histoire des femmes aux États-Unis. C'est « un siècle de luttes », pour reprendre l'image dominante de l'ouvrage d'Eleanor Flexner (1959), qui décrit la longue marche vers l'obtention du suffrage des femmes, octroyé finalement en 1920 grâce au dix-neuvième amendement à la constitution. Mais les revendications politiques ne constituent qu'un aspect de l'histoire des femmes du XIX^e siècle : les Américaines se sont aussi engagées dans de multiples associations de bienfaisance et des mouvements de réformes sociales, au moment précis où l'on assiste à une redéfinition des rôles genrés. Loin d'être unilatérale, leur histoire est à l'image du XIX^e siècle américain, qui comprend aussi bien l'expansion territoriale de l'Atlantique au Pacifique que la rupture entre le Nord et le Sud et la guerre de Sécession, et autant la croissance économique et démographique que les conflits sociaux. De même, l'histoire des femmes du XIX^e siècle est riche en transformations sociales et en nouvelles aspirations pour l'ensemble des femmes. Cependant, cette histoire est aussi marquée par les divisions de classe et de race, qui ont été parfois, bien que trop rarement, surmontées pour déboucher vers des alliances et des coalitions de femmes de diverses origines. Un bref survol des thèmes dominants de ce XIX^e siècle, qui ont constitué les points d'ancrage de l'historiographie des dernières décennies, permettra d'évaluer le contexte dans lequel se place ce projet d'écrire l'histoire des femmes au pluriel.

L'idéologie de la séparation des deux sphères

La subordination des femmes était partie intégrante de la conception patriarcale de la société coloniale des XVII^e et XVIII^e siècles. Mais après l'indépendance des États-Unis en 1776 et l'élaboration d'une république vertueuse basée sur un nouveau régime économique, les rapports sociaux de sexe ont commencé à se transformer. Au début du XIX^e siècle, la convergence de l'économie de marché et de la conception genrée de la citoyenneté ont relégué dans la sphère privée les femmes et les mères des futurs citoyens, tandis que la sphère publique du travail et de la politique restait l'apanage des hommes. En séparant le lieu d'habitation du lieu de travail, l'idéologie sous-jacente des deux sphères distinctes a permis de camoufler la subordination des femmes sous la bannière de la domesticité. La sphère féminine a été décrite dans la littérature populaire de l'époque comme un havre de paix, un refuge face au monde extérieur régi par la compétition économique et les conflits sociaux. C'est au sein du foyer familial qu'étaient préservées les valeurs traditionnelles et le pouvoir des sentiments, à l'abri de l'immoralité du capitalisme industriel et de la politique.

Le concept de séparation des sphères publique et privée, qui distinguait d'une part les activités économiques et politiques des hommes et, d'autre part, les activités domestiques, préindustrielles et non rémunérées des femmes dans l'espace familial, trouvait son origine dans les textes de l'époque, comme *De la démocratie en Amérique* d'Alexis de Tocqueville, un des visiteurs européens venus observer le fonctionnement de la démocratie aux États-Unis dans les années 1830. Pour Tocqueville, « L'Amérique est le pays au monde où l'on a pris le soin le plus continu de tracer aux deux sexes des lignes d'action nettement séparées, et où l'on a voulu que tous deux marchassent d'un pas égal, mais dans des chemins toujours différents » (1961 : II, 292). C'est exclusivement au chapitre 12, intitulé « Comment les Américains comprennent l'égalité de l'homme et de la femme », qu'Alexis de Tocqueville examine la condition des femmes dans la société américaine. Il admet que l'Américaine ne peut « s'échapper du cercle paisible des occupations domestiques », mais il ne voit là qu'un avantage pour les femmes : « Vous ne voyez point d'Américaines diriger les affaires extérieures de la famille, conduire un négoce, ni pénétrer enfin dans la sphère politique ; mais on n'en rencontre point non plus qui soient obligées de se livrer aux rudes travaux de labourage, ni à aucun des exercices pénibles qui exigent le développement de la force physique ». Ces remarques soulignent bien qu'au cours de son voyage de neuf mois aux États-Unis, Alexis de Tocqueville n'a rencontré ni veuve, ni ouvrière, ni femme noire en esclavage. Finalement, l'observateur français ne tarit pas d'éloges sur la supériorité des femmes à laquelle il attribue la prospérité du peuple américain et il conclut ainsi : « Quoique aux États-Unis la femme ne sorte guère du cercle domestique, et qu'elle y soit, à certains égards, fort dépendante, nulle part sa position ne m'a semblé plus haute » (Tocqueville, 1961 : II, 295-296).

Le culte de la domesticité ou « culte de la véritable féminité » attribuait une supériorité morale aux femmes (Welter, 1966). Mais si leur piété, leur pureté et leur humilité élevaient les femmes sur un piédestal, elles restaient isolées dans cette position supérieure sans bénéficier de droits égaux dans la sphère publique. La métaphore des deux sphères, publique et privée, masculine et féminine, a été largement utilisée pour la simplicité de son analyse binaire et reprise comme schéma explicatif dominant par les historiens et les historiennes du XIX^e siècle américain. Par contre, les implications pouvaient varier. Par exemple, dans les années 1960, Barbara Welter a décrit le culte de la domesticité de la première moitié du XIX^e siècle comme un carcan imposé aux femmes, une prescription pour toutes les femmes, tandis que Gerda Lerner a décelé dans cette idéologie de la classe moyenne une façon de polariser les différences entre les femmes au foyer et les femmes à l'usine, et donc un moyen d'accentuer la distinction sociale entre femmes de classes sociales différentes (Welter, 1966 ; Lerner, 1969).

D'autres historiennes des années 1970 ont plutôt cherché à voir comment les femmes elles-mêmes ont vécu cet enfermement dans une sphère séparée. Dans *The Bonds of Womanhood*, dont le titre reprend la formule épistolaire de Sarah Grimké, Nancy Cott (1977) a étudié le cas des femmes de Nouvelle Angleterre de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e ; elle souligne que la séparation des deux sphères n'a pas été simplement imposée aux femmes, mais que ces dernières se la sont appropriée, cherchant ainsi à valoriser leur différence. De son côté, Carroll Smith-Rosenberg¹¹ a montré que les liens de l'assujettissement des femmes pouvaient aussi créer les liens de la solidarité entre femmes. C'est donc dans un monde à part, permettant la formation d'une culture féminine distincte et une expérience commune des femmes que s'est développé le sentiment d'appartenance à une sororité, avec ses rites, ses réseaux familiaux et amicaux, ses valeurs et ses symboles. Un débat historiographique s'en est suivi : pour Ellen Dubois, l'intérêt pour la culture féminine risquait de remplacer celui pour l'histoire politique du féminisme et les questions de culture se substituaient aux questions politiques telles que l'oppression des femmes et la lutte des femmes pour le droit de vote. En revanche, pour Carroll Smith-

¹¹ Publié en 1975, son article intitulé « The Female World of Love and Ritual » a été traduit en français en 1978 ; voir Smith-Rosenberg, « Amours et rites ».

Rosenberg l'histoire du mouvement féministe passait impérativement par une compréhension du monde des femmes, de leur expérience initiale dans une communauté de femmes, dans des écoles de filles, des associations bénévoles, des *settlement houses* ou maisons sociales, où des femmes se sont associées et identifiées à d'autres femmes (Dubois *et al.*, 1980). Cependant, d'autres historiennes ont rappelé qu'il n'y avait pas un seul monde féminin, mais plusieurs mondes habités par des femmes de différentes classes sociales, de différentes origines ethniques. De plus en plus, le concept de culture féminine a alors fait place à la notion de communauté de femmes (Muncy, 1991).

Les réformatrices et les associations féminines

À partir des années 1980, plusieurs historiennes ont suggéré que la séparation idéologique des deux sphères était loin d'être hermétique. Au contraire, les réformes sociales et le mouvement associatif de la première moitié du XIX^e siècle étaient fondés sur une participation importante des femmes de la classe moyenne, qui ont ainsi joué un rôle non négligeable dans la sphère publique. Karen Hansen (1994) ira même jusqu'à parler d'une troisième sphère, celle du social où hommes et femmes interagissaient. Bien sûr, alors que certaines portes étaient ouvertes aux femmes, avec l'approbation des ministres religieux, d'autres leur étaient strictement fermées. Mais dans les limites imposées à leur sexe, les femmes et leurs associations féminines ont contribué largement au mouvement de réformes sociales de la première moitié du XIX^e siècle. Plutôt qu'une analyse dichotomique et caricaturale de deux sphères séparées, c'est une interdépendance, une réciprocité entre la sphère privée et la sphère publique qui est ressortie des études historiques des années 1980. Après les interprétations, somme toute irréconciliables, d'une sphère féminine comme cadre de l'oppression et de l'enfermement des femmes et d'une sphère féminine comme berceau d'une culture propre aux femmes et de leur émancipation, les historiennes ont proposé des approches plus nuancées et analysé la formation de la sphère privée non seulement pour les femmes, mais aussi par les femmes. C'est dans cette veine qu'ont été publiées plusieurs monographies importantes sur le rôle public des associations féminines dont l'impulsion réformatrice trouvait son origine dans l'espace domestique de la classe moyenne.

Dans *Cradle of the Middle Class*, Mary P. Ryan offre une étude détaillée d'un comté de l'État de New York et démontre qu'au début du XIX^e siècle, la classe moyenne américaine s'est forgé une identité distincte autour des valeurs domestiques et des pratiques familiales (1981). La famille elle-même est devenue le berceau d'une nouvelle classe moyenne dans un contexte de compétition économique qui touchait les fermiers, les artisans, les commerçants, les salariés, les cols blancs et les employés de bureau. Ce faisant, la famille a joué un rôle d'agent de changement social. Les associations bénévoles et les institutions de charité ont ainsi tissé des liens entre le cercle familial et la sphère publique, créant un espace intermédiaire consolidé par l'intimité et la cohésion de la vie familiale, embrigadant hommes et femmes et canalisant les ressources réformatrices des femmes de la classe moyenne. Dans cette étude de cas, Ryan fait ressortir la mise à contribution de l'idéologie domestique au service de la mobilité sociale et les liens étroits entre l'activisme féminin et la mobilisation familiale.

Dans une étude similaire portant sur une autre communauté de l'État de New York ou *burned-over district* (Cross, 1982), cette région enflammée par le réveil religieux et l'enthousiasme réformateur du début du XIX^e siècle, Nancy Hewitt a examiné les femmes de Rochester et leurs organisations charitables (1984). Elle conclut que l'activisme féminin a pris des formes diverses, reflétant la panoplie des opinions et des valeurs de femmes de différents milieux sociaux. Les associations de bienfaisance sont demeurées dans la tradition du travail missionnaire, sans remettre en question le statut subordonné des femmes dans la famille et la société, tandis que les réformes plus radicales qui s'attaquaient à l'esclavage ou à la prostitution ont attiré d'autres femmes, créé d'autres réseaux et d'autres organisations sociales.

Les études historiques sur le rôle des femmes dans le mouvement abolitionniste sont multiples. Outre quelques biographies des leaders féminins de la lutte contre l'esclavage comme la conférencière quaker Abby Kelley, la romancière et essayiste Lydia Maria Child et la militante noire Sojourner Truth (Sterling, 1991 ; Karcher, 1994 ; Painter, 1996), on compte plusieurs ouvrages sur les rapports entre les mouvements abolitionniste et féministe, particulièrement les études littéraires de Jean Fagan Yellin (1989) et de Karen Sanchez-Eppler (1993). L'étude de la sororité a favorisé les regards croisés sur les femmes blanches et noires (Yellin et Van Horne, 1994), tandis que l'on cherche à documenter l'activisme des abolitionnistes afro-américaines, aussi bien du point de vue des représentantes de la communauté afro-américaine, très minoritaires dans les associations comme la *Boston Female Anti-Slavery Society* (Hansen, 1993 : 64), que par le biais des clubs de lecture et des associations caritatives de femmes noires de la classe moyenne (Yee, 1992 : 51).

En outre, on assiste à un déplacement de l'histoire des abolitionnistes radicales et féministes vers l'histoire de femmes effacées qui se sont opposées à l'institution particulière de l'esclavage. Par exemple, dans *The Great Silent Army of Abolitionism*, Julie Jeffrey a exploré le grand nombre de femmes anonymes qui ont constitué la masse silencieuse et travaillé à la destruction de l'institution de l'esclavage (1998). Elle a dépouillé des centaines de lettres inédites de femmes ordinaires, des femmes blanches de la classe moyenne, qui sont conservées dans les archives de leaders abolitionnistes, dans la correspondance publiée par les journaux abolitionnistes, ou encore dans les fonds d'archives de quelques associations antiesclavagistes féminines. Jeffrey souligne que l'abolition de l'esclavage a été le premier mouvement de réformes sociales à impliquer des femmes de tous les milieux. Mais sa démarche ne consiste pas à simplement ajouter des preuves de l'implication des femmes de dénominations protestantes et quakers de Nouvelle Angleterre, de New York, de Pennsylvanie et du Midwest. Elle souligne que les leaders abolitionnistes du début du XIX^e siècle ont pris conscience de l'importance de ces femmes activistes ; sans les femmes, l'abolitionnisme aurait donc été un mouvement beaucoup plus marginal qu'il ne le fut. Jeffrey étudie non seulement les associations féminines et le réseau de communications qui s'est mis en place à partir des années 1830 et a permis de relier les femmes entre elles et de les relier au mouvement abolitionniste, mais aussi les foires antiesclavagistes des années 1840 et 1850, et la place des travaux manuels de ces femmes bénévoles qui ont frayed avec le monde du commerce pour servir la cause abolitionniste. L'historienne explore également la participation des femmes aux conférences publiques contre l'esclavage, ainsi que l'importance centrale des pétitions, le seul droit politique des femmes.

L'activisme féminin a certes gagné une plus grande visibilité au moment de la lutte pour l'abolition de l'esclavage dans la première moitié du XIX^e siècle. Mais si l'on considère la longue durée, on peut dégager une évolution dans les formes et les enjeux de l'activisme des femmes. Dans *Women and the Work of Benevolence*, publié en 1990, Lori Ginzberg a offert une nouvelle interprétation des changements qu'a connus l'activisme féminin tout au long du XIX^e siècle. En explorant les œuvres de bienfaisance des Américaines des classes moyennes et des classes supérieures de 1820 à 1885, Ginzberg a découvert que le mouvement associatif qui était initialement basé sur une identité de genre a fait place, dans la deuxième moitié du siècle, à un mouvement qui était basé sur une identité de classe¹². Le travail des femmes au sein des associations féminines se situe donc à l'intersection des notions de genre, de classe, de politique et de moralité. Finalement en 2002, Anne M. Boylan confirma l'argument en faveur d'un portrait complexe, multidimensionnel des associations féminines du XIX^e siècle, au lieu d'une interprétation linéaire qui passait progressivement des institutions caritatives aux réformes radicales, des petites associations aux organisations nationales et des idéologies du XVIII^e à celles du

¹² Plus récemment Lori Ginzberg s'est intéressée à six femmes ordinaires de l'État de New York qui se sont organisées deux ans avant la convention de Seneca Falls en 1848 pour revendiquer des droits civiques et politiques égaux à ceux des hommes ; voir *Untidy Origins*.

XIX^e. Dans une étude détaillée et comparée de plus de 70 organisations féminines et de leurs leaders à New York et Boston entre 1797 et 1840, basée sur les récits de vie de 722 femmes activistes à New York et 420 à Boston, Boylan a analysé comment des femmes se sont engagées individuellement et collectivement dans des associations de bienfaisance et de réformes sociales (2002¹³). En étudiant des groupes de femmes et des femmes en groupes de la fin du XVIII^e au milieu du XIX^e, l'historienne a d'abord réussi à documenter la transition des idées républicaines de la féminité et de la maternité des années 1790 au culte de la domesticité des années 1820 et 1830 en soulignant le contexte évangélique dans lequel des femmes ont participé à des associations bénévoles sans créer de conflit avec leurs responsabilités familiales, ni contester leur statut de subordonnées dans une société patriarcale. Mais Boylan a surtout démontré que par leur engagement social, les femmes blanches, protestantes, de la classe moyenne des communautés urbaines de New York et Boston ont avant tout reproduit les inégalités sociales et économiques qui marquaient la société contemporaine et défendu les intérêts de leur classe. Ces activistes n'ont pas agi au nom d'une identité de genre qu'elles partageaient avec d'autres femmes, mais ont voulu se démarquer de celles-ci au nom des valeurs morales qui leur étaient chères et de la respectabilité à laquelle elles aspiraient.

L'historiographie récente de l'histoire des femmes du XIX^e siècle a donc largement dépassé le débat sur la séparation des deux sphères pour s'intéresser aux groupes de femmes et au fonctionnement des organisations féminines qui ont permis d'incorporer le bénévolat et le travail associatif à la nouvelle définition des rôles genrés dans la société capitaliste, industrielle et patriarcale du milieu du XIX^e siècle. Ce faisant, le portrait collectif de femmes unies pour une cause morale et sociale s'est effrité pour faire place à une fracture désormais difficile à ignorer entre femmes de classes et de races différentes¹⁴. Le concept de la séparation des deux sphères a lui aussi été critiqué et remis en question à partir de la fin des années 1980 pour sa représentation exclusive de l'expérience des femmes blanches, principalement de la classe moyenne, conduisant ainsi à évacuer toute discussion de distinctions de classe et de race (Kerber, 1988). L'histoire multiculturelle des femmes qui a résulté de ces débats n'a peut-être pas permis de dégager une métaphore aussi simple que celle des sphères publique et privée, masculine et féminine, mais elle a largement compensé cette absence de synthèse par la richesse de la diversité des études sur les femmes. À l'image des courtepointes¹⁵ qui ont servi d'expression artistique et politique aux femmes du XIX^e siècle, l'histoire plurielle qui s'est développée depuis une trentaine d'années a coloré et compliqué les schémas et représentations de l'expérience des femmes du passé, contrastant les positions des unes et des autres, enchevêtrant leurs diverses aspirations dans un tableau multicolore.

Les distinctions de classe et de race

À l'histoire des femmes blanches de la classe moyenne du Nord-Est des États-Unis, toute une nouvelle génération d'historiennes a ajouté l'histoire des ouvrières, des immigrantes, des Noires en esclavage, des Sudistes, des célibataires et, plus largement, des femmes ordinaires (Dubois et Ruiz, 1990). Il serait vain d'essayer de présenter l'ensemble des aspects de l'expérience et de la vie des femmes que l'explosion du champ de recherche de l'histoire des femmes aux États-Unis a mis en lumière. Néanmoins, il semble important de faire ressortir quelques directions et quelques-uns des acquis de cette historiographie des trente dernières années.

¹³ Pour une introduction, voir son article « Women in Groups ».

¹⁴ Les études comparées de l'activisme des femmes dans des associations afro-américaines et des associations blanches sont peu nombreuses. Voir Anne Firor Scott, *Natural Allies : Women's Associations* ; Linda Gordon, « Black and White Visions of Welfare » ; Anne Ruggles Gere et Sarah R. Robbins, « Gendered Literacy in Black and White ».

¹⁵ Pour une histoire sociale des courtepointes américaines, voir le vidéo *Hearts and Hands : The Influence of Women and Quilts on American Society* (1988).

À l'époque coloniale, la plupart des femmes, de toutes les conditions, travaillaient dans le cadre domestique pour produire les biens de consommation comme le savon et les vêtements et pour répondre aux besoins essentiels de la famille. Mais lorsque le filage et le tissage furent transférés de la maison à la fabrique au début du XIX^e siècle, les femmes de toutes conditions n'ont plus partagé la même expérience : les plus pauvres ont suivi les machines à tisser pour devenir ouvrières dans les manufactures, tandis que les femmes des classes aisées ont consommé sans produire et ont gagné des loisirs pour se consacrer à leurs enfants au sein du cercle familial. Déjà dans un article de 1969, Gerda Lerner remarquait que les distinctions de classe se sont dès lors accentuées entre les dames oisives à la maison et les jeunes ouvrières qui vivaient la promiscuité de la vie d'usine, loin du foyer familial. Différents statuts sociaux ont affecté les relations entre femmes et leur rapport aux changements économiques. La révolution industrielle a certes favorisé l'entrée massive de jeunes femmes dans la main-d'œuvre non qualifiée et à bon marché. Les filles de fermiers des environs sont allées gonfler les rangs des ouvrières dans les manufactures de Lowell, au Massachusetts, au début du XIX^e siècle. Mais ces jeunes Américaines ont vu leur statut décliner à partir des années 1840 avec l'arrivée d'une main-d'œuvre immigrante prête à accepter les salaires les plus bas. À l'augmentation des heures de travail et à la détérioration des conditions de travail, les ouvrières ont répondu par des actions collectives et ont lutté aux côtés des hommes de leur classe (Blewett, 1988 ; Baron, 1991 ; Kessler-Harris, 2003), loin des préoccupations des femmes de la classe moyenne qui revendiquaient des droits de propriété, des droits légaux et politiques et ignoraient l'exploitation des ouvrières. Ironiquement, l'avènement de la démocratie au XIX^e siècle a été accompagné d'une détérioration du statut des femmes et la rhétorique égalitariste de la démocratie n'a pas empêché la distinction croissante entre ouvrières et femmes des classes moyennes et supérieures.

Néanmoins, l'idéologie de la classe moyenne a aussi influencé les valeurs de la classe ouvrière. Les revendications pour un salaire familial, suffisant pour garder femmes et enfants à la maison, hors de l'usine, ont en effet emprunté et refaçonné la métaphore de la séparation des deux sphères, masculine et féminine, publique et privée. Mais la réalité quotidienne des femmes de la classe ouvrière était bien différente. Comme Christine Stansell l'a souligné pour la ville de New York, où s'est développée une industrie métropolitaine dans la première moitié du XIX^e, il n'existait pas d'espace privé, de refuge à l'image de l'idéal domestique des classes moyennes (1982). C'est la rue qui était le prolongement des taudis malsains, nauséabonds, surpeuplés et exigus. Par conséquent, c'est dans l'espace public de la rue des quartiers pauvres qu'évoluaient femmes et enfants de la classe ouvrière, dans la promiscuité et non la séparation entre sphère masculine et sphère féminine. L'histoire des ouvrières a donc exploré le travail des femmes, leur famille, leur logement et leur communauté, mais aussi leurs loisirs et leur culture (Stansell, 1986 ; Peiss, 1986).

Ces diverses monographies en histoire des femmes, ouvrières, immigrantes, dans les villes et les campagnes, ont permis de conclure que la catégorie « femmes » était loin d'être homogène. Comme pour les hommes, on pouvait distinguer des différences dans l'existence des femmes selon la classe, la race, l'appartenance ethnique, la religion, ou encore la région. La question, bien évidemment, n'est pas juste d'identifier ces différences, mais de les intégrer dans une analyse historique. Pour ce faire, l'historienne Gerda Lerner propose non pas de hiérarchiser les différences de classe, de race et de genre, mais plutôt de conceptualiser les chevauchements de ces trois concepts. Pour Lerner,

Class is generic, that is it is expressed and institutionalized in terms that are *always different* for men and women. For men, 'class' describes the relationship to the means of production and their power over resources and women and children. For women, 'class' describes their relationship to the means of production as *mediated* through the man on whom they are dependent in their family of origin.

*Le concept de classe est genré, c'est-à-dire qu'il s'exprime et s'institutionnalise dans des termes qui sont toujours différents pour les hommes et les femmes. Chez les hommes, la 'classe' renvoie à la relation aux moyens de production et à leur pouvoir sur les ressources, les femmes et les enfants. Chez les femmes, la 'classe' renvoie à leur relation aux moyens de production pour laquelle l'homme dont elles dépendent dans leur famille d'origine sert d'intermédiaire*¹⁶.

De même, elle propose une redéfinition du concept de race en termes de genre dans le paragraphe suivant :

From its inception, 'race' as a defining term was created genderically, that is it was applied in a different way to men and women. Men of oppressed races were primarily exploited as workers ; women were *always* exploited as workers, as providers of sexual services, and as reproducers (Lerner, 1990 : 110).

Dès ses origines, le concept de 'race' en tant que terme explicatif a été conçu de manière genrée, c'est-à-dire qu'il a été appliqué différemment aux hommes et aux femmes. Les hommes des races opprimées ont été principalement exploités en tant que travailleurs ; les femmes ont toujours été exploitées en tant que travailleuses, pourvoyeuses de services sexuels et reproductrices.

Parallèlement à l'importance d'une distinction de classe qui est venue caractériser l'histoire des Américaines, la distinction de race s'est retrouvée au cœur de la nouvelle histoire des femmes des années 1980. L'histoire des femmes en esclavage a servi à remettre en question l'idée même de sororité entre femmes, puisque les femmes noires étaient subordonnées à la classe dominante des propriétaires blancs, hommes et femmes, et travaillaient aux côtés des esclaves masculins tout en assumant leurs responsabilités liées à la maternité et à l'éducation des enfants. À la fois productrices et reproductrices, les Noires en esclavage, mais aussi la minorité de Noires libres, ont compliqué le principe de la division sexuelle du travail pour faire ressortir leur double exploitation comme femme et comme Noire, subissant un double préjudice de genre et de race.

De plus, les esclaves et travailleuses afro-américaines ont dû lutter pour être considérées comme femmes, même au sein des conventions féministes. Ce fut notamment le cas en 1851 à la convention pour les droits de la femme de Akron, Ohio, où Sojourner Truth, activiste abolitionniste, femme quaker mesurant six pieds et ancienne esclave de New York, se leva pour témoigner en tant que femme :

Cet homme là-bas dit que les femmes ont besoin qu'on les aide à monter dans leurs attelages, qu'on leur évite de marcher dans les saletés (...) Moi, personne ne m'aide à monter dans un attelage, ni n'essaie de m'éviter de marcher dans la boue, ni ne me donne la meilleure place. Pourtant, ne suis-je pas une femme ? Regardez mon bras ! J'ai labouré, planté, engrangé, et aucun homme ne me surpasse à cela ! Pourtant, ne suis-je pas une femme ? Je peux travailler et manger autant qu'un homme, quand c'est possible, et porter le fouet aussi bien que lui. Pourtant, ne suis-je pas une femme ? J'ai eu treize enfants, dont la plupart ont été vendus comme esclaves, et lorsque je m'effondrais en larmes en pensant à eux, personne, excepté Jésus, ne m'entendait ! Pourtant, ne suis-je pas une femme¹⁷ ?

Ar'n't I a Woman : tels étaient les mots de Sojourner Truth donnés comme titre à son discours de 1851, alors qu'elle attirait l'attention de ses consœurs blanches sur la cause des Afro-américaines dans leur lutte commune contre le pouvoir mâle et pour les droits de toutes les femmes. Ce cri de ralliement a eu un écho symbolique sur les études féministes noires, particulièrement en littérature et en histoire. L'ouvrage de Deborah Gray White, *Ar'n't I a Woman*, publié en 1985, marque alors un tournant dans l'historiographie de l'esclavage et le début de nouvelles recherches en histoire des esclaves noires¹⁸.

¹⁶ Dans ce chapitre et les suivants, toutes les traductions en français ont été placées immédiatement après la citation d'origine en anglais. Sauf indication contraire, les traductions de cet ouvrage ont été faites par l'Institut de recherches et d'études féministes.

¹⁷ Sojourner Truth, « *Ar'n't I a Woman* » (1851), extrait traduit dans Howard Zinn, *Une histoire populaire*, p. 146-147. Le titre aurait été ajouté par Frances D. Gage, qui présidait la convention de 1851 et a pris en note le discours de Sojourner Truth, qui était d'ailleurs analphabète. Voir Nell Irvin Painter, *Sojourner Truth*.

¹⁸ Son article « *Female Slaves* » a paru en 1983. bell hooks publie aussi *Ain't I a Woman* en 1981.

White examine le caractère spécifique de l'esclavage féminin, mettant en relief la double charge des femmes noires asservies, ainsi que l'expérience d'une relative égalité avec les hommes noirs sous le joug de l'oppression raciale. Elle souligne en outre l'existence d'un modèle familial distinct de la famille blanche, avec une monoparentalité féminine et une communauté intergénérationnelle de femmes pour suppléer à l'éducation des enfants pendant que les mères esclaves travaillaient dans les champs. L'approche de Deborah Gray White a ouvert une brèche dans l'histoire de l'esclavage et des esclaves, qui jusqu'alors ne s'était penchée que sur l'histoire des esclaves masculins. Certes, le problème des sources demeurait entier, car il semblait difficile de généraliser le statut des femmes en esclavage sans faire de distinction entre villes et campagnes, entre le Sud septentrional et le Sud profond, entre les grandes plantations de riz et de coton à forte concentration afro-américaine et les petites exploitations agricoles avec moins de cinq esclaves. Les exemples les mieux documentés provenaient surtout des années 1840 et 1850, ce qui poussait les historiens et les historiennes à extrapoler à partir d'une période de croissance de l'esclavage et de débats idéologiques intenses entre le Nord et le Sud avant l'abolition définitive de l'esclavage en 1865¹⁹.

D'autres historiennes ont poursuivi dans la lignée tracée par White, tout en recherchant un corpus de sources documentaires. Thelma Jennings a dépouillé les témoignages de 514 anciennes esclaves collectés par la *Works Progress Administration* des années 1930 pour y décoder les souvenirs de l'exploitation sexuelle qu'elles ont subie ou dont elles ont eu connaissance dans leur enfance (1990). Avec des descriptions dont la cruauté n'a pas diminué dans la mémoire des victimes assez âgées au moment des entrevues, et malgré les réticences à discuter de choses aussi personnelles, surtout avec des interviewers blancs, Jennings montre que l'asservissement des femmes était non seulement différent de celui des hommes, mais encore plus violent en raison de l'exploitation sexuelle. Les femmes noires en esclavage ont souffert physiquement et psychologiquement, et leurs réactions ont varié selon les circonstances, allant de la résistance violente à la soumission pour éviter d'autres punitions pour elles ou leurs proches, ou encore renfermant en elles leur rancœur pour mieux la passer à leurs enfants.

C'est plutôt à partir des sources traditionnelles d'histoire sociale que Brenda Stevenson (1996) a analysé l'impact de l'esclavage sur la communauté blanche et noire du comté de Loudoun, en Virginie, de la guerre d'indépendance à la guerre de Sécession. Loin d'être statique, Stevenson montre que la nature de l'esclavage dans cette région au Nord-Ouest de la Virginie évoluait dans le temps et dans un contexte national de demande croissante avec le boom de la production de coton dans le Sud-Ouest des États-Unis et le commerce interne des esclaves. Le nombre total d'esclaves et la taille des exploitations agricoles variaient d'une décennie à l'autre, l'investissement en hommes étant plus prisé dans les moyennes et grandes exploitations, tandis que les femmes, d'une valeur monétaire inférieure, étaient plus nombreuses dans les petites exploitations agricoles. L'analyse détaillée, nuancée de Stevenson est particulièrement concluante dans le portrait qu'elle brosse de la famille noire en esclavage. Loin de confirmer la structure d'une famille nucléaire, dirigée par deux parents, à l'image de la famille blanche patriarcale, comme l'avait avancé Herbert Gutman (1976), Stevenson énumère une grande variété de schémas familiaux, où les ménages dirigés par des femmes monoparentales sont nombreux, de même que les foyers reconstitués, et où les réseaux de parenté élargie jouent un rôle de soutien important.

Tandis que Stevenson juxtapose les chapitres sur la communauté blanche esclavagiste et ceux sur la communauté noire esclave et libre dans *Life in Black & White*, plusieurs spécialistes d'histoire des femmes ont pris soin d'approfondir les rapports de pouvoir et les liens d'une existence partagée qui affectaient maîtresses blanches et esclaves noires. Une des premières à fouiller ces relations de classes entre propriétaires et esclaves fut Elizabeth Fox-Genovese. Dans *Within the Plantation Household*, Fox-

¹⁹ Sur le travail des femmes noires pendant l'esclavage et après l'émancipation, voir Jacqueline Jones, *Labor of Love, Labor of Sorrow*.

Genovese démontre que Blanches et Noires entremêlaient leurs vies au sein de la société esclavagiste, mais sans jamais être des consœurs, car le pouvoir hégémonique des Blancs et l'identité de la classe dominante des propriétaires pénétraient dans toutes les relations sociales et culturelles de ces femmes (1988)²⁰. Dépouillant la correspondance des femmes blanches esclavagistes aussi bien que les témoignages des anciens esclaves, l'historienne décrit la maisonnée sudiste moins comme un espace privé qu'un lieu de production domestique, où la subordination des femmes au pouvoir masculin, esclavagiste, allait de soi et où aucune remise en question de l'ordre patriarcal n'était permise, a fortiori quand le système esclavagiste fut menacé par les abolitionnistes (Fox-Genovese, 1988).

Du Nord au Sud

Elizabeth Fox-Genovese a insisté sur le fait que les modèles explicatifs et les concepts comme la sororité ou la séparation des deux sphères, qui avaient été au cœur des recherches sur les femmes de Nouvelle Angleterre, n'étaient nullement pertinents pour l'analyse historique de la société sudiste. En dépit de son approche quelque peu polémique, ses travaux ont certainement contribué à faire avancer les études sur les femmes du Sud, blanches et noires, et par conséquent à remettre en question la domination du champ de l'histoire des femmes par les Nordistes. Car jusqu'au début des années 1980, l'historiographie florissante qui s'est développée sous l'intitulé *American women's history* — histoire des Américaines — était à vrai dire une *Northern women's history* — histoire des femmes du Nord des États-Unis. Ironiquement, la visibilité croissante des femmes dans le récit du passé américain avait pour corollaire l'invisibilité des femmes sudistes, blanches ou noires (Clinton, 1994 : 2-3). Certes, Anne Firor Scott avait déjà offert une analyse pionnière de la *Southern Lady* en 1970, rééditée en 1995, qui explorait l'écart entre les représentations de la dame sudiste et la réalité des comportements des femmes et de leur lutte continue pour se démarquer de cet idéal et des contraintes que la société leur imposait. Ce faisant, Scott ouvrait la voie à l'inclusion des Sudistes dans le champ des recherches historiques sur les femmes et attirait l'attention sur la richesse des écrits personnels des femmes et autres ressources documentaires dans les collections archivistiques des États du Sud.

Alors qu'Anne Firor Scott avait suivi le parcours de la femme sudiste de son piédestal avant la guerre de Sécession jusqu'à la femme nouvelle après l'obtention du droit de vote en 1920, Catherine Clinton a revisité la vie quotidienne des femmes blanches dans les plantations du Sud *antebellum*²¹. Publié en 1982, *The Plantation Mistress* suggère que la maîtresse blanche était tout aussi victime du système esclavagiste que les esclaves. Idéalisée pour sa pureté et sa soumission, la Belle sudiste était dépendante de son époux et maître ; même si elle était elle-même en position d'autorité face aux esclaves et complice du préjugé de race des esclavagistes, elle restait impuissante, enchaînée par les liens du mariage et victime du patriarcat (Clinton, 1982).

Évidemment, la femme blanche du Sud ne peut entrer dans une seule catégorie. Comme Victoria Bynum l'a montré dans *Unruly Women* (1992), une étude des femmes atypiques et marginales du Piedmont de la Caroline du Sud, la vie des femmes esclaves, des Noires libres et des Blanches pauvres, avant et pendant la guerre civile, était affectée par le contexte socio-économique de la région, mais leur comportement perçu comme déviant avait également un impact sur le système juridique et les responsabilités paternalistes du gouvernement. En recherchant la trace de femmes inconnues, marginales, mariées et célibataires dans les plaintes pour violence conjugale devant les tribunaux, ou encore dans les archives locales des infractions aux lois des États confédérés pendant la guerre, Bynum

²⁰ Voir aussi Weiner, *Mistresses and Slaves* ; Morton, *Discovering the Women in Slavery*.

²¹ La période *antebellum* correspond aux décennies qui précèdent la guerre de Sécession, c'est-à-dire des années 1830 aux années 1850.

complique le portrait dichotomique du pouvoir des Blanches et de l'oppression des Noires. Les femmes pauvres de Caroline du Nord dont elle reconstitue l'existence débridée et illégale apparaissent alors comme les agentes de leur propre histoire, de même que comme une menace contre l'ordre social du Sud esclavagiste et patriarcal, qui reposait sur la coopération de toutes les femmes (Bynum, 1992).

Les nouvelles approches et les nouvelles questions qui ont nuancé l'histoire des Sudistes n'étaient pas complètement étrangères à l'évolution des études sur les femmes du Nord des États-Unis. Par exemple, la séparation des sphères publique et privée n'est pas absente des études sudistes, bien qu'elle se retrouve surtout dans les études de la vie urbaine. Dans le cas des femmes libres de Petersburg en Virginie, Suzanne Lebsack observe que les femmes de la première moitié du XIX^e siècle exerçaient de plus en plus de pouvoirs dans la sphère privée comme l'attestent les contrats de mariage, les testaments et les recensements (1984). Dans ce contexte de changements sociaux et familiaux, le discours public a progressivement validé l'idéologie domestique et prôné la soumission des femmes, face à une plus grande indépendance de femmes non mariées, de femmes salariées, ou encore de femmes propriétaires. En retour, les femmes libres de Petersburg se sont souciées des autres femmes et ont créé un système parallèle, une culture féminine distincte (Lebsack, 1984).

De son côté, Cynthia Kierner (1998) remonte à la période coloniale et à la révolution américaine pour terminer par l'élévation de la dame du Sud, chaste et fragile, sur un piédestal. Même au cours des changements majeurs qui ont conduit à une redéfinition des rôles genrés entre 1700 et 1835, Kierner discerne une longue tradition de participation des femmes sudistes aux affaires publiques. De la culture politique de l'époque révolutionnaire à la culture évangélique du début du XIX^e, les femmes du Sud ont continué de jouer un rôle au-delà de l'espace familial, au sein de leur communauté rurale ou urbaine, mais sans bousculer les règles de la société patriarcale. Comme les Nordistes, elles ont créé des associations caritatives ou religieuses, ont lutté en faveur de la tempérance, mais sans aller jusqu'à revendiquer l'égalité de genre ou de race. Kierner montre ainsi que les femmes du Sud ont continué de négocier leur accès à la sphère publique tout en défendant parfois des positions antiféministes et en acceptant l'existence de l'esclavage, même si elles en dénonçaient les conséquences immorales (Kierner, 1998).

Ainsi du Nord au Sud, depuis les années 1980, le développement des recherches en histoire des femmes aux États-Unis a multiplié les questions et les approches pour tenter de comprendre l'histoire des Américaines dans toute leur diversité sociale, ethnique, régionale et religieuse. L'ouverture du champ de l'histoire des femmes s'est poursuivie pour inclure les Amérindiennes et les femmes hispanophones (Perdue, 1998 ; Gonzales, 1999). Mais l'élargissement du champ n'a pas vraiment facilité la représentation de la solidarité intersociale et interracial. Au contraire, la sororité des femmes de diverses classes et races révélait plus de limites que de succès au fur et à mesure des études historiques qui montraient l'affiliation des ouvrières avec les hommes de leur classe, et celle des femmes noires avec les hommes qui partageaient leur identité de race.

Il y a bien eu des alliances temporaires entre femmes de classes différentes ou de races différentes. Par exemple, Glenda Gilmore a offert une analyse très convaincante de la solidarité des femmes blanches et noires de la classe moyenne de Caroline du Nord à l'époque des lois ségrégationnistes pour contrebalancer la perte de leurs droits politiques par les hommes noirs à la fin du XIX^e siècle (1996). Mais au-delà des moments historiques de convergence et d'alliances stratégiques, les historiennes ont cessé de rechercher les preuves d'une sororité illusoire et d'une définition universelle des femmes. Le travail de lecture des sources a été plus modeste, et de fait plus convaincant, récoltant les fragments du dialogue qui s'est établi, laborieusement, entre femmes de conditions différentes. Mais même si ces

alliances multiculturelles ont été plus fréquentes chez les femmes que chez les hommes, elles étaient loin d'être la norme.

À l'instar de Sarah Grimké qui invitait ses amies afro-américaines à témoigner de leur expérience personnelle du préjudice de race en 1837²², les appels à la solidarité entre femmes blanches et femmes noires ont continué de se multiplier au fur et à mesure que la lutte s'est poursuivie pour les droits de toutes les femmes. Ainsi en 1904, c'était Mary Church Terrell, présidente de la Fédération nationale des clubs de femmes de couleur, qui cherchait à rallier les femmes blanches, particulièrement celles du Sud, à la lutte contre le lynchage : « Les hommes qui aujourd'hui lynchent les Noirs sont, en règle générale, les fils de femmes qui, assises au coin du feu, entourées de l'affection de leurs enfants, considéraient sans ombre de pitié, les angoisses de mères esclaves dont on vendait les enfants [...] Et c'est peut-être trop demander aux enfants de femmes qui ont assisté pendant des générations à la dégradation de leurs sœurs au teint sombre sans presque jamais protester, que de se montrer aujourd'hui capables de pitié et de compassion à l'égard des enfants de la race opprimée. Mais quelle force serait donnée à la loi et à l'ordre public, quel ennemi redoutable se dresserait face aux violences des émeutiers, si les femmes blanches du Sud se dressaient, dans toute la pureté et le pouvoir de leur féminité, pour supplier pères, maris et fils de ne plus souiller leurs mains du sang innocent de l'homme noir²³ ! »

L'histoire au féminin

Alors même que l'histoire des Américaines s'écrit au pluriel, dans la tradition de Sarah Grimké et de Mary Church Terrell, il y a lieu de se demander si cette nouvelle histoire des femmes est restée en marge de l'histoire des États-Unis et des schémas explicatifs de la nation américaine et de son évolution dans le temps. Or, on assiste depuis une dizaine d'années à une réécriture de l'histoire des États-Unis tendant à réviser les conclusions générales à la lumière des nouvelles connaissances que l'on a de l'expérience des femmes du passé et du discours sur les femmes, et ce parallèlement à la perspective pluraliste qui a contribué au renouvellement du champ. Un bilan provisoire de cette tendance est présenté dans l'ouvrage collectif *U.S. History as Women's History* sous la direction de Linda Kerber, Alice Kessler-Harris et Kathryn Kish Sklar (1995). Il comprend une quinzaine d'articles qui explorent des champs de la discipline historique comme l'histoire juridique ou l'histoire politique dont les femmes ont été traditionnellement exclues et qui semblaient insensibles aux rapports sociaux de sexe. Pourtant, ces travaux récents offrent une histoire des femmes renouvelée par l'analyse de genre dans les pratiques sociales, les institutions et la formation de l'État, de la révolution américaine à la guerre froide. Au-delà des champs de recherche traditionnellement associés à l'histoire des femmes comme l'histoire de la famille ou l'histoire de la sexualité, ou encore l'histoire ouvrière et l'histoire de l'immigration, d'autres champs jusqu'alors perçus comme neutres, sans identité de genre, ou bien sans femmes, ont été l'objet de nouvelles interrogations sur les rapports de pouvoir dans la construction sociale et l'articulation des distinctions de genre avec les concepts de classe et de race dans les textes juridiques, culturels et politiques. Le résultat a été l'inclusion du facteur femmes et des relations de genre pour investir les champs de l'histoire intellectuelle, l'histoire urbaine, l'histoire politique ou encore l'histoire des conflits militaires.

²² Lettre de Sarah M. Grimké à Anne Warren Weston, de l'Association antiesclavagiste féminine de Boston, citée dans Lerner, *Feminist Thought*, p. 17-18.

²³ Mary Church Terrell, « Lynching from a Negro's Point of View », *North American Review* (juin 1904), cité dans Lerner, *De l'esclavage à la ségrégation*, 1975 : 146-147. Les appels à la solidarité des femmes blanches et noires ont aussi été entendus lors de la deuxième vague du féminisme. Voir par exemple l'approche de Pauli Murray, avocate des droits civiques et une des fondatrices de la *National Organization for Women* (NOW), qui propose une alliance des femmes de la classe moyenne blanche et noire, cf. « The Liberation of Black Women » (Thompson, 1970 : 88-102).

Un des derniers bastions, l'histoire de la guerre de Sécession, n'avait pas encore fait l'objet d'analyses du rôle des femmes dans les travaux historiques des années 1970 et 1980. Finalement, les années 1990 et 2000 ont été marquées par une riche production d'études novatrices à la croisée de l'histoire militaire et de l'histoire des femmes (Cashin, 2002 ; Whites, 2005 ; Edwards, 2000 ; Clinton et Silver, 1992). À l'instar de la division idéologique, politique et économique entre le Nord et le Sud, on distingue une histoire des femmes yankees et une histoire des femmes confédérées pendant le conflit fratricide. Cependant, la guerre de Sécession a eu un impact d'autant plus grand sur la société sudiste et sa définition des rôles genrés que la cause confédérée cherchait à préserver l'ordre social, esclavagiste et patriarcal, pour finalement déboucher sur l'émancipation des esclaves et des femmes. Le conflit militaire a permis aux femmes du Sud de faire l'expérience de l'indépendance, car en l'absence d'un mari ou d'un fils, ce sont les femmes qui ont supervisé les plantations et exploitations familiales. Et en dépit de la rhétorique patriarcale, en temps de guerre, les femmes du Sud comme du Nord se sont engagées dans des activités publiques pour la survie de leurs familles et pour appuyer les hommes qui étaient au front. Quant aux esclaves noires, elles se sont libérées pendant la guerre en rejoignant les troupes ennemies, ou elles ont été affranchies en 1865 lorsque le treizième amendement à la constitution a aboli l'esclavage et émancipé quatre millions d'esclaves. Mais dans tous les cas, la guerre civile a transformé leur vie. La discipline de l'histoire des femmes ne peut donc se permettre de négliger les conflits militaires qui autorisent et légitiment de nouveaux comportements, même si ce n'est que temporairement. Réciproquement, l'histoire de la guerre de Sécession ne peut être réduite désormais à une affaire d'hommes, puisque les femmes du Nord et du Sud ont joué un rôle important du début à la fin du conflit, encourageant les recrues, levant des fonds, habillant les soldats, soignant les blessés, pleurant les morts, motivant les déserteurs et remplaçant les hommes au travail (Faust, 1996 ; Attie, 1998).

Finalement, les chapitres qui suivent tâcheront de surmonter la césure entre histoire des femmes et histoire du genre en s'attachant tant à l'expérience individuelle ou collective des femmes qu'à la construction historique du genre qui a encadré et influencé cette expérience au quotidien. Il ne s'agit pas ici de relancer un débat qui a été fait et se poursuit en d'autres lieux (Parr, 1995 ; Sangster, 1995). Le but est plutôt de présenter le résultat de recherches récentes qui ont exploré les mots et les choses, les discours et les actions, les représentations et les gestes des femmes du XIX^e siècle. À l'instar de Joan Scott (1988), le genre est ici reconnu comme une catégorie d'analyse indispensable, mais constamment en interaction avec les concepts de classe et de race (Lerner, 1990 ; 1997). Alice Kessler-Harris, qui refuse de voir le genre comme une catégorie ou une structure, parle plutôt de processus, continuellement construit et reconstruit. Pour elle, le genre est un phénomène historique, dont la propre dynamique doit être évaluée en relation avec d'autres forces comme la race ou l'ethnie. Et au même titre que la construction sociale de la race, le genre prend une signification différente selon la période et le lieu (Kessler-Harris, 1994 : 24-25). L'approche genrée qui traverse l'ensemble du présent ouvrage n'a donc pas pour seul objectif d'ajouter l'expérience des femmes au récit historique traditionnel, qui s'était trop longtemps limité au passé des hommes et avait ignoré les femmes. Après cette phase compensatoire de l'écriture de l'histoire des femmes, l'analyse genrée souhaite remettre en question les fondements mêmes de ce récit ou métarécit. Au lieu d'identifier des zones de féminité et de masculinité, ou encore des sphères séparées, il s'agira de reconnaître que la réalité au quotidien pouvait être autre et que l'idéologie de la séparation de deux sphères publique et privée, masculine et féminine, répondait à un rapport de pouvoir et confirmait la subordination des femmes.

L'originalité des sources de l'histoire des Américaines

À propos de la surabondance des discours sur les femmes et, par contraste, de la rareté des sources documentant l'expérience concrète des femmes, l'historienne française Michelle Perrot dressait un

bilan bien négatif en 1998 : « Entre fugacité des traces et océan de l'oubli, ils sont étroits les chemins de la mémoire des femmes » (1998 : 10). Elle renchérit en 2005, lors d'une émission radiophonique qui ouvrait une série de vingt-cinq émissions consacrées à l'histoire des femmes : « Les femmes laissent peu de traces directes, écrites ou matérielles [...] Elles-mêmes détruisent, effacent leurs traces parce qu'elles estiment que ces vestiges n'ont pas d'intérêt » (Perrot, 2006 : 17). Certes, les mots des femmes se retrouvent en filigrane dans les archives publiques, telles que les enquêtes, les témoignages, les interrogatoires, les faits divers, les plaintes et récriminations, mais l'historienne déplore surtout le silence des sources pour ce qui est des archives privées en France.

La réalité est tout autre aux États-Unis et l'histoire des Américaines peut compter sur des fonds d'archives importants, tant dans les collections spéciales en histoire des femmes comme la Schlesinger Library à Radcliffe College (Cambridge, Massachusetts), la Smith Collection à Smith College (Northampton, Massachusetts), les collections spéciales de la bibliothèque de Duke University (Durham, Caroline du Nord) que dans les bibliothèques universitaires, les archives des États et les collections des sociétés historiques des États, de la côte Est à la Californie. Bien sûr, les écrits des femmes ont été conservés de manière inégale, selon les objectifs des archivistes. Mais même au sein des multiples boîtes d'archives familiales — *family papers* ou archives privées où se côtoient contrats, registres d'économie familiale, copies de transactions légales et lettres d'affaires —, on retrace les mots de l'intime, l'écriture privée entre mari et femme, entre mère et fille, ou entre sœurs, cousines ou amies.

Outre la tradition archivistique décentralisée qui caractérise le système étatsunien, il y a lieu de mentionner les raisons historiques qui ont permis la production de ces sources et qui touchent à la pratique de l'écrit chez les femmes. Dès la période coloniale, les femmes sont éduquées dans la tradition d'une culture protestante qui tend à promouvoir la lecture de dévotion, mais aussi l'introspection et l'examen de soi par la tenue d'un journal intime. L'alphabétisation des femmes reste en deçà de celle des hommes, mais néanmoins supérieure à celle de leurs consœurs européennes (Lehuu, 1997 ; Monaghan, 1989). De plus, à partir de la fin du XVIII^e siècle, l'éducation des filles est encouragée par l'idéologie républicaine, qui prise le rôle civique, bien que non public, des épouses et des mères des futurs citoyens de la nation (Kerber, 1997 ; Kerber, 1980 ; Lewis, 1987). Pour ces raisons à la fois religieuses et politiques, les Américaines du passé ont laissé des traces écrites de leur existence matérielle et spirituelle : journaux intimes, correspondance, réminiscences, voire autobiographies. Il va sans dire que les femmes éduquées, majoritairement blanches et d'origine anglo-saxonne sont mieux représentées dans ces sources privées que les femmes noires illettrées ou les ouvrières d'origine immigrante.

Cependant, l'existence des sources, même si elles sont parfois fragmentaires, contraste avec l'absence de traduction française de la production historique sur les femmes des États-Unis. Les recherches et les questionnements des Américanistes des trente dernières années ont développé un champ aussi dynamique que diversifié, mais peu d'efforts ont été consacrés à leur diffusion en langue française²⁴. C'est d'ailleurs ce qui rend la mission de cet ouvrage collectif d'autant plus d'actualité, car outre une mise à jour des connaissances en histoire des femmes du XIX^e siècle sur le continent nord-américain, il propose une analyse critique de sources manuscrites et imprimées qui jusqu'alors n'ont pas été accessibles à un public francophone.

²⁴ Seul le livre de Sara Evans, *Born for Liberty : A History of Women in America* (1989) a été traduit en français sous le titre *Les Américaines. Histoire des femmes aux États-Unis*. Pour un compte rendu en français de la production américaine en histoire des femmes, voir Céline Bessière, « Race, classe, genre ».

La plupart des études qui suivent ont pris naissance dans le cadre de mémoires de maîtrise en histoire étatsunienne au département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal. Elles reflètent l'intérêt personnel des différentes auteures, ainsi que la problématique que celles-ci partagent avec les praticiennes de l'histoire des femmes aux États-Unis. Chacune inclut également un compte rendu historiographique des ouvrages pertinents pour le sujet à l'étude.

Rose-Marie Guzzo se penche sur le cas de la Nouvelle-Orléans, ville portuaire importante de la première moitié du XIX^e siècle. Elle y étudie l'esclavage urbain, qui est surtout un esclavage féminin, et découvre que dans le périmètre urbain, les esclaves ont une plus grande autonomie, même si celle-ci est mitigée par le double fardeau d'être femme et noire. Elle conclut aussi que la résistance au système esclavagiste, y compris l'évasion, tend à se féminiser. De son côté, Diane Bélanger explore le rapport au célibat de deux femmes blanches de la classe possédante à partir d'un examen minutieux de leur correspondance. À travers l'analyse de l'écriture de soi et de l'intimité que partagent ces femmes, l'auteure conclut que le célibat féminin n'a pas été une prérogative du Nord-Est des États-Unis et qu'il existait bel et bien dans le Sud esclavagiste et patriarcal.

Marise Bachand, quant à elle, nous fait pénétrer dans la Grande Maison de la plantation sudiste, espace hétérosocial où interagissent hommes et femmes, Blancs et Noirs, libres et asservis. Elle montre que l'espace domestique du Sud esclavagiste n'était pas conçu comme une sphère féminine, un havre de paix à l'abri de la sphère publique et commerciale. Il était plutôt le domaine du maître, sa chasse gardée où son autorité était omniprésente. Isabelle Lehuu se penche, au contraire, sur le cas de femmes sans maître, les veuves, dont le statut légal de chef de famille les distinguait de la majorité silencieuse des épouses et mères, sans les élever au rang d'hommes. La visibilité relative de ces femmes blanches de l'élite sudiste suggère une identité de genre atypique et leur permet d'exercer un certain pouvoir dans la sphère publique.

Catherine Pelchat, enfin, a choisi un cadre spatio-temporel différent pour étudier l'histoire des jeunes Américaines dans la métropole du Nord au tournant du siècle. Elle analyse les représentations de la jeune femme dans la ville à travers les récits de prostituées collectés par les réformateurs sociaux de New York du milieu du XIX^e siècle au début du XX^e siècle. D'abord victime de la ville et de son anonymat, la jeune New-Yorkaise va devenir l'héroïne urbaine dans un chapitre où convergent littérature, journalisme et histoire.

Ensemble, ces cinq études de cas fouillent l'histoire singulière ou *les* histoires de femmes effacées, inconnues, dont l'expérience concrète ou le vécu a laissé des traces dans les archives, au détour d'un testament, d'un article de journal, d'un procès-verbal d'une association caritative, d'une lettre à une amie ou d'un emprunt de livre à la bibliothèque. Simultanément, ces études construisent l'histoire plurielle des femmes blanches et noires, Nordistes et Sudistes, mariées et célibataires, jeunes et âgées. De New York à la Nouvelle-Orléans et de Charleston à Savannah, plusieurs de ces travaux explorent l'histoire des femmes dans la ville du XIX^e siècle, dans l'espace domestique et à l'extérieur, dans la rue, le commerce, l'église. Ils étudient la femme et son rapport aux modèles normatifs de la société, de la famille et de l'institution particulière de l'esclavage. Le projet d'écrire l'histoire des femmes au pluriel permet alors de dégager des parcours individuels dans un contexte spatio-temporel spécifique, tout en soulignant les tensions entre femmes de conditions sociales différentes, mais aussi les moments de solidarité féminine au travail, dans la maison, dans une association et autres lieux de partage.

Références

- ATTIE, Jeanie. 1998. *Patriotic Toil : Northern Women of the American Civil War*, Ithaca, NY : Cornell University Press, 294 p.
- BARON, Ava (dir. publ.). 1991. *Work Engendered : Toward a New History of American Labor*, Ithaca, NY : Cornell University Press, 385 p.
- BASCOU-BANCE, Paulette. 2002. *La mémoire des femmes. Anthologie*, Cestas : Elytis Edition, 575 p.
- BESSIERE, Céline. 2003. « Race, classe, genre : Parcours dans l'historiographie américaine des femmes du Sud autour de la guerre de Sécession », *Clio : Histoire, femmes et sociétés*, vol. 17, p. 231-258.
- BLEWETT, Mary H. 1988. *Men, Women, and Work : Class, Gender, and Protest in the New England Shoe Industry, 1780-1910*, Urbana : University of Illinois Press, 444 p.
- BOYLAN, Anne M. 2002. *The Origins of Women's Activism : New York and Boston, 1797-1840*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 343 p.
- _____. 1984. « Women in Groups : An Analysis of Women's Benevolent Organizations in New York and Boston, 1797-1840 », *Journal of American History*, vol. 71, n° 3 (décembre), p. 497-523.
- BYNUM, Victoria E. 1992. *Unruly Women : The Politics of Social & Sexual Control in the Old South*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 233 p.
- CASHIN, Joan E. (dir. publ.). 2002. *The War Was You and Me : Civilians in the American Civil War*, Princeton, NJ : Princeton University Press, 397 p.
- CLINTON, Catherine. 1982. *The Plantation Mistress : Woman's World in the Old South*, New York : Pantheon Books, 331 p.
- CLINTON, Catherine (dir. publ.). 1994. *Half-Sisters of History : Southern Women and the American Past*, Durham : Duke University Press, 239 p.
- CLINTON, Catherine et Nina SILBER. 1992. *Divided Houses : Gender and the Civil War*, New York : Oxford University Press, 418 p.
- COTT, Nancy F. 1977. *The Bonds of Womanhood : "Woman's Sphere" in New England, 1780-1835*, New Haven : Yale University Press, 225 p.
- CROSS, Whitney R. 1982. *The Burned-Over District : The Social and Intellectual History of Enthusiastic Religion in Western New York, 1800-1850*, Ithaca, NY : Cornell University Press, 383 p.
- DUBLIN, Thomas. 1979. *Women at Work : The Transformation of Work and Community in Lowell, Massachusetts, 1826-1860*, New York : Columbia University Press, 312 p.
- DUBOIS, Ellen. 1978. *Feminism and Suffrage : The Emergence of an Independent Women's Movement in America, 1848-1869*, Ithaca, NY : Cornell University Press, 220 p.
- DUBOIS, Ellen, Mari Jo BUHLE, Temma KAPLAN, Gerda LERNER et Carroll SMITH-ROSENBERG. 1980. « Politics and Culture in Women's History : A Symposium », *Feminist Studies*, vol. 6, n° 1 (printemps), p. 26-64.
- DUBOIS, Ellen Carol et Vicki L. RUIZ (dir. publ.) 1990. *Unequal Sisters : A Multicultural Reader in U.S. Women's History*, New York : Routledge, 473 p.
- EDWARDS, Laura F. 2000. *Scarlett Doesn't Live Here Any More : Southern Women in the Civil War Era*, Urbana : University of Illinois Press, 271 p.
- EVANS, Sara. 1991. *Les Américaines : Histoire des femmes aux États-Unis*, traduit par Brigitte Delorme, Paris : Belin, 605 p.
- FAUST, Drew Gilpin. 1996. *Mothers of Invention : Women of the Slaveholding South in the American Civil War*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 326 p.
- FLEXNER, Eleanor. 1959. *Century of Struggle : The Woman's Rights Movement in the United States*, Cambridge, Mass. : Belknap Press of Harvard University, 384 p.
- FOX-GENOVESE, Elizabeth. 1988. *Within the Plantation Household : Black and White Women of the Old South*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 544 p.

- FULLER, Margaret. 1988. *La femme au 19^e siècle*, traduit par Sylvie Chaput, Montréal : Éditions Saint-Martin, 189 p.
- GERE, Anne Ruggles et Sarah R. ROBBINS. 1996. « Gendered Literacy in Black and White Turn-of-the-Century African American and European-American Club Women's Printed Texts », *Signs : Journal of Women in Culture and Society*, vol. 21, n° 3 (printemps), p. 643-678.
- GILMORE, Glenda Elizabeth. 1996. *Gender and Jim Crow : Women and the Politics of White Supremacy in North Carolina, 1896-1920*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 384 p.
- GINZBERG, Lori D. 2005. *Untidy Origins : A Story of Women's Rights in Antebellum New York*, Chapel Hill : University of North Carolina, 222 p.
- _____. 1990. *Women and the Work of Benevolence : Morality, Politics, and Class in the Nineteenth-Century United States*, New Haven : Yale University Press, 230 p.
- GONZALES, Deena. 1999. *Refusing the Favor : The Spanish American Women of Santa Fe, 1820-1880*, New York : Oxford University Press, 186 p.
- GORDON, Linda. 1991. « Black and White Visions of Welfare : Women's Welfare Activism, 1890-1945 », *Journal of American History*, vol. 78, n° 2 (septembre), p. 559-590.
- GRIMKÉ, Sarah. 1988. *Letters on the Equality of the Sexes and Other Essays*, édité par Elizabeth Ann Bartlett, New Haven : Yale University Press, 174 p.
- GUTMAN, Herbert G. 1976. *The Black Family in Slavery and Freedom, 1750-1925*, New York : Vintage Books, 664 p.
- HANSEN, Debra Gold. 1993. *Strained Sisterhood : Gender and Class in the Boston Female Anti-Slavery Society*, Amherst : University of Massachusetts Press, 231 p.
- HANSEN, Karen V. 1994. *A Very Social Time : Crafting Community in Antebellum New England*, Berkeley : University of California Press, 262 p.
- HEWITT, Nancy A. 1984. *Women's Activism and Social Change : Rochester, New York, 1822-1872*, Ithaca, NY : Cornell University Press, 281 p.
- hooks, bell. 1981. *Ain't I a Woman : Black Women and Feminism*, Boston : South End Press, 205 p.
- JEFFREY, Julie Roy. 1998. *The Great Silent Army of Abolitionism : Ordinary Women in the Antislavery Movement*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 311 p.
- JENNINGS, Thelma. 1990. « 'Us Colored Women Had To Go Through A Plenty' : Sexual Exploitation of African-American Slave Women », *Journal of Women's History*, vol. 1, p. 45-66.
- JONES, Jacqueline. 1985. *Labor of Love, Labor of Sorrow : Black Women, Work, and the Family from Slavery to the Present*, New York : Basic Books, 432 p.
- KARCHER, Carolyn L. 1994. *The First Woman in the Republic : A Cultural Biography of Lydia Maria Child*, Durham : Duke University Press, 804 p.
- KERBER, Linda K. 1997. « L'action des femmes dans la Révolution américaine », in *Encyclopédie politique et historique des femmes. Europe, Amérique du Nord*, sous la dir. de Christine Fauré, Paris : Presses Universitaires de France, p. 119-137.
- _____. 1988. « Separate Spheres, Female Worlds, Woman's Place : The Rhetoric of Women's History », *Journal of American History*, vol. 75, n° 1 (juin), p. 9-39.
- _____. 1980. *Women of the Republic : Intellect and Ideology in Revolutionary America*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 304 p.
- KERBER, Linda K., Alice KESSLER-HARRIS et Kathryn Kish SKLAR (dir. publ.). 1995. *U.S. History as Women's History : New Feminist Essays*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 477 p.
- KESSLER-HARRIS, Alice. 2003. *Out to Work : A History of Wage-Earning Women in the United States*, New York : Oxford University Press, 414 p.
- _____. 1994. « Reflections on a Field », in *New Viewpoints in Women's History : Working Papers from the Schlesinger Library — 50th Anniversary Conference, March 4-5, 1994*, sous la dir. de Susan Ware, Cambridge, Mass. : Radcliffe College, p. 19-28.

- KIERNER, Cynthia A. 1998. *Beyond the Household : Women's Place in the Early South, 1700-1835*, Ithaca, NY : Cornell University Press, 295 p.
- LEBSOCK, Suzanne. 1984. *The Free Women of Petersburg : Status and Culture in a Southern Town, 1784-1860*, New York : W. W. Norton, 326 p.
- LEHUU, Isabelle. 1997. « Female Literacy », in *Historical Dictionary of Women's Education*, sous la dir. de Linda Eisenmann, New York : Greenwood Press, p. 146-149.
- LERNER, Gerda. 2004. *The Grimké Sisters from South Carolina : Pioneers for Women's Rights and Abolition*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 373 p.
- _____. 1998. *The Feminist Thought of Sarah Grimké*, New York : Oxford University Press, 193 p.
- _____. 1997. « Rethinking the Paradigm », in *Why History Matters : Life and Thought*, New York : Oxford University Press, p. 146-198.
- _____. 1990. « Reconceptualizing Differences among Women », *Journal of Women's History*, vol. 1, n° 3 (hiver), p. 106-122.
- _____. 1975. *De l'esclavage à la ségrégation : Les femmes noires dans l'Amérique des Blancs*, traduit par Henriette Étienne et Hélène Francès, Paris : Denoël/Gonthier, 350 p.
- _____. 1969. « The Lady and the Mill Girl : Changes in the Status of Women in the Age of Jackson », *Midcontinent American Studies Journal*, vol. 10, n° 1, p. 5-15.
- LEWIS, Jan. 1987. « The Republican Wife : Virtue and Seduction in the Early Republic », *William and Mary Quarterly*, vol. 44, n° 4 (octobre), p. 689-721.
- MCFADDEN, Margaret H. 1999. *Golden Cables of Sympathy : The Transatlantic Sources of Nineteenth-Century Feminism*, Lexington : University Press of Kentucky, 270 p.
- MONAGHAN, E. Jennifer. 1989. « Literacy Instruction and Gender in Colonial New England », in *Reading in America : Literature & Social History*, sous la dir. de Cathy N. Davidson, Baltimore, Johns Hopkins University Press, p. 53-80.
- MORTON, Patricia (dir. publ.). 1996. *Discovering the Women in Slavery : Emancipating Perspectives on the American Past*, Athens : University of Georgia Press, 320 p.
- MUNCY, Robyn. 1991. *Creating a Female Dominion in American Reform, 1890-1935*, New York : Oxford University Press, 221 p.
- PAINTER, Nell Irvin. 1996. *Sojourner Truth : A Life, a Symbol*, New York : W.W. Norton, 370 p.
- PARR, Joy. 1995. « Gender History and Historical Practice », *Canadian Historical Review*, vol. 76, n° 3, p. 354-376.
- PEISS, Kathy Lee. 1986. *Cheap Amusements : Working Women and Leisure in Turn-of-the-Century New York*, Philadelphia : Temple University Press, 244 p.
- PERDUE, Theda. 1998. *Cherokee Women : Gender and Culture Change, 1700-1835*, Lincoln : University of Nebraska Press, 252 p.
- PERROT, Michelle. 2006. *Mon histoire des femmes*, Paris : Seuil, 251 p.
- _____. 1998. *Les femmes, ou les silences de l'histoire*, Paris : Flammarion, 494 p.
- RYAN, Mary P. 1981. *Cradle of the Middle Class : The Family in Oneida County, New York, 1790-1865*, New York : Cambridge University Press, 321 p.
- SANCHEZ-EPPLER, Karen. 1993. *Touching Liberty : Abolition, Feminism, and the Politics of the Body*, Berkeley : University of California Press, 197 p.
- SANGSTER, Joan. 1995. « Beyond Dichotomies : Re-Assessing Gender History and Women's History in Canada », *Left History*, vol. 3, n° 1, p. 109-121.
- SCOTT, Anne Firor. 1995. *The Southern Lady : From Pedestal to Politics, 1830-1930*, Charlottesville : University Press of Virginia, 312 p.
- _____. 1991. *Natural Allies : Women's Associations in American History*, Urbana : University of Illinois Press, 242 p.
- SCOTT, Joan W. 1988. « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *Les cahiers du GRIF*, vol. 37-38, (printemps), p. 125-153.

- SKLAR, Kathryn Kish. 2000. *Women's Rights Emerges Within the Anti-Slavery Movement, 1830-1870 : A Brief History with Documents*, Boston : Bedford/St. Martin's, 216 p.
- SMITH-ROSENBERG, Carroll. 1978. « Amours et rites : Le monde des femmes dans l'Amérique du XIX^e siècle », *Les Temps Modernes*, vol. 33, p. 1231-1256.
- SPRUILL, Julia Cherry. 1972. *Women's Life and Work in the Southern Colonies*, New York : Norton, c1938, 426 p.
- STANSELL, Christine. 1986. *City of Women : Sex and Class in New York, 1789-1860*, Urbana : University of Illinois Press, 301 p.
- . 1982. « Women, Children, and the Uses of the Streets : Class and Gender Conflict in New York City, 1850-1860 », *Feminist Studies*, vol. 8, n° 2 (été), p. 305-335.
- STERLING, Dorothy. 1991. *Ahead of Her Time : Abby Kelley and the Politics of Antislavery*, New York : W.W. Norton, 436 p.
- STEVENSON, Brenda E. 1995. *Life in Black and White : Family and Community in the Slave South*, New York : Oxford University Press, 457 p.
- THOMPSON, Mary Lou (dir. publ.). 1970. *Voices of the New Feminism*, Boston : Beacon Press, 246 p.
- TOCQUEVILLE, Alexis de. 1961. *De la démocratie en Amérique*, t. 2, Paris : Gallimard, 471 p.
- TYLER, Alice Felt. 1944. *Freedom's Ferment : Phases of American Social History to 1860*, Minneapolis : University of Minnesota Press, 608 p.
- WEINER, Marli F. 1998. *Mistresses and Slaves : Plantation Women in South Carolina, 1830-1880*, Urbana : University of Illinois Press, 308 p.
- WELLMAN, Judith. 2004. *The Road to Seneca Falls : Elizabeth Cady Stanton and the First Woman's Rights Convention*, Urbana : University of Illinois Press, 297 p.
- WELTER, Barbara. 1966. « The Cult of True Womanhood, 1820-1860 », *American Quarterly*, vol. 18, n° 2 (été), p. 151-174.
- WHITE, Deborah Gray. 1985. *Ar'n't I a Woman : Female Slaves in the Plantation South*, New York : Norton, 216 p.
- . 1983. « Female Slaves : Sex Roles and Status in the Antebellum Plantation South », *Journal of Family History*, vol. 8, n° 3 (automne), p. 248-261.
- WHITES, LeeAnn. 2005. *Gender Matters : Civil War, Reconstruction and the Making of the New South*, New York : Palgrave Macmillan, 244 p.
- WINTERER, Caroline. 2007. *The Mirror of Antiquity : American Women and the Classical Tradition, 1750-1900*, Ithaca : Cornell University Press, 242 p.
- WOLLSTONECRAFT, Mary. 1976. *Défense des droits de la femme*, traduit par Marie-Françoise Cachin, Paris : Payot, 242 p.
- YEE, Shirley J. 1992. *Black Women Abolitionists : A Study in Activism, 1828-1860*, Knoxville : University of Tennessee Press, 204 p.
- YELLIN, Jean Fagan. 1989. *Women & Sisters : The Antislavery Feminists in American Culture*, New Haven : Yale University Press, 226 p.
- YELLIN, Jean Fagan et John C. VAN HORNE (dir. publ.). 1994. *The Abolitionist Sisterhood : Women's Political Culture in Antebellum America*, Ithaca : Cornell University Press, 363 p.
- ZINN, Howard. 2002. *Une histoire populaire des États-Unis : De 1492 à nos jours*, trad. par Frédéric Cotton, Montréal : Lux, 811 p.

Famille et femmes noires dans une société esclavagiste : La Nouvelle-Orléans, 1830-1860

Rose-Marie Guzzo

L'objet du présent article est d'examiner l'institution esclavagiste à travers l'expérience des femmes qui l'ont vécue dans la Nouvelle-Orléans du XIX^e siècle. Le périmètre urbain offre un cadre d'analyse particulièrement intéressant pour l'étude des esclaves féminins puisque leurs effectifs en ville étaient de beaucoup supérieurs en nombre à ceux des hommes. Cette réalité démographique était le résultat de la nature de l'esclavage urbain qui favorisait essentiellement l'emploi de domestiques et de nourrices, des fonctions pour la plupart comblées par les femmes noires. L'esclavage en ville était surtout féminin, causant ainsi un écart démographique considérable entre hommes et femmes. Dans les pages qui vont suivre, il s'agira d'en examiner l'impact sur la famille et sur le rôle des femmes noires. Plus spécifiquement, il s'agira de montrer qu'en milieu urbain, la nature de l'esclavage a restreint la capacité des femmes noires à former des familles biparentales traditionnelles, les empêchant de se conformer au modèle familial prescrit par la société victorienne, mais qu'elle leur a permis, en contrepartie, de jouir d'une plus grande liberté et de garder un certain contrôle sur leur vie.

La nature particulière de l'esclavage urbain se reflétait sur le nombre élevé de foyers de femmes célibataires, avec ou sans enfants. À partir de l'idée que le modèle familial prédominant de l'époque correspondait à celui composé d'un père, d'une mère et de leur progéniture, nous verrons que ce type de famille était difficile à reproduire par les esclaves en ville étant donné les circonstances externes défavorables comme le déséquilibre des sexes. Dans un tel contexte, les femmes noires ont constamment prouvé leur habileté à s'ajuster à une conjoncture qui, d'emblée, les empêchait de reproduire le modèle familial biparental véhiculé par la majorité blanche. En plus d'avoir été surtout féminin, l'esclavage urbain se caractérisait par une certaine flexibilité, par la possibilité pour les esclaves de jouir d'une plus grande autonomie, voire d'une quasi-liberté. L'accès à certains privilèges, comme ceux de trouver leurs propres emplois et logis, donnait aux femmes noires qui avaient la chance de les obtenir au moins l'impression de vivre dans un état de liberté complètement dénié à leurs homologues rurales. Variétés et opportunités caractérisaient ainsi le milieu urbain et ces deux aspects ont contribué à amoindrir certains des effets les plus préjudiciables de l'esclavage sur le quotidien des femmes noires. Certes, le système esclavagiste en ville était plus flexible qu'à la campagne et il conférait aux esclaves féminins une plus grande liberté. Mais peu importe où elles vivaient, les femmes esclaves étaient toutes aux prises avec un double « fardeau », celui d'être à la fois femmes et esclaves : esclaves, elles étaient considérées comme de simples biens de propriété qui pouvaient être achetés et vendus ; femmes, elles étaient considérées comme des êtres subordonnés aux hommes. En d'autres termes, à la ville comme à la campagne, les femmes esclaves étaient soumises au même genre d'exploitation, sauf que dans un milieu urbain comme la Nouvelle-Orléans, elles avaient une plus grande marge de manœuvre et une plus grande capacité d'agir sur leur vie (Gould, 1996 : 179-180).

Il est intéressant d'aborder le thème de la famille et des femmes esclaves à partir d'un cadre géographique limité, comme celui qui est proposé ici, puisqu'une telle approche nous permet de montrer que l'esclavage n'était pas un système homogène présent seulement dans les plantations. Il existait en dehors des grandes exploitations agricoles du Sud et changeait de forme selon le contexte. Malheureusement, l'impact du cadre spatial sur le système esclavagiste a longtemps été ignoré par les historiens qui en ont véhiculé une image souvent trop monolithique, surtout dans les travaux de synthèse. En associant l'esclavage aux seules plantations, ils n'ont pas tenu compte du quotidien des esclaves urbains, pourtant fort différent de celui des esclaves ruraux. Le fait que les historiens aient

longtemps négligé l'esclavage en milieu urbain n'est toutefois pas un hasard puisque le Sud *antebellum* était majoritairement rural. Si nous prenons l'exemple de la Louisiane, il est possible de constater que de 1830 à 1860, la population rurale de l'État a toujours été supérieure en nombre à la population urbaine : au cours de cette période, elle a représenté en moyenne 74 % de la population louisianaise¹. Mais en Louisiane, comme dans d'autres États sudistes, se sont rapidement développés de grands centres urbains, qui ont fini par englober une portion importante d'esclaves. L'esclavage n'était donc pas uniquement un phénomène rural et à partir du cas de la Nouvelle-Orléans, nous proposons d'en examiner ici la dimension urbaine. Chez les historiens qui, eux, se sont penchés sur l'esclavage en milieu urbain, il y a un consensus en ce qui concerne l'idée que la ville offrait aux esclaves certaines opportunités inexistantes dans les campagnes. En abordant le milieu urbain, ces historiens ont, à juste titre, corrigé l'image monolithique de l'esclavage. Mais en dépit du fait que l'esclavage urbain ait été surtout féminin, peu d'études portent sur les femmes esclaves en ville. Dans cet article, nous avons voulu remédier un tant soit peu à cette lacune historiographique en appréhendant l'expérience des femmes noires à la Nouvelle-Orléans, le port et le marché d'esclaves les plus importants du Sud *antebellum* (Johnson, 1999 : 1-2).

Soulignons enfin que cette étude sur la famille et les femmes noires s'appuie sur une méthodologie qui comprend un volet quantitatif et un volet qualitatif. Nous avons fait appel à la fois aux données chiffrées recueillies dans les recensements numériques du XIX^e siècle (1830-1860) et aux données qualitatives puisées dans un échantillon de sources assez varié. Le volet quantitatif est important puisqu'il fournit des renseignements démographiques qui viennent enrichir le domaine de la recherche sur la famille. Mais l'information contenue dans les recensements demeure très sommaire, d'où l'intérêt et la pertinence d'intégrer à notre démarche un volet qualitatif. Ce volet, quant à lui, s'appuie essentiellement sur des sources écrites par des Blancs, dont des mémoires de Sudistes et des chroniques de voyageurs, ainsi que sur divers documents relatifs à l'esclavage recueillis dans une collection qui s'intitule *Slavery Manuscript Series, 1784-1865* et dans un fonds d'archives légué par le riche John McDonogh, alias le philanthrope de la Nouvelle-Orléans (actes de vente, laissez-passer, listes d'esclaves, articles de journaux, correspondance, etc.). Mais il inclut aussi des sources transmises par les Noirs eux-mêmes, dont les entretiens avec des anciens esclaves menés dans les années 1930 par la *Works Progress Administration* et des récits d'esclaves fugitifs. Cet article repose donc sur une méthodologie qui allie démographie et littérature et, comme beaucoup d'études qui portent sur l'esclavage, elle est surtout appréhendée à partir du regard des Blancs puisque les sources que les Blancs ont laissées derrière eux sont beaucoup plus disponibles et abondantes que les sources laissées par les esclaves, surtout les femmes esclaves qui, privées d'instruction, étaient aussi privées de tout moyen de communication (Gould, 1996 : 298). Ce n'est souvent qu'indirectement que les historiens doivent examiner l'expérience des femmes noires.

Structure de la famille esclave en milieu urbain

Que ce soit à la ville ou à la campagne, l'esclavage comme système empêchait les esclaves de reproduire le modèle familial biparental véhiculé par la majorité blanche. Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette difficulté : nature officieuse des mariages noirs, séparations forcées des familles par la vente, reconnaissance du caractère consanguin de la famille noire et non de son caractère conjugal, impossibilité pour les esclaves masculins d'incarner le rôle familial traditionnel de protecteur et de pourvoyeur, puis, finalement, dépossession des parents esclaves de leurs enfants qui appartenaient d'abord et avant tout au maître de la mère. Ces facteurs montrent tous à quel point les besoins des

¹ En 1830, la population urbaine de la Louisiane était de 21,4 % ; en 1840, 29,9 % ; en 1850, 26,0 % et en 1860, 26,1 %. Pour les mêmes années, la population rurale était de 78,6 % ; 70,1 % ; 74,0 % et 73,9 %. Donald Dodd, *Historical Statistics of the States of the United States : Two Centuries of Census, 1790-1990*, Connecticut, Greenwood Press, 1993, p. 37.

maîtres avaient une incidence sur la famille des esclaves et ils montrent tous que, d'emblée, l'esclavage était un système non propice à la reproduction des modèles familiaux traditionnels chez les esclaves, qu'ils aient vécu à la ville ou à la campagne.

La société sudiste était organisée pour toujours favoriser les besoins de la classe esclavagiste et la satisfaction de ces besoins se faisait bien souvent au détriment de la famille noire. Les mariages entre esclaves n'avaient pas de reconnaissance officielle puisque seule la reconnaissance officieuse de ceux-ci permettait aux maîtres de vendre facilement et sans contraintes légales un ou plusieurs membres de la famille noire. Comme les propriétaires d'esclaves associaient la famille esclave aux femmes et à leurs enfants, les séparations forcées des familles étaient souvent le résultat de la vente du père. La reconnaissance par les maîtres de la relation mère/enfant était d'ailleurs sanctionnée par la loi en Louisiane où il était interdit de séparer par la vente une mère de ses enfants âgés de moins de 10 ans. Les unions conjugales n'avaient pas de valeur légale, puisque les esclaves ne pouvaient faire de contrats, mais le lien entre la mère et ses enfants était légalement reconnu. La reconnaissance par les Blancs de la famille monoparentale ayant pour chef une femme chez les esclaves avait pour but de permettre au maître de disposer facilement de certains esclaves, mais elle avait aussi pour but d'assurer la pérennité du système esclavagiste, pérennité qui passait par la filiation maternelle. La famille monoparentale plutôt que biparentale était reconnue par une autre loi louisianaise. Selon cette loi, les enfants issus d'une mère esclave au moment de leur naissance étaient automatiquement esclaves eux aussi, peu importe le statut du père et peu importe si la mère avait acquis sa liberté après qu'elle eut mis au monde ses enfants. En Louisiane, comme partout ailleurs dans le Sud esclavagiste, le statut d'esclave se transmettait par la mère et non par le père². Lorsque nous prenons en considération la fréquence des actes d'abus sexuels commis par les hommes blancs sur la personne des femmes noires et le nombre élevé d'enfants mulâtres issus de ces relations, nous comprenons pourquoi la filiation maternelle était reconnue pour les esclaves : elle assurait, en effet, la perpétuation du système esclavagiste. Appuyés par un système de lois qui leur était favorable, les maîtres exerçaient un contrôle quasi absolu sur la vie familiale de leurs esclaves. Même si dans leurs propres foyers, ils fondaient des familles de type biparental ou nucléaire, leurs intérêts faisaient en sorte que, bien souvent, ils empêchaient la création (ou le maintien) d'unités familiales similaires chez leurs esclaves. Nous verrons donc, dans cette première partie, que le système esclavagiste était peu conciliable avec les idéaux familiaux de la société victorienne et que si cette assertion s'avère exacte pour les esclaves de tous les milieux, soit la ville et la campagne, elle s'applique encore davantage au milieu urbain.

Déséquilibre des sexes

Partout, à la ville comme à la campagne, des facteurs extrinsèques, dont la vente d'un membre de la famille ou la légitimation de la relation mère/enfant, nuisaient à la reproduction de familles nucléaires chez les esclaves. Par contre, un autre facteur proprement relié à la vie urbaine sudiste du XIX^e siècle s'ajoute à ceux qui ont déjà été mentionnés, défavorisant encore davantage la formation de ce type de famille en ville : le déséquilibre des sexes. Le déséquilibre des sexes chez les esclaves urbains reflétait les besoins des maîtres en main-d'œuvre servile féminine et se traduisait, par conséquent, par un nombre

² Selon les articles 174 et 175 du Code civil louisianais, un esclave ne pouvait faire de contrat et tout ce qu'il possédait appartenait à son maître. Selon l'article 183, les enfants nés d'une mère qui était esclave au moment de leur naissance héritaient de la condition de leur mère. Ils étaient, par conséquent, esclaves et appartenaient au maître de leur mère. Un acte législatif de 1829 interdisait la vente d'un enfant de moins de dix ans sans sa mère ou la vente d'une mère sans ses enfants âgés de moins de dix ans, à moins d'une preuve que celle-ci était décédée. Ceux qui enfreignaient cette loi étaient passibles d'une amende de 1 000 à 2 000 \$ et de 6 mois à 1 an de prison et les esclaves impliqués dans une telle affaire étaient confisqués. Charles Maduell Jr, *Marriages and Family Relationships of New Orleans, 1830-1840*, p. AM-5 (appendice) ; Joe Gray Taylor, *Negro Slavery in Louisiana*, p. 40.

beaucoup plus élevé de femmes que d'hommes en esclavage. Cette réalité démographique empêchait les esclaves de fonder des unions familiales biparentales traditionnelles simplement parce que les femmes avaient de la difficulté à trouver un partenaire de sexe opposé. Le Tableau I met bien en évidence le déséquilibre des sexes qui existait chez les esclaves à la Nouvelle-Orléans entre 1830 et 1860.

Tableau I³
Population esclave de la Nouvelle-Orléans classée par sexe, 1830-1860

Années	Hommes	Femmes	Total	Hommes %	Femmes %	Rapport de masculinité
1830	6 988	9 651	16 639	41,99	58,00	72,41
1840	9 795	13 653	23 448	41,77	58,23	71,74
1850	7 396	10 672	18 068	40,93	59,07	69,30
1860	6 007	8 477	14 484	41,47	58,53	70,86

En consultant ce premier tableau, il est possible de constater qu'à la Nouvelle-Orléans, le nombre d'esclaves féminins était nettement supérieur à celui des hommes et que le rapport de masculinité était constant, oscillant d'une année à l'autre autour de 70. Plus spécifiquement, entre 1830 et 1860, il y avait en moyenne à la Nouvelle-Orléans 71 hommes pour 100 femmes. Non seulement le nombre de femmes était-il supérieur à celui des hommes, mais le rapport de masculinité qui désavantageait la formation d'unions biparentales traditionnelles chez les esclaves ne fluctuait pas beaucoup d'une année à l'autre.

Calculons maintenant le rapport de masculinité en tenant compte de l'âge des esclaves : la disproportion entre le nombre d'hommes et de femmes est encore plus évidente. Comme l'indique le Tableau II, lorsque nous prenons la population esclave âgée de plus de dix ans, soit à partir du moment où les enfants pouvaient être légalement séparés de leur mère par la vente, nous constatons qu'entre 1830 et 1860, le rapport de masculinité était en moyenne de 66,67. Le rapport de masculinité calculé ainsi a cinq points de moins que lorsqu'il est calculé à partir de la population totale d'esclaves qui incluait les enfants en bas âge. En supprimant les enfants de moins de dix ans, les femmes continuaient de dominer le paysage démographique chez les esclaves, mais leur domination était beaucoup plus prononcée. Si, en excluant les enfants de moins de dix ans, elles continuaient à dominer le paysage démographique chez les esclaves, le rapport de masculinité était, quant à lui, un peu moins constant que lorsqu'il incluait la population servile dans son ensemble : oscillant généralement autour de 68, il descend jusqu'à 63 en 1850 (Gould, 1997 : 92-93).

³ Ce tableau a été conçu à partir du recensement numérique disponible en ligne à l'adresse suivante: <http://mapserver.lib.virginia.edu/php/start.php?year=V1860>. Il est à noter que le recensement numérique sur lequel repose notre analyse démographique ne donne pas les chiffres pour la ville de la Nouvelle-Orléans comme telle, mais plutôt pour la paroisse d'Orléans. Cette paroisse urbaine englobait pour l'essentiel la ville de la Nouvelle-Orléans, mais aussi la ville d'Algiers (qui sera incorporée à la Nouvelle-Orléans après la guerre civile) et quelques sections plus rurales. Pour avoir accès aux données concernant uniquement la Nouvelle-Orléans, il faut faire ses propres compilations statistiques à partir du recensement nominatif. En termes de territoire et de population, la paroisse d'Orléans correspond de manière générale à la ville de la Nouvelle-Orléans.

Tableau II⁴
Population esclave de la Nouvelle-Orléans âgée de plus de 10 ans classée par sexe, 1830-1860

Années	Hommes	Femmes	Total	Hommes %	Femmes %	Rapport de masculinité
1830	5 265	7 666	12 931	40,72	59,28	68,68
1840	7 411	10 866	18 277	40,55	59,45	68,20
1850	5 682	8 977	14 659	38,76	61,24	63,30
1860	4 821	7 145	11 966	40,29	59,71	67,47

En excluant les enfants âgés de moins de dix ans qui ne pouvaient être séparés de leur mère, le déséquilibre des sexes chez les esclaves urbains apparaît beaucoup plus clair. Cette exclusion nous permet de constater à quel point les besoins des maîtres avaient une incidence sur le paysage démographique des esclaves et, par extension, sur leur capacité à former des familles biparentales. Les chiffres de la Nouvelle-Orléans montrent donc que la population esclave était dominée par les femmes, surtout chez les esclaves de plus de dix ans, et que les rapports de masculinité étaient en général assez constants au cours de cette période. À partir de ce qu'ils révèlent, nous pouvons établir une corrélation entre le déséquilibre des sexes et le comportement matrimonial des esclaves, le premier ayant forcément influencé le second.

En plus du déséquilibre des sexes, les chiffres auxquels nous avons fait référence jusqu'à présent montrent que, après avoir connu une augmentation importante entre 1830 et 1840, la population esclave se met à dégringoler précipitamment après 1840. La population esclave orléanaise atteint, en chiffres absolus, son point culminant en 1840. Mais la proportion d'esclaves par rapport à la population totale de la ville commence à dégringoler et la dégringolade se poursuit jusqu'à la veille de la guerre de Sécession. Comme le montre le Tableau III, d'environ 33 % en 1830, la population esclave de la ville passa à 23 % en 1840, à 15 % en 1850 et à seulement 8 % en 1860. Ces chiffres sont encore plus éloquentes lorsque nous combinons la population servile et la population de couleur libre de la Nouvelle-Orléans. La fusion de ces deux groupes nous permet de constater que jusqu'en 1840, les Noirs étaient majoritaires à la Nouvelle-Orléans. En effet, de 1810 (deux ans avant que la Louisiane ne devienne un État américain) à 1840, la Nouvelle-Orléans était une ville où les Blancs formaient un groupe minoritaire. En 1810, gens de couleur et esclaves réunis représentaient 63 % de la population orléanaise totale, en 1820, 54 % et en 1830, 57 % (Fussell, 2007 : 847). Entre 1810 et 1830, la population esclave et la population de couleur libre constituaient ensemble plus de la moitié des citoyens orléanais. Mais voilà qu'en 1840, leur proportion baisse à 42 %, malgré une augmentation en chiffres absolus. L'année 1840 représente celle où leur nombre était le plus élevé, mais où leur proportion par rapport à la population totale de la ville était inférieure à 50 %. Pour la première fois depuis que la Louisiane était devenue un État américain, le recensement fédéral indique que le nombre de Blancs dépassait celui des gens de couleur et esclaves réunis.

⁴ Ce tableau a été conçu à partir du recensement numérique disponible en ligne à l'adresse suivante: <http://mapserver.lib.virginia.edu/php/start.php?year=V1860>.

Tableau III⁵

Population totale de la Nouvelle-Orléans classée selon la couleur et le statut, 1830-1860

Années	Esclaves	Gens de couleur libres	Blancs	Total	Esclaves %	Gens de couleur libres %	Blancs %
1830	16 639	11 906	21 281	49 826	33,39	23,90	42,71
1840	23 448	19 226	59 519	102 193	22,94	18,81	58,24
1850	18 068	9 961	91 431	119 460	15,12	8,34	76,54
1860	14 484	10 939	149 063	174 491	8,30	6,27	85,43

Sur un total de 102 193 individus en 1840, il y avait 59 519 Blancs, 19 226 personnes de couleur libres et 23 448 esclaves. À partir de là et jusqu'à la guerre de Sécession, il y a une augmentation démographique régulière en faveur des Blancs. En 1850, la Nouvelle-Orléans comptait au total 119 460 habitants partagés entre 91 431 Blancs, 9 961 personnes de couleur libres et 18 068 esclaves et en 1860, la ville était composée de 149 063 Blancs et de seulement 25 423 Noirs, dont 14 484 esclaves. L'année 1840 marque donc le début d'une baisse continue et considérable d'esclaves et de gens de couleur libres à la Nouvelle-Orléans (Kendall, 1940 : 869).

Ces changements démographiques qui ont marqué la Nouvelle-Orléans au milieu du XIX^e siècle s'expliquent essentiellement par l'immigration européenne. Ils coïncident effectivement avec l'afflux d'immigrants irlandais qui sont arrivés massivement aux États-Unis pour échapper à la famine qui ravageait leur pays entre 1840 et 1850. La proportion totale de Noirs a commencé à baisser à la Nouvelle-Orléans à partir de 1840 en raison de ce mouvement migratoire qui est venu accroître les rangs de la population blanche de la ville. Mais le nombre total de Noirs a lui aussi commencé à baisser après 1840. Chez les gens de couleur libres, cette baisse s'explique par le fait que beaucoup d'entre eux ont quitté la Nouvelle-Orléans pour échapper aux lois répressives et au racisme grandissant des dix dernières années de la période *antebellum* (Thompson, 2001 : 145, 225-226 ; Desdunes, 1911 : 147-151). Chez les esclaves, elle s'explique par le fait qu'ils ont été graduellement remplacés par des travailleurs irlandais qui représentaient une main-d'œuvre bon marché. Les nouveaux arrivants étaient pour la plupart des paysans non qualifiés, prêts à combler n'importe quel poste de travail disponible, même les postes associés à l'esclavage. Un voyageur anglais du nom de Charles Lyell qui était de passage à la Nouvelle-Orléans en 1849 remarqua le remplacement des esclaves à la Nouvelle-Orléans. « Il y a dix ans, dit-il, les serviteurs des grands hôtels étaient Noirs. Maintenant, ils appartiennent à la race européenne » (Kendall, 1940 : 869). Ce groupe d'immigrants européens s'est graduellement mis à remplacer les esclaves en ville et comme il y avait de moins en moins de travail pour eux, ils étaient envoyés là où le travail pour un esclave ne manquait jamais, soit dans les plantations (Kendall, 1940 : 870). Le recours aux esclaves variait donc dans le temps : important jusqu'aux années 1840, il était nettement en baisse à la suite de l'afflux d'immigrants irlandais. De telle sorte que, à en juger par les chiffres, à la veille de la guerre, l'esclavage en milieu urbain était une institution que nous pouvons qualifier de moribonde, la population esclave étant passée de 30 %, en 1830, à moins de 10 % en 1860 (Wade, 1964 : 3, 243).

L'arrivée massive d'Européens à la Nouvelle-Orléans explique l'accroissement de la population blanche à partir des années 1840 ; de même, le remplacement des esclaves par cette population étrangère

⁵ Ce tableau a été conçu à partir du recensement numérique disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://mapserver.lib.virginia.edu/php/start.php?year=V1860>.

explique leur faible proportion et leur déclin numérique considérable. Mais pourquoi les travailleurs serviles ont-ils été remplacés par des travailleurs irlandais ? Le remplacement des premiers par les seconds peut être attribuable au fait qu'à partir de 1850, le prix des esclaves augmenta substantiellement et que les citoyens désireux d'employer des travailleurs avaient maintenant la possibilité d'embaucher, à un coût plus raisonnable, des immigrants enclins à combler des postes associés à l'esclavage qu'une population locale blanche n'était pas prête à occuper⁶. Ce remplacement graduel de main-d'œuvre peut être attribuable aussi au préjugé racial. Si, à partir des années 1850, il était possible de retrouver des Irlandais en grand nombre dans les maisons, les hôtels et les restaurants de la ville, c'était, selon Daniel Sutherland, parce que la plupart des Blancs, que ce soit des citoyens de la Nouvelle-Orléans, des hommes d'affaires nordistes ou des voyageurs européens, préféraient se faire servir par des Blancs (1981 : 50). Il s'avérait donc de plus en plus avantageux pour les habitants de la ville d'engager une main-d'œuvre alternative désormais disponible et prête à remplacer les esclaves. L'afflux d'une population disposée à occuper des fonctions rejetées par la population locale blanche, combiné aux prix de plus en plus élevés des esclaves et aux préjugés raciaux, ont fait en sorte qu'il était devenu avantageux pour tout individu souhaitant employer une main-d'œuvre non qualifiée, vers la fin de la période *antebellum*, de faire appel aux immigrants.

De 1830 à 1860, le paysage démographique de la Nouvelle-Orléans s'est considérablement transformé, mais une chose est restée constante chez les esclaves : le déséquilibre des sexes. Au cours de cette période, le nombre d'esclaves a beaucoup baissé, mais les femmes ont toujours représenté près de 60 % de la population servile. Ainsi, leur nombre était-il plus élevé que celui des hommes, mais lorsque nous le combinons à celui des femmes de couleur libres, nous constatons aussi que leur proportion par rapport à la population totale de la ville était importante. Si nous prenons les années 1830 et 1840, années où le nombre de Noirs était considérable à la Nouvelle-Orléans, femmes esclaves et femmes de couleur libres combinées représentaient 34 % de la population orléanaise, en 1830, et 24 % en 1840, soit le tiers et le quart des habitants de la ville. Ces taux sont importants à mentionner puisqu'ils montrent bien le foisonnement des femmes noires en ville, foisonnement particulièrement évident, comme nous le verrons dans la prochaine partie, au marché de la Nouvelle-Orléans. En plus de leur importance numérique, nous discuterons effectivement de leur importance économique puisque le nombre élevé de citadines noires était perceptible notamment au marché de la ville, à en croire à tout le moins les récits de contemporains qui se trouvaient à la Nouvelle-Orléans durant la période *antebellum*.

Comme chez les esclaves, chez les gens de couleur libres aussi le nombre de femmes était supérieur à celui des hommes. En moyenne, pour la période qui nous intéresse, elles représentaient 58 % de la population de couleur libre. L'excédent de femmes chez les gens de couleur à la Nouvelle-Orléans reflétait le nombre plus élevé de manumissions d'esclaves féminins. Comme les effectifs de femmes

⁶ La valeur des esclaves fluctuait selon la conjoncture économique et selon certaines caractéristiques individuelles. L'âge, l'état de santé, la taille et le niveau de qualification étaient tous des facteurs déterminants pour le prix d'un esclave. Le sexe était également un facteur important, la valeur des hommes ayant toujours été supérieure à celle des femmes. Entre 1810 et 1818, le prix des esclaves était élevé. Il pouvait osciller entre 1 000 \$ et 1 800 \$ pour un jeune homme en bonne santé. Mais voilà que dans les années 1820, le prix avait baissé à 650 \$. Au cours de la décennie suivante, un esclave masculin pouvait facilement être vendu en Louisiane entre 750 \$ et 1 000 \$ et les femmes, pour 100 \$ de moins. Leur valeur a augmenté jusqu'en 1837, année où un esclave masculin pouvait être vendu en moyenne pour 1 300 \$, tandis que 1 000 \$ était le prix demandé pour une femme. Après la panique de 1837, les prix se sont mis à dégringoler et, en 1839, un travailleur des champs pouvait être acheté pour environ 800 \$. Au début des années 1840, un homme «sans défaut» pouvait être vendu à la Nouvelle-Orléans pour 1 100 \$. Mais cette hausse n'était que temporaire et jusqu'en 1850, il y eut un déclin général : les femmes pouvaient être vendues à des prix aussi bas que 500 \$ et les hommes, 830 \$. Or, de 1850 jusqu'à la guerre civile, le prix des esclaves augmenta sans faiblir et, en 1856, un travailleur des champs valait 1 250 \$, une femme de vingt ans se vendait pour 1 092 \$ et un jeune forgeron, 2 000 \$. En 1858, un planteur a acheté un homme pour 2 300 \$. Joe Gray Taylor, *Negro Slavery in Louisiana*, p. 38-53.

esclaves étaient supérieurs en ville à ceux des hommes, ce phénomène statistique chez les gens de couleur libres n'a donc rien de bien étonnant (Lachance, 1985 : 215). L'excédent féminin chez les esclaves à la Nouvelle-Orléans était attribuable, quant à lui, au fait que les maîtres urbains recherchaient surtout les services de domestiques et de nourrices, des fonctions qui étaient pour la plupart comblées par les femmes noires. La majorité des esclaves en ville étaient des domestiques et la majorité des domestiques étaient des femmes employées essentiellement par la classe esclavagiste pour faire la cuisine, le ménage, la lessive, la couture et pour s'occuper des enfants. Les femmes domestiques étaient employées pour exécuter une vaste gamme de travaux ménagers dans les foyers de leur maître, mais il était également possible d'en retrouver à l'extérieur de la sphère privée, soit dans les hôtels, les restaurants et les pensions ; les femmes qui avaient des capacités autres que strictement ménagères étaient envoyées au marché de la ville. Certes, la grande majorité des domestiques étaient des femmes, mais les hommes pouvaient eux aussi occuper ce genre de fonction. Les hommes domestiques étaient employés comme serveurs, majordomes, cuisiniers, jardiniers, cochers et pour faire des courses (Gould, 1997 : 91-92).

La classe esclavagiste avait surtout besoin de travailleurs domestiques, mais ses besoins en travail domestique étaient limités. Contrairement à la campagne, les maîtres urbains avaient besoin d'un nombre assez restreint d'esclaves. Une nourrice ou une domestique, plutôt qu'un lot familial complet, comblait bien souvent leurs exigences en main-d'œuvre servile. À la Nouvelle-Orléans, nombreux étaient les foyers où il y avait tout au plus deux ou trois esclaves. L'esclavage y était donc une institution assez répandue, mais le nombre d'esclaves était très restreint par maître esclavagiste. Si nous prenons les chiffres du recensement de 1860 pour la Nouvelle-Orléans, le seul à offrir la répartition des esclaves par foyer esclavagiste, il est possible de constater que les maîtres vivant en milieu urbain possédaient en moyenne moins de trois esclaves chacun. Sur une population totale de 174 491 habitants, 4 169 propriétaires d'esclaves se partageaient une population servile de 14 484 personnes. En 1860, le recensement numérique indique qu'à la Nouvelle-Orléans, 2 256 individus possédaient un ou deux esclaves chacun. Pour cette même année, 609 en possédaient trois ; 369 en possédaient quatre ; 253 en possédaient cinq ; 203 en possédaient six ; 128 en possédaient sept et 86 en possédaient huit. Quarante citoyens orléanais avaient en leur possession entre quinze et dix-neuf esclaves chacun ; trois en avaient entre quarante et quarante-neuf chacun et, enfin, à peine deux possédaient entre 100 et 199 esclaves chacun. Il n'y avait personne à la Nouvelle-Orléans qui possédait 200 esclaves⁷. En fait, le nombre de propriétaires qui possédaient plus de cinq esclaves dans cette ville était plutôt rare. Les individus qui possédaient un nombre substantiel d'esclaves dans cette zone urbaine étaient probablement ceux qui achetaient plus d'esclaves qu'il ne leur en fallait afin de louer une partie de leur main-d'œuvre et de maximiser leurs investissements en propriété humaine. Il était également possible de trouver d'importants contingents d'esclaves dans les auberges, les fabriques et dans les grandes entreprises comme la *New Orleans Canal and Banking Company*, la *Fireproof Cotton Press* et la *L. A. Garidal & Company* (Kendall, 1940 : 871 ; Wade, 1964 : 22-23, 33).

⁷ Ces données proviennent du recensement numérique de 1860 disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://mapserver.lib.virginia.edu/php/start.php?year=V1860>. John Kendall, «New Orleans' 'Peculiar Institution'», *Louisiana Historical Quarterly*, p. 871.

Si, de manière générale, les maîtres avaient besoin d'un petit nombre d'esclaves à la Nouvelle-Orléans, c'était parce que le travail domestique était relativement limité, étant donné la taille restreinte des habitations urbaines. Tout comme le déséquilibre des sexes, cette limite quant au nombre d'esclaves par foyer esclavagiste en ville eut des conséquences importantes sur la famille noire puisqu'elle obligea les femmes à se contenter d'une structure familiale minimale. En outre, en ville, les esclaves habitaient bien souvent sous le même toit que leurs maîtres, soit au grenier ou dans une pièce située à l'arrière de la maison, plutôt que dans des quartiers séparés et éloignés comme c'était le cas dans les plantations. Cela faisait en sorte que les maîtres pouvaient rarement héberger une famille entière d'esclaves, en plus de la leur. Ils pouvaient loger tout au plus une ou deux femmes, avec ou sans enfants, et même si ces femmes avaient un partenaire, il leur était probablement impossible, dans bien des cas, de vivre avec lui par manque d'espace. Les domestiques n'habitaient pas tous sous le même toit que leur maître : beaucoup d'entre eux habitaient dans des bâtiments étroits situés juste à l'arrière de sa résidence. Mais qu'ils aient vécu dans la résidence du maître comme telle ou dans des bâtiments situés dans sa cour arrière, les habitations urbaines étaient en général de taille modeste et elles obligeaient les femmes esclaves à se limiter à une structure familiale restreinte. Comme l'explique Virginia Gould, la nature de l'esclavage urbain, la façon dont la plupart des esclaves étaient logés, le nombre restreint d'esclaves par famille esclavagiste et le déséquilibre des sexes étaient tous des facteurs qui intervenaient dans l'organisation familiale des esclaves (Gould, 1997 : 94-96). Ces facteurs expliquent tous pourquoi, en ville, il s'avérait particulièrement difficile pour les esclaves de reproduire le modèle familial prédominant au profit de foyers plus marginaux, comme celui composé d'une femme célibataire avec ou sans enfants.

Le rapport enfants/femmes est un indicateur important qui vient corroborer l'hypothèse de départ selon laquelle l'esclavage, surtout en milieu urbain, empêchait les esclaves de reproduire une structure familiale de type nucléaire, une structure familiale propice à une postérité nombreuse. Cette difficulté chez les esclaves était perceptible par la sous-représentation des enfants esclaves à la Nouvelle-Orléans. Si nous reprenons les chiffres du recensement fédéral pour la période qui nous intéresse, il est possible de constater que le rapport enfants/femmes chez les esclaves était bas. En consultant le Tableau IV, nous pouvons effectivement constater que pour chaque femme adulte âgée entre 20 et 54 ans, il y avait en moyenne moins d'un enfant âgé de moins de dix ans. De 0,88 en 1830, le rapport enfants/femmes baissa à 0,55 en 1860. Ce faible rapport ne peut s'expliquer par le fait que les femmes esclaves étaient séparées de leurs enfants puisque nous avons retenu les enfants âgés de moins de dix ans, c'est-à-dire des enfants qui ne pouvaient légalement être séparés de leur mère. Le déséquilibre des sexes est donc un facteur qui doit être pris en considération puisqu'il empêchait les femmes de rencontrer des partenaires avec qui fonder une famille biparentale et avec qui avoir un ou plusieurs enfants. Alors que les femmes esclaves avaient en moyenne moins d'un enfant chacune, les femmes de couleur libres et blanches en avaient généralement plus d'un (Gould, 1996 : 194-195).

Tableau IV⁸

Rapport enfants/femmes classé par couleur pour les enfants âgés de moins de 10 ans
et les femmes âgées entre 20 et 54 ans, 1830-1860

Enfants âgés de moins de 10 ans				Femmes âgées entre 20 et 54 ans			Rapports enfants/femmes		
Années	Esclaves	Gens de couleur libres	Blancs	Esclaves	Gens de couleur libres	Blancs	Esclaves	Gens de couleur libres	Blancs
1830	3 708	3 664	5 200	4 205	2 564	3 300	0,88	1,43	1,58
1840	5 171	6 150	15 069	6 408	4 129	10 686	0,81	1,49	1,41
1850	3 400	2 373	18 762	6 030	2 726	19 666	0,56	0,87	0,95
1860	2 513	2 457	37 872	4 549	2 972	34 163	0,55	0,83	1,11

La difficulté des femmes esclaves à former des familles traditionnelles peut être confirmée par la rareté des enfants esclaves à la Nouvelle-Orléans, rareté qui prouve bien que l'esclavage en milieu urbain était peu propice à la reproduction de familles biparentales chez les esclaves. En ville, les femmes esclaves avaient moins de chances d'être enceintes puisque leur surnombre les empêchait de trouver un partenaire de sexe opposé et, même si elles réussissaient à en trouver un, elles devaient rarement avoir la possibilité de s'établir avec lui et de faire beaucoup d'enfants étant donné la dimension restreinte des habitations urbaines. Les esclaves urbains étaient donc contraints, par la force des choses, à n'avoir que très peu de descendants. Il est fort douteux en tout cas que les esclaves qui résidaient sur le petit lot territorial de leur propriétaire aient été encouragées à cohabiter avec leur partenaire et à se reproduire massivement. À la campagne, par contre, les femmes avaient plus souvent la possibilité de s'établir avec un homme, ce qui leur permettait d'être plus prolifiques. Il était plus avantageux pour les maîtres ruraux d'encourager les unions biparentales, favorisant une postérité nombreuse, puisque dans les plantations, ils avaient besoin de beaucoup de travailleurs pour cultiver le coton ou la canne à sucre. Les grossesses étaient non seulement désirées par les maîtres ruraux, mais elles étaient aussi encouragées. En somme, le petit nombre d'enfants esclaves à la Nouvelle-Orléans peut être un indicateur qui montre bien que la nature de l'esclavage urbain restreignait la capacité des esclaves à former des familles biparentales traditionnelles.

Mais au-delà du simple manque de partenaires sexuels et des autres facteurs extrinsèques reliés aux besoins des maîtres, peut-être faut-il chercher les causes d'une faible progéniture chez les esclaves du côté de facteurs intrinsèques tels que la fatigue. Du matin au soir, les femmes esclaves devaient vaquer à toute une gamme de travaux ménagers et ce travail incessant aurait pu entraîner la stérilité ou encore

⁸ Ce tableau a été conçu à partir du recensement numérique disponible en ligne à l'adresse suivante: <http://mapserver.lib.virginia.edu/php/start.php?year=V1860>. Notons que pour les années 1830 et 1840, concernant les esclaves et les gens de couleur libres, nous n'avons pu obtenir que les âges des femmes entre 24 et 54 ans. Pour le reste, il s'agit des femmes âgées entre 20 et 49 ans.

interrompre une grossesse. En plus du surmenage, il faut sans doute également chercher les causes d'une faible progéniture chez les esclaves du côté d'un autre facteur intrinsèque : la réticence des esclaves à léguer un statut social inférieur à leurs descendants. L'historiographie a montré que les femmes esclaves pouvaient éviter d'avoir des enfants en contrôlant les naissances et en pratiquant l'avortement. Dans certains cas, elles seraient même allées jusqu'à tuer leurs enfants afin de leur éviter les misères d'une vie en esclavage (White, 1985 : 62-90). La faiblesse numérique des enfants noirs à la Nouvelle-Orléans pouvait donc être une forme de résistance typiquement féminine à l'esclavage. Qu'il s'agisse de facteurs extrinsèques ou intrinsèques, le pourcentage d'enfants esclaves était particulièrement bas à la Nouvelle-Orléans et ce faible pourcentage montre bien que la nature de l'institution esclavagiste en ville était peu favorable à la reproduction du modèle familial biparental chez les esclaves. Il montre aussi que les femmes esclaves pouvaient exercer un certain contrôle sur leur vie familiale.

Mobilité des esclaves

La mobilité des esclaves en ville est un autre facteur qui les aurait empêchés de former des familles de type nucléaire. Pour que cette structure familiale soit reproduite, une certaine sédentarité est, en effet, nécessaire. Or, un mode de vie sédentaire n'était pas toujours possible pour les esclaves et ne dépendait pas d'eux : il dépendait des besoins de leurs maîtres. Le cadre spatial est important, encore une fois, puisqu'à la campagne les esclaves avaient la possibilité de mener une existence plus sédentaire, tandis qu'en ville, leur quotidien était souvent marqué par la mobilité due à des transactions plus fréquentes et à un fort taux de revente. Peu importe où les esclaves vivaient, il est fort probable qu'ils étaient vendus au moins une fois dans leur vie, mais en milieu urbain, cette probabilité était encore plus élevée (Wade, 1964 : 197). Comme l'explique l'historienne Judith Schafer, les chances qu'un esclave urbain se fasse vendre plusieurs fois dans sa vie étaient grandes et elles étaient dictées par les besoins changeants des maîtres pour les travaux domestiques. Une nourrice vivant à la Nouvelle-Orléans, par exemple, risquait d'être vendue aussitôt les enfants blancs devenus indépendants. À la campagne, par contre, la nourrice n'était pas automatiquement confrontée à une telle éventualité. Au lieu d'une vente assurée une fois que les enfants dont elle avait la responsabilité étaient devenus grands, elle avait de fortes chances d'être envoyée au champ puisque dans les plantations, un travailleur supplémentaire pouvait toujours s'avérer utile (Schafer, 1981 : 34).

Le cas de l'esclave Rosette, une mulâtre âgée de 45 ans, montre bien qu'en ville la vie des esclaves était marquée par la mobilité. En effet, cette dernière a changé plusieurs fois de propriétaires dans sa vie. En 1857, son maître Pierre Landreaux de la Nouvelle-Orléans décida de la vendre à un certain Jacques Lavigne, de la paroisse l'Assomption, pour la somme de 800 \$. Sur l'acte de vente, rien n'indique que Rosette ait appartenu à un autre maître avant Landreaux. Or, vers la fin du document, nous pouvons lire qu'elle fut la propriété de ce dernier pendant seulement une dizaine d'années, ce qui laisse sous-entendre qu'un ou plusieurs autres individus l'ont possédée au moins jusqu'à ce qu'elle ait 35 ans⁹. En ce qui concerne l'esclave Betsy, âgée de 31 ans lors de sa vente à Joseph Gullier par Coralie Populus en 1850, elle changea au moins deux fois de maîtres depuis sa naissance et ce changement de maître risquait de se répéter puisque son nouvel acquéreur était de la Nouvelle-Orléans. Nous avons un troisième exemple de femme noire qui a été vendue plusieurs fois dans sa vie. Ce fut le cas d'Eddy, une esclave âgée de 45 ans, qui mena une existence que l'on peut qualifier de mobile, comme en témoignent les quelques transactions dont elle fut l'objet au cours de sa vie. En 1844, son maître Cyrus Green de la Nouvelle-Orléans l'a vendue pour 200 \$ à George Acreman, également résident de cette

⁹ *Slavery Manuscript Series, 1784-1865*, Louisiane.

ville ; avant d'appartenir à Green, elle avait été la propriété d'un autre citoyen orléanais, Ezekiel Hayes¹⁰. Felician, une femme âgée de 27 ans, fut elle aussi l'objet de plusieurs transactions dans sa vie. Ce qui la distingue des trois autres est que Felician fut vendue en lot familial avec sa fille Rosine, âgée de six ans. Cette famille monoparentale fut transférée en 1855 par Juan Igana, de la Nouvelle-Orléans, à Antoine Gireaud, résident de la même ville, pour la somme de 1 100 \$. Or, avant d'appartenir à Igana, Felician avait appartenu à une certaine Dame Heloise¹¹.

Beaucoup de transactions se sont effectuées entre résidents de la même ville, ce qui montre bien qu'il y avait un nombre élevé de ventes d'esclaves à la Nouvelle-Orléans, lesquelles reflétaient la nature changeante des besoins de la classe esclavagiste pour le travail servile. Ces nombreux transferts de propriété indiquent principalement qu'en milieu urbain, la vie des femmes esclaves était marquée par l'instabilité et qu'il y avait un important roulement de personnel. Or, pour former des familles de type nucléaire, une certaine sédentarité est nécessaire, au même titre que la disponibilité et la présence du sexe opposé. En ville, non seulement était-il difficile pour les esclaves de former des familles biparentales dans un contexte d'instabilité dû à un important taux de revente, mais les femmes qui avaient la chance de rencontrer un partenaire avec qui fonder une famille risquaient fortement, dans un tel contexte, de voir celle-ci disloquée par la vente. Pour les esclaves, la vente était une expérience particulièrement difficile puisqu'elle représentait l'ultime symbole de dégradation. Lorsqu'il faisait l'objet d'une transaction, l'esclave prenait vraiment conscience de son état de servitude et de sa réduction à la condition de simple bien de propriété (Wade, 1964 : 197). Mais cette expérience était difficile puisqu'elle représentait aussi l'ultime symbole de rupture familiale, surtout pour les esclaves urbains. En ville, les chances qu'une famille nucléaire soit brisée par la vente étaient plus grandes qu'à la campagne étant donné les besoins restreints et changeants des maîtres pour le travail servile. Les lots familiaux complets (père, mère, enfants) se vendaient très mal dans un environnement urbain et leur permanence était moins probable qu'à la campagne. Si les familles nucléaires en ville risquaient souvent d'être brisées par la vente, le même genre de famille avait plus de chance de rester intacte en milieu rural puisque dans les plantations, une famille complète pouvait toujours être utile (Schafer, 1981 : 37). Bref, la mobilité et l'instabilité dues à un fort taux de revente minaient la capacité des esclaves à former des familles biparentales en ville, au même titre qu'elles minaient leur capacité à les maintenir unies.

Le modèle familial composé d'un père, d'une mère et de leur progéniture vivant ensemble sous un même toit ne pouvait être prédominant chez les esclaves, surtout pas chez les esclaves urbains. Il est plutôt probable qu'en ville, les femmes noires étaient célibataires, avec ou sans enfants, et que le type de famille prédominant au sein de la population servile à la Nouvelle-Orléans était celui d'une mère monoparentale. Le déséquilibre des sexes faisait en sorte qu'il était difficile pour les femmes esclaves de trouver un partenaire avec qui fonder une famille et lorsqu'elles réussissaient à le faire, celui-ci avait rarement la possibilité de vivre avec sa conjointe et ses enfants puisque plusieurs facteurs liés à la nature de l'esclavage urbain l'en empêchaient : taille modeste des habitations, nombre restreint d'esclaves par propriétaire et fortes chances d'être séparé par la vente. Ainsi, les femmes esclaves devenaient, par la force des choses, chef de famille. Pour les mêmes raisons que celles qui forçaient leur conjoint à se séparer des siens, la famille dont les femmes esclaves avaient la responsabilité était composée d'un nombre très restreint d'enfants, lesquels étaient probablement pour la plupart âgés de moins de dix ans, puisqu'après dix ans la loi autorisait les maîtres à les vendre séparément de leur mère (Gould, 1997 : 99-100 ; Schafer, 1981 : 37). Soulignons que la famille monoparentale chez les esclaves pouvait aussi être le résultat d'une relation intime entre un maître et sa servante noire. Les femmes qui étaient victimes des désirs sexuels de leur maître pouvaient donc devenir elles aussi, par la force des choses, chefs de famille sans figure ni reconnaissance paternelle.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

L'esclavage était à bien des égards une institution inconciliable avec les mœurs familiales prédominantes au XIX^e siècle et l'objet principal de cette première partie était de montrer que des facteurs extrinsèques ont empêché les esclaves de former des unions biparentales traditionnelles, surtout en milieu urbain. Notre but n'était pas de mesurer la stabilité des familles esclaves selon la structure familiale adoptée, ni de faire ressortir l'idée que seul le modèle nucléaire était convenable et bon. Le fait que les esclaves n'aient pas réussi à reproduire systématiquement le type de famille véhiculé par la majorité blanche ne signifie pas forcément que leur vie familiale était instable ou déviante. Mais nous défendons l'idée que la famille nucléaire était quand même un type de famille qui leur servait de modèle et comme elle leur servait de modèle, ils cherchaient à l'établir, dans la mesure du possible, au sein de leur communauté.

En dépit d'une vie familiale non traditionnelle due au profil de l'esclave féminin qui, en milieu urbain, était surtout célibataire, avec ou sans enfant, l'idéal familial traditionnel persistait chez les esclaves. Autrement dit, malgré une institution qui les empêchait de reproduire les modèles familiaux prédominants, ils ont assimilé le même système de valeurs que les Blancs. Il y avait une différence entre le type de famille que les esclaves ont adopté par la force des choses et leur idéal de vie familiale. Par exemple, un esclave dont Frederick Law Olmsted rapporte les paroles dans son récit de voyage en Louisiane dans les années 1850, *The Cotton Kingdom*, donne une idée du mode de vie qu'il aurait choisi s'il avait été libre :

If I was free, massa ; if I was free', I would — well, sar, de fus thing I would do, if I was free, I would go to work for a year, and get some money for myself, den — den — den, massa, dis is what I do — I buy me, fus place, a little house, and a little lot land, and den, no ; den — den — I would go to old Virginny, and see my old muddert. Yes, sar, I would like to do dat fus thing ; den, when I come back, de fus thing I'd do, I'd get me a wife ; den I'd take her to my house, and I would live with her dar ; and I would raise things in my garden, and take em to New Orleans, and sell em dar, in de market. Dat's de way I would live, if I was free (Olmsted, 1971 : 125).

Si j'étais libre, maître ; si j'étais libre, je, et bien monsieur, la première chose que je ferais, si j'étais libre, j'irais travailler pendant un an et je gagnerais de l'argent pour moi-même, puis, puis, puis, maître, c'est ce que je ferais : j'achèterais, en premier, une petite maison et un petit lot de terre et puis... non ; puis, puis, j'irais dans la bonne vieille Virginie voir ma vieille mère. Oui, monsieur, j'aimerais faire ça en premier, puis quand je reviendrais, la première chose que je ferais serait de me trouver une femme, puis je l'emmènerais dans ma maison et je vivrais là avec elle ; et je ferais pousser des choses dans mon jardin, et je les apporterais à la Nouvelle-Orléans, et je les vendrais là, au marché. C'est comme ça que je vivrais, si j'étais libre.

S'il avait été libre et non esclave, cet homme de Louisiane aurait opté pour une union conjugale traditionnelle. Son cas peut se généraliser à d'autres membres de la population noire puisque d'après les entretiens que la *Works Progress Administration* a menés dans les années 1930 avec les anciens esclaves, la plupart d'entre eux, après la guerre civile et l'émancipation, ont adopté un mode de vie familial conforme à celui de la majorité blanche. Isaac Adams, Alice Alexander et Jane Montgomery sont des exemples d'anciens esclaves qui, une fois devenus libres, ont structuré leur vie en fonction des valeurs familiales prédominantes¹². Bref, refusant de porter un jugement sur la stabilité de la famille esclave, nous avons voulu montrer dans les pages précédentes qu'au sein d'un système oppressif, celle-ci était caractérisée par sa flexibilité et que, par le fait même, les femmes noires ont prouvé leur habilité à s'ajuster à une conjoncture qui les empêchait de former des familles traditionnelles.

S'inscrivant dans le « paradigme gutmanien » et préoccupés qu'ils étaient à vouloir renverser les conceptions péjoratives de la famille noire propagées par le fameux Rapport Moynihan dans les années 1960, les historiens révisionnistes des années 1970, dont Herbert Gutman, ont présenté la famille

¹² George Rawick (dir.), *The American Slave : A Composite Autobiography*, vol. 7, Oklahoma and Mississippi Narratives, p. 5, 7, 38, 229. Précisons que ces affranchis demeuraient en Louisiane lorsqu'ils étaient esclaves.

esclave « comme une bonne petite famille américaine avec papa, maman et les enfants » (Ndiaye, 2005 : 26 ; Ann Malone, 1987, 1992 ; Gutman, 1976). Leurs intentions étaient bonnes puisqu'ils voulaient briser l'image de la famille instable avec un père inconnu et souvent absent que décrivait le sociologue et futur sénateur de New York, Daniel Moynihan, en 1965, et souligner, au contraire, que la famille en esclavage n'était pas fondamentalement différente des autres. Ce faisant, ils ont dépeint une image « un peu romantique » de la famille noire (Ndiaye, 2005 : 24-28). De toute évidence, les historiens révisionnistes n'ont pas tenu compte de l'esclavage en milieu urbain et ont sous-estimé les effets dévastateurs de l'esclavage sur l'institution de la famille, surtout en ville¹³.

Les femmes esclaves à la Nouvelle-Orléans : leur travail, leur (quasi-) liberté, leur rôle économique

L'esclavage en milieu urbain a eu des effets préjudiciables sur la famille esclave, mais c'est là que les femmes noires pouvaient jouir d'une plus grande liberté. En ville, elles avaient la possibilité de vivre dans un état de liberté complètement dénié à leurs homologues rurales. Il était même parfois difficile, selon certains observateurs de passage à la Nouvelle-Orléans durant la période *antebellum*, de croire en leur sujétion. La concentration des habitations et des individus en milieu urbain rendait pratiquement inévitable l'entrée en contact des femmes esclaves avec une multitude de personnes et d'opportunités sociales. D'ailleurs, à la Nouvelle-Orléans, leur amalgame avec la population de couleur libre était on ne peut plus facile étant donné la proximité des peuples de toutes les couleurs et de tous les tons. Dans un tel environnement, il était beaucoup plus difficile pour les maîtres d'exercer un contrôle serré sur leurs esclaves. À la campagne, par contre, la vaste étendue du territoire a eu pour effet d'isoler les esclaves et de restreindre leurs contacts à la superficie du domaine familial de leur maître, limitant ainsi l'expérience quotidienne des femmes noires uniquement aux plantations ou aux petites fermes. Par conséquent, elles n'entretenaient de rapports sociaux qu'avec un nombre limité d'individus, soit les autres esclaves, le maître et sa famille et le régisseur. De plus, étant donné l'isolement des plantations et le peu de personnes avec qui les esclaves pouvaient entrer en contact, dans un milieu rural, il était beaucoup plus aisé pour les maîtres de les surveiller de près (Lack, 1981 : 9 ; Wade, 1964 : 56). L'isolement des campagnes contrastait ainsi avec la promiscuité des centres urbains et ces différences fondamentales ont influencé la nature du système esclavagiste et le quotidien des femmes noires. Nous verrons dans cette deuxième partie que l'esclavage citadin se caractérisait par sa grande souplesse et qu'en ville, la capacité d'agir des esclaves était véritablement poussée à l'extrême.

Emploi et logement autonomes

La vie mouvementée des centres urbains offrait aux esclaves féminins de plus grandes opportunités et leur condition sociale en ville ressemblait moins à celle d'esclave qu'à celle de personnes quasi libres. À la Nouvelle-Orléans, comme dans d'autres villes sudistes, les femmes noires avaient la possibilité d'exercer certaines pratiques, peu habituelles pour des esclaves, qui leur permettaient d'oublier bien souvent leur état d'esclavage. L'accès à certains privilèges, comme ceux de trouver leurs propres emplois et logis, donnait à ceux et celles qui avaient la chance de les obtenir au moins l'impression d'être libres. Par la pratique du travail autonome, les esclaves avaient la possibilité de chercher leurs propres emplois et après avoir donné une partie de leur rémunération à leur maître, ils pouvaient garder le reste pour leur consommation personnelle. Selon l'historien Richard Wade, l'auto-emploi créa une « nouvelle dimension d'indépendance » pour l'esclave puisqu'il lui permettait de prendre seul des arrangements avec son employeur pour ce qui est du salaire et des tâches à exécuter ; après avoir

¹³ En particulier, Ann P. Malone a travaillé sur la famille esclave dans la Louisiane rurale. Voir l'article de Malone, « Searching for Family and Household Structure » et sa monographie *Sweet Chariot*.

ndonné une portion de ses gains à son maître, il avait aussi la possibilité de conserver tout montant excédentaire. Souvent, les maîtres ignoraient même pour qui leurs esclaves travaillaient. Les esclaves qui pratiquaient cette forme d'emploi avaient aussi la possibilité, s'ils réussissaient à ramasser suffisamment d'argent, d'acheter leur liberté. La relation maître/esclave prenait davantage l'allure d'une relation propriétaire/locataire et même ce mince lien était menacé puisque les esclaves qui pouvaient trouver leur propre travail avaient généralement la possibilité de trouver leurs propres logis et d'habiter loin, s'ils le désiraient, de la résidence de leurs maîtres (Wade, 1964 : 48-49). En plus d'avoir la possibilité de choisir leur logement, les travailleurs autonomes avaient la responsabilité de se vêtir et de se nourrir. L'esclave fugitif Frederick Douglass, qui a eu le privilège de travailler à son compte pendant un certain temps dans la ville de Baltimore, explique dans son autobiographie que cet arrangement était « un pas vers la liberté » puisqu'il autorisait l'esclave à prendre des décisions d'homme libre (Douglass, 2004 : 99-100).

Les possibilités d'emploi offertes aux esclaves dépendaient à la fois de leurs qualifications et de la demande pour celles-ci (l'offre et la demande). Les qualifications professionnelles des esclaves se caractérisaient par d'importantes spécificités sexuelles. Alors que la plupart des postes qualifiés, comme ceux de mécanicien, forgeron et menuisier, étaient comblés par des esclaves masculins, les femmes, quant à elles, occupaient surtout des fonctions domestiques, comme celles de cuisinière, blanchisseuse et couturière (Wood, 1990 : 319). La prostitution devait certainement compter parmi les différentes formes de travail autonome féminin, d'autant plus que la Nouvelle-Orléans était un marché important de *Fancy Girls*¹⁴, mais nos sources étant muettes sur ce sujet, il est impossible d'en affirmer l'exactitude¹⁵. Pour les mêmes raisons, il est difficile de déterminer quelle était la rémunération offerte aux travailleurs autonomes. Une chose est sûre cependant, leurs gages devaient être bien en-deçà de ceux que les Blancs recevaient pour le même travail puisqu'après tout, telle était la raison principale de leur embauche (Wood, 1990 : 319).

Les pratiques du travail et du logement autonomes étaient très répandues dans les villes du Sud et elles ont eu pour effet d'assouplir l'institution esclavagiste. Or, la souplesse de l'esclavage urbain mettait en danger l'assise même de la société sudiste, soit la relation maître/esclave et l'idée que les Noirs étaient incapables de subvenir seuls à leurs propres besoins sans le soutien des Blancs. En donnant aux esclaves une certaine latitude, l'esclavage urbain remettait en question l'idéologie paternaliste et la relation de pouvoir qui en découlait. Pour ces raisons, des lois étaient mises en place afin de décourager les pratiques du travail et du logement autonomes. Mais les parties impliquées en faisaient souvent abstraction puisque ce système était profitable et qu'il avantagéait tous ceux qui y prenaient part : les maîtres, qui pouvaient recueillir une portion importante des revenus de leurs esclaves tout en se déchargeant de leurs responsabilités envers eux ; les employeurs, qui, trop pauvres pour s'acheter des esclaves, pouvaient bénéficier de leurs services sans se ruiner et, finalement, les esclaves eux-mêmes, qui pouvaient garder un certain contrôle sur leur vie. Soulignons que l'emploi fréquent de termes comme ceux de quasi-liberté ou d'autonomie pour désigner la condition sociale d'une population en esclavage peut sembler paradoxal puisqu'un esclave ne pouvait être en même temps libre ou semi-libre. Il est cependant indéniable qu'en ville, certains esclaves ont réussi à atteindre un niveau remarquable d'indépendance malgré leur statut servile et, faute d'une terminologie appropriée pour exprimer une réalité qui en soi était contradictoire, des expressions comme celles d'esclaves *quasi* ou *semi-libres* sont courantes dans cette partie de notre article. Le vocabulaire employé n'est nullement juridique ; il représente simplement une réalité quotidienne.

¹⁴ Femmes esclaves de sang-mêlé, les *Fancy Girls* étaient réputées pour leur grande beauté et elles étaient vendues comme concubines à des prix très élevés.

¹⁵ Dans son article sur la ville portuaire de Galveston au Texas, Robert S. Shelton s'attarde quelque peu au sujet de la prostitution et des *Fancy Girls*. Robert S. Shelton, «Slavery in a Texas Seaport».

Benjamin Henry Latrobe, l'un des architectes les plus en vue des États-Unis et l'un des meilleurs observateurs de son temps, fit allusion dans son journal intime, en mars 1819, au système de travail autonome chez les esclaves de la Nouvelle-Orléans. À ce propos, il a écrit que « le Juge M_____ de cette ville, un homme avare et très riche, entièrement soutenu par ses esclaves, a donné à quelques-uns d'entre eux l'autorisation de gagner autant d'argent que possible pour eux-mêmes, à condition de garder une bonne table pour lui » (Latrobe, 1905 : 204). Latrobe ne spécifie pas le sexe des travailleurs autonomes en question, mais étant donné que le juge habitait à la Nouvelle-Orléans, il est fort probable que plusieurs femmes aient compté parmi ses esclaves privilégiés. Cette façon d'employer les citoyens en esclavage était également adoptée par John McDonogh, connu comme étant le philanthrope de la Nouvelle-Orléans puisqu'à sa mort, il a légué d'importantes sommes d'argent au système d'instruction publique de la ville. McDonogh comptait parmi les personnes les plus illustres et les plus fortunées de la Nouvelle-Orléans. Cet homme possédait beaucoup d'esclaves mais, paradoxalement, il ne prônait pas le système esclavagiste. N'étant pas un ardent apologiste de l'esclavage et ne croyant pas davantage que Blancs et Noirs pouvaient vivre ensemble, il eut en 1827 l'idée d'émanciper graduellement ses esclaves en les laissant travailler de manière autonome jusqu'à ce qu'ils réussissent à accumuler suffisamment d'argent pour acheter leur liberté, liberté dont ils pourraient profiter non pas en sol américain, mais bien au Libéria. Après quinze ans de travail autonome, 80 de ses esclaves furent envoyés en Afrique à bord d'un navire de la Société américaine de Colonisation¹⁶. McDonogh était membre de la S.A.C. qui avait justement pour mission d'envoyer les affranchis dans cette colonie américaine d'Afrique occidentale, devenue un État indépendant en 1847. Seul ce projet d'émancipation progressive réconcilia les convictions contradictoires de cet homme face au système esclavagiste.

Henrietta de la Nouvelle-Orléans faisait partie de ces esclaves qui vivaient dans un état de quasi-liberté. En 1847, alors qu'elle avait atteint l'âge légal d'émancipation (30 ans), son maître Philip Moore voulut l'affranchir de sa tutelle en adressant une requête d'émancipation aux autorités municipales, puisqu'il considérait qu'elle avait toujours été une bonne et fidèle servante « digne de vivre dans la liberté¹⁷ ». Non seulement Henrietta était-elle digne de vivre dans la liberté, mais elle en était aussi capable, puisque « depuis les six dernières années elle fut autorisée à gagner sa vie hors du contrôle » de son maître¹⁸. D'après ce que l'un de ses employeurs a écrit à son sujet, elle travaillait comme blanchisseuse et, en plus de sa conduite exemplaire, faisait preuve d'une très grande débrouillardise. Henrietta avait donc la capacité de pourvoir seule à ses propres besoins et parce qu'elle vivait depuis quelques temps dans un état de liberté et d'indépendance relatives, ses supérieurs croyaient au succès de son éventuelle libération. Il est impossible de savoir si cette femme a finalement obtenu sa liberté puisque la requête ne le précise pas. Mais une chose est sûre : elle remplissait les conditions nécessaires à cette émancipation et le fait d'avoir eu l'opportunité de travailler de manière autonome a nettement joué en sa faveur.

Le cas le mieux connu de travail autonome féminin est sans aucun doute celui de Molly Horniblow, la grand-mère maternelle de Harriet Jacobs, qui a obtenu de sa maîtresse l'autorisation de faire et de vendre des biscuits à son compte en Caroline du Nord. La nuit seulement, après avoir passé une dure journée à effectuer des tâches ménagères pour la femme blanche à qui elle appartenait, Molly avait la

¹⁶ John McDonogh Papers, 1789-1850, 1929, paroisses Jefferson, St-Bernard et Nouvelle-Orléans, Louisiane ; John S. Kendall, «New Orleans' 'Peculiar Institution'», p. 872.

¹⁷ Selon l'article 185 du code civil louisianais, personne ne pouvait émanciper un esclave âgé de moins de 30 ans et cette émancipation n'était possible que si l'esclave s'était bien comporté depuis une période d'au moins quatre ans. Selon l'article 186, ces deux conditions d'émancipation pouvaient être ignorées advenant le cas où un esclave avait sauvé la vie de son maître ou de sa famille. Dans de telles circonstances, il pouvait être émancipé à n'importe quel âge. Charles Maduell Jr, *Marriages and Family Relationships of New Orleans, 1830-1840*, p. AM-5 (appendice) ; Judith Schafer, «Open Concubinage and Notorious Concubinage», p. 1186.

¹⁸ *Slavery Manuscript Series, 1784-1865*, Louisiane.

permission de travailler pour son entreprise et, avec les profits de ses ventes, elle avait la responsabilité de vêtir sa famille et elle-même. L'arrangement que Molly avait pris avec sa maîtresse devait lui permettre d'amasser l'argent nécessaire afin d'acheter sa liberté et celle de ses enfants et elle aurait pu éventuellement réaliser cet objectif puisque son commerce était profitable. Mais, à la suite d'un concours de circonstances particulier, elle n'a pas eu à acheter sa liberté. Molly a fini par l'obtenir non pas directement grâce aux fruits de son entreprise, mais plutôt grâce au respect et à la bonne réputation que cette entreprise lui a en partie permis d'acquérir. La grand-mère de Jacobs n'a pas acheté sa liberté : elle l'a obtenue grâce à sa deuxième maîtresse qui a jugé que cette esclave aussi dévouée que vaillante méritait d'être libérée (Jacobs, 1992 : 3-4, 9-10). Comme ce fut le cas pour Henrietta, son travail autonome combiné à sa bonne conduite ont eu des effets positifs. Ils ont permis à Molly, en lui faisant gagner le respect d'autrui, d'acquérir à l'âge de cinquante ans le statut de femme libre. L'exemple de Molly Horniblow n'est peut-être pas néo-orléanais, mais il est important à mentionner puisqu'il représente pour les historiens le cas le mieux connu de travail autonome féminin.

Même si nos exemples de travail autonome ne font pas explicitement référence au logement autonome, il n'en demeure pas moins que ces deux pratiques étaient intimement liées puisque, comme le remarque Richard Wade, les esclaves qui faisaient de l'argent en travaillant pour eux-mêmes étaient en mesure de payer leur propre loyer, en plus de se vêtir et de se nourrir (Wade, 1964 : 66). D'ailleurs, l'une des raisons qui pourraient le mieux expliquer pourquoi la pratique du travail autonome était surtout répandue en ville est la dimension restreinte des actifs fonciers qui, combinée à la densité de la population en territoire urbain, ont eu pour effet de favoriser une proximité entre les races que bien des maîtres blancs cherchaient sans doute à éviter. En ville, la densité de la population restreignait la taille des habitations urbaines. Or, il était difficile pour un maître de loger à la fois sa famille et ses esclaves sans se sentir à l'étroit et sans se sentir avili ou abaissé par cette proximité avec la race « dégradée ». Contrairement au milieu rural où les esclaves habitaient dans des quartiers séparés et éloignés de la résidence familiale de leur propriétaire, en ville, ils vivaient soit sous le même toit, soit dans de petits bâtiments adjacents à sa résidence. La vaste étendue du territoire à la campagne rendait possible la distance entre les races, tandis que la densité de la population urbaine favorisait leur rapprochement (Wade, 1964 : 55). Certains maîtres désireux de briser la promiscuité raciale que créait la situation d'entassement en ville autorisaient donc leurs esclaves à trouver leurs propres emplois, ce qui leur permettait d'avoir l'argent nécessaire afin de se procurer leur propre logement. Ce système était intéressant pour les maîtres, car il leur permettait d'éviter une situation de proximité avec leurs esclaves en même temps que la ponction budgétaire qu'occasionnait la responsabilité de les loger, vêtir et nourrir. Si certains membres de la classe esclavagiste, comme John McDonogh, donnaient à leurs esclaves la possibilité de vivre de manière plus autonome pour des raisons philanthropiques, la majorité le faisait non pas par compassion pour leurs esclaves, mais bien parce que cet arrangement était avantageux pour eux.

Petits, sales et mal entretenus, les logements que les esclaves avaient la possibilité de se procurer n'étaient jamais en très bonne condition. Malgré la difficulté qu'ils avaient à louer des logements adéquats, lorsque l'occasion se présentait, la plupart préférait vivre séparément de leur maître pour la liberté qu'un tel arrangement leur permettait d'atteindre. Souvent, l'initiative venait des esclaves eux-mêmes, qui y trouvaient leur compte autant que les individus à qui ils appartenaient. Vivre avec leur maître rappelait constamment aux esclaves leur état de servitude ; vivre séparément leur donnait une plus grande marge d'indépendance. La qualité du logement était moins importante que le sentiment de liberté que leur procurait cette pratique (Wade, 1964 : 70, 74-75). Mais au-delà du simple désir d'autonomie et de liberté, le choix de mener une existence indépendante et physiquement éloignée des maîtres était peut-être motivé chez certaines femmes noires par un désir d'éviter l'exploitation sexuelle, d'autant plus que la dimension réduite des habitations urbaines et la proximité qu'elle favorisait

pouvaient facilement entraîner des relations non désirées. Évidemment, l'intimité entre hommes blancs et femmes esclaves n'était pas toujours le résultat d'un acte abusif et des relations d'amour sincère ont existé entre les deux groupes. Mais dans les cas d'exploitation sexuelle, les femmes cherchaient sans doute par le travail et le logement autonomes un moyen d'échapper à ce genre de situation et pas nécessairement à être plus indépendantes. L'indépendance associée à ces activités n'était peut-être qu'en réalité alimentée chez certaines femmes par un désir de s'approprier leur propre corps plutôt que par un besoin fondamental d'autonomie. Mais peu importe leur motivation, il n'en demeure pas moins que l'éloignement physique était en soi une forme d'indépendance et que celle-ci permettait aux femmes esclaves d'exercer un certain contrôle sur leur vie.

Le marché de la Nouvelle-Orléans et les marchandes noires

En milieu urbain, la grande majorité des femmes esclaves travaillaient comme domestiques dans la résidence de leur maître ou encore comme servantes dans les hôtels et les restaurants de la ville. Mais certaines d'entre elles avaient l'opportunité de s'éloigner du contrôle de leur maître en travaillant à leur compte comme blanchisseuse, cuisinière ou couturière, ou encore en travaillant au marché de la Nouvelle-Orléans comme commerçantes. Dans ses réminiscences de la Floride d'avant la guerre, publiées en 1883 sous le titre *Florida Breezes*, Ellen Call Long s'attarde à une description de la Nouvelle-Orléans dans laquelle elle explique que toute esclave ayant des capacités ou des compétences autres que strictement domestiques était autorisée à travailler au marché de la ville ; les ventes qu'elle réalisait comme marchande servaient au soutien financier de la famille à qui elle appartenait (1962 : 26-27). Par la pratique du travail autonome, les femmes noires jouaient un rôle économique important à la Nouvelle-Orléans puisqu'elles travaillaient pour de l'argent qu'elles dépensaient afin de se loger, se nourrir et se vêtir et que, par ailleurs, beaucoup de familles blanches dépendaient financièrement de leurs revenus. En plus d'avoir participé à la vie économique de la ville en tant que travailleuses autonomes, ces femmes y ont aussi participé en tant que commerçantes au marché de la Nouvelle-Orléans. Là, elles étaient vraiment au centre d'un processus de vente au détail particulier et non seulement les maîtres profitaient de leur pouvoir marchand, mais la ville tout entière également.

L'importance et l'omniprésence des femmes noires au marché orléanais sont récurrentes dans les récits du XIX^e siècle. En 1819, Benjamin Henry Latrobe fait remarquer dans son journal intime que tous les jours, à la Nouvelle-Orléans, et à chaque coin de rue, des femmes noires se promenaient « transportant des paniers sur leurs têtes et criant aux portes des maisons [...] Ces marchandes ambulantes étaient des esclaves appartenant à des détaillants qui possédaient un commerce ou encore à des individus qui, trop pauvres pour tenir une boutique, remplissaient quelques paniers de produits achetés à l'encan, lesquels paniers étaient leur magasin » (1905 : 202-203). Ellen Call Long n'a pas manqué non plus de souligner le rôle marchand des femmes noires à la Nouvelle-Orléans. Parlant des esclaves féminins au marché de la ville, elle dit que les « femmes noires enroulées dans leurs rubans aux couleurs éclatantes, et en général bien vêtues [...] étaient de toute évidence de populaires marchandes ; et celles-ci étaient esclaves, riant et bavardant et apparemment aussi libres que le client qui commandait une omelette ou un fruit » (Long, 1962 : 26 ; Gould, 1996 : 189). La description que donnent ces deux observateurs des marchandes noires à la Nouvelle-Orléans montre que les femmes esclaves étaient importantes économiquement et que leur condition sociale ressemblait beaucoup à celle des femmes libres.

Eliza Ripley, qui grandit au cours des années 1840 à la Nouvelle-Orléans, s'attarde également dans son récit à une description du marché de la ville et de ses commerçantes noires : « La plupart d'entre nous se souviennent des marchandes de couleur qui marchaient dans la rue avec des plateaux adroitement placés sur leurs têtes, mains aux hanches, cherchant à promouvoir leurs produits ». Elle raconte avec une certaine nostalgie l'époque où les marchandes au teint chocolat vendaient leurs produits dans les

rues de la ville pour seulement quelques « picayunes ». Mais « les dames de cette époque ne sont plus », dit-elle mélancoliquement, « ni les marchandes qu'elles envoyaient » (Ripley, 1975 : 25-26). Ripley ne spécifie pas la condition sociale des marchandes noires qu'elle a rencontrées dans sa jeunesse à la Nouvelle-Orléans et à qui elle a acheté des produits. Peut-être qu'elle ne le précise pas parce qu'il était difficile de distinguer les citadines esclaves des citadines de couleur libres, les femmes esclaves ayant eu la possibilité à la Nouvelle-Orléans de mener une existence quasi libre. Au marché, les femmes esclaves semblaient effectivement avoir beaucoup de latitude et, jusqu'à un certain point, elles étaient laissées à elles-mêmes, ce qui ajouta, en plus du travail et du logement autonomes, une autre dimension à leur indépendance relative en milieu urbain. Il est difficile de déterminer si, au marché, les femmes esclaves avaient justement assez de latitude pour recevoir elles-mêmes l'argent des produits qu'elles vendaient ou encore si elles participaient aux transactions en tant que travailleuses autonomes. Mais une chose est sûre : ces commerçantes menaient une existence qui s'apparentait énormément à celle de leurs homologues libres et, par conséquent, les observateurs pouvaient confondre ou sembler confondre au marché de la Nouvelle-Orléans les citadines de couleur libre et esclaves. Bref, l'omniprésence des femmes noires au marché de la ville reflétait leur nombre élevé ainsi que leur pouvoir marchand et économique. Telle est la conclusion que nous pouvons à tout le moins tirer de leur visibilité et de l'impression qu'elles ont laissée sur les observateurs de leur temps.

En ville, les femmes esclaves jouaient donc un rôle économique important, soit comme marchandes, soit comme travailleuses autonomes. Non seulement prenaient-elles part à des transactions en vendant des produits au marché, mais elles avaient aussi la possibilité d'accumuler de l'argent en échange d'un service. En milieu rural, par contre, le domaine économique semblait plutôt être l'affaire des hommes. Comme l'explique l'historien Roderick McDonald, à la campagne, les esclaves participaient eux aussi au système économique puisqu'ils avaient l'opportunité de travailler à leur compte et d'accumuler de l'argent qu'ils pouvaient dépenser à leur guise. Les esclaves ruraux pouvaient effectivement gagner de l'argent en vendant les produits qu'ils cultivaient sur des lopins de terre qui leur étaient alloués par leur maître ou en travaillant le dimanche. Avec l'argent qu'ils récoltaient, ils étaient en mesure de se procurer des biens auxquels ils n'avaient pas accès autrement, comme par exemple du tabac, de l'alcool, du café, des fruits, de la farine, des ustensiles et du savon. Comme ce fut le cas en milieu urbain, il y avait de l'argent en circulation chez les esclaves ruraux grâce aux ventes de leurs produits agricoles et au travail du dimanche. Mais ce sont surtout les hommes qui semblaient impliqués dans ce système, les femmes ayant profité du crédit et de l'argent accumulé par leurs conjoints. À la ville, la participation économique des esclaves féminins était directe, tandis qu'à la campagne, elle était plutôt indirecte et passait par les hommes (McDonald, 1991 : 195, 202-203 ; Pargas, 2006 : 373-378), ce qui nous montre qu'en milieu urbain, les femmes esclaves avaient des opportunités que leurs homologues rurales n'avaient pas et que ces opportunités se sont traduites par un rôle économique plus important.

Le phénomène des fugitifs en ville

À la lumière de ce que nous avons mentionné jusqu'à présent dans cette deuxième partie, la vie urbaine pour les femmes esclaves était, à bien des égards, préférable à la vie rurale puisqu'elles avaient la possibilité de garder un plus grand contrôle sur leur vie. À la Nouvelle-Orléans, ce contrôle était tel que certains observateurs avaient même de la difficulté à croire en leur sujétion. Ellen Call Long va jusqu'à affirmer que les marchandes esclaves comptaient parmi les êtres les plus libres et les plus gais de la société et que leur asservissement n'avait en réalité que très peu de signification. Jamais n'avait-elle vu de « créatures » aussi libres et aussi joyeuses que les femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans (Long, 1962 : 27). Charles Joseph Latrobe, de passage à la Nouvelle-Orléans au cours des années 1830, fait une remarque intéressante dans son récit sur le rire des Noirs, « *the negro's laugh* », un rire qu'il définit comme étant « le plus indescriptible des sons joyeux » (1835 : 333).

Il serait bien de réfléchir ici sur la signification du bonheur des esclaves à la Nouvelle-Orléans tel que perçu par les observateurs blancs et de comparer leurs remarques à celles de Frederick Douglass. Cette comparaison est intéressante puisqu'elle permet de voir la différence entre une source « blanche » et une source « noire ». En effet, les cas de bonheur en milieu urbain que nous avons mentionnés ont été relevés dans des récits écrits par des Blancs pour qui le simple fait de voir des esclaves rire ou sourire signifiait automatiquement qu'ils étaient heureux. Certes, l'esclavage en ville donnait plus de latitude et d'opportunités aux travailleurs noirs et c'est ce que Douglass, qui a connu l'esclavage rural et urbain, fait ressortir dans son autobiographie. Mais cet ancien esclave a aussi écrit qu'il fallait se méfier du rire des esclaves. Ce n'est pas parce que les esclaves émettent par moments des sons joyeux, qu'ils rient ou même qu'ils dansent et qu'ils chantent, qu'il faille conclure à leur bonheur absolu. Derrière ces sourires, derrière ces rires, derrière ces chants pouvait se dissimuler une très grande souffrance. Voici le témoignage d'un homme qui a vécu l'esclavage tant dans sa forme la plus rigide que la plus souple et qui, forcément, tenait un discours différent face au rire des esclaves, discours que ne pouvait tenir un observateur externe blanc :

Depuis que je suis arrivé au Nord, j'ai été littéralement sidéré d'entendre des gens affirmer que le chant des esclaves est la preuve qu'ils sont heureux et contents de leur sort. On ne peut se tromper plus lourdement. Plus les esclaves sont malheureux et plus ils chantent. Leurs chansons disent la tristesse de leur cœur ; elles les apaisent de la même manière que des larmes apaisent un cœur blessé. C'est du moins ce que m'a appris ma propre expérience. J'ai souvent chanté pour engourdir ma tristesse, mais rarement pour exprimer ma joie. Lorsque j'étais enfermé dans l'esclavage, il ne m'est que très rarement arrivé de chanter ou de pleurer de joie. On ne peut pas plus considérer le chant de l'esclave comme une manifestation de sa joie et de son contentement que celui de l'homme banni et vivant seul sur une île déserte ; le chant de l'un comme celui de l'autre est né de la même douleur (Douglass, 2004 : 15).

Si, à bien des égards, les esclaves urbains avaient plus de chance que leurs homologues ruraux, il ne faut donc pas exagérer leur joie. Beaucoup étaient comme Frederick Douglass, qui préférait de loin la ville à la plantation, mais qui finalement choisit de prendre la fuite vers le Nord alors qu'il vivait à Baltimore. Le nombre élevé de fuites en milieu urbain remet véritablement en question l'image de l'esclave heureux dépeinte dans les récits de voyageurs blancs. Après tout, si les esclaves en ville avaient été entièrement comblés et satisfaits de leur sort, pourquoi auraient-ils même pensé à fuir ? En observant le tableau V, dont les données ont été compilées par Judith Schafer à partir des 475 annonces de fugitifs qui ont paru en 1850 dans les neuf journaux de la Nouvelle-Orléans qu'elle a dépouillés, nous pouvons constater que le nombre de fugitifs était beaucoup plus élevé chez les esclaves urbains que chez les esclaves ruraux. Sans spécifier la provenance exacte des esclaves, elle a au moins pu identifier, à partir des annonces de journaux orléanais, s'ils venaient de la ville ou de la campagne et son analyse révèle que pour l'année 1850, la provenance des fugitifs était plus souvent urbaine que rurale. Cette réalité, à première vue étonnante, peut s'expliquer par la nature de l'esclavage en ville. À la Nouvelle-Orléans, nous avons vu que les besoins changeants des maîtres pour le travail servile se traduisaient par un important roulement de personnel, par des transferts de propriétés constants que les esclaves appréhendaient et qu'ils cherchaient à éviter en s'évadant. D'ailleurs, les catégories d'âge où ils étaient le plus souvent vendus correspondaient à celles où le nombre de fugitifs était le plus élevé (Schafer, 1981 : 43-44). Aussi, dans un environnement urbain, il était difficile pour les maîtres de surveiller leurs esclaves de près, contrairement aux milieux ruraux où le contrôle était plus serré. Ce fut précisément ce relâchement, ce manque d'encadrement qui a eu pour effet d'accroître les rangs des fugitifs en ville. Moins les esclaves étaient surveillés, plus il était facile pour eux de fuir et de se perdre dans la confusion et l'anonymat d'un centre urbain. La jouissance d'une quasi-liberté en ville, plutôt que de les contenter, a au contraire attisé leur désir d'être totalement libres : plus les esclaves goûtaient à la liberté, plus ils prenaient conscience de l'injustice de leur situation et plus ils avaient envie d'être libres à part entière.

Solomon Northup, un Noir né libre dans l'État de New York qui fut kidnappé et vendu comme esclave en Louisiane, où il resta douze ans avant de rencontrer un homme blanc qui l'aïda à recouvrer sa liberté,

espérait être acheté par un maître de la Nouvelle-Orléans parce qu'il croyait justement que ses chances de succès seraient beaucoup plus grandes s'il fuyait à partir de cette ville (Northup, 1970 : 80). Le nombre élevé de fuites chez les esclaves urbains montre non seulement qu'il était plus facile de fuir quand on vivait en ville, mais aussi à quel point, en ville, leur capacité d'agir, leur *agency*, était poussée. Beaucoup d'esclaves urbains finissaient donc, comme Douglass, par briser leurs chaînes en s'évadant. La présence même de fugitifs en ville prouve que les esclaves n'étaient pas tout à fait heureux et que seule la liberté totale était souhaitable pour eux, le semblant de liberté offert par l'esclavage urbain n'étant pas suffisant. Les cas d'évasions chez les esclaves urbains représentent ainsi une forme de contestation d'un système qui, théoriquement, faisait toujours d'eux de simples biens de propriété.

Tableau V¹⁹
Esclaves fugitifs, ville et campagne, 1850

	Nombre d'hommes	Hommes %	Nombre de femmes	Femmes %
Campagne	83	25,6	14	9,3
Ville	241	74,4	137	90,7
Total	324	100	151	100

Si nous observons, encore une fois, le Tableau V, nous pouvons constater que chez les femmes, le nombre de fuites était supérieur en ville. Ce nombre plus élevé de fuites reflète évidemment leurs effectifs plus élevés, mais il reflète aussi leur plus grande latitude et leur surveillance moins accrue. Contrairement à leurs homologues rurales, dont l'existence n'était confinée qu'aux plantations ou aux petites fermes, les citadines en esclavage avaient la possibilité de se déplacer à travers la ville et de se familiariser avec les lieux. Ces déplacements leur ont permis de se munir d'outils géographiques importants et nécessaires pour prendre la fuite. Le nombre plus élevé de fugitives en milieu urbain n'était donc pas juste le résultat de leurs effectifs supérieurs, mais aussi celui d'une multitude de facteurs complexes et caractéristiques de l'esclavage urbain. Les cas d'évasions féminines remettent en question certaines thèses dominantes sur les esclaves fugitifs et nous obligent à en revoir l'analyse à la lumière de l'historiographie. Celle-ci a démontré de manière récurrente que le phénomène des fuites était une forme de résistance surtout masculine. La raison la plus souvent évoquée est reliée à la plus grande réticence des femmes à laisser leur famille, la fuite étant une entreprise beaucoup trop difficile, voire impossible, à entreprendre avec des enfants. Si tel était le cas, la difficulté à fonder une famille et la rareté des enfants noirs à la ville seraient d'autres facteurs pouvant expliquer pourquoi les citadines en esclavage s'évadaient plus souvent que les femmes qui vivaient à la campagne.

Les données de Schafer permettent non seulement d'établir que les femmes fuyaient plus souvent lorsqu'elles vivaient à la ville, mais aussi qu'il y avait toujours une majorité d'hommes fugitifs et ce, même s'ils étaient moins nombreux. Sur le total des 475 annonces de 1850, les hommes représentent 68,2 % des fugitifs, tandis que les femmes sont minoritaires, comptant 31,8 % des fugitifs. La plus faible proportion de femmes en fuite comparativement à la majorité féminine de la population servile de Nouvelle-Orléans peut s'expliquer par la responsabilité parentale. Il est vrai que les citadines en esclavage avaient très peu d'enfants, mais dans la mesure où elles en avaient, sans doute étaient-elles hésitantes à les laisser derrière ou encore à tenter l'expérience de la fuite avec eux puisqu'avec des enfants, les chances de succès étaient très minces (Schafer, 1981 : 47). Aussi, peut-être hésitaient-elles davantage à fuir que les hommes parce qu'une fois libres, leurs possibilités de se trouver du travail

¹⁹ Les données de ce tableau sont tirées de Judith Schafer, « New Orleans Slavery in 1850 », p. 43.

étaient plus faibles que celles des hommes. À une époque où les possibilités professionnelles étaient limitées pour les femmes et pour les Noirs, les femmes esclaves recherchaient peut-être une forme de sécurité en restant auprès de leurs maîtres. Malgré le nombre moins élevé d'esclaves masculins, le profil de l'esclave fugitif type de la Nouvelle-Orléans correspond de manière générale à celui que nous a décrit l'historiographie, à savoir qu'il était plutôt de sexe masculin, jeune et célibataire, à l'image de Frederick Douglass. Les hommes moins nombreux en ville étaient néanmoins surreprésentés parmi les fugitifs. Nous sommes donc en présence de comportements atypiques chez les femmes fugitives de la Nouvelle-Orléans.

La nature de l'esclavage urbain a eu pour effet de féminiser le phénomène des fugitifs, mais l'appropriation d'une quasi-liberté était en soi un acte de résistance. En participant aux pratiques du travail et du logement autonomes et en montrant que les esclaves pouvaient vivre indépendamment de leurs maîtres, les femmes esclaves ont encouragé des pratiques qui mettaient en danger la pérennité d'une institution dont la justification reposait sur l'incapacité du peuple noir à subvenir seul à ses propres besoins. Les opportunités qu'avaient les esclaves en ville d'agir indépendamment de leurs maîtres menaçaient l'idéologie paternaliste qui justifiait l'esclavage et la domination d'un groupe d'individus jugés inférieurs par un autre groupe d'individus jugés supérieurs. La rareté des enfants noirs en ville peut aussi être interprétée comme un acte de résistance féminine, un refus de léguer un statut inférieur à leur descendance et d'encourager la perpétuation d'une institution qui les exploitait, un refus de perpétuer, au fond, leur propre exploitation. L'initiative des femmes noires, qu'il s'agisse de l'appropriation d'une quasi-liberté ou de la féminisation de l'acte d'évasion, montre qu'elles ont joué un rôle actif dans la résistance à un système dégradant, qu'elles ont contribué à ébranler les fondements du système esclavagiste et à remettre en question l'institution sur laquelle s'est érigée la société sudiste. La flexibilité des maîtres en milieu urbain, combinée au fait que les esclaves se sont approprié cette flexibilité, ont fini par saper les bases mêmes de l'esclavage dans l'une des plus importantes villes du Sud : la Nouvelle-Orléans.

Conclusion

En somme, à partir du cas de la Nouvelle-Orléans et de l'expérience des femmes noires, plusieurs caractéristiques générales peuvent être dégagées au sujet de l'esclavage urbain entre 1830 et 1860, dont premièrement sa féminisation et sa souplesse. Deuxièmement, l'esclavage urbain était marqué par une grande mobilité due à un fort taux de revente et aux nombreux déplacements reliés au travail des esclaves. Troisièmement, le recours aux esclaves en ville variait dans le temps : il était en baisse notamment à la suite de l'afflux d'immigrants irlandais. Quatrièmement, au lieu de la dichotomie trop simple entre le travail libre et le travail servile, il faut noter l'importance économique du travail autonome des esclaves et sa signification pour l'identité des travailleurs « loués ». Finalement, le profil de l'esclave fugitif était conforme à la réalité urbaine, mais le phénomène des fugitifs tendait à se féminiser en ville, les femmes avec ou sans enfants ayant pris la fuite plus souvent en milieu urbain qu'en milieu rural.

Plus spécifiquement, nous avons vu que la nature de l'esclavage urbain a eu des effets dévastateurs sur la famille des esclaves. Le déséquilibre des sexes, les forts taux de revente et le nombre limité d'esclaves par foyer esclavagiste sont tous des facteurs qui ont restreint la capacité des femmes noires à former des familles biparentales traditionnelles. Lorsqu'elles réussissaient à trouver un partenaire avec qui fonder une famille, il était difficile de la maintenir intacte bien longtemps. Nous n'avons pas voulu porter de jugement sur la stabilité ou l'instabilité de la famille esclave comme l'ont souvent fait les historiens par le passé. Nous avons simplement voulu montrer comment des facteurs extrinsèques sont intervenus dans l'organisation de la famille esclave. Certes, en ville, l'esclavage a eu des effets néfastes

sur l'institution de la famille, mais en même temps, c'est là que les esclaves jouissaient d'une plus grande liberté et que leur capacité d'agir était poussée à l'extrême. Les esclaves urbains avaient effectivement l'opportunité de vivre dans un état de quasi-liberté et les femmes, autant que les hommes, ont saisi cette chance de garder le plus de contrôle possible sur leur vie.

Qu'il s'agisse de l'appropriation d'une quasi-liberté ou de la féminisation du phénomène des fugitifs, en ville, les femmes noires ont joué un rôle important dans la résistance à l'esclavage. La quasi-liberté que les esclaves à la fois masculins et féminins se sont appropriée et leurs comportements plus réfractaires dus à une surveillance moins accrue ont certainement contribué à la désintégration du système esclavagiste en milieu urbain. Incapables de discipliner convenablement leurs esclaves, les maîtres les ont graduellement remplacés par des travailleurs qui, à partir des années 1840, étaient disponibles : les Irlandais. Dès que les maîtres urbains ont pu embaucher une main-d'œuvre alternative bon marché, ils ont commencé à substituer leurs esclaves. Il faut dire qu'en plus d'avoir été plus réfractaires, ceux-ci coûtaient également de plus en plus cher. La désintégration de l'esclavage urbain est évidente lorsque nous examinons les chiffres de la Nouvelle-Orléans : d'environ 30 % en 1830, la proportion d'esclaves baissa à moins de 10 % en 1860 (Lack, 1981 : 18 ; Wade, 1964 : 243-248). L'*agency* ou la capacité d'agir des esclaves en ville a donc été nocive pour la santé de l'institution esclavagiste. Plutôt que de contenter les esclaves, la flexibilité de l'esclavage urbain les a rendus plus réfractaires. À en juger par les chiffres, l'esclavage en ville était moribond en 1860 et les esclaves eux-mêmes, les femmes autant que les hommes, ont contribué à ce déclin. Bref, malgré leur oppression, les femmes esclaves de la Nouvelle-Orléans ont prouvé leur capacité à s'ajuster à un système qui les empêchait de se conformer au modèle familial traditionnel et dans ce système oppressif, elles ont saisi toutes les opportunités que leur offrait la ville pour résister à l'esclavage et garder le plus de contrôle possible sur leur vie.

Références

- DESDUNES, Rodolphe-Lucien. 1911. *Nos hommes et notre histoire*, Montréal : Arbour & Dupont, 196 p.
- DODD, Donald. 1993. *Historical Statistics of the States of the United States : Two Centuries of Census, 1790-1990*, Connecticut : Greenwood Press, 478 p.
- DOUGLASS, Frederick. 2004. *Mémoires d'un esclave américain*, trad. par Normand Baillargeon et Chantal Santerre, Montréal : Lux Éditeur, 172 p.
- FUSSELL, Elizabeth. 2007. « Constructing New Orleans, Constructing Race : A Population History of New Orleans », *The Journal of American History*, vol. 94, n° 3 (décembre), p. 846-855.
- GOULD, Virginia Meacham. 1997. « 'The House that Was Never a Home' : Slave Family and Household Organization in New Orleans, 1820-50 », *Slavery and Abolition*, vol. 18, n° 2 (août), p. 90-103.
- _____. 1996. « Gender and Slave Labor in Antebellum New Orleans », in *Discovering the Women in Slavery : Emancipating Perspectives on the American Past*, sous la dir. de Patricia Morton, Athens : University of Georgia Press, p. 179-201.
- _____. 1996. « Urban Slavery-Urban Freedom : The Manumission of Jacqueline Lemelle », in *More than Chattel : Black Women and Slavery in the Americas*, sous la dir. de David Barry Gaspar et Darlene Clark Hine, Bloomington : Indiana University Press, p. 298-314.
- GUTMAN, Herbert. 1976. *The Black Family in Slavery and Freedom, 1750-1925*, New York : Vintage Books, 664 p.
- JACOBS, Harriet A. 1992. *Incidents dans la vie d'une jeune esclave*, Paris : V. Hamy, 309 p.
- KENDALL, John. 1940. « New Orleans' 'Peculiar Institution' », *Louisiana Historical Quarterly*, vol. 23, n° 3, p. 864-886.

- LACHANCE, Paul. 1985. « L'effet du déséquilibre des sexes sur le comportement matrimonial : Comparaison entre la Nouvelle-France, Saint-Domingue et la Nouvelle-Orléans », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 19, n° 2 (automne), p. 211-231.
- LACK, Paul. 1981. « Urban Slavery in the Southwest », *Red River Valley Historical Review*, vol. 6, n° 2, p. 8-27.
- LATROBE, Benjamin Henry. 1905. *The Journal of Latrobe*, New York : D. Appleton, 269 p.
- LATROBE, Charles Joseph. 1835. *The Rambler in North America, 1832-1833* vol. II, London : R. B. Seeley et W. Burnside, 350 p.
- LONG, Ellen Call. 1962. *Florida Breezes, or Florida Old and New*, Jacksonville, Fl. : Douglas Printing Company, Inc., 401 p.
- MACDONALD, Roderick. 1991. « Independent Economic Production by Slaves on Antebellum Louisiana Sugar Plantations », *Slavery and Abolition*, vol. 12, n° 1 (janvier), p. 182-208.
- MADUELL, Charles Jr. 1980. *Marriages and Family Relationships of New Orleans, 1830-1840*, Cecilia, Louisiane : Herbert Publications, 351 p.
- MALONE, Ann Patton. 1992. *Sweet Chariot : Slave Family and Household Structure in 19th Century Louisiana*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 369 p.
- _____. 1987. « Searching for Family and Household Structure of Rural Louisiana Slaves, 1810-1864 », *Louisiana History*, vol. 28 (avril), p. 357-379.
- MOYNIHAN, Daniel Patrick. 1967. « The Negro Family : The Case for National Action (1965) », in *The Moynihan Report and the Politics of Controversy*, sous la dir. de Lee Rainwater et William Yancey, Boston : M.I.T. Press, p. 47-94.
- NDIAYE, Pap. 2005. « Nouvelles questions autour du travail et de la famille des esclaves dans le Sud des États-Unis », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 52, supplément, p. 18-29.
- NORTHUP, Solomon. 1970. *Twelve Years a Slave*, introduction par Philip S. Foner, Mineola, NY : Dover Publications, Inc., 335 p.
- OLMSTED, Frederick Law. 1971. *The Cotton Kingdom*, édité par David Freeman Hawke, New York : The Bobbs-Merrill Company Inc., 208 p.
- PARGAS, Damian Alan. 2006. « 'Various Means of Providing for their Own Tables' : Comparing Slave Family Economies in the Antebellum South », *American Nineteenth Century History*, vol. 7, n° 3 (septembre), p. 361-387.
- RAWICK, George (dir. publ.). 1972. *The American Slave : A Composite Autobiography*, vol. 7, Oklahoma and Mississippi Narratives. Wesport, Connecticut : Greenwood Publishing Company, p. 1-67.
- RIPLEY, Eliza. 1975. *Social Life in Old New Orleans : Being Recollections of my Girlhood*, édité par Leon Stein, New York : Arno Press, 332 p.
- SCHAFER, Judith Kelleher. 1990. « 'Open and Notorious Concubinage' : The Emancipation of Slave Mistresses by Will and the Supreme Court in Antebellum Louisiana », in *Black Women in United States History*, sous la dir. de Darlene Clark Hine, vol. 2, Brooklyn, NY : Carlson, p. 1185-1202.
- _____. 1981. « New Orleans Slavery in 1850 as Seen in Advertisements », *The Journal of Southern History*, vol. XLVII, n° 1 (février), p. 33-56.
- SHELTON, Robert S. 2007. « Slavery in a Texas Seaport : The Peculiar Institution in Galveston », *Slavery and Abolition*, vol. 28, n° 2 (août), p. 155-168.
- TAYLOR, Joe Gray. 1963. *Negro Slavery in Louisiana*, Baton Rouge, Louisiana : Louisiana Historical Association, 258 p.
- THOMPSON, Shirley E. 2001. *The Passing of a People : Creoles of Color in Mid-Nineteenth Century New Orleans*, thèse de doctorat (histoire), Harvard University, 322 p.
- WADE, Richard. 1964. *Slavery in the Cities : The South, 1820-1860*, London : Oxford University Press, 340 p.

WHITE, Deborah Gray. 1985. *Ar'n't I a Woman ? : Female Slaves in the Plantation South*, New York : W. W. Norton, 216 p.

WOOD, Betty. 1990. « White Society and the Informal Slave Economies of Lowcountry Georgia, 1763-1830 », *Slavery and Abolition*, vol. 11, n° 3, p. 313-331.

Deux femmes célibataires du Sud : L'amour, le mariage et l'élite esclavagiste

Diane Bélanger

Les femmes célibataires, communément appelées « vieilles filles », sont des demi-sœurs de l'histoire des femmes, pour reprendre une analogie de l'historienne Catherine Clinton au sujet des femmes du Sud dans l'histoire des femmes des États-Unis (Clinton, 1994 : 6). En effet, jusqu'à tout récemment, on s'est peu interrogé sur ces femmes et, de ce fait, les ouvrages historiques ne leur consacrent souvent que quelques pages, voire quelques lignes. De surcroît, on conçoit généralement leur célibat comme n'étant pas un choix. Elles sembleraient, en outre, avoir intériorisé la conception sociale péjorative de la « vieille fille ». La centralité, pour les femmes du passé, de l'institution du mariage, conjugée à l'aspect ringard et vieillot qui entoure l'image stéréotypée de la « vieille fille » sont sans doute des facteurs qui contribuent à cet oubli¹. Notre objectif est ici de combler, en partie, cette lacune historiographique et, ce faisant, de nuancer cette image réductrice en explorant le célibat féminin de la première moitié du dix-neuvième siècle aux États-Unis. Plus spécifiquement, nous nous proposons d'explorer le rapport au célibat de deux femmes célibataires blanches provenant de la classe nantie et esclavagiste du Sud des États-Unis dans la période *antebellum* : Ellen Mordecai de la Virginie, née en 1790, et Lizzie Graves de la Géorgie, qui voit le jour en 1820².

Cette exploration du célibat au sein de l'élite sociale du Sud avant la guerre de Sécession est doublement instructive. D'une part, rappelons que cette période est caractérisée par une redéfinition du mariage. En effet, la première moitié du dix-neuvième siècle voit le développement d'un nouvel idéal du mariage où la mutualité et l'amour entre les conjoints sont au cœur même de sa définition — ce que les historiens et les historiennes vont nommer l'idéal du « *companionate marriage* » ou mariage d'estime³ — et, en même temps l'exacerbation d'une glorification de l'amour (hétérosexuel) romantique. Comme le maintient Peter Stearns, l'amour entre les hommes et les femmes devient au fil du dix-neuvième siècle presque un idéal religieux (1994 : 234). Dans ce contexte donc, l'étude de la transgression de la norme du mariage, que celle-ci soit volontaire ou non, est particulièrement riche pour notre compréhension des émotions, du genre, de la sexualité ainsi que de l'*agency* ou de la capacité d'agir des individus. D'autre part, en apportant un éclairage sur l'expérience des femmes célibataires du Sud, notre exploration permet de mieux comprendre et conceptualiser la société sudiste. Dans ce sens, elle contribue à élucider la question du caractère distinct de la société sudiste esclavagiste, de ses pratiques, ses valeurs et idéologies et, de ce fait, de son rapport avec la société américaine dans son ensemble.

Le premier ouvrage à s'intéresser aux femmes célibataires des États-Unis paraît en 1984 : *Liberty a Better Husband* de Lee Virginia Chambers-Schiller. L'historienne y trace un portrait de deux générations de femmes célibataires américaines du Nord-Est, soit des États de la Nouvelle-Angleterre et des États du Moyen Atlantique. Celles-ci, nées à la fin du dix-huitième siècle et dans la première moitié du dix-

¹ Voir les études de Judith M. Bennett et Amy Froide (dir. publ.), *Singlewomen in the European Past* (1999), Rita S. Kranidis, *The Victorian Spinster* (1999) et Mary Elizabeth Beattie, *Obligation and Opportunity* (2000).

² Les sources manuscrites pour cette étude proviennent de deux fonds d'archives. Pour Ellen Mordecai : *Jacob Mordecai Papers*, boîtes 4-6, William R. Perkins Library, Duke University, Caroline du Nord (à partir d'ici identifiée par les initiales EM) ; pour Lizzie Graves : *Lenoir Family Papers*, Southern Historical Collection, University of North Carolina at Chapel Hill, Caroline du Nord (identifiée par les initiales LG).

³ Ce mouvement, aux États-Unis, émerge dans les dernières décennies du dix-huitième siècle, voir notamment Carl Degler, *At Odds : Women and the Family* (1980 : 3-25). La traduction par « mariage d'estime » apparaît dans Sara Evans, *Les Américaines*, p. 105.

neuvième siècle, refusent le mariage pour des raisons dites modernes, c'est-à-dire afin de se réaliser, le mariage étant perçu par ces femmes comme incompatible avec leurs aspirations d'autonomie et de réalisation de soi. Parmi elles, selon Chambers-Schiller, se trouvent des femmes ayant aussi intériorisé un idéal amoureux, ce qu'elle appelle « *a beau ideal* ». Cet idéal amoureux et la glorification de l'amour romantique qui l'accompagne, ainsi que l'idéal du mariage d'estime qui les soutient leur permettent alors de refuser le mariage si elles ne trouvent pas une personne qui réponde à leurs attentes romantiques. Le concept voulant qu'il vaille mieux être célibataire que mariée et misérable fait foi de cette convention culturelle (Chambers-Schiller, 1984 : 18).

Chambers-Schiller croit toutefois que ce dernier phénomène ainsi que le refus du mariage pour des raisons d'autoréalisation ne sont présents dans le Sud des États-Unis qu'après 1865, c'est-à-dire après la guerre de Sécession. Comme plusieurs historiennes des femmes du Sud, elle juge que la structure hiérarchique de cette société esclavagiste et patriarcale agit comme un obstacle incontournable à toute tentative des femmes du Sud, particulièrement les femmes des classes sociales dominantes, de remettre en question leur statut traditionnel (1984 : 5-7). À ce sujet, les historiennes Joan Cashin et Anya Jabour ont chacune offert des portraits de femmes blanches sudistes de l'élite sociale qui, en dépit de leur désir précédemment avoué de rester célibataires, vont se marier (Cashin, 1994 : 735-759 ; Jabour, 1997 : 193-234). Cependant, on estime que de 20 à 25 % des femmes du Sud d'avant-guerre sont restées célibataires toute leur vie (O'Brien, 1993 : 2).

Par ailleurs, Chambers-Schiller est également d'avis que le modèle du mariage d'estime n'est pas adopté par les Sudistes blancs et qu'il est, dans ce sens, étranger aux femmes blanches du Sud, bien qu'elles puissent le désirer. Quoiqu'il n'y ait pas de consensus sur cette question parmi les historiennes travaillant sur la société du Sud⁴, la plupart sont d'avis que l'amour romantique est un élément central dans les relations amoureuses entre les hommes et les femmes. Or, si nous savons qu'il peut être difficile pour certaines femmes du Sud de ne pas se marier, en contrepartie, nous avons peu d'informations sur ce qui motive celles qui sont célibataires. Dans une étude récente des femmes célibataires de l'élite urbaine sudiste de Savannah, en Géorgie, et de Charleston, en Caroline du Sud, Christine Jacobson Carter indique que les femmes célibataires étaient loin d'être des rebelles (2000 : 111-113). Quoique parfois qualifiées d'excentriques par leurs neveux et nièces, les célibataires restaient au service de leurs proches et consolidaient leur place dans les réseaux familiaux et sociaux, sans remettre en question les valeurs de leur société et la culture sudiste. Selon Carter, les femmes sudistes ont emprunté la rhétorique du « *Cult of Single Blessedness* » ou culte de la béatitude célibataire que Lee Chambers-Schiller a identifié comme une vocation de service aux autres, laquelle s'est développée parallèlement au culte de la domesticité chez les femmes de Nouvelle Angleterre entre 1780 et 1840 (Carter, 2000 : 111 ; Chambers-Schiller, 1984 : 22-28). Mais contrairement à leurs consœurs nordistes dont les aspirations étaient compromises par leurs besoins de sécurité économique, les femmes de l'élite urbaine du Sud étaient assurées d'un confort matériel au sein de leur famille. Elles pouvaient alors se consacrer aux autres sans se marier, et leur identité était façonnée par leur place au sein de la famille et leur perception d'elles-mêmes en tant que filles, sœurs et tantes, ainsi que par leurs activités caritatives dans la ville et les relations qu'elles entretiennent entre célibataires (Carter : 2006 : 6-7).

Cependant, toutes les célibataires de l'élite sudiste ne sont pas conformes à ce schéma explicatif, même si la famille joue un rôle important dans leurs décisions. Ainsi, à partir de la correspondance personnelle de Ellen Mordecai de la Virginie et celle de Lizzie (ou Elizabeth) Graves de la Géorgie, nous proposons d'explorer le sens de leur célibat. Notre choix méthodologique, soit notre parti pris biographique et

⁴ Pour une analyse originale de la contradiction entre l'idéal de la mutualité et la teneur même du mariage des Sudistes blancs, voir Suzanne Lebsock, *The Free Women of Petersburg* (1984).

microscopique, est motivé par notre désir de réintégrer l'individu dans le collectif⁵. Bien sûr, il va de soi que cette correspondance ne nous livre que des fragments de l'expérience de ces deux femmes, puisque nous ne saurions les réduire à ce qu'elles ont bien voulu ou bien pu consigner sur papier. Les conventions du genre épistolaire, la relation avec le ou la destinataire, l'objectif explicite de la missive, l'humour même de l'épistolaire et, enfin, le caractère équivoque de certains propos qui peuvent nous paraître opaques sont autant d'éléments qui concourent à entrouvrir partiellement cette fenêtre sur leur expérience. Mais, n'est-ce pas là un, sinon « le » défi central de la pratique historienne, c'est-à-dire interroger des parcelles très fragmentaires du passé ? S'il est vrai, par ailleurs, que notre étude laisse dans l'ombre les femmes des classes sociales inférieures, soit les femmes afro-américaines, libres et esclaves, ainsi que les femmes blanches pauvres et celles de la classe des fermiers, elle nous donne toutefois à voir les possibilités qu'offre cette société à certaines femmes, dans ce cas-ci des femmes de l'élite sociale. En cela, elle contribue à une meilleure compréhension du Sud *antebellum*, entre autres en identifiant les limites du possible pour ces femmes.

Or, comme notre interrogation le démontre, l'idéal de l'amour romantique, au cœur de l'idéal de la mutualité et de l'amour au sein du mariage, semble être un élément central dans les attentes conjugales des femmes sudistes blanches des classes sociales supérieures. Elle suggère également que le célibat féminin pour ces femmes puisse être un choix, voire un refus du mariage basé sur des motivations dites modernes, c'est-à-dire que l'on conçoit le mariage comme étant incompatible avec ses ambitions intellectuelles tout comme ses aspirations affectives. Enfin, elle donne à voir l'importance des relations intimes entre femmes, ce que Carroll Smith- Rosenberg a appelé « *the female world of love and ritual* » (1985 : 11-52)⁶, et, surtout, le rôle que ces relations peuvent jouer dans le célibat féminin.

Ellen Mordecai (1790-1884)

« I wish all except me had their homes too, and why not me ? because [sic] I am too undecided about the happiness of married folk to wish to prove it to myself / *Je souhaite que tous sauf moi aient un foyer, et pourquoi pas moi ? Parce que je suis trop indécise quant au bonheur des gens mariés pour avoir envie de m'en faire moi-même la preuve* », écrit en 1832 Ellen Mordecai, une enseignante alors âgée de quarante-deux ans et vivant à Richmond en Virginie. Cette femme juive qui, ultérieurement, se convertira au protestantisme et publiera deux ouvrages autobiographiques (*Past Days* en 1841 et, quatre ans plus tard, *The History of the Heart*, qui décrit sa conversion), provient d'une famille originaire de Philadelphie installée dans le Sud à la fin du dix-huitième siècle (Bingham, 2006). Son père, Jacob Mordecai, un marchand, avait fondé en 1809 la « Warrenton Female Academy » (Hanft, 1989) près de la ville de Raleigh en Caroline du Nord. Cette institution était l'une des premières académies féminines du Sud qui offraient aux jeunes femmes sudistes une éducation dont le contenu, bien qu'il ne soit pas identique à celui enseigné aux jeunes hommes, était plus rigoureux que ce qui prévalait alors (Farnham, 1994 : 28-32, 44-47)⁷. C'est d'ailleurs à l'académie de son père qu'Ellen Mordecai commence à

⁵ La lettre, selon Mireille Bossis, « est énoncé[e] sur un mode individuel elle est [aussi] tributaire des représentations collectives conscientes et inconscientes de son époque » (1994 : 10).

⁶ L'article de Carroll Smith-Rosenberg « *The Female World of Love and Ritual* » a été d'abord publié en 1975 et réédité dans son ouvrage *Disorderly Conduct* en 1985. Pour une traduction en français, voir « Amours et rites » (1978).

⁷ Les académies féminines qui mettent en place un curriculum de nature plus scientifique et moins ornementale qu'auparavant voient le jour aux États-Unis au début du XIX^e siècle. On soutient alors qu'une éducation plus rigoureuse pour les filles fera d'elles de meilleures mères, contribuant en cela à faire de meilleurs citoyens de leurs enfants. Toutefois, selon Farnham, l'éducation des filles des classes sociales supérieures du Sud, contrairement au Nord, ne devient pas un moyen leur permettant de subvenir à leurs besoins, avant le mariage ou lorsqu'elles seront veuves, ni même d'accéder à une profession, ce qui menacerait le *statu quo*. N'étant accessible qu'aux familles bien nanties, cette éducation est plutôt un signe de classe, la place qu'occupe un curriculum dit classique en étant une preuve manifeste. L'éducation des filles du Sud ne remet donc pas en question le *statu quo*, mais plutôt le soutient. Pour cette raison, les académies féminines

enseigner. Mais en 1819, Jacob Mordecai vend l'académie et s'installe sur une plantation en Virginie ; puis des problèmes financiers vont le conduire à vendre sa plantation en 1831.

À la suite des pressions de sa famille, Ellen est contrainte, en 1823, de refuser la demande en mariage de John D. Plunkett, catholique et frère de l'époux de sa sœur aînée (Murray, 1993 : 313-314). En 1832, Ellen Mordecai habite avec son père, sa belle-mère⁸, trois sœurs cadettes, également célibataires, et d'autres membres de la famille élargie ainsi qu'un nombre indéterminé d'esclaves domestiques⁹. Ses autres frères et sœurs ainsi que leur famille sont disséminés dans le Sud, en Caroline du Nord, en Virginie et en Alabama, et tout comme leurs contemporains, les membres de cette famille nombreuse entretiennent une correspondance systématique les uns avec les autres¹⁰. Nous nous basons sur une partie des lettres qu'Ellen Mordecai écrit à ses frères et sœurs et qui datent de 1830 à 1832 et de 1845 à 1849, donc au début de sa quarantaine jusqu'à sa mi-cinquantaine, pour explorer dans les pages qui suivent ce qui a pu motiver son scepticisme face au mariage.

Ainsi nous constatons que le travail d'enseignement d'Ellen Mordecai joue un rôle important dans l'économie familiale ainsi que dans sa propre autonomie financière. En 1830, elle écrit à son frère Solomon : « If we could afford it believe me I would not await the term of three years when these little girls are to go... [but] if they were taken away, both Julia & herself & papa would suffer in some degree¹¹ / Si on pouvait se le permettre, crois-moi, je n'attendrais pas l'échéance de trois ans, alors que ces petites filles doivent partir ... [mais] si elles nous étaient enlevées, Julia et elle et papa souffriraient jusqu'à un certain degré ». L'importance de ce travail pour son indépendance apparaît d'autant plus clairement quinze ans plus tard, alors qu'elle défie ses frères lorsque ceux-ci s'objectent à son projet d'aller enseigner à la Nouvelle-Orléans :

I saw grandma, an old woman and evidently burthen — I see Miss C.H. ... a burthen also, then do not think me headstrong if I feel every disposition so to use myself, as not to be a weight when my time comes to be sustained¹².

Je regarde grand-mère, une femme âgée et évidemment un fardeau — je regarde Mlle C.H., elle aussi un fardeau, alors ne me considère pas tête dure parce que je me sens entièrement disposée à me rendre utile, afin de ne pas être un poids quand mon tour sera venu d'avoir besoin de soutien.

Toutefois, elle ne semble pas du tout apprécier ce travail, comme elle l'affirme dès 1830 : « I am very willing to do it while it is necessary ... but for the pleasure of it never would I hear a daily lesson — sometimes it is agreeable to impart information, but oft time anything else¹³ / Je veux bien le faire tant que c'est nécessaire... mais mon plaisir serait de ne plus jamais entendre de leçon quotidienne — parfois il est agréable de transmettre de l'information, mais la plupart du temps, je ferais n'importe quoi d'autre ». D'ailleurs, elle perçoit ce travail comme une entrave à son désir de se réaliser. Comme elle l'écrit :

sudistes reçoivent, de façon générale, l'assentiment des classes sociales dominantes. C'est ce qui explique que le Sud affiche un leadership dans la mise sur pied de ces institutions (Farnham, 1994 : 28-32).

⁸ Sa belle-mère, Rebecca Myers Mordecai, est en fait sa tante, c'est-à-dire la demi-sœur de sa mère décédée en 1796.

⁹ À la suite du décès de son père, ainsi que de sa sœur aînée, en 1838, Ellen sera « sous l'autorité » de son frère Samuel.

¹⁰ Cette famille entretient une correspondance avec une grande diversité de gens ; en revanche, ne sera archivée que la correspondance de la famille immédiate. Voir la description de *Mordecai Family Papers*, Southern Historical Collection, à : http://www.lib.unc.edu/mss/inv/m/Mordecai_Family.html.

¹¹ EM à [Samuel Mordecai], 17 oct. 1830. Ici, Ellen fait référence à ses deux sœurs cadettes.

¹² EM à [Samuel Mordecai], 13 décembre 1845.

¹³ EM à Caroline Plunkett, 30 mai 1830.

I am willing to give up the instructive occupations and never resume it again (unless it be to relieve my brother or sisters from the task). I want to improve myself and really when your mornings are not at your disposal it seems to me the rest of the day has continual interruptions if not occupation¹⁴.

Je suis disposée à abandonner toute fonction liée à l'éducation et à ne plus jamais y retourner (à moins que ce ne soit pour soulager mon frère et mes sœurs de cette charge de travail). Je veux me perfectionner moi-même et, vraiment, quand on ne dispose pas de ses matinées, il me semble que le reste de la journée est truffé d'interruptions, voire d'occupations.

Il n'est peut-être alors pas surprenant de constater que le rôle et les responsabilités de mère et d'épouse semblent également être perçus négativement. Notamment, nous découvrons qu'elle est critique à l'égard de la charge de travail qu'imposent les enfants. Ainsi, elle déplore qu'un membre de la famille soit de nouveau enceinte :

I am sorry for it, and wished sincerely Ellen might be the last —four children is plenty (...) but (...) you are not one to join me in a regret of this kind or have you changed your opinion about the happiness of a multitude of children¹⁵ ?

J'en suis désolée et souhaite sincèrement qu'Ellen soit la dernière — quatre enfants, c'est beaucoup [...] mais [...] tu n'es pas de celles, comme moi, qui déplorent ce genre de choses, à moins que tu n'aies changé d'opinion en ce qui a trait au bonheur d'avoir une multitude d'enfants ?

Elle parlera d'ailleurs du tort qu'elle subit elle-même lorsqu'il est question de la prise en charge de l'éducation et des soins des enfants :

I should have to reason with myself on the injustice I was doing to myself to prevent me from undertaking the task for any child, thus thrown in my way —yet tho I would do all in my power for my brothers' or sisters' children I do confess I would rather that the interesting duty devolve on them, their natural instructors¹⁶.

Je devrais raisonner au sujet de l'injustice que je me faisais à moi-même en acceptant d'assumer la responsabilité de n'importe quel enfant mis en travers de mon chemin — même si je ferais tout pour les enfants de mes frères et sœurs, je confesse que je préférerais que cette intéressante charge de travail leur revienne à eux, leurs enseignants naturels.

Ce n'est pas seulement la charge de travail elle-même qui semble poser problème, mais aussi le manque de reconnaissance concomitante. Ainsi, en 1845, réfléchissant à la proposition qu'elle avait faite quinze ans auparavant à son frère bien-aimé Solomon de prendre en charge l'éducation (au sens large du terme) de ses deux neveux, elle écrit, alors qu'elle a maintenant 55 ans, à son frère Samuel :

Believe me (...) there never yet was a task of more solicitude probing as it does the nicest feelings, the tranquility of which is at the mercy and in the power of a child and after years have been devoted with all care, and love, and self-sacrifice what is the return ? a consciousness that you have endeavoured to benefit the being who does not thank you for it¹⁷.

Crois-moi [...], il n'y a encore jamais eu de tâche d'une plus grande sollicitude permettant d'explorer, comme elle le fait, de beaux sentiments, et dont la tranquillité est à la merci et en le pouvoir d'un enfant mais, après des années de soins, d'amour, d'autosacrifice, qu'obtient-on en retour ? La conscience d'avoir tenté d'en faire profiter un être qui ne nous en remercie pas.

¹⁴ EM à [Caroline Plunkett] 18 juillet 1832.

¹⁵ EM à [Caroline Plunkett], 18 juillet 1832. Voir aussi EM à [Solomon Mordecai], 9 mai 1830.

¹⁶ EM à Caroline Plunkett, 19 septembre 1832. (Souligné dans le texte)

¹⁷ EM à Samuel Mordecai, 26 avril [1845].

Bien entendu, la conjoncture immédiate explique ces propos à un premier degré : un neveu pose maintenant problème à ses parents, et la famille élargie en est préoccupée. Il ne faudrait cependant pas se limiter à ce constat, comme elle-même le maintient : « You must not think that the tone of your letter has had any influence in producing the tone of mine, I have often expressed the same and much oftener, from inference, felt it¹⁸ / Tu ne dois pas croire que le ton de ta lettre ait contribué à produire le ton de la mienne : j'ai souvent exprimé la même chose et le plus souvent, par inférence, je le ressentais ».

Elle semble également poser un jugement critique à l'endroit des hommes, ou tout au moins elle fait preuve d'une certaine ambivalence, particulièrement lorsqu'il s'agit de leur rôle en tant qu'époux. Prenons, à titre d'exemple, les louanges qu'elle fait au début des années 1830 à propos de l'époux d'une certaine Mrs. Goches. Ainsi, elle dit trouver cet homme accueillant et pourvu d'un bon caractère. Il semble être un époux très gentil. Or, c'est ce genre d'homme qu'elle aime particulièrement, ajoute-t-elle¹⁹. Implicitement n'indique-t-elle pas alors qu'elle conçoit que ce ne sont pas tous les époux qui remplissent ce critère ?

Les conseils qu'elle prodigue à son frère Solomon au cours de cette même période en ce qui a trait à l'éducation de son fils révèlent un peu plus clairement ses inquiétudes à ce propos. Elle écrit :

Men have so few restraints and are so entirely accustomed to being yielded to by our sex, that unless checked and subdued when young it will become ungovernable — and for a want of a little care and firmness now [...] your son may after years make his wife and children less happy than your own²⁰.

Les hommes ont si peu de restrictions et sont si habitués que notre sexe leur cède la place qu'à moins d'être maîtrisés et contenus dès leur jeune âge, ils deviennent incontrôlables — et par manque de soins et de fermeté aujourd'hui [...] votre fils pourrait, plus tard, rendre sa femme et ses enfants moins heureux que les vôtres.

Il est sûrement significatif qu'elle articule cette réserve au sujet du tempérament de son neveu autour du rôle d'époux et de père.

Or, plus de quinze ans plus tard, elle livrera, ce qui apparaît être une source de cette réserve, à savoir son inquiétude à trop donner émotionnellement pour ce qu'elle aura en retour, c'est-à-dire l'abnégation. Cette abnégation est, rappelons-le, au cœur de l'idéologie dominante de la domesticité qui, schématiquement, accorde aux femmes l'espace domestique, la moralité, le don de soi et les sentiments. Ainsi, en 1845, elle se dit très reconnaissante de ne pas être mariée car son époux, écrit-elle à son frère, « would have sacrificed my heart and taught my children to dance round the altar²¹ / aurait sacrifié mon cœur et aurait appris à mes enfants à danser autour de l'autel ». Ellen Mordecai semble donc concevoir qu'un époux ne puisse combler ses besoins affectifs, signifiant en cela, d'une part, que sa vision du mariage est une conception romantique et, d'autre part, qu'elle est critique face à cette abnégation. Une remarque faite à son frère quinze ans plus tôt suggère d'ailleurs qu'elle portait déjà un jugement négatif sur ces normes sexuées qui assignent aux femmes seulement le domaine des sentiments. Ainsi, en 1830, elle reproche à son frère de ne pas lui écrire assez souvent dans ces termes : « It does not appear to me I could be placed in a situation that would have this effect upon me but men

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ EM à Caroline Plunkett, 8 août 1830.

²⁰ EM à Doctor [Solomon] Mordecai, 11 avril 1830.

²¹ EM à Samuel Mordecai, 26 avril [1845].

and women I am often told, and have frequently read, do not feel alike, and if it is nature I ought not to complain²² / *Il ne me semble pas que je puisse être placée dans une situation qui aurait cet effet sur moi, mais les hommes et les femmes, comme on me l'a dit souvent et comme je l'ai lu fréquemment, ne ressentent pas les choses de la même manière, et s'il s'agit de la nature, il ne faut pas que je me plaigne* ». En formulant ces propos ainsi, soit au conditionnel, ne remet-elle pas en question cette façon d'être sexuée, genrée ? Nous l'estimons.

Le désir d'Ellen Mordecai de se réaliser et d'améliorer son sort explique fort plausiblement son regard critique à l'endroit du rôle et de la responsabilité de mère et d'épouse, tout comme son sentiment qu'un époux n'aurait pu combler ses besoins affectifs. Bien qu'elle livre ce jugement alors qu'elle est âgée de 55 ans, c'est-à-dire *a posteriori*, sa critique, quinze ans auparavant, des normes sexuées quant aux besoins affectifs suggère qu'il n'a pas été fait uniquement de façon rétrospective. Ces deux éléments nous font penser que le célibat d'Ellen Mordecai est sans doute un refus du mariage dans la mesure où ce dernier est perçu comme ne pouvant combler ses attentes d'affirmation et d'actualisation de soi émotionnelles et intellectuelles, preuve d'une conception moderne de soi, à l'instar des femmes du Nord-Est dépeintes par Chambers-Schiller. Comme chez certaines de ces femmes, son idéal de mutualité romantique contribue possiblement à ce refus, puisqu'elle n'a pas rencontré quelqu'un qui puisse satisfaire ses attentes affectives, outre John D. Plunkett, témoignant en cela, encore une fois, de sa conception moderne de soi. Le fait qu'Ellen Mordecai soit issue d'une famille provenant de Philadelphie, un lieu d'effervescence intellectuelle et culturelle, et qu'elle soit de confession et de culture juives sont, on peut le croire, des facteurs qui contribuent aussi à cette conception moderne de soi.

Lizzie Graves (1820-date de décès inconnue)

Au contraire d'Ellen Mordecai, le célibat de Lizzie Graves, de la Géorgie, ne semble pas motivé par un désir d'actualisation ou d'affirmation intellectuelle. Plutôt, il apparaît être engendré par sa conception romantique du mariage, son ambivalence face à cette institution ainsi que par l'importance qu'elle attache à sa relation avec sa correspondante, Sallie Lenoir, également célibataire. À tout le moins, c'est ce que nous permettent de constater ses lettres à cette ancienne camarade de classe, échangées pendant une période de quinze ans, de 1843 à 1858²³.

Nous connaissons peu de choses sur Lizzie Graves. Nous savons toutefois qu'elle fréquente la « Salem Academy »²⁴ en Caroline du Nord à la fin des années 1830. Cette institution, desservant l'élite sociale du Sud, avait vu le jour au début du siècle, à l'instar de la « Warrenton Female Academy ». Les lettres de Graves nous permettent également de savoir que son père est propriétaire d'auberges, travaille pour ce qu'elle appelle la « GRR », sans doute la Georgia Pacific Railroad Company²⁵, et est vraisemblablement propriétaire d'une plantation, puisqu'il emploie un surveillant et contremaître d'esclaves²⁶. Lizzie l'assiste d'ailleurs, en effectuant du travail de bureau, ou encore en prodiguant des soins à une aubergiste à son emploi²⁷. Le décès de son père, en 1847, alors qu'elle est âgée de 27 ans, entraîne

²² EM à Doctor [Solomon] Mordecai, 7 février 1830.

²³ Cette correspondance est volumineuse et presque constante au fil de ces années (4 à 6 lettres par année). La dernière lettre, en date du 28 août 1858, après un silence de deux ans dont nous ne connaissons pas les motifs, annonce le décès de son frère deux jours auparavant.

²⁴ Cette institution fut fondée par les Moraviens en 1772 à Winston-Salem, Caroline du Nord. Cette école pour filles acquiert rapidement une réputation dans la région et, en 1802, elle reçoit ses premières pensionnaires. L'académie continue de croître au XIX^e siècle, ajoutant des cours de niveau collégial à partir des années 1860.

²⁵ Toutefois, l'acronyme GRR fait référence au Georgetown Railroad au Texas.

²⁶ LG à Sallie Lenoir (à partir d'ici identifiée par les initiales SL), 4 mars 1846.

²⁷ LG à SL, 17 octobre 1844 et 4 mars 1846.

toutefois un revirement de fortune pour sa famille, qui s'installe dans la ville d'Augusta. Elle y habite alors avec sa mère, des frères cadets ainsi que des esclaves de maison. Là, elle continue d'assumer des tâches domestiques et de soutien auprès de sa famille immédiate et élargie. Elle s'implique également dans l'enseignement du catéchisme à l'école dite du Sabbat, « Sabbath school ». Dans une de ses lettres de 1855, elle évoque la possibilité d'aller enseigner en Alabama, projet qui ne semble pas se concrétiser²⁸.

En 1845, âgée de 25 ans, Lizzie Graves écrit à Sallie Lenoir : « I find that I am becoming more and more indifferent about the beaux, although I receive some attention²⁹ / *Je découvre que je suis de plus en plus indifférente aux prétendants, même si j'en reçois quelque attention* ». Deux mois plus tard, elle révèle pourtant qu'elle désire un jour se marier ou, pour reprendre ses mots : « ... to have some one love me whose attachment I expect to prize more highly than that of all others on earth³⁰ / *que quelqu'un m'aime, quelqu'un dont je m'attends à priser l'attachement plus que celui de tout autre sur terre* ». Si Lizzie Graves a une conception romantique du mariage comme ces derniers propos l'attestent, les premières remarques laissent croire qu'elle fait également preuve d'une certaine ambivalence à son égard, ou tout au moins d'un certain désintérêt à l'endroit des hommes ou des rituels amoureux.

Cette ambiguïté se manifestera au fil de ses lettres : en même temps qu'elle s'y dit désintéressée par le mariage, elle ne semble pas y avoir renoncé de façon absolue pour autant. Ainsi, l'année suivante, elle explique son état de bonheur par le fait qu'elle ne soit pas mariée, ses convictions religieuses et son âge avancé, vingt-six ans, lui permettant alors d'expliquer, voire de justifier son célibat³¹. Quelques années plus tard, elle donne plus de précisions sur les raisons l'incitant à ne pas se marier :

I feel more like being always an old maid [...] than ever before in my life [...]. In the first place, I am equally as hard to please as ever heretofore and in the second, there are but few gentlemen old enough and clear enough for me who wish good wives that have not had wife and I will not marry a widower. The next reason is, there are but few who want only a wife without much of the needful in the purse ; and you know that I haven't got³².

Je ressens l'envie de demeurer vieille fille [...] plus que jamais dans ma vie. En premier lieu, je suis aussi difficile à contenter qu'avant ; en deuxième lieu, il y a peu de gentlemen suffisamment âgés et nets à mon goût, qui souhaitent se marier mais n'ont jamais eu d'épouse, car je ne vais pas épouser un veuf. La prochaine raison est que peu veulent uniquement une femme, sans le nécessaire contenu dans sa bourse, et tu sais que je ne l'ai pas.

Lizzie Graves explique son désintérêt pour le mariage par la frustration entourant son idéal romantique, ce qui ne signifie pas qu'elle n'ait jamais rencontré cet idéal : quelques années auparavant, il semble qu'elle entretenait des espoirs à l'égard d'un des frères de Sallie, quoique ses sentiments n'apparaissent pas avoir été réciproques³³. Elle explique aussi son célibat par un autre genre de contrainte hors de son contrôle, à savoir sa situation financière. Il est fort plausible que le revirement de fortune de sa famille à la suite du décès de son père a eu comme conséquence de diminuer ses chances d'être considérée comme une épouse potentielle par les hommes de sa classe sociale. Bien qu'elle identifie des éléments extérieurs pour expliquer son célibat, ainsi que ses propres attentes romantiques, elle se dit également

²⁸ Nous ne savons pas si ce sont des besoins financiers qui motivent ce projet. Toutefois, nous savons qu'il était conditionnel à son rétablissement, comme elle l'écrit : « My health is better than usual now and if I continue to improve I know I'll be able to teach / *Ma santé est meilleure que d'habitude en ce moment et si je continue à prendre du mieux, je sais que je serai capable d'enseigner* ». LG à SL, 1^{er} octobre 1855.

²⁹ LG à SL, 28 juin 1845.

³⁰ LG à SL, 23 août 1845.

³¹ LG à SL, 4 mars 1846.

³² LG à SL, 6 juillet 1848.

³³ LG à SL, 4 mars 1846.

indifférente au mariage³⁴. Les propos qui suivent nous autorisent à penser, toutefois, que le regard péjoratif de la société à l'endroit des femmes célibataires agit comme un obstacle à son désir de célibat.

If I could feel that I was a lovely old maid I would love to be one (for today). I am getting to adopt public opinion about old maids, in thinking lovely ones are far and few between and as a general thing they are in the way : occasionally, you see one fill the place of mother admirably and a wandering one sometimes is sought after by housekeepers and those who are lonely ; but take maiden ladies out of their families and ninety nine times in 100 you will hear them spoken of as 'that cross old maid'³⁵.

Si je pouvais sentir que je suis une charmante vieille fille, j'aimerais en être une (pour le moment). Je vais adopter l'opinion publique en ce qui concerne les vieilles filles, en pensant que celles qui sont charmantes sont des exceptions et que, règle générale, elles sont encombrantes : occasionnellement, on en voit une prendre admirablement la place d'une mère, alors que la présence d'une autre, sans domicile, est parfois désirée par des gouvernantes et ceux qui sont seuls. Mais lorsqu'une vieille fille se retrouve hors de la famille, 99 % du temps on entendra parler d'elle comme de 'cette méchante vieille fille'.

Ces remarques soulignent tout d'abord l'importance du rôle des femmes célibataires au sein de leur famille, ce qui rejoint l'argument de Christine Jacobson Carter, laquelle décrit des tantes au service des familles de leurs frères et sœurs, s'occupant de leurs neveux et nièces, de leur éducation ou de leurs sorties (2006 : 82-94). Mais les propos de Lizzie Graves laissent aussi soupçonner que c'est ce regard social péjoratif qui constitue une entrave à son désir de célibat, et non pas sa propre intériorisation d'une telle perception.

Or, quoiqu'elle se dise indifférente au mariage, elle n'apparaît pas y avoir renoncé. Il semble notamment qu'elle soit courtisée par un veuf alors qu'elle est âgée de 31 ans. Un autre exemple nous est donné quelques années plus tard, lorsqu'elle demande à Sallie de rappeler à son père la promesse qu'il lui a faite de lui accorder un de ses fils en mariage³⁶. Peut-être ne s'attend-elle pas à ce qu'il exécute sa promesse, mais qu'elle le demande est en soi significatif. Ses propos nous permettent également de constater qu'elle estime que le mariage est l'idéal : « Well married all are happier³⁷ / *Ceux qui sont bien mariés sont tous plus heureux* ». Ils nous laissent voir toutefois qu'elle conçoit qu'il n'est pas suffisant d'être marié, mais qu'il faut aussi être « bien marié ». La nature de la relation conjugale est donc importante pour Lizzie Graves, ce qui nous donne à voir son adoption de l'idéal de la mutualité entre les conjoints. Il en va de même lorsqu'elle affirme qu'il est préférable que les hommes se marient tôt ou pour reprendre ses mots : « I'm a great advocate for gentlemen marrying early. Well married, they are generally safe I think³⁸ / *Je suis grandement en faveur du fait que les gentlemen se marient tôt. Bien mariés, ils sont généralement sans danger, je crois* ». Rappelons que selon les concepts traditionnels, le mariage est une alliance basée surtout sur des considérations économiques et de statut social ; en conséquence, les hommes se marient plus tardivement, soit lorsqu'ils sont établis financièrement et professionnellement, donc lorsqu'ils sont plus âgés. Étant donné que Lizzie Graves croit que seul le mariage permet aux hommes de vraiment comprendre les femmes, elle est sans doute d'avis qu'un mariage tardif pour un homme risque de creuser le fossé entre les conjoints³⁹.

Incidemment, si l'harmonie conjugale est importante, Lizzie Graves est peut-être ambivalente face au mariage, ou dans ses mots, indifférente, parce qu'elle est consciente que cette harmonie peut être

³⁴ LG à SL, 6 juillet 1848.

³⁵ LG à SL, 19 décembre 1848.

³⁶ LG à SL, 10 mars, 1856.

³⁷ LG à SL, 10 mars 1856.

³⁸ LG à SL, 10 mars 1856.

³⁹ LG à SL, 31 janvier 1856.

difficile à atteindre, et plus précisément que ce puisse être davantage problématique pour les femmes. Ainsi, discutant de la « dépression » d'un des frères de Sallie (ce qu'elle appelle « the blues »), elle écrit : « I'm inclined to think some wives have worse failings to worry about in their husbands than the blues⁴⁰ / *Je suis tentée de croire que certaines épouses ont des échecs bien pires à redouter chez leurs maris que la dépression* ». Il est sûrement significatif que ce ne soit qu'ultérieurement qu'elle rajoute « some » dans cette phrase.

Jusqu'à maintenant, nous avons vu que Graves explique son célibat par son idéal amoureux, néanmoins dynamique, ainsi que par des contraintes hors de son contrôle. En effet, elle ne donne aucune raison pour expliquer son indifférence au mariage, outre quelques commentaires qui nous portent à croire qu'elle fait preuve d'une certaine ambivalence face à cette institution. En conséquence, on peut penser que son indifférence est essentiellement le résultat de la frustration qu'elle éprouve quant à son idéal romantique. Or, nous estimons que cela n'est qu'une explication partielle et que son indifférence est aussi tributaire du lien privilégié qu'elle entretient avec son amie et correspondante Sallie Lenoir.

Ses lettres, dans l'ensemble, témoignent amplement de l'importance qu'elle accorde à cette relation. Ses nombreuses déclarations d'amour à Sallie et ses demandes, presque aussi nombreuses, pour qu'elle vienne la visiter en sont des manifestations explicites. Citons ici Lizzie, alors qu'elle est âgée de vingt-six ans, et qu'elle fait part à Sallie de ses sentiments :

I feel as if the cords of that strong attachment that has so long existed between us had been greatly tightened and if I know my own heart [...] I love my dear Sally more this evening, by a great deal, than I have ever done before. I love to think of you, to dwell on many points of your character that I admire and esteem, to recall the pleasant hours passed together in former days [...] I feel like telling you I love you and how sincerely I love you, and at the same time any language I can muster is too cold to express my feelings⁴¹.

Je sens que les liens de cet attachement solide qui existe depuis si longtemps entre nous ont été grandement resserrés et si je connais mon propre cœur [...] j'aime ce soir ma chère Sally plus, et de beaucoup, que jamais. J'aime penser à toi, m'attarder sur plusieurs aspects de ta personnalité que j'admire et estime, me rappeler les heures plaisantes passées ensemble auparavant [...] J'ai envie de te dire que je t'aime et à quel point cet amour est sincère, et pourtant tous les mots que je pourrais rassembler sont trop froids pour exprimer mes sentiments.

Nous pourrions multiplier les exemples comme celui-ci, lesquels mettent en relief la nature et l'intensité des sentiments de Lizzie pour Sallie. Contentons-nous de ce témoignage livré six ans plus tard, soit en 1852 : « Write soon for there's no living without you⁴² / *Écris-moi vite car sans toi, il n'y a pas de vie* » ; ou encore de celui-ci, datant de 1855 : « I want to know more about you. What you read. What you do and how you feel⁴³ / *Je veux en savoir davantage à ton sujet. Ce que tu lis. Ce que tu fais et comment tu te sens* ».

Les lettres qu'elle écrit à Sallie lui sont aussi inestimables, constituant un espace d'expression et de liberté, tout comme un refuge, ainsi qu'elle le lui confie : « I feel when I commence writing to you that 'now I am free to express every feeling, for I'm writing to one that loves me and will like to hear all my sorrows and will comfort me'⁴⁴ / *Quand je commence à t'écrire, je me sens comme si, à ce moment-là, j'étais libre d'exprimer chacun de mes sentiments, parce que j'écris à quelqu'un qui m'aime, qui appréciera écouter mes chagrins et me réconfortera* ». Quant aux lettres qu'elle reçoit de Sallie, elles lui sont aussi d'une importance capitale : elle les qualifie à plusieurs reprises de lettres d'amour.

⁴⁰ LG à SL, 31 janvier 1856.

⁴¹ LG à SL, 22 octobre 1846.

⁴² LG à SL, 25 octobre 1852.

⁴³ LG à SL, 3 janvier 1855.

⁴⁴ LG à SL, 17 juin, 1850.

Comme les propos qui suivent nous le font comprendre, son entourage est conscient de la valeur de cette relation pour Lizzie, ainsi que de son intensité.

One day, Mrs Hill the dear aunt said she wished she could hear something in that letter for I seemed to love to read it very much [...] so I read about half to her. Since then whenever I see any of them they enquire of [illegible] Miss Lenoir. Every body that loves me takes an interest in you dear Sallie because I love you so much⁴⁵.

Un jour, Mme Hill, la chère tante, a dit qu'elle aimerait bien entendre quelque chose de cette lettre parce que j'avais l'air de prendre beaucoup de plaisir à la lire [...] alors je lui en ai lu la moitié. Depuis, chaque fois que je vois n'importe lequel d'entre eux, ils s'informent au sujet de [illisible] Mlle Lenoir. Tous ceux qui m'aiment s'intéressent à toi parce que je t'aime tant.

L'historienne Carroll Smith-Rosenberg a fait valoir que la nature même de la division sexuelle au dix-neuvième siècle explique que les relations entre les femmes à cette période soient caractérisées par une intensité émotionnelle et une intimité affective, voire physique (1985 : 11-52). Selon l'historienne, ces relations, approuvées par la société, sont compatibles avec les relations hétérosexuelles. Elle estime qu'elles préparent les jeunes au mariage en leur permettant de développer des relations intimes hors du cercle familial. Il faut cependant souligner que Carroll Smith-Rosenberg a basé son étude essentiellement sur la correspondance de femmes du Nord et, dans une moindre mesure, de l'Ouest. Au sujet des jeunes femmes blanches du Sud, l'historienne Christie Farnham a soutenu que même si les amitiés que ces dernières développent entre elles dans les académies féminines prennent modèle sur les relations hétérosexuelles, elles ne sont pas désapprouvées puisqu'elles ne constituent pas une entrave à un mariage ultérieur. Farnham conclut que les filles du Sud ne maintiennent pas ces relations lorsqu'elles quittent ces institutions (1994 : 155-163).

Or, les deux fois où Lizzie Graves donne une explication de son célibat, c'est pour rassurer Sallie. En 1846, par exemple, elle écrit : « So you may be assured, I have no idea who I will marry if I ever should and let me beg you too dear Sally, to feel satisfied in the belief that there is one heart that beats in unison with yours⁴⁶ / Alors tu peux être assurée que je ne sais pas qui je vais épouser, si cela se produit, et laisse-moi te prier à mon tour, chère Sally, de te sentir comblée en sachant qu'il y au moins un cœur qui bat à l'unisson avec le tien ». En 1848, on peut clairement voir que Sallie est inquiète à l'idée que Lizzie puisse se marier, et cette dernière cherche à la rassurer : « So your fears on that very score may be abandoned when I tell you that I really am more indifferent about entering the happy state of wedlock that any one has any idea⁴⁷ / Alors tu peux abandonner tes peurs à ce sujet quand je te dis que je suis vraiment plus indifférente à l'idée d'entrer dans l'heureux état du mariage que personne ne peut l'imaginer ».

En retour, Lizzie partage aussi ces inquiétudes au sujet du mariage de Sallie et elle lui en fait part à quelques reprises. Prenons, à titre d'exemple, ces remarques :

Sister Ann said suppose you got a letter from her this afternoon telling you she would soon be married [...] Before she quite finished I told her that would be mighty distressing news to me, for I never wanted you to marry while I lived [...] I just could not give you up and wouldn't⁴⁸.

⁴⁵ LG à SL, 8 septembre 1855.

⁴⁶ LG à SL, 4 mars 1846.

⁴⁷ LG à SL, 6 juillet 1848.

⁴⁸ LG à SL, février 1850. (Souligné dans le texte)

Sœur Anne a dit : Imagine que tu reçoives cet après-midi une lettre d'elle te disant qu'elle va bientôt se marier [...] Avant même qu'elle n'ait terminé, je lui ai dit que ce seraient pour moi des nouvelles très affligeantes, car je ne veux pas que tu te maries de mon vivant. Je ne pourrais tout simplement pas renoncer à toi et je ne le ferais pas.

L'oncle de Lizzie n'avait alors probablement pas tort lorsque, la réprimandant au sujet de son indifférence au mariage, il était d'avis, rapporte-t-elle, que ces deux amies s'encourageaient mutuellement à rester célibataires⁴⁹.

La définition que Lizzie Graves donne de sa relation avec Sallie Lenoir atteste par ailleurs non seulement de sa valeur, mais également du sens qu'elle lui donne. Elle écrit en 1850 : « There is a unison and congeniality of feeling between us that does not often exist between the married or those similarly situated and the unmarried⁵⁰ / Il y a un accord et une compatibilité de sentiments entre nous qui n'existe pas souvent entre ceux qui sont mariés ou dans une situation similaire et ceux qui sont célibataires ». En assimilant cette relation au mariage, elle témoigne de l'importance psychique et émotionnelle qu'elle lui accorde. De surcroît, si cette relation est importante, c'est aussi parce que ces deux femmes sont célibataires. En effet, Lizzie poursuit : « Neither of us has a single sister and I believe there is a degree of attachment and confidence existing between us, that is rarely met with between any individuals in any relation of life⁵¹ / Aucune de nous deux n'a de sœur et je crois qu'il existe entre nous un degré d'attachement et de confiance que l'on retrouve rarement entre des individus et ce, dans n'importe quelle relation de la vie ». On peut mieux saisir l'importance de ce lien noué avec une autre femme célibataire grâce à un commentaire fait quelques années auparavant et par lequel elle faisait voir qu'elle estime que ce n'est qu'entre femmes célibataires que l'on peut se confier sans réserve : « I love Fanny and Aunt Lou dearly, but can't communicate so freely to them for these wives will tell their husbands every thing and sometimes I am teased by their two husbands about some of my (...) wit and you know I have to be a little guarded⁵² / J'aime Fanny et tante Lou de tout mon cœur, mais je ne peux communiquer aussi librement avec elles, car ces épouses vont ensuite tout raconter à leurs maris, et parfois leurs deux maris m'embêtent au sujet de mon [...] intelligence et tu sais que je dois être un peu prudente ».

Le célibat de Lizzie Graves n'est donc pas sans ambiguïté, puisqu'elle veut à la fois se marier et rester célibataire. Les contraintes hors de son contrôle ainsi que sa conception romantique du mariage et ses attentes amoureuses concomitantes expliquent qu'elle ne trouve pas de mari. Cette conception justifie, voire incite les femmes à rester célibataires si elles ne trouvent pas cet idéal. En revanche, ceci n'explique qu'en partie son célibat. En effet, elle craint fort probablement son mariage, ainsi que celui de Sallie, parce qu'elle considère qu'aucune relation conjugale ne pourra être à la hauteur de l'intensité et de l'intimité qui caractérisent son lien avec Sallie et, de façon corollaire, que leur relation souffrirait du mariage de l'une ou de l'autre.

Conclusion

Nos recherches ont permis de combler en partie l'oubli historiographique des femmes célibataires, nuancant ainsi l'image réductrice que l'on a souvent d'elles. Notamment, ces portraits de deux femmes blanches du Sud esclavagiste nous donnent à constater que le célibat des femmes blanches sudistes de l'élite sociale peut être un choix, en tout ou en partie : il n'est pas exclusivement subi⁵³.

⁴⁹ LG à SL, 6 juillet 1848.

⁵⁰ LG à SL, 17 juin 1850.

⁵¹ *Ibid.*

⁵² LG à SL, 4 mars 1846.

⁵³ Pour un exemple similaire d'un célibat qui reflète un choix, voir les lettres de Mary Telfair, célibataire de la haute société de la Géorgie, à Mary Few, célibataire de New York, qui ont été éditées par Betty Wood en 2007, soit après nos propres

Plus particulièrement, comme semble le suggérer le cas d'Ellen Mordecai, le célibat peut être un refus du mariage, dans la mesure où il est vu comme étant incompatible avec ses aspirations à l'affirmation intellectuelle et ses attentes affectives. Ainsi, comme le font certaines femmes du Nord-Est, Ellen Mordecai semble adopter des valeurs et des pratiques de réalisation de soi, c'est-à-dire des valeurs et pratiques dites modernes. Ceci nous autorise alors à penser que la société du Sud esclavagiste n'est peut-être pas nécessairement réfractaire aux idées ou aux pratiques modernes, contrairement à la distinction trop rapide qui s'établit souvent entre un Sud archaïque et un Nord moderne. En dépit, donc, de leurs importantes différences socio-économiques et socioculturelles, le Sud et le Nord sembleraient partager des affinités culturelles, notamment en ce qui a trait à la culture féminine.

L'exemple de Lizzie Graves nous donne d'ailleurs à voir l'adoption manifeste d'une des valeurs de cette culture féminine, soit la rhétorique de l'idéal romantique. Cela suggère que l'idéal amoureux qui sous-tend la nouvelle conception du mariage constitue un élément fondamental dans les attentes des femmes du Sud quant au mariage, et rejoint ainsi ce que plusieurs historiennes du Sud ont avancé.

Le cas de Lizzie Graves nous incite également à revoir la conception et la compréhension qu'ont les historiennes et les historiens des relations intimes entre femmes⁵⁴. En effet, si, comme nous l'avons vu, ces relations peuvent constituer un obstacle aux relations hétérosexuelles, comment pouvons-nous alors les conceptualiser ou les décrire ? Comme plusieurs le soutiennent, ce serait sûrement un anachronisme que de considérer ces relations comme étant lesbiennes, c'est-à-dire d'apposer aux femmes du passé une identité qui nous est contemporaine. Notre objectif n'est pas d'attribuer aux femmes du passé une telle identité, mais plutôt de nous amener à questionner et à faire avancer notre compréhension des manières dont les sociétés et les gens du passé ont structuré les émotions, ainsi que le sens et la place de ces émotions dans l'expérience et la subjectivité des individus. Ce faisant, nous constaterons sans doute que la dichotomie contemporaine entre relation platonique/relation sexuelle et entre relation hétérosexuelle/relation homosexuelle ne rend pas pleinement justice à ces émotions et à leur signification, notamment au lien entretenu par Lizzie Graves et Sallie Lenoir. Le cas de Lizzie Graves nous convie également à explorer plus en détails, afin de l'identifier, la spécificité sudiste des relations intimes féminines du Sud.

Enfin, ces deux exemples nous invitent à explorer la place qu'occupent les femmes sudistes blanches dans l'enseignement. Christie Farnham, dans son étude sur les académies féminines du Sud, maintient que la grande majorité de leurs enseignantes proviennent du Nord-Est (1994 : 113). Or, nous avons vu qu'Ellen Mordecai enseigne à l'Académie de son père, chez elle et en tant que gouvernante, tandis que Lizzie Graves entretient un projet d'enseignement (si ce projet ne se concrétise pas, il est néanmoins significatif qu'elle le considère). Notre exploration suggère que les femmes sudistes de la période *antebellum* ne sont pas nécessairement absentes dans l'enseignement, nous incitant alors à explorer le rôle qu'elles y jouèrent ainsi que leur expérience de cet enseignement. Une perspective comparative,

recherches.

⁵⁴ À l'instar de Lizzie Graves et Sallie Lenoir, Mary Telfair et Mary Few craignent qu'un prétendant ne diminue l'intensité de leur relation (Carter, 2006 : 103). Quant à la nature de cette relation, Wood révèle que Telfair fait valoir que ses contemporains bavardent (tout comme elle-même d'ailleurs lorsque qu'elle fait référence au « mariage » d'amies) sur des relations entre femmes et sur celles qui les entretiennent. Ses contemporains, voire ses amis, font peut-être la même chose, écrit-elle à Mary Few, au sujet de leur relation (Wood, 2007 : xix-xx). D'ailleurs, la plupart des amitiés décrites dans l'ouvrage de Christine Jacobson Carter sont intimes et physiquement démonstratives, tandis qu'une autre était probablement sexuelle. L'historienne remarque que la société sudiste *antebellum* reconnaissait que les relations entre femmes célibataires pouvaient être intenses et passionnées tout en étant pures spirituellement, mais elle suggère que ce ne sont pas ces relations qui étaient au cœur de l'identité de ces femmes, mais plutôt leur perception d'elles-mêmes en tant que filles, sœurs et tantes (Carter, 2006 : 97-98).

par ailleurs, permettrait une meilleure compréhension de leur contribution qui semble avoir été livrée surtout dans des contextes plus informels que les académies féminines, apparemment investies par des enseignantes provenant du Nord-Est⁵⁵.

Références

- BEATTIE, Mary Elizabeth. 2000. *Obligation and Opportunity : Single Maritime Women in Boston, 1870-1930*, Montréal : McGill-Queen's University Press, 176 p.
- BENNETT, Judith M. et Amy FROIDE (dir. publ.). 1999. *Singlewomen in the European Past, 1250-1800*, Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 352 p.
- BINGHAM, Emily. 2006. « American, Jewish, Southern, Mordecai : Constructing Identities to 1865 », in *Jewish Roots in Southern Soil : A New History*, sous la dir. de Marcie Cohen Ferris et Mark I. Greenberg, Waltham, Mass. : Brandeis University, p. 46-71.
- BOSSIS, Mireille. 1994. *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris : Éditions Kimé, 254 p.
- CARTER, Christine Jacobson. 2006. *Southern Single Blessedness : Unmarried Women in the Urban South, 1800-1865*, Urbana, Illinois : University of Illinois Press, 220 p.
- _____. 2000. « Indispensable Spinsters : Maiden Aunts in the Elite Families of Savannah and Charleston », in *Negotiating Boundaries of Southern Womanhood : Dealing with the Powers That Be*, sous la dir. de Janet L. Coryell, Columbia, MO : University of Missouri Press, p. 110-134.
- CASHIN, Joan. 1994. « 'Decidedly Opposed to the Union' : Women's Culture, Marriage, and Politics in Antebellum South Carolina », *The Georgia Historical Quarterly*, vol. 78, n° 4, p. 735-759.
- CHAMBERS-SCHILLER, Lee Virginia. 1984. *Liberty, A Better Husband : Single Women in America, The Generations of 1780-1849*, New Haven : Yale U. Press, 285 p.
- CLINTON, Catherine (dir. publ.). 1994. *Half-Sisters of History : Southern Women and the American Past*, Durham : Duke University Press, 239 p.
- DEGLER, Carl. 1980. « The Emergence of the Modern American Family », in *At Odds : Women and the Family in American from the Revolution to the Present*, New York : Oxford University Press, p. 3-25.
- EVANS, Sara M. 1991. *Les Américaines : Histoire des femmes aux États-Unis*, trad. de l'américain par Brigitte Delorme, Paris : Belin, 605 p.
- FARNHAM, Christie. 1994. *The Education of the Southern Belle : Higher Education and Student Socialization in the Antebellum South*, New York : New York University Press, 257 p.
- HANFT, Sheldon. 1989. « Mordecai Female Academy », *American Jewish History*, vol. 79, n° 1, automne, p. 73-93.
- JABOUR, Anya. 1997. « 'It Will Never Do For Me To Be Married' : The Life of Laura Wirt Randall, 1803-1833 », *Journal of the Early Republic*, vol. 17, n° 2, p. 193-234.
- KELLEY, Mary. 2006. *Learning to Stand & Speak : Women, Education, and Public Life in America's Republic*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 294 p.
- KRANIDIS, Rita S. 1999. *The Victorian Spinster and Colonial Emigration : Contested Subjects*, Basingstoke : Macmillan Press, 228 p.
- LEBSOCK, Suzanne. 1984. *The Free Women of Petersburg : Status and Culture in a Southern Town, 1784-1860*, New York : W. W. Norton, 236 p.
- MURRAY, Elizabeth Davis Reid. 1993. « Mordecai [Miss] Ellen », in *North Carolina Biographical Dictionary : People of All Times and All Places Who Have Been Important to the History and Life of the State*, New York : Somerset Publishers, p. 313-314.
- O'BRIEN, Michael (dir. publ.). 1993. *An Evening When Alone : Four Journals of Single Women in the South, 1827-1867*, Charlottesville, Virginia : University Press of Virginia, 460 p.

⁵⁵ Pour une étude récente de la place de ces académies dans l'éducation des filles au Nord comme au Sud, voir Mary Kelley, *Learning to Stand and Speak* (2006).

- STEARNS, Peter. 1994. « Emotion (Emotionology) », *Encyclopedia of Social History*, New York : Garland Press, p. 234.
- SMITH-ROSENBERG, Carroll. 1985. « The Female World of Love and Ritual : Relations Between Women in Nineteenth-Century America », in *Disorderly Conduct : Visions of Gender in Victorian America*, New York : Knopf, p. 11-52.
- _____. 1978. « Amours et rites : Le monde des femmes dans l'Amérique du XIX^e siècle », *Les Temps Modernes*, vol. 33, p. 1231-1256.
- WOOD, Betty (dir. publ.). 2007. *Mary Telfair to Mary Few : Selected Letters, 1802-1844*, Athens : University of Georgia Press, 408 p.

Dans la maison du maître : Femmes blanches et espace domestique dans la littérature du Sud esclavagiste américain

Marise Bachand

Quand paraît en 1852 le roman *La Case de l'oncle Tom* d'Harriet Beecher Stowe, ce manifeste abolitionniste allait forger un portrait péjoratif durable du Sud esclavagiste. Immense succès dans le Nord-Est des États-Unis, le récit des mésaventures du placide oncle Tom n'est pas qu'une dénonciation des méfaits de l'institution particulière¹ sur le peuple noir. Il est également une critique acerbe de ses effets avilissants sur les Blancs : au contact de l'esclavage, hommes et femmes déchoient. Même le foyer, ce royaume victorien de l'ordre et de la vertu, en est affecté, comme en témoigne le fouillis qui règne dans la maison des St-Clare à la Nouvelle-Orléans. En effet, la maîtresse d'oncle Tom, Marie St-Clare, devrait normalement veiller à la bonne marche des affaires domestiques. Or, cette vaine coquette, femme-enfant plaintive et égoïste, ne sait pas tenir maison. Vautrée à longueur de journée sur un lit de repos dans un opulent salon, cette femme immobile et décorative est à la source du désordre de ses gens. Désirant pallier la déchéance de son foyer, son époux Augustin St-Clare se voit contraint de recourir aux services de sa cousine Ophélia du Vermont, une consciencieuse tornade ménagère. C'est sans hésitation ni scrupule que l'indolente Marie St-Clare remet à la dévouée cousine Ophélia les clés des garde-manger et resserres, symbole ultime de l'autorité domestique dans le Sud. La maîtresse d'esclaves faillit donc complaisamment à ses devoirs domestiques (Stowe, 1986).

Bien au-delà de la guerre de Sécession, l'impact de La Case de l'oncle Tom est tel que les personnages créés par Harriet Beecher Stowe s'imposent dans l'imaginaire collectif américain. Oncle Tom devient le Sambo, cet esclave docile et passif que l'on retrouve jusque dans l'historiographie des années 1960 (Elkins, 1959). De son côté, l'immobile Marie St-Clare incarne la négligence et l'oisiveté des femmes sudistes, tandis que la dynamique cousine Ophélia sauve l'honneur de la féminité américaine par son inébranlable sens du devoir. Femmes du Nord et du Sud apparaissent ainsi en dichotomie quant à leur rapport à l'espace domestique. Mais cette représentation de la passivité des maîtresses d'esclaves trouve-t-elle écho dans le Sud ? Ou serait-elle plutôt le produit de préjugés abolitionnistes sur l'effet corrupteur de l'institution particulière ? Le Sud propose-il d'autres représentations du rapport des femmes à l'espace domestique ?

Afin de répondre à ces questions, cet article examine des romans, des apologies de l'esclavage, des sermons religieux, des ouvrages didactiques et des livres de cuisine publiés durant les périodes antebellum (1830-1860) et postbellum (1866-1890). Ces ouvrages appartenant à des genres littéraires bien distincts

¹ L'expression « institution particulière » est la traduction française de « *peculiar institution* ». Il s'agit d'un euphémisme utilisé dans la première moitié du 19^e siècle pour désigner l'esclavage et ses ramifications économiques dans le Sud des États-Unis. Il sous-tend que l'esclavage sudiste est relativement bénin comparativement aux systèmes esclavagistes brutaux existant ailleurs dans le monde.

s'intéressent tous à la place des femmes blanches dans l'espace domestique, proposant des discours tantôt convergents, tantôt divergents. Pour les uns, l'espace domestique sert essentiellement à la reproduction et au maternage.

Pour d'autres, il sert d'espace de production, voire de création. Pour tous, le domestique devient prétexte à allégoriser la place des femmes dans une société esclavagiste et patriarcale. Cet article démontre que, tant que l'esclavage règne comme mode de production dans le Sud, la littérature sudiste (tous genres confondus) cantonne les femmes blanches dans une position de subalterne dans l'espace domestique. Avec les grands bouleversements qu'entraîne la guerre de Sécession, notamment l'effritement du patriarcat sudiste, l'espace domestique devient synonyme de foyer et les femmes en sont désormais les maîtresses. L'accomplissement de l'idéal domestique devient enfin possible au Sud.

L'impossible accomplissement de l'idéal domestique au Sud ?

*Conformément à l'idéal féminin exalté tout au long du dix-neuvième siècle, la femme est un ange de vertu, de piété et de soumission qui règne sur le foyer (Welter, 1966). Célébré à l'échelle de l'Occident, cet idéal prend aux États-Unis une connotation toute particulière ; on confie en effet aux femmes la mission d'inculquer les valeurs démocratiques à leur progéniture. Les Américaines seront donc les mères de la jeune république (Kerber, 1980 ; Evans, 1989). Durant près de cinquante ans, la grande prêtresse du culte de la vie domestique sera Catherine Beecher, sœur aînée de l'auteur de La Case de l'oncle Tom. Dans ses nombreux manuels didactiques, Catherine érige en principe l'idée que les femmes détiennent le pouvoir de réformer la société en réformant d'abord leur foyer. Selon elle, l'identité première des individus est celle du genre, une pensée qui s'avère une forme archaïque du féminisme de la différence, courant idéologique accentuant la différenciation biologique et sociale des genres. Vouée au foyer par sa destinée maternelle, la femme s'en remet, pour tout le reste, à l'autorité de l'homme. Le pouvoir des femmes dans la sphère privée dépend ainsi de leur soumission dans la sphère publique. Si elle s'oppose toute sa vie durant au suffrage féminin, Catherine Beecher préconise néanmoins une action foncièrement politique pour les femmes, notamment en usant de leur influence dans les domaines de l'éducation, de la vie associative et des affaires religieuses (Sklar, 1973 ; Leavitt, 2002). Les sœurs Beecher travailleront ensemble à la promotion de cette philosophie, notamment en cosignant *The American Woman's Home, or Principles of Domestic Science* (1869), un des plus grands succès du genre au dix-neuvième siècle.*

*C'est ainsi imprégnée de l'idéal domestique qu'Harriet Beecher Stowe rédige son roman abolitionniste, fruit d'une série d'expériences qui l'amènent à prendre position dans le débat qui déchire alors la nation. Issue d'une famille de prédicateurs du Connecticut, elle est en contact, après son mariage, avec les tensions afférentes à la vie sur la frontière de l'Ohio libre et du Kentucky esclavagiste. Affligée par la mort d'un fils en 1849, elle comprend le désespoir de la mère noire séparée de son petit par les cruelles pratiques mercantiles de l'esclavage. L'année suivante, elle débute la rédaction de son roman après l'adoption de la loi des esclaves fugitifs, loi en vertu de laquelle les Nordistes se doivent de dénoncer les Afro-Américains qui tentent d'échapper à leurs propriétaires (Hedrick, 1999). De concert avec l'abondante production littéraire de Stowe — romans, essais, poésie, chroniques domestiques —, l'intention avouée de *La Case de l'oncle Tom* est de façonner la morale de ses contemporains. Un objectif atteint si l'on se fie à l'épisode légendaire voulant qu'en rencontrant l'auteure, Abraham Lincoln ait déclaré : « So you're the little woman who wrote the book that started this great war / Alors vous êtes la petite femme ayant écrit le livre qui a déclenché cette grande guerre » (Stowe et Stowe, 1911 : 203). L'impact politique de Stowe, dont l'œuvre déborde d'imagerie domestique, montre de manière éloquente l'influence que le foyer peut avoir sur le cours des affaires du monde (Matthews, 1989 : 34).*

*Considérant ces éléments, l'antipathique Marie St-Clare n'est pas qu'anecdotique. Elle devient, sous la plume d'Harriet Beecher Stowe, l'incarnation dénaturée d'une figure chère à la mythologie sudiste : la Belle. Bien que mariée et mère, elle s'accroche aux plaisirs éphémères de la jeunesse aux dépens de son époux, de sa progéniture et de ses serviteurs. Elle est la preuve de l'impossible accomplissement de l'idéal domestique par les femmes de l'élite sudiste, l'esclavage corrompant leur pureté et, par extension, la société dans son ensemble. Ainsi, c'est pour condamner efficacement la société esclavagiste et son attachement à l'institution particulière qu'Harriet Beecher Stowe nie l'existence d'une sphère privée harmonieuse dans le Sud, sphère qu'elle considère comme étant l'ultime expression de la supériorité du Nord. Ce n'est d'ailleurs pas le fruit du hasard si le seul personnage féminin sudiste de *La Case de l'oncle Tom* qui corresponde au profil d'une maîtresse de maison exemplaire, en l'occurrence Madame Shelby du Kentucky, vit à proximité des États libres. L'appartenance sudiste de cette dernière, qui se montre réticente à l'égard de certaines pratiques inhérentes au système esclavagiste, semble reposer sur un accident géographique (Stowe, 1986 : 55, 280). En omettant de*

présenter plus d'une figure substantielle favorable à l'esclavage, l'auteure de La Case de l'oncle Tom érige en modèle de féminité la médiocre Marie St-Clare. Elle fait de l'immobilité décadente de cette maîtresse sudiste la métaphore du conservatisme immoral de la société esclavagiste : la Belle devient l'avatar de la déchéance du Sud².

Pourtant, cette représentation de la féminité sudiste véhiculée dans le roman de Stowe tient beaucoup plus de la fiction que de la réalité. Marie St-Clare est bien loin d'être une maîtresse d'esclaves typique. Certes, l'asservissement des Afro-Américains procure au propriétaire d'une grande plantation des loisirs et des privilèges, une réalité qui caractérise les élites en général et non les sociétés esclavagistes en particulier. Or, comme l'historiographie sudiste contemporaine l'a montré, toutes les femmes blanches adultes effectuent des tâches domestiques, peu importe leur fortune familiale. Elles sont les gestionnaires des nombreuses industries domestiques qu'impliquent à l'évidence les plantations, où oeuvrent plusieurs dizaines d'hommes et de femmes, mais également les résidences urbaines, où vivent dans un périmètre restreint parfois plus de vingt personnes blanches et noires (Scott, 1970 ; Clinton, 1982 ; Fox-Genovese, 1988). En outre, l'historienne Marli F. Weiner a montré que l'appropriation de l'idéal domestique par l'élite esclavagiste est indéniable, dans un contenu analogue au Nord, et ce malgré l'absence, au Sud, des facteurs habituellement avancés pour expliquer le développement de cet idéal, dont l'industrialisation et l'urbanisation (Weiner, 1998 : 55). Une telle présence est sans doute attribuable à la culture atlantique commune que partagent le Nord et le Sud des États-Unis avec la Grande-Bretagne depuis l'époque coloniale, notamment en matière d'esthétique et de rites sociaux (Bushman, 1992 ; Young, 1999).

Les femmes de l'élite sudiste qui aspirent à mettre en pratique cet idéal — et donc à imposer leur autorité sur l'espace domestique — font cependant face à des défis considérables qui relèvent du particularisme régional. Le monde tel que perçu par l'idéal domestique se divise en deux sphères parallèles : une sphère publique masculine et une sphère privée féminine. Dans l'imaginaire victorien, cette dernière sphère est généralement synonyme d'espace domestique ; la femme est reine du foyer. Cette équation, cependant, s'applique difficilement à la réalité sudiste, dissidente de l'association systématique sphère féminine/espace domestique associée à la très dichotomique idéologie des sphères séparées (Kerber, 1988). En effet, la Grande Maison, cœur de la plantation, est un espace hétérogène à la fois public et privé où évoluent hommes et femmes, Blancs et Noirs, libres et asservis. Il est l'apanage d'une élite fortunée, peu représentative de la société sudiste blanche dans son ensemble, mais qui est toutefois à l'avant-garde des référents socioculturels. Or, c'est l'espace domestique qui domine l'imaginaire sudiste. Alors que l'industrialisation libérale fait du foyer nordiste un espace féminin, la persistance du modèle oligarchique agraire dans le Sud-Est consolide la Grande Maison en tant qu'unité de production : c'est un espace économique dominé par le planteur, le centre d'un véritable petit village de dépendances et de cases d'esclaves. La logique de l'organisation physique externe des grandes plantations reflète d'ailleurs cette domination masculine. Le planteur se donne pour mission de transformer l'état chaotique de la nature en un ordre strict et hiérarchique ; la précision mathématique des lignes et des angles droits démontre sa supériorité. Ainsi, la Grande Maison est à l'avant de la plantation, en hauteur si possible, à une certaine distance des cases d'esclaves qui ont été soigneusement construites en rangées (Vlach, 1993 : 5 ; Wright, 1981 : 41-50)³.

² La littéraire Kathryn Lee Seidel utilise l'expression « The Belle as the Fallen South ». Voir *The Southern Belle in the American Novel*, p. 17.

³ L'organisation physique interne de la Grande Maison reste, dans l'ensemble, méconnue, un silence historiographique que déplorait d'ailleurs la chercheuse Joan E. Cashin dans *Our Common Affairs : Texts from Women in the Old South*, p. 26. Les travaux sur la Virginie à l'époque coloniale font figure d'exception. De leurs conclusions ressort le développement de la

Si, à l'instar de leurs compatriotes nordistes, les femmes de l'élite sudiste cherchent à accomplir l'idéal domestique, comment évoluent-elles dans la Grande Maison, un espace d'emblée dominé par le maître ? Selon la production littéraire des apologistes de l'institution particulière, l'immobile Marie St-Clare de *La Case de l'oncle Tom* n'est pas étrangère à l'idéal féminin promu en contrée esclavagiste.

Un espace de reproduction

La période *antebellum* marque l'apogée de la prospérité sudiste et de son affirmation régionale. En réponse à la critique abolitionniste qui croît dans le Nord-Est, le Sud esclavagiste forge son identité. Ses intellectuels emprunteront différentes voies pour défendre l'institution particulière : traités à prétention scientifique, économique, philosophique ou religieuse (Faust, 1977). Ce sont des apologies qui traitent de l'ensemble des aspects de la société dans l'espoir de justifier les privilèges de l'élite sudiste. Même la question de la place des femmes dans l'espace domestique y est abordée. L'archétype féminin qui domine cette production littéraire emprunte les traits de la Belle, une femme à la fois jeune, capricieuse et délicate. Lorsqu'on la compare à l'ange du foyer, idéal occidental par excellence de la femme affairée par les multiples fonctions d'épouse, de mère et de ménagère, l'attitude oisive de la Belle sudiste s'apparente davantage aux représentations orientales de la féminité, un imaginaire d'ailleurs bien enraciné dans le Sud esclavagiste, comme l'indique le récit d'un voyageur britannique anonyme :

It reminded me, on the whole, of what I had heard complacently eulogized in Charleston as a tendency toward 'Orientalism' on the part of the women, of which the characteristics were repose, fastidiousness, and exclusiveness — one of the many admirable results of the fundamental institution.

Dans l'ensemble, cela m'a rappelé ce que, à Charleston, j'avais entendu être complaisamment louangé comme une tendance à 'l'Orientalisme' chez les femmes, et dont les caractéristiques étaient la langueur, l'exigence, et l'exclusivité — un des nombreux résultats admirables de l'institution fondamentale (Schwaab, 1973 : 54).

L'économiste et éducateur Thomas R. Dew est un des premiers intellectuels sudistes à réfléchir sérieusement à la question des femmes. Fils d'un planteur virginien, il fonde son éloge de l'esclavagisme sur des arguments d'ordre économique (Barber, 1999 ; O'Brien, 2004). Il est dans la jeune trentaine quand il publie anonymement, en 1835, une série d'articles sur la différence des sexes dans le *Southern Literary Messenger*, alors un périodique influent du Sud (Dew, 1835). Les lois de la nature, d'après Dew, expliquent les différences fondamentales entre l'homme et la femme. Moins forte et nécessitant moins d'activité physique que l'homme pour se maintenir en santé, la femme est naturellement sédentaire. Ceci explique, selon lui, la grâce particulière avec laquelle elle remplit les tâches domestiques qui, d'un point de vue économique, ont une faible valeur marchande (Dew, 1835 : 495). La présence de l'homme est par conséquent nécessaire, lui qui fait office de protecteur :

He is the shield of woman, destined by nature to guard and protect her. Her inferior strength and sedentary habits confine her within the domestic circle ; she is kept aloof from the bustle and storm of active life ; she is not familiarized to the out of door dangers and hardships of a cold and shuffling world (497).

Il est le bouclier de la femme, destiné par la nature à la surveiller et à la protéger. Sa force inférieure et ses habitudes sédentaires la confinent à la sphère domestique ; elle est tenue à distance du tumulte et des tempêtes de la vie active ; elle n'est pas familière avec les dangers extérieurs ni avec les obstacles d'un monde froid et déroutant.

notion d'intimité au sein de la famille du planteur, un phénomène qui transforme l'organisation interne de la Grande Maison. Le hall multifonctionnel s'éclipse au profit d'une multitude d'espaces aux fonctions bien définies (salon, salle à manger, boudoir, etc.), un phénomène parallèle à la ségrégation des espaces entre les Blancs et les Noirs, ces derniers étant confinés à des quartiers séparés. Voir Daniel Blake Smith, *Inside the Great House* ; Rhys Isaac, *The Transformation of Virginia* ; Mechal Sobel, *The World They Made Together*.

La sédentarité de la femme est d'ailleurs liée à sa fonction reproductrice, réduisant substantiellement son champ d'action. La sphère des femmes se resserre ainsi autour de l'espace de maternage que sont les chambres d'enfants et de malades. Il ne s'agit, toutefois, que d'une limitation circonstancielle des prérogatives de la femme à son rôle de mère, car selon Thomas R. Dew, elle demeure l'égale sociale de l'homme (507).

Alors que le commentaire de Thomas R. Dew apparaît relativement nuancé, le climat de tension qui marque les années 1850 rend le propos de George Fitzhugh, avocat et propriétaire d'une modeste plantation, beaucoup plus virulent. Sans aucun doute le plus célèbre apologiste de l'esclavage, cet autodidacte virginien issu de la petite bourgeoisie a un goût prononcé pour la polémique. Agacé par le nombre croissant de Noirs affranchis et par la résistance du Nord à l'extension de l'esclavage dans les territoires de l'Ouest, il publie, dès 1849, un pamphlet intitulé *Slavery Justified*. Ce prélude à une production littéraire considérable est déjà porteur des idées phares qui marqueront ses écrits (Gale, 1999). Pour George Fitzhugh, l'esclavage est un donné incontournable des plus grandes civilisations d'Orient et d'Occident. En Amérique, la chevaleresque aristocratie paternaliste sudiste lui apparaît clairement supérieure à la bourgeoisie capitaliste nordiste. Dotée d'un inestimable sens de l'honneur, l'élite esclavagiste entretient bienveillamment ses serviteurs, alors que dans les industries des États libres, les ouvriers sont laissés dans la plus sombre des misères par des patrons indifférents. Naturel, l'esclavage est bénéfique non seulement pour les maîtres, selon George Fitzhugh, mais également pour leurs serviteurs qui, sans surveillance, périraient en raison de leur constitution inférieure, une disposition qui afflige également les femmes.

Dans le chapitre de son ouvrage *Sociology for the South, or the Failure of Free Society* (1854) qu'il consacre aux droits de la femme, Fitzhugh expose clairement ce à quoi le sexe faible peut prétendre : le droit de protection assorti du devoir d'obéissance. Même la conception très répandue de la supériorité morale des femmes promue par l'idéal domestique de l'époque est rejetée par George Fitzhugh, qui veut démontrer l'implacable supériorité du patriarcat, pilier de la société esclavagiste, et dont l'autorité lui est attribuée par Dieu lui-même. D'ailleurs, commentant les personnages d'Harriet Beecher Stowe dans *La Case de l'oncle Tom*, il reconnaît d'emblée le caractère antipathique de Marie St-Clare, mais il s'empresse de faire valoir le contraste entre l'absolue féminité de la vaine et languissante Marie St-Clare et la masculinité de la vertueuse et énergique cousine Ophélie (Fitzhugh, 1854 : 215). Seule la première, de par sa vulnérabilité, peut prétendre au statut de femme et donc, au droit de protection : « So long as she is nervous, fickle, capricious, delicate, diffident and dependent, man will worship and adore her. Her weakness is her strength, and her true art is to cultivate and improve her weakness / Tant qu'elle est nerveuse, inconstante, capricieuse, délicate, hésitante et dépendante, l'homme la vénérera et l'adorera. Sa faiblesse est sa force, son véritable art est de cultiver et d'améliorer sa faiblesse » (214). Contrairement à Thomas R. Dew qui critique les sociétés musulmanes à cause de l'infériorité sociale des femmes, George Fitzhugh glorifie l'inégalité des sexes, notamment lorsqu'il évoque la métaphore comparant la femme sudiste à la Chinoise emprisonnée par ses pieds bandés, « a slave, but is idle, honored and caressed / Une esclave, mais qui est oisive, honorée et caressée » (213). La femme sudiste est ainsi vouée à l'immobilité dans l'espace domestique.

Étant protégée, l'épouse du planteur doit, selon cette logique, se montrer docile et dévouée envers son époux dans tous les aspects de la vie, dont l'espace qu'elle occupe dans la sphère domestique, comme l'exposait clairement en 1859 un autre apôtre de l'institution particulière, le pasteur presbytérien originaire de l'Alabama, Frederick Augustus Ross. Dans l'ouvrage *Slavery Ordained of God*, destiné à un lectorat nordiste, il rappelle le devoir d'obéissance des femmes : « No ; you cannot leave your parlor, nor your bedchamber, nor your couch, if your husband commands you to stay there ! / Non : vous ne pouvez pas quitter votre salon, ni votre chambre, ni votre divan si votre mari vous ordonne

d'y rester ! » (Ross, 1857). L'autorité du maître est totale. Ainsi formulé par la voie du traité philosophique, de la sociologie ou du sermon religieux, ce discours des hommes qui fait l'apologie de la société esclavagiste et de la place qu'elle accorde aux femmes dans l'espace domestique n'est pas sans conséquence. À partir d'arguments fondés autant sur la nature que sur la volonté humaine ou divine, il condamne les femmes, au mieux, à la passivité et, au pire, à l'immobilité.

Les écrits de ces panégyristes de l'esclavagisme modèleront le contenu de l'idéal domestique au Sud, l'adaptant à la réalité régionale en évacuant, notamment, la notion de supériorité morale des femmes. Si, au quotidien, cet idéal se vit de façon relativement semblable des deux côtés de la ligne Mason-Dixon, il est justifié très différemment par les deux sociétés. Lieu d'expression de la supériorité morale des femmes, le foyer nordiste est un asile pour les hommes qui doivent combattre les violences du capitalisme sauvage. Au Sud, le foyer est au contraire perçu, par les chantres de l'institution particulière, comme le cœur de la société agraire, un lieu où règne en seigneur le planteur et où les femmes — des êtres physiquement et intellectuellement inférieurs (mais tout de même supérieurs aux esclaves) — sont protégées des infamies du monde. Dans sa version sudiste, l'idéal domestique sacre la force physique et intellectuelle des hommes, l'obéissance des femmes et l'exclusion systématique des Afro-Américains de toutes formes de pouvoir ou de statut. C'est ainsi que, dans l'imaginaire sudiste *antebellum*, l'espace domestique est la chasse gardée du maître qui protège les plus faibles - femmes, enfants et esclaves. Si la valorisation de l'oisiveté féminine permet, à un premier degré, de faire apparaître les bénéfices de l'institution particulière pour la classe possédante, elle est toutefois lourde de sens pour les femmes. Bien qu'exotique, ce supposé orientalisme influence à la baisse leur statut. En effet, en tant que partie intégrante de la rhétorique des apologistes de la Cause, il sous-entend la nécessaire soumission des femmes à l'autorité patriarcale dans l'espace domestique. Le recours à l'orientalisme — référence universelle — symbolise ainsi le pouvoir patriarcal du maître sur la Grande Maison ; le planteur est, pour reprendre l'expression de William Howard Russell, un « arabe dénomadisé » (Russell, 1861 : 285).

Ces représentations orientalisantes ne sont pas sans conséquence, comme l'ont montré les rares chercheuses qui se sont intéressées à la problématique du rapport des femmes à l'espace physique dans une perspective historique et dont les recherches se sont essentiellement inscrites dans le Nord-Est des États-Unis (Hayden, 1981 ; Wright, 1980 ; McMurry, 1988). Ces historiennes voient dans l'organisation de l'espace domestique un moyen de reproduire ou de réformer les rapports sociaux. Influencées par la géographie et l'architecture, elles appréhendent l'espace comme étant le reflet de l'organisation sociale. Il est certes facile d'accepter sans penser que l'espace construit par les humains est un arrière-fond neutre. Pourtant, les chemins, les places publiques et les boudoirs sont des espaces construits par des hommes à l'image de la société dans laquelle ils évoluent : en l'occurrence, une société patriarcale. L'organisation spatiale des édifices et des communautés amplifie la nature des relations sociales de genre, de race et de classe. Dans toutes les institutions sociales, les activités se produisent dans des lieux spécifiquement définis : c'est la dimension spatiale des institutions sociales. Investir ces lieux physiques, se les approprier, est un acte politique. Comme le suggère Leslie Weisman, investir un espace,

c'est accéder à un statut social, et changer cet espace, c'est intrinsèquement changer l'ordre social (Weisman, 1992). Les idéaux façonnent ainsi l'espace domestique. Si, dans le Nord, ces idéaux veulent créer une plus grande équité, ils sont synonymes d'inégalité dans le Sud. Devenant de plus en plus réactionnaire à mesure que la Sécession se dessine, le Sud antebellum est loin d'être un terreau fertile pour les divers courants progressistes qui vont repenser l'espace domestique. Marqué par des normes sexistes à l'image de l'Occident, l'espace domestique sudiste est en outre conditionné par les omniprésentes normes racistes du système esclavagiste. Hétérogène et éminemment complexe, l'espace auquel les femmes de l'élite sont confinées est un véritable microcosme de la société sudiste.

Si l'on se fie aux représentations proposées par les chantres de l'esclavagisme que sont Thomas R. Dew, George Fitzhugh et Frederick A. Ross, la société sudiste reproduit l'inégalité des sexes par l'assignation des femmes aux espaces de reproduction. Les activités productives et créatives des femmes blanches sont ainsi évacuées des représentations de ces ambassadeurs de l'ordre sudiste ; elles se voient réduites à l'existence de matrice. Mais les femmes blanches sont-elles passives, voire immobiles dans la Grande Maison ? Sont-elles confinées aux espaces de maternage ou encore, pour reprendre l'imaginaire oriental, à des espaces ségrégués sexuellement — sortes de gynécée ou de harem sudiste ? En dépit des efforts des apologistes masculins du système esclavagiste pour enfermer les femmes dans une oisiveté passive via leur rhétorique orientaliste, leur discours est contredit par des auteures qui partagent pourtant leur agenda pro-esclavagiste. Les apologistes féminines de l'institution particulière utilisent en effet leurs propagandes aux accents romanesques pour mettre à l'avant-plan l'activité productive des femmes dans l'espace domestique.

Un espace de production

Alors que la défense de l'institution particulière par des apologistes masculins apparaît au tout début de la période *antebellum*, il faut attendre la publication de *La Case de l'oncle Tom*, en 1852⁴, avant que des femmes ne leur emboîtent le pas. Le roman étant, aux côtés de la poésie et des guides de conduite, une des formes d'écriture privilégiées par les femmes du dix-neuvième siècle pour exprimer publiquement un point de vue, c'est la voie littéraire qu'elles emprunteront tout naturellement pour justifier la société dont elles sont issues. Œuvres remplies des bons sentiments typiques du roman féminin de l'époque, les multiples répliques au feuilleton d'Harriet Beecher Stowe, dont la plus célèbre est *Aunt Phillis's Cabin ; or, Southern Life as it is* (1852) de Mary H. Eastman, appartiennent toutefois davantage à la propagande qu'à la littérature. D'ailleurs, contrairement aux apologistes masculins de l'esclavage qui multiplieront les publications, les auteures de romans propagandistes ne publieront souvent qu'une seule œuvre ;

⁴ Le roman est d'abord publié en feuilleton dans le *National Era* à partir de juin 1851.

elles sont en grande majorité des amatrices. Or, on ne doit pas perdre de vue le radicalisme qu'implique pour une femme du dix-neuvième siècle le seul acte d'écrire et de publier, acte qui reflète le désir d'exprimer une identité indépendante et séparée des pères et des maris (Wells, 2003).

L'objectif de cette littérature propagandiste est multiple : justifier l'esclavage en démontrant par une rhétorique étoffée l'infériorité du peuple noir, défendre le caractère sudiste en insistant sur son sens de l'hospitalité et, finalement, dénoncer les maux qui affligent le Nord industriel, comme la pauvreté et l'indifférence. Sauver l'honneur des femmes sudistes est également un enjeu majeur. En effet, dans son roman, Harriet Beecher Stowe sous-entend à plusieurs reprises leur défection des responsabilités domestiques, que ce soit par la figure lamentable de Marie St-Clare ou par la bouche d'une esclave. Ainsi Dinah, la cuisinière des St-Clare, en observant la tornade ménagère qu'est la cousine Ophélia, affirme : « Si c'est ainsi que font les dames du Nord, ce ne sont pas des dames ». Selon cette domestique imaginée par Stowe, les femmes de l'élite ne s'impliquent pas dans le fonctionnement de la Grande Maison (Stowe, 1986 : 285).

La contestation de cet aspect de *La Case de l'oncle Tom* par les romancières propagandistes se fait particulièrement explicite. En plus de présenter une réplique à travers la construction des personnages ou les ressorts de l'intrigue, ces auteures usent abondamment de la pseudo-impartialité du narrateur. Dans le roman *The North and South, or, Slavery and its Contrasts. A Tale of Real Life* (1852), Caroline E. Rush rectifie par ce procédé littéraire l'image de la maîtresse d'esclaves, dans un récit qui s'attarde à dépeindre les effets pervers du capitalisme industriel sur la vie d'une famille. Sous sa plume, les femmes de l'élite deviennent esclaves des esclaves : « Let me here take occasion to remark, that as a general thing, the greatest slave on a plantation is the mistress. She is like the mother of an immense family, of some fifty up to five or six hundred children. She has them all to look after / *Laissez-moi ici saisir l'occasion de relever le fait que, règle générale, le plus grand esclave dans une plantation est la maîtresse. Elle est comme la mère d'une immense famille, de cinquante à cinq ou six cents enfants. Elle doit tous s'en occuper* » (226). Dans la même optique, Mary Howard Schoolcraft utilise la voix du narrateur dans *The Black Gauntlet. A Tale of Plantation Life in South Carolina* (1860), un roman à saveur autobiographique racontant l'infortune d'un planteur et de sa progéniture. Comparant le travail des femmes du Nord et du Sud, elle écrit : « Although it is reported that the Northern ladies arrogate to themselves all the enterprise and industry as housekeepers in these United States, they never saw a day in all their lives that could promise all the responsibilities of a Southern Planter's Wife / *Bien qu'il ait été rapporté que les femmes du Nord, dans ces États-Unis, se saisissent de toutes les initiatives et industries comme des gouvernantes, elles n'ont jamais de leur vie traversé un jour qui promette toutes les responsabilités des épouses des planteurs du Sud* » (113). Ces romans sauvegardent l'honneur de la maîtresse de plantation de deux manières : d'abord en éclairant son rôle productif et, ensuite, en affirmant l'importance du respect de l'idéal domestique par les femmes de planteurs. Plus qu'une version féminine de la pensée des panégyristes masculins du Sud esclavagiste, ces apologies romancées proposent une vision différente du rapport des femmes à l'espace domestique.

La mise en évidence de la productivité féminine entraîne une réévaluation de la sphère des femmes, sphère que l'on serait porté, d'emblée, à étendre au-delà de l'espace de reproduction défini par les panégyristes masculins de l'esclavage. Or, outre les envolées narratives sur les responsabilités qui accablent la maîtresse de la plantation, on retrouve peu d'exemples dans ces romans qui permettent de conclure que le champ d'action des femmes s'étend au-delà du périmètre de la Grande Maison. Les rares moments où l'on surprend la maîtresse en train de superviser le travail des serviteurs, elle le fait à partir d'un boudoir, d'une chambre ou d'une salle à dîner (Butt, 1853 : 178). Même les proches dépendances, telles que la cuisine ou le fumoir, semblent être exclues de cet espace productif, comme le suggère cet extrait de *The Black Gauntlet* (1860) : « Mr. Wyndham went to the store-room, [...] to give

out dinner to the cook — for there gentlemen think their wives so beautiful and delicate, that they never tax them with the exposure of the sun and damp feet in their journey to the said store-room / *M. Wyndham est allé à la réserve [...] pour donner les consignes du dîner au cuisinier — car là-bas les gentlemen croient que leurs épouses sont si belles et délicates qu'ils ne leur imposent jamais de s'exposer au soleil ou d'avoir les pieds humides en se rendant elles-mêmes à ladite réserve* » (113). Mr. Wyndham, le planteur du récit de Mary Howard Schoolcraft, remplit une fonction que l'historiographie attribue pourtant à son épouse. La sphère des femmes sudistes apparaît donc très limitée.

Pourtant, le champ d'action des femmes s'élargit lorsque leurs prérogatives de maternage entrent en jeu. Si les auteures de fiction esclavagiste montrent souvent un serviteur consultant sa maîtresse à propos de questions personnelles dans le salon de la Grande Maison, la situation opposée est également fréquente. En effet, les romans pro-sudistes multiplient les mises en situation où la maîtresse effectue une tournée des quartiers des esclaves afin de veiller au confort de chacun ou de soigner un serviteur à même sa case (Butt, 1853 : 182-183). Mary Howard Schoolcraft se fait particulièrement éloquente sur le dévouement maternel de l'épouse du planteur dans son roman :

From her very nursery she is taught that the meanest creature on God's earth is a master or mistress who neglects those that Providence has made utterly dependent on them. Her conscience, educated to this self-denying nobility of action, would feel as wounded by the neglect of her helpless children as by disregard for her hard working slaves [...] the planter's wife expend in the humble cabin of the sick or afflicted Negro, on her plantation, night or day ; for no storm prevents personal attention from house to house of a very ill servant (113).

Ses propres soins attentifs lui enseignent que la plus mesquine des créatures de Dieu est un maître ou une maîtresse qui néglige ceux que la Providence a rendu complètement dépendants d'eux. Sa conscience, habituée à cette noble action désintéressée, se sentirait aussi blessée par la négligence envers ses enfants sans défense que par le mépris pour ses vaillants esclaves [...] la femme du planteur passe du temps, de nuit comme de jour, dans les humbles cabines des Noirs, malades ou affligés, dans sa plantation ; aucune tempête ne pourrait l'empêcher d'aller de maison en maison pour prodiguer personnellement de l'attention à des serviteurs très malades.

Dans ces romans, les femmes de l'élite jouissent donc d'une mobilité sur la plantation qui dépasse la maison. Les scènes qui présentent une maîtresse soucieuse du bien-être de ses esclaves sont cependant loin d'être innocentes. Elles mettent en évidence la générosité et l'affection du maître — et, par extension, de la maîtresse — envers ses protégés, les serviteurs noirs : c'est un argument clé de la rhétorique esclavagiste. La fonction de maternage se révèle essentielle au bon fonctionnement du système esclavagiste, humanisant une institution âprement critiquée. La mobilité des femmes devient par conséquent fonctionnelle : l'extension de leur sphère au delà de la Grande Maison est liée à leur rôle de reproductrice. Le discours des écrivaines qui se prêtent à l'exercice de l'apologie s'apparente donc à celui de leurs vis-à-vis masculins que sont Thomas R. Dew, George Fitzhugh et Frederick Augustus Ross. Néanmoins, en présentant des personnages féminins affairés à de multiples tâches, elles rejettent explicitement les discours qui condamnent les femmes blanches à une passivité orientalisante.

Si les apologies féminines ne remettent que partiellement en question les conclusions de leurs contreparties masculines, elles proposent toutefois un portrait étoffé des interactions entre la maîtresse et ses esclaves. Flatteur par nature, le roman propagandiste frôle parfois la caricature. En s'improvisant romancière avec *Antifanaticism : A Tale of the South*, publié en 1853, Martha Haines Butt, une Virginienne fraîchement émoulue d'une pension pour jeunes filles riches, jette un regard rose sur la réalité. Ses personnages sont empreints d'une naïveté qui dépasse le simple éloge du Sud. La maîtresse d'esclaves qu'elle crée, Mrs. M_____, est infiniment juste et généreuse. Non seulement apprend-elle à lire à tous ses esclaves, contrevenant ainsi à une des lois les plus fondamentales de l'esclavage sudiste, mais elle libère en outre de toutes corvées, pour une quinzaine de jours, une esclave qui s'apprête à se marier ! La surenchère présente dans le roman de Martha Haines Butt quant à la libéralité de l'élite

sudiste fait cependant figure d'exception. Tout en proposant une vision avantageuse de l'esclavage, ces auteures tentent généralement de demeurer vraisemblables. Une dimension incontournable de ces propagandes romanesques est d'affirmer la supériorité morale et intellectuelle du Blanc sur le Noir. En invoquant l'inégalité des races pour justifier l'institution particulière, ces romancières improvisées ne se contentent pas d'affirmer l'autorité du maître, elles dévoilent également le visage féminin du paternalisme sudiste : les femmes de l'élite sont des maîtresses d'esclaves. Ces auteures viennent brouiller davantage l'image d'infériorité et d'obéissance prônée par les panégyristes masculins en investissant les maîtresses d'un certain pouvoir dans l'espace domestique, pouvoir qui ne signifie pas pour autant une reconnaissance civique ou juridique accrue.

Dans ces répliques à *La Case de l'oncle Tom*, la supériorité raciale s'exprime efficacement par la mise en scène des personnages dans l'espace domestique. Chaque fois qu'un esclave est en présence de sa maîtresse, il se retrouve invariablement en position subalterne : dormant au pied du lit, marchant derrière sa maîtresse ou demeurant debout lorsqu'elle est assise. Ce statut d'infériorité semble naturel, il fait partie de l'ordre des choses, comme l'expose avec éloquence cet extrait de *The North and South, or, Slavery and its Contrasts. A Tale of Real Life* (1852) de Caroline E. Rush :

Seated on a low chair beside the sofa, was a young girl, a splendid specimen of the quadroon. [...] Lulu was not more than sixteen years old, and she sat beside her young mistress, her delicate fingers were diligently employed upon some embroidery, of a complicated pattern (219).

Sur une chaise basse près du sofa, était assise une jeune fille, splendide spécimen de quarteronne. [...] Lulu n'avait pas plus de seize ans, elle était assise à côté de sa jeune maîtresse, ses doigts délicats diligemment occupés par une broderie au motif compliqué.

L'assujettissement de l'esclave est tel, que le serviteur que dépeint le roman propagandiste manifeste l'affection qu'il porte à sa maîtresse en s'abaissant. L'autorité qu'exercent les femmes sur les esclaves reste cependant fort relative. Ces derniers semblent se permettre à l'occasion des familiarités inconcevables avec leur maîtresse en présence du maître. Ainsi, la Grande Maison demeure la chasse gardée du maître, supérieur aux femmes, aux enfants et aux esclaves.

Outils de propagande empruntant la forme de l'écriture romanesque, les apologies esclavagistes rédigées par des femmes ont le mérite de transformer de façon crédible la figure de la Belle immobile et obéissante. Tout en respectant le cadre restrictif du patriarcat des États du Sud, ces auteures donnent aux femmes des prérogatives qui leur permettent de se conformer à l'idéal domestique — prérogatives dont les avaient dépouillées les panégyristes masculins de l'esclavage, à l'instar d'Harriet Beecher Stowe. Cependant, en mettant l'accent sur l'interaction entre la maîtresse et ses esclaves, ces romans propagandistes laissent peu de place à la représentation de la relation créatrice qu'entretiennent les femmes de l'élite à l'espace domestique.

Un espace de création

Les romans propagandistes ne représentent qu'une petite partie de l'ensemble de la production littéraire qui émane du Sud au cours de la période *antebellum*. En effet, à partir des années 1830, une fiction écrite par des femmes pour des femmes prospère à l'échelle des États-Unis. Nouvelles, feuilletons et romans qui appartiennent au genre littéraire de la fiction didactique (*domestic fiction* en anglais) partagent une intrigue commune : une jeune héroïne à l'orée de l'âge adulte se voit contrainte, dans des circonstances malheureuses, de subvenir à ses besoins, jusqu'au jour où elle retrouve la stabilité d'un foyer en se mariant. À travers une trame prévisible qui inclut également une incontournable scène de résistance à l'autorité, cette fiction didactique fait la promotion de

l'indépendance des femmes (Baym, 1978 : 27-29). Ces caractéristiques formelles et idéologiques propres au genre se retrouvent autant dans les récits qui s'inscrivent dans le Nord industriel que dans le Sud agraire. Cependant, les auteures sudistes de fiction didactique — des professionnelles qui multiplient les publications —, telles Caroline Gilman, Eliza Ann Dupuy et Caroline Lee Whiting Hentz, font plus que proposer une variante régionale du genre ; en choisissant le contexte singulier de la plantation, elles endossent implicitement le système esclavagiste.

En général, le particularisme sudiste se devine en filigrane dans la fiction didactique ; son objectif premier est de présenter des modèles d'autonomie aux femmes et non de justifier les institutions serviles à l'instar de la littérature propagandiste (Papashvily, 1956). Cela n'exclut pas le désir de ces auteures de prendre part au débat qui divise la nation. L'œuvre de Caroline Lee Whiting Hentz est exemplaire à cet effet. Le roman *The Planter's Northern Bride* (1854) raconte la découverte du Sud par la fille d'un leader abolitionniste qui épouse un prospère planteur. Consciente de la nature arbitraire du système servile, Hentz présente tant des figures de bons que de mauvais maîtres, une nuance du propos sans doute attribuable à sa connaissance approfondie des différentes régions des États-Unis. Née au Massachusetts, le mariage de Hentz avec un érudit qui cumule les postes d'enseignement à travers le Midwest et le Sud-Est lui procure une vision d'ensemble de la nation (Malloy, 1999). Si sa production littéraire antérieure à la publication de *La Case de l'oncle Tom* fait abstraction de l'épineuse question de l'esclavage, *The Planter's Northern Bride* se révèle l'apport d'une Sudiste d'adoption à la cause de sa terre d'accueil. Alors que le roman *The Planter's Northern Bride*, publié en 1854, est centré sur la question de l'esclavage et intègre à son intrigue de nombreux serviteurs, le roman *Eoline, or Magnolia Vale*, paru deux ans auparavant, en fait abstraction et n'introduit qu'une seule esclave par son nom. Ces silences en disent long sur le statut des Afro-Américains. Inséré dans le récit par souci d'exotisme, le serviteur s'intègre au décor. Anonyme figurant, l'esclave est un être beaucoup plus près des animaux que des humains (Dupuy, 1857 : 280). L'affirmation de la supériorité des Blancs sur les Noirs, bien qu'à l'arrière-plan, est donc tout aussi radicale dans la fiction féminine sudiste que dans les apologies de l'esclavage écrites par des hommes et des femmes.

L'espace domestique dans lequel évolue l'héroïne est l'objet de beaucoup d'attention dans ces romans. Les lieux sont décrits avec force détails, chaque pièce faisant l'objet d'un compte rendu précis. En réaction à la simplicité confortable préconisée dans le Nord industriel, les romans sudistes insistent sur la prospérité qui fait la fierté de ce monde rural. Dans *The Planter's Daughter* (1857), Eliza Ann Dupuy écrit à ce propos : « such luxury as would amaze many foreigners, who fancy that in this far away part of the world we are in a state of semi-barbarism / Un luxe tel qu'il impressionnerait plusieurs étrangers, qui s'imaginent que dans cette région éloignée du monde, nous vivons dans un état de semi-barbarie » (33). Montrer le luxe de la maison du planteur est un moyen, pour les romancières sudistes, d'affirmer la supériorité du système esclavagiste.

La plupart des éléments narratifs de ces romans, à l'exclusion de la trame qui est générique, attestent ainsi de leur identité régionale. Parmi les différences relevées par Elizabeth Moss dans son étude *Domestic Novelists in the Old South* (1992), mentionnons que l'ingénue sudiste, contrairement à sa contrepartie nordiste, n'est orpheline que d'un parent et qu'elle ne jouit pas de la même mobilité, l'action étant plus souvent qu'autrement circonscrite au territoire de la plantation. Les auteures sudistes de fiction didactique sont d'ailleurs indubitablement influencées par les *Plantation Novels*, ces éloges au chevalier-planteur florissants durant la période *antebellum*, et avec lesquels elles partagent la vision romantique d'un Sud agraire immuable et intemporel (Moss, 1992 : 13 et 20). Toutefois, alors que les auteurs majoritairement masculins de *Plantation Novels* assignent les femmes à des rôles périphériques et traditionnels, leurs consœurs, en revanche, leur accordent des premiers rôles au parfum d'émancipation (Seidel, 1985 ; Tracy, 1995). En dépit du regard émancipateur qu'elles posent sur leurs

héroïnes et, par extension, sur leurs relations avec les hommes, ces auteures demeurent profondément conservatrices dans leur propos, comme le révèle la structure narrative de cette littérature qui se conclut par l'union de l'ingénue soumise au héros fort et autoritaire (Ryan, 1982 : 121). Liées de près ou de loin à l'élite sudiste, les Caroline Gilman, Eliza Ann Dupuy et Caroline Lee Whiting Hentz n'envisagent la place des femmes qu'au sein de la sphère domestique, se méfiant du féminisme naissant qu'elles assimilent au mouvement abolitionniste (Moss, 1992 : 25). Malgré tout, l'indépendance morale et intellectuelle qu'elles promeuvent — faute d'être civique — repose sur la croyance que les femmes ont le droit et l'obligation d'exercer leur conscience et leur raison, croyance qu'elles partagent avec leurs consœurs du Nord.

Reposant sur la jeunesse et la candeur de son héroïne, cette littérature didactique évacue la fonction reproductrice des femmes, au contraire des pamphlets justificateurs des Dew et Fitzhugh qui la mettent à l'avant-plan. La maladie d'un proche parent, généralement un élément clé du récit, reste un des seuls moments où l'héroïne achève cette fonction de maternage. D'autre part, les figures de femmes matures qui peuplent ces romans féminins, des personnages secondaires, sont cantonnées dans trois stéréotypes : la mère passive, la célibataire par vocation et, une variation sur le thème de la médiocre Marie St-Clare de *La Case de l'oncle Tom*, la Belle vieillissante. Le roman *Louise Elton : or, Things Seen and Heard* (1853), de Mary E. Herndon, illustre ces différentes réalités féminines. Devenue gouvernante à la suite des décès successifs de son père et de son fiancé, Louise enseigne aux deux fillettes du Colonel Manville. Outre une lointaine mère qui brille par son absence, elle est confrontée à la cruauté de la seconde Mrs. Manville, une vaniteuse bigote qui use libéralement du fouet sur ses esclaves et ses beaux-enfants. Lorsque ses élèves se retrouvent sous la protection de leur oncle, la jeune gouvernante émigre avec elles dans une immense demeure retirée du monde, où la célibataire Miss Mathilda gère religieusement la maisonnée. Faisant face à un *vacuum* de modèles féminins conformes à l'idéal domestique (qui combine les rôles de mère, d'épouse et d'ange du foyer), Louise ne peut compter que sur son propre jugement. Par son récit, Mary E. Herndon met en relief l'*agency* ou capacité d'agir de son héroïne.

Les femmes de l'élite sudiste deviennent productrices le jour où elles se marient. Avant cette étape charnière qui marque également le début de leurs obligations de reproductrices, elles entretiennent un rapport de passivité à l'espace domestique. C'est donc à cet âge entre l'enfance et la maturité que l'image orientale proposée par les apologistes de la Cause se rapproche le plus de la réalité spatiale des femmes blanches. En effet, la jeune sudiste est encouragée par la société à jouir à sa guise de son temps⁵. Or, cette oisiveté momentanée est appréhendée par les auteures de romans didactiques qui la condamnent d'emblée, notamment en présentant des contre-modèles féminins qui pèchent par paresse ou par frivolité. Elles font ainsi écho aux auteures de manuels de savoir-vivre qui dénoncent les effets pervers sur la condition féminine de cette période où les plaisirs superficiels se multiplient. En effet, non seulement un goût excessif pour la décoration personnelle par les vêtements et les bijoux les mène au péché de vanité et les écarte de leurs devoirs, mais plus encore, ce goût nourrit une vision ornementale des femmes qui conduit à leur objectivation telle que promue par les apologistes de l'esclavage : la Belle sudiste trône ainsi parmi les objets que le planteur accumule en signe de son prestige. Dès lors, l'oisiveté des femmes met en danger le foyer, berceau de la civilisation sudiste⁶.

⁵ De nombreux voyageurs font mention de l'oisiveté des jeunes filles sudistes. Barbara Bodichon, *An American Diary, 1857-8*, p. 56 ; Harriet Martineau, *Retrospect of Western Travel*, p. 208-220.

⁶ Le Sud esclavagiste produira très peu de manuels de savoir-vivre s'adressant spécifiquement à un auditoire régional. Certains connaîtront cependant une grande diffusion : Virginia Cary, *Letters to a Young Lady on the Death of her Mother*, 1830 ; Maria J. McIntosh, *Woman in America : Her Work and Her Reward*, 1850.

Ménagère en devenir, donc, l'ingénue de la fiction féminine s'exerce aux tâches qu'elle devra assumer une fois devenue maîtresse de plantation. Ainsi la surprend-t-on parfois en train de superviser des serviteurs ou de reprendre quelque vêtement, avant de s'adonner aux loisirs que sa condition lui permet. Dans ses romans d'inspiration gothique, Eliza Ann Dupuy s'assure que son héroïne « did not lead a useless life / *Ne mène pas une vie inutile* » (20). Cette préoccupation est visible dans la boîte à ouvrage qu'elle glisse dans la description de la chambre à coucher de Flora, la protagoniste du roman *The Country Neighborhood* (1855) :

It was a large, airy apartment, luxuriously furnished ; a carpet, woven in imitation of moss, with a tuft of flowers occasionally peeping through the varied shaded of green, covered the floor ; a French bedstead, with lace curtains and snowy coverlet, stood on one side, and between two large windows was an armoire of dark mahogany, the doors of which were mirrors ; a handsome dressing-stand occupied a recess beside the chimney, and on it were two cases of ebony inlaid with pearl — one was a dressing-case, and the other a work-box (20).

C'était un appartement vaste, aéré, luxueusement meublé ; un tapis, tissé de manière à imiter la mousse, avec une touffe de fleurs qui apparaissait à l'occasion à travers les différents tons de vert, recouvrait le sol ; un châlit français, avec des rideaux de dentelle et un dessus-de-lit blanc comme neige, se tenait sur le côté, et entre deux larges fenêtres se trouvait une armoire d'acajou foncé, dont les portes étaient des miroirs ; un beau paravent occupait un recoin près de la cheminée, et sur le dessus il y avait deux boîtiers d'ébène incrustés de perles — l'un était un étui à premiers soins et l'autre, une boîte à ouvrage.

De même, dans *The Planter's Daughter*, Pauline fait office de secrétaire pour son planteur de père, mettant de l'ordre dans ses papiers et gérant sa correspondance (Dupuy, 1857 : 34). Pour cette écrivaine, dont l'éditeur annoncera certains de ses romans sous le couvert de « répliques sudistes » à *La Case de l'oncle Tom*, montrer les femmes de l'élite sudiste accomplissant leur fonction de productrice à l'intérieur de la sphère domestique est primordial ; elle déconstruit, de la sorte, le stéréotype de la Belle sudiste oisive et immobile (Castagna, 1999 : 136).

Dans l'ensemble, néanmoins, les fonctions de productrice et de reproductrice de l'héroïne prennent peu d'importance dans la fiction féminine. Par conséquent, les espaces de la Grande Maison qui sont réservés à ces fonctions — en l'occurrence les chambres d'enfants et de malades et les dépendances servant aux industries domestiques — sont à peine esquissés par les écrivaines. D'autres espaces, en revanche, mobilisent leur attention : les chambres et boudoirs où les femmes se retrouvent entre elles et, surtout, les salons où se réunissent hommes et femmes. Dans cette littérature qui vise à promouvoir l'*agency* ou capacité d'agir des femmes, la chambre à coucher revêt un caractère sacré. On recense de nombreuses descriptions détaillées de ce lieu individuel ou collectif : la fille unique dispose d'une pièce bien à elle, les sœurs partagent un même lit, alors que la gouvernante occupe la même chambre que ses pupilles. Que cette chambre soit modeste ou grandiose (dépendamment du statut de l'héroïne), elle joue toujours le même double rôle : tantôt refuge intime où l'on s'adonne à la lecture et à l'écriture, tantôt théâtre des confidences entre sœurs, amies, voisines ou cousines (Dupuy, 1855 : 35). La chambre à coucher est un espace de *sororité* d'où les hommes sont exclus.

L'espace domestique présenté dans la fiction féminine sudiste est loin d'être sexuellement ségrégué. Au contraire, les appartements mixtes à vocation familiale et/ou sociale de la Grande Maison — tels salon, salle à manger et bibliothèque — dominent le paysage romanesque. Espace de représentation sociale, le salon est un véritable petit musée dans lequel on entasse, en signe de la prospérité du planteur, une multitude d'objets soumis à l'admiration des visiteurs. Fenêtre sur la sphère publique, il est l'espace attiré, par les écrivaines de romans populaires, au *courtship* (Stowe, 1987 : 67-68). C'est dans cette pièce qu'hommes et femmes de tous âges conversent, dansent, prennent le thé ou jouent aux cartes. À une époque où la pratique d'un instrument de musique est particulièrement valorisée, le salon est également un espace d'expression, voire de création pour les femmes. L'héroïne, presque toujours douée d'un talent musical exceptionnel, partage volontiers son art avec les parents et amis qui forment

son modeste auditoire. Plus qu'une vitrine d'exposition, le salon s'avère, telle une zone franche, le seul espace où les femmes font figures d'égaux sociaux des hommes, comme le mentionnait d'ailleurs Thomas R. Dew dans ses réflexions en 1835 (Dew, 1835 : 507).

Outre quelques pièces bien définies dans lesquelles les femmes jouissent d'une certaine autorité, en particulier les espaces de maternage, un aspect majeur de l'organisation de la vie familiale est une prérogative féminine. Thème incontournable du roman didactique, la mission de transformer la maison en foyer (de *House* à *Home*) est confiée aux femmes, conformément à l'idéal domestique. Quelques personnages féminins, plus ou moins secondaires dans le récit, ont ainsi la charge considérable d'aménager, de décorer et même de concevoir la Grande Maison, un défi qu'elles relèvent d'ailleurs avec diligence et enthousiasme. Dans *The Country Neighborhood* d'Eliza Ann Dupuy, une voisine volontaire, Mrs. Wilmot, s'active à superviser la construction d'une résidence dans une plantation nouvellement acquise (Dupuy, 1855 : 16). Dans *Recollections of a Southern Matron* de Caroline Gilman, Mrs. Packard, la mère effacée de l'héroïne, réaménage la maisonnée après l'incendie qui l'a ravagée, une tâche qui prédomine même sur son rôle de mère et d'épouse au foyer (Gilman, 1838 : 158). Mrs. Manville, la belle-mère vaniteuse de *Louise Elton* de Mary H. Herndon, est derrière la conception intelligente d'une superbe demeure (Herndon, 1853 : 21). D'abord le mandat de celle qui est en charge de la gestion domestique, généralement une femme mature, cette fonction d'organisation est également assumée par les orphelines de mère. Ainsi Eoline, héroïne du roman éponyme de Caroline Lee Whiting Hentz, est-elle surprise s'affairant à décorer le salon (Hentz, 1852 : 25).

Grâce à une intrigue générique centrée sur une héroïne en quête d'indépendance, la fiction didactique sudiste propose une solution de rechange à l'archétype de la Belle passive et immobile, laquelle se révèle encore plus étoffée que celle proposée dans les apologies sudistes empruntant la forme romanesque. En mettant à l'avant-plan le pouvoir des femmes sur l'espace domestique, ces œuvres fortement influencées par l'idéal domestique font de la Grande Maison un espace de création, d'expression personnelle, voire de transformation. Et pourtant, cet instrument de promotion du pouvoir des femmes sur l'espace domestique ne s'affranchit pas pour autant du cadre patriarcal qui prévaut dans les États du Sud. Alors que la trame narrative de la fiction féminine repose sur l'expérience, vécue par l'héroïne, d'une série de circonstances qui la contraignent à s'exiler pour subvenir à ses besoins, les romancières se montrent peu loquaces quant au lieu d'asile de leur protagoniste, souvent une pension pour jeunes filles. Elles accordent, en revanche, une importance presque démesurée à la demeure familiale, reprenant une conception de l'identité féminine chère à Catherine Beecher et aux autres théoriciennes nordistes de l'idéal domestique. Pour ces « féministes pragmatiques », comme les désigne Nina Baym, le foyer est le centre de la société (Baym, 1978 : 18). Il est un espace d'accomplissement où les femmes ont un réel pouvoir d'influencer les institutions démocratiques, tant et aussi longtemps qu'elles se soumettent à l'autorité patriarcale. Dans l'univers romanesque qui prend vie sous la plume des femmes, les hommes sont sans conteste les maîtres.

En effet, peu importe la vivacité de tempérament ou l'étendue des prérogatives qu'une auteure attribue à son héroïne, l'ascendant du maître est incontournable. Si cette emprise ne revêt pas, dans la fiction féminine, le caractère brutal des pamphlets réactionnaires de George Fitzhugh ou de Frederick Augustus Ross, elle est tout aussi insidieuse. Lorsqu'une femme organise l'espace domestique, elle le fait dans l'esprit de servir et de plaire au maître. C'est, en quelque sorte, un pouvoir aliéné. Père, frère ou époux, la figure patriarcale du planteur commande la déférence des subordonnés : femmes, enfants et esclaves. À ce propos, l'œuvre de Caroline Lee Whiting Hentz est révélatrice. Critiquant la notion d'infériorité intellectuelle des femmes chère aux idéologues masculins de son époque, elle ne remettra pourtant jamais en question l'autorité masculine, comme l'illustre son roman *Eoline or Magnolia Vale* paru en 1852. Eoline, enfant chérie d'un riche planteur, se fait enseignante de musique dans une

pension pour jeunes filles après avoir tenu tête à son père. Là, pourtant adulée par une ribambelle de fillettes, elle n'aspire qu'à retrouver le confort et la quiétude du toit paternel. Morale de cette histoire ? La place des femmes de l'élite est au foyer. Peu importe la vitalité que l'auteure peut insuffler à son héroïne, ses désirs ultimes seront modulés par la volonté du patriarce. Ce n'est donc pas un hasard si Eoline est orpheline de mère et non de père. Selon la chercheuse Caroline Gonda, la centralité de la relation père-fille dans ce type de romans vise à renforcer l'ordre social. Tout au long du dix-neuvième siècle, la fiction féminine joue ainsi un rôle essentiel dans la socialisation des femmes et dans la construction de l'hétérosexualité (Gonda, 1996 : 212).

Le rapport des femmes sudistes à l'espace domestique n'est-il que soumission, voire qu'aliénation ? C'est malheureusement ce qu'affirmait déjà Caroline Howard Gilman, en 1838, dans la conclusion de *Recollections of a Southern Matron*, version sudiste de son immense succès populaire *Recollections of a New-England Housekeeper* (1835). Alors que la jeune Cornelia vient de raconter pendant plus de deux cent pages, avec humour et légèreté, sa rencontre et son mariage avec l'homme dont elle est amoureuse, la voilà qui met un terme aux années de bonheur au profit de celles du devoir et de l'abnégation. Ces sentiments sont tangibles dans cet extrait où elle parle de son époux :

If the reign of romance was really waning, I resolved not to chill his noble confidence, but to make a steadier light rise on his affections. If he was absorbed in reading, I sat quietly waiting the pause when I should be rewarded by the communication of ripe ideas ; if I saw that he prized a tree which interfered with my flowers, I sacrifice my preference to a more sacred feeling (256).

Si le règne de l'amour déclinait vraiment, je m'étais résolue à ne pas refroidir sa noble confiance, mais plutôt à élever ses sentiments pour qu'ils atteignent une forme plus stable et modérée. S'il était absorbé par la lecture, je m'asseyais silencieusement dans l'attente de la pause pendant laquelle je devais être récompensée par la communication d'idées mûrement réfléchies ; si je voyais qu'il prisait un arbre qui nuisait à mes fleurs, je sacrifiais mes préférences au nom d'un sentiment plus sacré.

Cet épilogue est troublant considérant l'auteure de cette prose. Gilman est, au moment de la rédaction de ce roman, une écrivaine et une éditrice bien en vue de Charleston. Née à Boston dans une famille de la bourgeoisie intellectuelle, elle est l'épouse du révérend unitarien Samuel Gilman et la mère de six enfants (Prenatt, 1999 : 54-55). Malgré une carrière stimulante, cette sudiste d'adoption reste profondément lucide quant à la condition des femmes dans l'Amérique *antebellum*. Voilà sans aucun doute l'essence de ce que l'historienne Joan A. Cashin qualifiait de culture de la résignation — une culture exacerbée par la guerre (Cashin, 1996 : 7-9).

La reconstruction de l'espace domestique sudiste

Énorme rupture historique, la guerre de Sécession (1861-1865) entraîne la déconstruction presque totale de la configuration de l'espace domestique sudiste. Dans un premier temps, le climat d'incertitude occasionné par le déclenchement des hostilités entre le Nord et le Sud accentue l'autorité du patriarce. Défenseur de l'institution particulière, il se dresse, tel un bouclier (pour reprendre la métaphore de Thomas R. Dew), pour préserver ses subalternes de l'adversité. Comme le rappellent George Fitzhugh et les autres apologistes de l'esclavage, en restant soumises, les femmes peuvent exiger des hommes qu'ils les protègent : c'est leur devoir d'obéissance assorti d'un droit de protection. Avec les troupes de l'Union qui envahissent les États rebelles,

cependant, la confiance dans la faculté des hommes de faire office de boucliers protecteurs s'effondre (Faust, 1996 ; Schultz, 1989). Étant l'incarnation architecturale de l'esclavagisme paternaliste sudiste, la Grande Maison surplombant la plantation devient pour l'ennemi l'ultime symbole à anéantir. De nombreuses résidences seront ainsi incendiées, après avoir été pillées. Non seulement l'espace domestique est-il souillé, mais le corps des femmes est parfois violé. Le patriarche célébré dans les pamphlets esclavagistes échoue lamentablement à tenir sa promesse de protection. En outre, la défaite du Sud et l'affranchissement des esclaves signifient la perte d'une main-d'œuvre accomplissant de multiples tâches liées aux industries domestiques, une perte qui bouleverse profondément le rapport des femmes à l'espace dont elles ont la responsabilité. Héritant de la charge de travail qu'assumait parfois une demi-douzaine de serviteurs (couturière, cuisinière, blanchisseuse, valet, etc.), les privilégiées de la défunte institution particulière doivent réapprendre à faire fonctionner leur ménage seules ou avec l'assistance d'un ou de deux employés. Les femmes de l'élite sudiste doivent maintenant se redéfinir : de maîtresses d'esclaves, elles deviennent maîtresses de maison.

Ce nouveau rôle sera enseigné aux femmes du Sud par les livres de cuisine et les manuels d'économie familiale qui se multiplient durant la période de Reconstruction. Après la guerre, ces livres pratiques prennent le relais des romans didactiques sudistes qui tombent alors en désuétude (Moss, 1992 : 220). À leur façon, chacun de ces ouvrages se présente aux ménagères comme un remède pour venir à bout du marasme domestique, comme le laissent entendre les éditeurs de *Mrs. Porter's New Southern Cookery Book* (1871) dans leur préface : « Hoping that our efforts and care may tend to lighten the labors and anxieties of the painstaking housewives throughout our land / Nous espérons que nos efforts et nos soins contribuent à alléger les tâches et les anxiétés des consciencieuses femmes au foyer à travers notre pays » (iv). Très peu exploités à ce jour en histoire sociale, les livres de cuisine constituent une source intéressante pour comprendre l'influence de la guerre civile sur l'espace domestique. Comme le souligne l'historien Alan Grubb, ces ouvrages généralement sous-estimés ont pourtant un potentiel qui dépasse le cadre restreint de l'histoire de l'alimentation (Grubb, 1991). À l'instar des manuels de savoir-vivre, le Sud de la première moitié du dix-neuvième siècle ne génère que de rares livres de cuisine s'adressant spécifiquement à un auditoire régional⁷. Or, avec la profonde rupture des mœurs qu'entraîne la guerre de Sécession, la demande pour une littérature didactique pratique croît et les titres se multiplient. Présentés au lectorat comme étant des outils permettant en quelque sorte de résorber la crise qui secoue les foyers sudistes, ces livres de cuisine enseignent autant de nouvelles recettes que des moyens d'organiser le domestique. Il s'agit là d'un produit littéraire strictement féminin, comme le soulignait Estelle Wood Wilcox dans la préface de son ouvrage *The Dixie Cook-Book* (1883) : « It is a woman's book, compiled and sold by women, and in the interest of women, and will, it is believed, be fully appreciated by all earnest women / C'est un livre de femmes, compilé et vendu par des femmes, dans l'intérêt des femmes et qui, nous le croyons, sera entièrement apprécié par toutes les femmes sérieuses » (vi). De toute évidence, les auteures de cette littérature émergente trouvent auprès

⁷ Parmi les rares livres de cuisine sudistes publiés durant la première moitié du dix-neuvième siècle, on compte Phineas Thorton, *The Southern Gardener and Receipt Book* (1840) et Sarah Rutledge, *The Carolina Housewife, or House and Home* (1847).

des classes moyennes et supérieures sudistes un auditoire réceptif comme l'indiquent les nombreuses rééditions dont font l'objet certains titres. La consommation de solutions standardisées par les femmes de l'élite sudiste marque ainsi un tournant majeur dans leurs habitudes ; auparavant, elles tendaient plutôt à collecter recettes et conseils découpés dans des périodiques pour les coller ensuite dans des cahiers personnalisés.

Guidée par les auteures de livres de cuisine et de manuels d'économie domestique, la transition de maîtresse d'esclaves à maîtresse de maison se fait de façon relativement harmonieuse pour la jeune génération. Mais cette transition est beaucoup plus douloureuse pour les femmes plus âgées qui regrettent amèrement l'organisation domestique antebellum (Censer, 2003 : 67). L'influence conserva-trice de la défaite et les représentations passéistes qu'elle génère transpireront dans l'écriture autobiographique, dans les romans, mais également dans les livres de cuisine. Les auteures de livres pratiques posent ainsi un regard antinomique sur le rapport des femmes à l'espace domestique durant les années les plus prospères de l'esclavagisme. En effet, tout en mettant de l'avant l'esprit d'initiative et la nature laborieuse des maîtresses de plantation, elles glorifient l'oisiveté de la Belle sudiste et l'obéissance absolue au patriarcat. Probablement en réaction à la surcharge de travail que les femmes doivent maintenant assumer, certaines auteures brossent un portrait statique du passé, la féminité de la période d'avant-guerre s'incarnant dans l'indolence, l'oisiveté, voire l'immobilité de la Belle qui trône au salon. Produit culturel à l'instar du roman ou de la poésie, le livre de cuisine contribue ainsi à la fabrication de la mythologie de la Belle sudiste, comme le montre la préface de la réédition de 1870 de Mrs. Hill's Cook Book :

Every mother, wife, and daughter must now become a practical operator in the domestic circle. Each should be emulous to excel in neatness, industry, usefulness and economy. The days for romance have passed, if they ever existed ; the nights for the dreamy visions of elegance and luxury in connection with a life of indolence have suddenly given place to the day of enterprise and industry. A crisis is upon us which demands the development of the will and energy of Southern character. Its prestige in the past gives earnest of a successful future. As woman has been queen in the parlor, so if need be, she will be queen in the kitchen (6).

Chaque mère, épouse et fille doit maintenant devenir une opératrice pratique dans la sphère domestique. Chacune devrait se dépasser pour exceller dans l'ordre, l'industrie, l'utilité et l'économie. Les jours du romantisme sont terminés, s'ils ont jamais existé ; les nuits faites de visions rêveuses de l'élégance et du luxe qui accompagnent une vie d'indolence ont soudainement laissé la place à des jours voués à l'entreprise et à l'industrie. Nous sommes en situation de crise, laquelle demande le développement de la volonté et de l'énergie du caractère sudiste. Son prestige passé est garant de son succès futur. La femme a été la reine du salon ; s'il le faut, elle sera la reine de la cuisine (6).

Derrière est dorénavant le paradis perdu, selon E.W. Warren dans cet extrait qui témoigne qu'à peine quelques années après la fin du conflit fratricide, on étaye déjà la mémoire d'un Sud esclavagiste idéalisé. Avec la glorification de la Belle passive, l'idéal féminin sudiste s'apparente de plus en plus à Marie St-Clare de *La Case de l'oncle Tom* — une figure qu'avaient pourtant énergiquement dénoncée les auteures de romans sudistes, lesquelles avaient notamment insisté sur l'*agency* ou capacité d'agir des femmes blanches dans l'espace domestique. Il n'est pas étonnant, dans ce contexte, de voir l'héroïne

volontaire disparaître progressivement de la littérature sudiste au profit d'un héros patriarcal, le chevalier-plantier, et d'une faire-valoir, la Belle orientalisée.

En ces temps de transition douloureuse où les ressources d'autrefois se sont envolées, faire plus avec moins est l'obsession du livre de cuisine *postbellum*, comme l'indique le sous-titre du manuel de Mrs. Porter : « Companion for Frugal and Economical Housekeepers / *Compagnon de la femme de maison frugale et économe* ». Au sommet de l'échelle des valeurs domestiques sudistes, le faste ostentatoire inhérent au système esclavagiste cède la place à la frugalité selon Estelle Woods Wilcox :

Fortunately it is becoming fashionable to economize, and housekeepers are really finding a pleasure and satisfaction in searching out and seeking to stop the numberless household leaks, and to exercise the thousand little economies which thoughtful and careful women understand so well and practice so gracefully (5).

Heureusement, il devient à la mode d'économiser, et les femmes de maison trouvent un plaisir et une satisfaction réels à découvrir et à colmater les nombreuses fuites du ménage, de même qu'à faire mille petites économies que les femmes prévenantes et prudentes comprennent si bien et pratiquent avec tant de grâce.

Économiser est à l'ordre du jour du Sud de l'après-guerre, qui adhère ainsi à la philosophie domestique nordiste de la première moitié du XIX^e siècle, initiée notamment par l'ouvrage *The Frugal Housewife* (1829) de Lydia Maria Child. Plus que de simples livres de recettes culinaires, ces manuels sont de véritables guides didactiques. Nombre de leurs auteures s'affichent d'ailleurs comme des partisans de l'économie domestique, cette science pour les femmes esquissée par Catherine Beecher dans *A Treatise on Domestic Economy, for the Use of Young Ladies at Home, and at School* (1841). En plus de proposer un éventail de conseils sur le soin des malades, le lavage et la nutrition, certaines vont même jusqu'à donner des indications précises sur l'organisation idéale de quelques pièces de la maison (Rosser, 1895 : 12-13). L'espace domestique est profondément transformé, notamment par la migration de la cuisine, traditionnellement située à l'extérieur dans un bâtiment séparé, vers l'intérieur de la résidence principale (Censer, 2003 : 79). Ces changements témoignent de la ressemblance grandissante entre l'expérience quotidienne des femmes du Nord et du Sud.

Il n'est pas étonnant, dans ce contexte, que certaines auteures se montrent plus revendicatrices quant à l'autorité des femmes sur l'espace domestique : « Home is woman's sphere / *La maison est la sphère de la femme* », pour reprendre les mots de Theresa C. Brown de Caroline du Sud dans son ouvrage *Modern Domestic Cookery : Being a Collection of Receipts Suitable for all Classes of Housewives ; Together with Many Valuable Household Hints* (1871). Elles cherchent ainsi à rééquilibrer la balance des pouvoirs entre les hommes et les femmes, tentant, par le fait même, d'amoindrir l'ascendant du patriarcat sur le foyer. S'appropriant entièrement cet espace qui était jusqu'alors sous autorité masculine, les anciennes maîtresses d'esclaves reconstruisent l'espace domestique sudiste en s'inspirant de conceptions nordistes du domestique.

Comme l'ont noté les historiens de la Reconstruction, la défaite aura en effet une certaine influence conservatrice sur les femmes de l'élite sudiste qui, en grand nombre, aspirent à revenir dans le giron du patriarcat (Rable, 1989 ; Whites, 1995 ; Clinton, 1995). Ce désir d'un retour dans la maison du maître s'explique par la nostalgie du système esclavagiste : la soumission est en effet un moindre mal en période de ruine et de disette. Elles joueront ainsi un rôle prédominant dans l'œuvre de commémoration, après la guerre, d'un Sud chevaleresque et patriarcal afin de restaurer l'ordre *antebellum* et, par extension, de racheter l'honneur des hommes — émasculés par la défaite des États confédérés. Or, cet activisme des femmes à l'extérieur du foyer, que ce soit par l'organisation de cérémonies ou par l'érection de monuments aux anciens combattants, ne devient possible qu'à partir du moment où les femmes du Sud peuvent mettre entièrement en pratique l'idéal domestique. Ayant

dorénavant plus d'influence dans la sphère privée, elles peuvent aspirer à transformer la sphère publique. En dépit de ses accents nostalgiques, la reconstruction *postbellum* de l'espace domestique représente donc une réelle transformation des rapports de genre dans le Sud. Il faudra attendre la deuxième vague féministe au milieu du vingtième siècle pour que les femmes américaines — tant du Nord que du Sud — s'aperçoivent que l'idéal domestique est un leurre ; elles rejetteront alors l'espace domestique comme espace privilégié de pouvoir.

Conclusion

À la fin de cette exploration de la littérature sudiste antebellum et postbellum, certaines conclusions s'imposent. Analyse du discours sur le rapport des femmes à l'espace domestique plutôt qu'examen de l'occupation réelle de la Grande Maison (qu'un corpus strictement littéraire ne permet pas d'appréhender), cet article fait apparaître non pas un, mais plusieurs discours qui se confirment et/ou s'infirment : discours à prétention scientifique, discours religieux, discours propagandiste, discours romanesque, discours didactique, etc. Une minorité d'auteurs véhiculent une conception très restrictive qui condamnerait les femmes à l'immobilité si ce n'était de leur fonction de reproductrice. La majorité, cependant, rejette cette immobilité et présente des solutions de rechange qui élargissent, à différents niveaux, le champ d'action des femmes dans l'espace domestique. Aucun auteur ne remet néanmoins en question l'autorité du planteur sur l'espace domestique — une autorité considérée essentielle au maintien de l'équilibre de la société sudiste, profondément conservatrice.

Reposant sur le devoir de protection du maître, cet ordre est déstabilisé par la guerre. Dépossédé de son cheptel humain et manquant à protéger ses subordonnés, le patriarche semble, à première vue, perdre de son pouvoir sur la Grande Maison. En adoptant une interprétation linéaire de l'histoire, on pourrait supposer que la maîtresse profite de ce recul du maître pour s'appropriier tout l'espace domestique à l'instar de sa consœur nordiste, embrassant ainsi entièrement l'idéal domestique. Cette interprétation, cependant, omet le potentiel de rupture d'un événement de la trempe de la guerre de Sécession. Le backlash sur l'imaginaire sudiste est considérable. Plutôt que de s'affranchir complètement de l'emprise patriarcale, les femmes du Sud postbellum miseront sur le passé, du moins sur le plan idéologique. Elles hésiteront encore un temps avant de s'aventurer dans le sentier inconnu de l'émancipation.

Le paradoxe Marie St-Clare, médiocre incarnation de la féminité sudiste créée par Harriet Beecher Stowe dans La Case de l'oncle Tom, reste donc entier. Modèle pour les apôtres masculins de l'esclavage, contre-modèle pour les auteures de romans propagandistes ou didactiques, elle symbolisera durant des décennies le meilleur et le pire d'une civilisation révolue.

Références

- BARBER, William J. 1999. « Dew, Thomas Roderick », *American National Biography*, vol. 6, New York : Oxford University Press.
- BAYM, Nina. 1993 (1978) *Woman's Fiction : A Guide to Novels by and about Women in America, 1820-70*, Urbana : University of Illinois Press.
- BEECHER, Catherine E. 1841. *A Treatise on Domestic Economy, for the Use of Young Ladies at Home, and at School*, Boston : Marsh, Capen, Lyon and Webb.
- BEECHER, Catherine E. et Harriet Beecher STOWE. 1869. *The American Woman's Home Or Principles Of Domestic Science : Being A Guide To The Formation And Maintenance Of Economical Healthful Beautiful And Christian Homes*, New York : J.B. Ford.
- BODICHON, Barbara Leigh Smith. 1972. *An American Diary, 1857-8*, London : Routledge and Kegan Paul.
- BROWN, Theresa C. 1985 (1871). *Modern Domestic Cookery : Being a Collection of Receipts Suitable for all Classes of Housewives ; Together with Many Valuable Household Hints*, Charleston : Pendleton District Historical and Recreational Commission.
- BUSHMAN, Richard L. 1992. *The Refinement of America : Persons, Houses, Cities*, New York : Alfred A. Knopf.
- BUTT, Martha Haines. 1853. Antifanaticism : A Tale of the South, Philadelphia : Lippincott, Grambo, and Co.**
- CARY, Virginia. 1830 (1828). *Letters to a Young Lady on the Death of her Mother*, Richmond : Ariel Works.
- CASHIN, Joan E. (dir. publ.) 1996. *Our Common Affairs : Texts from Women in the Old South*, Baltimore : John Hopkins University Press.
- CASTAGNA, JoAnn E. 1999. « DUPUY, Eliza Ann », *American National Biography*, vol.7, New York : Oxford University Press, p.136.
- CENSER, Jane Turner. 2003. *The Reconstruction of White Southern Womanhood, 1865-1895*, Baton Rouge : Louisiana State University Press.
- CHILD, Lydia Maria. 1829. *The Frugal Housewife. Dedicated to Those Who are Not Ashamed of Economy*, Boston : Marsh and Capen, and Carter & Hendee.
- CLINTON, Catherine. 1995. *Tara Revisited : Women, War, & the Plantation Legend*, New York : Abbeville Press.
- _____. 1982. *The Plantation Mistress : Women's World in the Old South*, New York : Pantheon Books.
- DEW, Thomas R. 1835, « Dissertation on the Characteristic Differences between the Sexes, and on the Position and Influence of Woman in Society », *Southern Literary Messenger*. vol. 1.
- DUPUY, Eliza Ann. 1862 (1857). *The Planter's Daughter. A Tale of Louisiana*, Halifax : Milner and Sowerby.
- _____. 1855. *The Country Neighborhood*, New York : Harper and Brothers.
- EASTAM, Mary H. 1852. *Aunt Phillis's Cabin ; or, Southern Life as it is*, Philadelphia : Lippincott, Grambo and Co.
- ELKINS, Stanley M. 1976 (1959). *Slavery : A Problem in American Institutional and Intellectual Life*, Chicago : University of Chicago Press.
- EVANS, Sara M. 1991 (1989). *Les Américaines : Histoire des femmes aux États-Unis*, Paris : Belin.
- FAUST, Drew Gilpin. 1996. *Mothers of Invention : Women of the Slaveholding South in the American Civil War*, Chapel Hill : University of North Carolina Press.
- _____. 1977. *A Sacred Circle : The Dilemma of the Intellectual in the Old South, 1840-1860*, Baltimore : John Hopkins University Press.
- FITZHUGH, George. 1854. *Sociology for the South, or the Failure of Free Society*, New York : Burt Franklin.
- FOX-GENOVESE, Elizabeth. 1988. *Within the Plantation Household : Black and White Women of the Old South*, Chapel Hill : University of North Carolina Press.

GALE, Robert L. 1999. « FITZHUGH, George », *American National Biography*, vol.8, New York : Oxford University Press, p. 58-59.

GILMAN, Caroline Howard. 1838. *Recollections of a Southern Matron*, New York : Harper and Brothers.

_____. 1835. *Recollections of a New-England Housekeeper*, New York : Harper and Brothers.

GONDA, Caroline. 1996. *Reading Daughters' Fictions, 1709-1834 : Novels and Society from Manley to Edgeworth*, Cambridge : Cambridge University Press.

GRUBB, Alan. 1991. « House and Home in the Victorian South : The Cookbook as Guide », in *Joy and In Sorrow : Women, Family, and Marriage in the Victorian South, 1830-1900*, sous la dir. de Carol Bleser, New York : Oxford University Press, p. 154-175.

HAYDEN, Dolores. 1981. *The Grand Domestic Revolution : A History of Feminist Designs for American Homes, Neighbourhoods, and Cities*, Cambridge : M.I.T Press.

HEDRICK, Joan D. 1999. « STOWE, Harriet Beecher », *American National Biography*, vol. 20, New York : Oxford University Press, p. 906-908.

HENTZ, Caroline Lee Whiting. 1970 (1854). *The Planter's Northern Bride : A Novel*, Chapel Hill : University of North Carolina Press.

_____. **1852. *Eoline or Magnolia Vale, Philadelphia : T.B. Peterson.***

HERNDON, Mary E. 1853. *Louise Elton : or, Things Seen and Heard. A Novel*, Philadelphia : Lippincott, Grambo and Co.

HILL, Mrs. 1870. *Housekeeping Made Easy : Mrs Hill's New Cook Book : A Practical System for Private Families, in Town and Country*, préface de E.W. Warren, New York : Carleton Publications.

ISAAC, Rhys. 1982. *The Transformation of Virginia, 1740-1790*, Chapel Hill : University of North Carolina Press.

KERBER, Linda K. 1988. « Separate Spheres, Female Worlds, Woman's Place : The Rhetoric of Women's History », *Journal of American History*, vol. 75, n° 1, juin, p. 9-39.

_____. 1980. *Women of the Republic : Intellect and Ideology in Revolutionary America*, Chapel Hill : University of North Carolina Press.

LEAVITT, Sarah A. 2002. *From Catharine Beecher to Martha Stewart : A Cultural History of Domestic Advice*, Chapel Hill : University of North Carolina Press.

MALLOY, Jeanne M. 1999. « HENTZ, Caroline Lee Whiting », *American National Biography*, vol. 10, New York : Oxford University Press, p. 623-624.

MARTINEAU, Harriet. 1835. *Retrospect of Western Travel*, vol. 1, London : Saunders and Otley.

MATTHEWS, Glenda. 1989. *'Just a Housewife' : The Rise and Fall of Domesticity in America*, New York : Oxford University Press.

MCMURRY, Sally. 1988. *Families and Farmhouses in Nineteenth-Century America : Vernacular Design and Social Change*, New York : Oxford University Press.

MCINTOSH, Maria J. 1850. *Woman in America : Her Work and Her Reward*, New York : D. Appleton and Co.

MOSS, Elizabeth. 1992. *Domestic Novelists in the Old South : Defenders of Southern Culture*, Baton Rouge : Louisiana State University Press.

O'BRIEN, Michael. 2004. *Conjectures of Order : Intellectual Life and the American South, 1810-1860*. 2 vol., Chapel Hill : University of North Carolina Press.

PAPASHVILY, Helen Waite. 1956. *All the Happy Endings : A study of the Domestic Novel in America, the Women who Wrote it, the Women who Read it, in the Nineteenth Century*, New York : Harper.

PORTER, M.E. 1973 (1871). *Mrs. Porter's New Southern Cookery Book*, New York : Arno Press.

PRENATT, Diane. 1999. « GILMAN, Caroline Howard », *American National Biography*, vol. 9, New York : Oxford University Press.

RABLE, George C. 1989. *Civil Wars : Women and the Crisis of Southern Nationalism*, Urbana : University of Illinois Press.

ROSS, Frederick Augustus. 1970 (1857). *Slavery Ordained of God*, New York : Haskell House Publishers.

ROSSER, Mrs. Thomas L. 1895. *Housekeepers' and Mother's Manual*, Richmond : Everett Waddey Company.

RUSH, Caroline E. 1852. *The North and South ; or ; Slavery and Its Contrasts, Philadelphia : Crissy and Markley.*

RUSSELL, William Howard. 1863 (1861). *My Diary North and South*, Boston : TOHP Burnham.

RUTLEDGE, Sarah. 1847. *The Carolina Housewife, or House and Home, Charleston : W.R. Babcock.*

RYAN, Mary P. 1982. *The Empire of the Mother : American Writing about Domesticity, 1830-1860*, New York : Haworth Press.

SCHWABB, Eugene L. (dir. publ.). 1973. « An Englishman in South Carolina », *Travels in the Old South : Selected from Periodicals of the Times*, vol. 2, Lexington : University Press of Kentucky.

SCHOOLCRAFT, Mary Howard. 1860. *The Black Gauntlet : A Tale of Plantation Life in South Carolina, Philadelphia : J.B. Lippincott.*

SCHULTZ, Jane E. 1989. « Mute Fury : Southern Women's Diaries of Sherman's March to the Sea, 1864-1865 », in *Arms and the Woman : War, Gender, and Literary Representation*, sous la dir. d'Helen Cooper, Adrienne Munich et Susan Squier, Chapel Hill : University of North Carolina Press, p. 59-79.

SCOTT, Anne Firor. 1995 (1970). *The Southern Lady : From Pedestal to Politics, 1830-1930*, Charlottesville : University Press of Virginia.

SEIDEL, Kathryn Lee. 1985. *The Southern Belle in the American Novel*, Tampa : University of South Florida Press.

SKLAR, Kathryn Kish. 1973. *Catharine Beecher : A Study in Domesticity*, New Haven : Yale University Press.

SMITH, Daniel Blake. 1980. *Inside the Great House : Planter Family Life in Eighteenth-Century Chesapeake Society*, Ithaca : Cornell University Press.

SOBEL, Mechal. 1987. *The World they Made Together : Black and White Values in Eighteenth Century Virginia*, Princeton : Princeton University Press.

STOWE, Charles Edward et Lyman Beecher STOWE. 1911. *Harriet Beecher Stowe : The Story of Her Life*, Boston : Houghton Mifflin Company.

STOWE, Harriet Beecher. 1886 (1852). *La Case de l'oncle Tom*, Paris : Librairie Générale Française.

STOWE, Steven M. 1987. *Intimacy and Power in the Old South : Ritual in the Lives of the Planters*, Baltimore : Johns Hopkins University Press.

THORTON, Phineas. 1840. *The Southern Gardener and Receipt Book, Newark : privately printed.*

TRACY, Susan J. 1995. *In the Master's Eye : Representations of Women, Blacks, and Poor Whites in Antebellum Southern Literature*, Amherst : University of Massachusetts Press.

VLACH, John Michael. 1993. *Back of the Big House : The Architecture of Plantation Slavery*, Chapel Hill : University of North Carolina Press.

WEINER, Marli F. 1998. *Mistresses and Slaves : Plantation Women in South Carolina, 1830-1880*, Urbana : University of Illinois Press.

WEISMAN, Leslie Kanes. 1992. *Discrimination by Design : A Feminist Critique of the Man-Made Environment*, Urbana and Chicago : University of Illinois Press.

- WELLS, Jonathan Daniel. 2003. *The Origins of the Southern Middle Class, 1800-1861*, Chapel Hill : University of North Carolina Press.
- WELTER, Barbara. 1966. « The Cult of True Womanhood », *American Quarterly*, vol. 18, n° 2, p. 151-174.
- WHITES, LeeAnn. 1995. *The Civil War As a Crisis in Gender : Augusta, Georgia, 1860-1890*, Athens : University of Georgia Press.
- WILCOX, Estelle Woods (dir. de publ.). 1883. *The Dixie Cook-Book. Carefully Compiled from the Treasured Family Collections of Many Generations of Noted Housekeepers ; Largely Supplemented by Tested Recipes of the More Modern Southern Dishes, Contributed by Well-Known Ladies of the South*, Atlanta : L.A. Clarkson & Company.
- WRIGHT, Gwendolyn. 1981. *Building the Dream : A Social History of Housing in America*, Cambridge : MIT.
- _____. **1980. *Moralism and the Model Home : Domestic Architecture and Cultural Conflict in Chicago, 1873-1913, Chicago : University of Chicago Press.***
- YOUNG, Jeffrey Robert. 1999. *Domesticating Slavery : The Master Class in Georgia and South Carolina, 1670-1837*, Chapel Hill : University of North Carolina Press.

La place des veuves dans un monde d'hommes : Genre et classe à Charleston, Caroline du Sud, au début du XIX^e siècle

Isabelle Lehuu

En 1809, l'historien David Ramsay prit soin d'inclure un véritable éloge du caractère féminin dans son histoire de la Caroline du Sud. Il souligna non seulement l'attention qu'épouses et mères vouaient à leurs familles, mais aussi la contribution des femmes célibataires qui faisaient leur devoir de filles, de sœurs, d'amies et d'enseignantes. Et surtout, il rendit hommage aux veuves, remarquant que « des maris spéculateurs, intempérants et mauvais gestionnaires servaient les intérêts de leurs familles en mourant et en laissant ainsi leurs veuves assumer la gestion complète de leur fortune » (Ramsay, 1809 : II, 412). Les veuves de Caroline du Sud s'avéraient donc indispensables à la sauvegarde du patrimoine familial et au succès économique des familles aisées, ce qui justifiait, selon Ramsay, une plus grande équité entre fils et filles dans les pratiques successorales.

À une époque où le discours dominant soulignait l'infériorité intellectuelle des femmes et où les lois et coutumes réaffirmaient leur statut de subordonnées, l'admiration que David Ramsay portait aux femmes de sa région sortait quelque peu de l'ordinaire. Déjà dans ses écrits sur la guerre d'indépendance, l'historien sudiste louangeait les femmes patriotes : « Dans cette crise de danger pour les libertés de l'Amérique, les Dames de la Caroline Méridionale se conduisirent avec une magnanimité plus que Spartiate[...] Au fort des conquêtes Britanniques, & lorsque la ruine & l'indigence sembloient devoir être le partage inévitable de tous les partisans fidèles de la cause de l'Amérique, les femmes montrèrent généralement plus de fermeté que les hommes » (Ramsay, 1787 : II, 150-151). Mais le respect que l'historien manifestait à l'endroit des femmes, loin de se limiter aux événements extraordinaires de la révolution américaine, concernait aussi la vie quotidienne de ses proches au début du XIX^e siècle. Très admiratif de son épouse, Martha Laurens Ramsay, dont il publia les mémoires dans une édition posthume en 1811, David Ramsay se fit également le chroniqueur de la participation silencieuse des femmes à la croissance économique et au développement des familles dans les décennies de la jeune république jeffersonienne (Ramsay, 1811 ; Gillespie, 2001).

Dès le tournant du siècle, David Ramsay devint une figure centrale de la communauté intellectuelle de Charleston, bien qu'il ne jouât qu'un rôle mineur en politique, étant sans doute marginalisé de par ses positions libérales sur la question de l'esclavage, en plus de ses origines, lui qui n'était pas de la Caroline du Sud, mais de la Pennsylvanie. Historien, écrivain, mais aussi médecin et membre actif de plusieurs sociétés savantes, Ramsay demeure un témoin extraordinaire de son temps (Shaffer, 1991 : 3-6 ; O'Brien, 1994). S'il « manquait de jugement dans les affaires du monde », pour reprendre l'expression de Robert Y. Hayne lors de son oraison funèbre, c'est que l'intellectuel Ramsay fut fortement endetté à la suite de mauvaises transactions financières et des frais liés à la publication coûteuse de ses écrits. Forcé finalement d'hypothéquer la plupart de ses biens immobiliers et de vendre sa plantation de soixante-neuf acres, David Ramsay meurt assassiné par un fou qu'il avait tenté de soigner (Bailey, 1981 : 503)¹. Les biographes retiennent surtout le fait que Ramsay a connu des difficultés financières, mais ils auraient dû souligner aussi la perspicacité avec laquelle il sut reconnaître la part importante que jouaient les femmes dans la société. Sans aller jusqu'à promouvoir la fin des distinctions de genre et la participation des femmes à la sphère publique, Ramsay n'en appréciait pas moins le jeu du hasard qui faisait succéder à des planteurs indolents et endettés leurs veuves industrielles et productrices de

¹ En 1797, Ramsay devait 97 204 \$ à son beau-frère, Henry Laurens Jr. et, en 1798, il dut déclarer faillite. Selon le recensement fédéral de 1790, Ramsay était propriétaire de six esclaves, mais il semblait en avoir seize au moment de sa faillite.

richesses. De plus, le portrait qu'il fit des veuves de la Caroline du Sud a la particularité de correspondre à un moment historique où les veuves avaient un poids démographique important et, par conséquent, une visibilité accrue dans la société de l'époque.

En écho au témoignage de l'historien David Ramsay, ce chapitre veut cerner la place qu'occupaient les veuves dans une société régie par des hommes et saisir la particularité de leur expérience par rapport à celle des autres femmes. Les traces qu'ont laissées plusieurs veuves dans les sources documentaires de la Caroline du Sud du début du XIX^e siècle limitent nos références à l'élite sociale blanche. Mais bien qu'elles soient fragmentaires, ces archives permettent d'explorer l'histoire du veuvage féminin à l'échelle régionale et de remettre en question la soi-disant invisibilité des femmes de cette époque. Comme ailleurs en Amérique du Nord et en Europe, les représentations du veuvage féminin offraient surtout des images de désolation et de précarité. Cependant, les stéréotypes de veuves esseulées, vieilles, acariâtres, pauvres, ou encore ceux de la veuve joyeuse, qui ont été véhiculés à travers les âges, masquent une autre réalité historique : celle d'une catégorie de femmes que leur statut de veuves distinguait de la majorité silencieuse des épouses et mères, sans pour autant les élever au même rang que les hommes dans la société patriarcale du XIX^e siècle. La présente étude examine le cas de jeunes femmes devenues chefs de famille à la suite de la perte de leur époux et se retrouvant à la tête d'exploitations agricoles ou commerciales. Les histoires singulières de ces veuves du Sud des États-Unis permettent ainsi de documenter un volet de l'histoire des femmes trop longtemps négligé ou incompris.

Une historiographie récente

Les recherches historiques sur le veuvage, aussi bien en Amérique du Nord qu'en Europe, ont été peu nombreuses et datent seulement des vingt-cinq dernières années. Certes, veuves et veufs avaient déjà fait l'objet d'importantes enquêtes de démographie historique au cours des années 1970 (Goody, Thirsk et Thompson, 1976 ; Van Tassel, 1979). Mais pour les historiens et les historiennes, comme pour les contemporains qui avaient relégué la veuve et l'orphelin aux organismes de charité, les veuves restaient cloîtrées dans la marginalité tant de l'histoire socio-économique que de l'histoire des femmes. Toutefois, au cours des années 1980, plusieurs études, notamment en histoire de l'Europe moderne, ont offert de nouvelles perspectives, comme par exemple les travaux d'Olwen Hufton sur les veuves et les vieilles filles de France et de Grande Bretagne (1984). L'indépendance du veuvage a alors été comparée aux contraintes du mariage et, contrairement aux femmes mariées, les veuves sont apparues comme des sujets historiques bénéficiant d'une visibilité inhabituelle.

Du côté américain, le développement des recherches en histoire des femmes dans les années 1980 a aussi été accompagné d'études ponctuelles sur le veuvage féminin, comme par exemple l'analyse des droits de propriété des femmes des colonies anglaises, de Marylynn Salmon (1986), ou l'étude sur les femmes libres de Suzanne Lebsock, portant sur le cas de Petersburg en Virginie pendant la première moitié du XIX^e siècle (1985). Nous reviendrons sur les conclusions de ces auteures et leur pertinence pour le cas spécifique des veuves de Caroline du Sud. Mais il restait encore beaucoup d'archives à dépouiller pour comprendre le statut des veuves dans leur diversité sociale, régionale et chronologique. Selon Anne Firor Scott, une des pionnières de l'histoire des femmes sudistes, une étude des veuves s'imposait, laquelle inclurait notamment les veuves de planteurs qui avaient réussi à développer leurs plantations avec beaucoup de succès. Les contacts que ces femmes entretenaient avec le monde extérieur, le monde masculin des affaires, avaient même encouragé de fortes personnalités chez certaines veuves, voire un intérêt pour la politique (Scott, 1984 : 189n). Anne Firor Scott a par ailleurs brossé le portrait d'Eliza Lucas Pinckney, l'incontournable femme planteur du XVIII^e siècle, dont la correspondance révèle à la fois le personnage public et la vie privée (Scott, 1979 ; Pinckney, 1997 ; Basket, 1971). Eliza Lucas, née en 1723 à Antigua et éduquée en Angleterre, assumait en l'absence de son

père, qui était un militaire, la responsabilité des plantations familiales en Caroline du Sud. En 1744, elle épousa l'avocat Charles Pinckney, un veuf de quarante-cinq ans ; mais après quatorze ans de mariage, elle devint veuve à l'âge de trente-cinq ans et le resta jusqu'à sa mort à soixante-dix ans². Reconnue pour avoir introduit avec succès la culture d'indigo en Caroline du Sud dans les années 1740, Eliza Lucas Pinckney sert aussi de modèle patriotique à la fin du XVIII^e siècle, ayant réussi simultanément à exploiter les terres familiales et à éduquer toute sa famille, y compris des leaders politiques de la période révolutionnaire (Coon, 1976 ; Fryer, 1998).

Outre Eliza Lucas Pinckney, dont le parcours est singulier, la Caroline du Sud coloniale connut nombre de veuves, en commençant par Affra Harleston Coming, veuve et planteur dans le comté de Berkeley, dans la région littorale, de 1695 à 1698 (Anzilotti, 1997 : 244-246). Mais le veuvage féminin n'affectait pas que la classe des planteurs. La ville coloniale de Charleston comprenait évidemment bien des veuves parmi ses résidents. Par exemple au XVIII^e siècle, les veuves entrepreneurs Elizabeth Timothy et Ann Timothy continuèrent de faire marcher la principale imprimerie de la colonie sudiste, assurant la publication de la *South Carolina Gazette* après la mort de Louis Timothy en 1738, puis celle de son fils, Peter Timothy, en 1782 (King, 1992 : 169-197, 245-273 ; Humphrey, 1999 ; Dunn, 1999)³. Cependant, c'est surtout la problématique des femmes propriétaires terriennes qui a plus récemment retenu l'attention des historiennes du veuvage féminin dans le Sud des États-Unis, qu'il s'agisse de la période coloniale ou de la première moitié du XIX^e siècle.

Ainsi, Cara Anzilotti a montré, dans une étude des femmes et du patriarcat dans la colonie de Caroline du Sud, que les veuves qui dirigeaient des plantations n'ont pas opté pour l'autonomie individuelle et l'indépendance qui s'offraient à elles, mais ont plutôt choisi d'appuyer l'organisation patriarcale de leur société afin de favoriser l'ascension sociale de leur famille (2002). Appelées à gérer la propriété du défunt mari et à éduquer de jeunes enfants jusqu'à l'âge adulte, les veuves des planteurs du littoral carolinien au XVIII^e siècle servaient simplement de trait d'union entre deux générations d'hommes. Et si elles ont parfois franchi les limites traditionnelles imposées à leur sexe en participant au pouvoir économique, elles n'ont, selon Anzilotti, jamais abandonné la place qui était la leur dans la société patriarcale et n'ont nullement remis en question la domination d'une élite blanche et mâle de planteurs (2002 : 5).

De même, dans son étude des femmes maîtresses de plantations au cours de la période *antebellum* en Virginie, en Caroline du Nord et du Sud et en Géorgie, Kirsten E. Wood a décrit des veuves esclavagistes qui étaient perçues simultanément comme des femmes dans une société patriarcale, des propriétaires dans une société esclavagiste et des nanties dans une économie inégale (Wood, 2004 : 6-11). Par leur veuvage, ces femmes de la classe des planteurs ont acquis une autorité qui mêlait féminité et esclavagisme, et les plaçait, en dépit de leur sexe, au-dessus non seulement des enfants et des esclaves, mais aussi des hommes blancs non esclavagistes. Elles avaient alors le pouvoir d'acheter, de vendre ou encore de punir leurs esclaves ; elles pouvaient tout aussi bien congédier un régisseur, augmenter un loyer, annuler une hypothèque et même poursuivre en justice ceux qui avaient empiété sur leurs terres. Néanmoins, Wood démontre que ces femmes ont assimilé non seulement les distinctions de classe et de race, mais aussi l'inégalité de genre qui était au cœur de la définition hiérarchique de la société sudiste du XIX^e siècle. Loin de revendiquer des droits en tant que femmes, leur comportement était essentiellement conservateur et elles ont préféré préserver leur identité de dames privilégiées, bénéficiant ainsi de la protection des hommes esclavagistes (Wood, 2004 : 157 ; Wood, 2000).

² Eliza Lucas Pinckney meurt le 26 mai 1793.

³ Carol Sue Humphrey, « Timothy, Ann » v. 21, p. 688-689 et Elizabeth E. Dunn, « Timothy, Elizabeth » v. 21, p. 689-690. In *American National Biography*, sous la dir. de John A. Garraty et Mark C. Carnes. New York : Oxford University Press.

Il ressort de ces études récentes sur les femmes planteurs une certaine ambiguïté quant au comportement des veuves. Complices du pouvoir patriarcal et esclavagiste, les veuves de la classe possédante opéraient dans un monde d'hommes tout en maintenant leur identité de femmes. Dans le contexte de leur soumission à l'autorité patriarcale des hommes blancs esclavagistes, on peut cependant distinguer les interstices d'une histoire où les rapports de pouvoir entre hommes et femmes étaient mitigés par des rapports de classe et de race. C'est pourquoi la présente étude s'attarde à dépouiller les faits et gestes de quelques veuves qui, sans publiquement remettre en question l'autorité patriarcale, révèlent néanmoins des comportements différents, des pratiques féminines. Leurs actions indiquent un autre mode de pensée et des initiatives ponctuelles visant à négocier les limites du statut de subordonnées qui était associé à leur sexe. C'est dans le silence des sources documentaires et sous l'apparence d'une soumission à l'idéologie dominante du Sud esclavagiste et paternaliste que l'on devra rechercher les traces furtives de la parole affirmative des veuves.

Si, par ailleurs, les travaux de Cara Anzilotti et de Kirsten E. Wood suggèrent des parallèles importants entre la période coloniale des XVII^e et XVIII^e siècles et la période *antebellum* du milieu du XIX^e siècle, la situation des veuves reste floue au cours de la période de la jeune république américaine. Anzilotti souligne que les circonstances démographiques favorables à l'autonomie des veuves au XVIII^e siècle, en raison de la morbidité de la société coloniale sudiste, font place à une affirmation du pouvoir patriarcal au début de la période nationale, lorsque le taux de mortalité décroît⁴. De son côté, Kirsten E. Wood met l'accent sur les années 1840 et 1850 pour faire ressortir la complicité des veuves maîtresses de plantations et des leaders masculins de la classe des planteurs. Notre étude des veuves de Charleston dans les premières décennies du XIX^e siècle permettra ainsi d'explorer comment des femmes privées d'époux ont agi dans une société en mutation et ce, entre les périodes étudiées par ces deux historiennes. Car la période nationale de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle semblait tout aussi propice à l'indépendance des veuves, qui dérogeaient à la division des rôles genrés dans la société sudiste.

Rendre visibles les femmes invisibles a été la mission initiale des praticiens et praticiennes de l'histoire des femmes. Par contraste, la visibilité des veuves soulève la question de leur représentativité. En effet, les fragments de vie de veuves que l'on peut déchiffrer dans les archives laissent entrevoir l'histoire de femmes relativement moins invisibles que la plupart de celles qui, par le mariage, vivaient dans l'ombre d'un homme. Si les veuves vivaient dans l'ombre d'un défunt et restaient subordonnées à ses dernières volontés, elles n'en retrouvaient pas moins une identité juridique propre, dont étaient privées les femmes mariées. Alors que selon le droit commun, toute femme était sous la couverture légale d'un mari (*feme covert*) ou dépendait d'un père avant son mariage, seul le décès d'un mari « libérait » une femme et lui donnait une individualité aux yeux de la loi (*feme sole*). C'est donc par le veuvage que quelques-unes des femmes du passé sont devenues visibles dans les textes, et par suite visibles pour les historiens et les historiennes.

Autrement dit, de par leur statut particulier du point de vue juridique, les veuves constituaient une catégorie de femmes à part. Des femmes dans le veuvage pour la plus grande partie de leur vie adulte, mais aussi des mères. Des femmes silencieuses, comme beaucoup d'autres, mais aussi des chefs de famille avec des responsabilités économiques et une visibilité juridique. Des femmes sans maître, séparées des autres femmes, sans être égales aux hommes de leur classe. Et des maîtresses femmes qui exerçaient une relative autorité sur des êtres appartenant à des catégories sociales inférieures, libres ou esclaves.

⁴ Le changement est analogue à la distinction que Lois Green Carr et Lorena S. Walsch firent entre les premiers colons de la Baie du Chesapeake et les générations postérieures, dont la stabilité démographique est couplée à l'essor du patriarcat. Voir « *The Planter's Wife* » (1977).

Les chiffres du veuvage féminin à Charleston

Tout tableau du veuvage féminin dans la ville portuaire de Charleston doit d'abord s'appuyer sur les sources traditionnelles de la démographie historique pour donner une mesure du poids démographique que constituaient les veuves au XIX^e siècle, avant de reconstituer le vécu quotidien de quelques individus. Dans leur étude statistique du recensement local de 1848, J.L. Dawson et H.W. DeSaussure ont comptabilisé le nombre de femmes célibataires, mariées ou veuves à Charleston. Sur un total de 4 756 femmes blanches de quinze ans ou plus, on comptait 1 760 célibataires, 2 119 femmes mariées et 877 veuves, soit plus de 18 % (Dawson et DeSaussure, 1849 : 27)⁵. À partir des mêmes données du recensement, les historiens Jane H. Pease et William H. Pease ont choisi, dans une étude comparée de Charleston et de Boston dans la première moitié du XIX^e siècle, de ne comptabiliser que les femmes âgées de vingt ans ou plus. Cela les amène à conclure à une proportion de veuves qui dépasse le cinquième de la population féminine blanche à Charleston, une proportion par conséquent bien supérieure à celle de Boston qui ne comptait, à la même époque, que 11 % de veuves (Pease et Pease, 1990 : 11, 172n)⁶. Selon les Pease, l'écart entre Charleston et Boston était dû au fait que les femmes blanches de Caroline du Sud se mariaient plus jeunes, avec des hommes plus âgés que leurs consœurs nordistes (1990 : 11). Elles étaient alors plus susceptibles de connaître le veuvage dès qu'elles entraient dans la trentaine⁷.

Pourtant, il n'y avait pas toujours cette différence d'âge entre les époux. Les causes du veuvage étaient d'ailleurs multiples. Le taux de mortalité, déjà élevé à l'époque coloniale, augmenta durant la guerre d'indépendance, alors que la Caroline du Sud servait de champ de bataille révolutionnaire. Les conséquences démographiques du conflit continuèrent aussi de se faire sentir dans les premières décennies du XIX^e siècle (Salmon, 1982). De plus, il faut prendre en compte le climat malsain de l'État sudiste et les épidémies chroniques de fièvre jaune pour expliquer l'importance de la mortalité et la fréquence du veuvage à Charleston⁸. Dawson et DeSaussure ont d'ailleurs souligné l'écart important qui existait entre les 877 veuves et la minorité de 180 veufs. Pour la période de 1822 à 1848, le taux de mortalité était supérieur de 12 % pour la population mâle, l'écart étant encore plus significatif si l'on considère uniquement la population blanche (Dawson et DeSaussure, 1849 : 27, 210, 213).

Pour ce qui est des années antérieures à 1848, les recensements sont loin de permettre un comptage des veuves à Charleston, et il est donc difficile de dégager l'évolution du veuvage dans le temps. Les recensements décennaux révèlent simplement un décompte par sexe et par race, avec parfois un découpage par groupes d'âge. De plus, avant 1820, ils ne précisent ni le sexe, ni l'âge de la population noire, tandis que le premier recensement fédéral de 1790 ne distingue que l'âge des hommes, et non celui des femmes. Par exemple, lors du recensement de 1800, la population de Charleston comprenait 10 843 Afro-Américains, incluant 1 024 Noirs libres et 9 819 esclaves, face à 9 630 Blancs (Dawson et DeSaussure, 1849 : 3)⁹. La ville portuaire, à l'image de l'État de Caroline du Sud, était donc

⁵ Pour une critique de ce recensement en comparaison du recensement fédéral de 1850, voir Anne W. Chapman, « Inadequacies of the 1848 Charleston Census ».

⁶ À partir des données de Dawson et DeSaussure, les Pease ont comptabilisé un total de 4108 femmes blanches âgées de 20 ans ou plus, comprenant 1 173 célibataires, 2 058 femmes mariées et 877 veuves.

⁷ Marylynn Salmon a aussi souligné le jeune âge des défunts et des veuves à l'époque coloniale : voir *Women and the Law of Property*, p. 157.

⁸ On notera cependant que les victimes de la fièvre jaune étaient surtout des personnes qui n'étaient pas de la région et qui n'avaient pas l'immunité des habitués de la région. C'est pourquoi la *yellow fever* est souvent appelée *Stranger's fever*. Il y eut vingt-cinq épidémies de fièvre jaune entre 1800 et 1860. Les pages suivantes souligneront la coïncidence des années d'épidémies avec le veuvage de plusieurs femmes de Charleston, même si l'information est insuffisante pour déterminer la cause du décès de leurs maris respectifs.

⁹ Pour d'autres données du recensement de 1800, voir Walter J. Fraser, Jr., *Charleston ! Charleston !*, p. 186, 189.

majoritairement noire. Le nombre de femmes blanches de Charleston, toutes catégories d'âge confondues, s'élevait à 4 599 en 1800, et était inférieur au nombre total d'hommes qui atteignait 5 031. Si l'on exclut les enfants, le nombre de femmes âgées de plus de 16 ans atteignait 3 278. Le nombre des femmes était inférieur à celui des hommes dans toutes les catégories, à l'exception des personnes âgées de plus de 45 ans, catégorie où le nombre de femmes (464) continue de dépasser celui des hommes pour tous les recensements des décennies suivantes (Dawson et DeSaussure, 1849 : 12-13). Ce même recensement de 1800 totalisait, outre 43 chefs de familles de Noirs libres dont les noms sont omis, 2 186 chefs de familles blanches, dont 388 ou 18 % étaient des femmes, vraisemblablement des veuves (Hagy, 1992 : 60).

Outre les recensements décennaux qui, selon les années, permettent de dégager un portrait des diverses catégories d'âge dans la population féminine blanche, les annuaires de la ville de Charleston offrent des données complémentaires sur l'existence d'un nombre important de veuves dans la ville portuaire. Par exemple, dans les annuaires de 1790, 1794 et 1796, les femmes représentaient 13 à 14 % des chefs de familles et de commerces répertoriés. Elles étaient en grande majorité veuves même si, d'une année à l'autre, elles étaient tantôt identifiées par leur activité professionnelle, tantôt comme veuves, tantôt sans aucune autre indication que leur nom. Par exemple, dans l'annuaire de 1796, parmi les 166 noms de femmes sur un total de 1255 noms, on trouve 121 veuves, une tenancière de maison close et 44 femmes sans activité professionnelle. En 1801, par contre, 309 femmes figurent dans un annuaire de 1978 chefs d'établissement, soit près de 16 % d'entre eux, et parmi celles-ci on dénombre 109 veuves et 103 femmes identifiées par leur profession, très probablement celle de leur défunt mari dans certains cas (Hagy, 1992 : 48-49, 72-73). L'inclusion des veuves selon leur catégorie d'État civil ou leur statut socioprofessionnel ne permet cependant pas une comparaison systématique dans le temps, car les auteurs des annuaires, qui variaient d'une année à l'autre, n'appliquaient pas les mêmes grilles. En outre, il faut préciser que ces annuaires n'incluaient pas les Noirs libres de Charleston.

En dépit de toute l'incertitude qui entoure les chiffres, la proportion des veuves était importante à Charleston, Caroline du Sud, de la fin du XVIII^e siècle au milieu du XIX^e siècle, et variait entre 18 et 20 %. Cette proportion de près d'un cinquième de la population féminine contribue à la quasi-normalisation du statut de veuves. En retour, les documents municipaux témoignent de la visibilité des veuves dans la vie sociale et économique de Charleston, particulièrement comme logeuses ou enseignantes, deux activités « légitimes » auxquelles les veuves dans le besoin avaient recours, comme David Ramsay l'avait remarqué (1809 : II, 400). Si ces données se limitent à la population blanche et ne permettent pas d'évaluer le veuvage des femmes noires, elles témoignent cependant de l'existence d'un groupe social significatif, qui correspond à un pourcentage important de la population féminine et constitue une catégorie à part de l'histoire des femmes¹⁰.

Les sources juridiques du veuvage féminin

Cependant, l'expérience du veuvage ne peut se résumer à une simple réalité démographique. Elle est aussi le fait d'un contexte juridique particulier. Mais si le statut de la veuve est synonyme d'émancipation juridique, c'est probablement moins le fruit des lois de succession que celui des pratiques successorales. Dans son étude pionnière de l'histoire des femmes sudistes dans les années 1930, Julia Cherry Spruill a indiqué qu'à l'époque coloniale, les procédures de succession attribuaient un tiers des biens du défunt à sa veuve, mais spécifiaient la perte éventuelle de ces biens en cas de remariage (1938 : 215). Puis, dans une étude comparée des droits de propriété dans les colonies anglaises, Marylynn Salmon a rappelé que les veuves recevaient le tiers des biens immobiliers, mais

¹⁰ Kirsten Wood a également souligné les limites de ses recherches pour documenter la situation des veuves afro-américaines, voir *Masterly Women*, p. 4, 200n.

uniquement en usufruit jusqu'à leur mort (1986 : 141). Dans le cas d'un mariage sans enfant, la veuve avait droit à la moitié des biens du défunt. Néanmoins, une veuve n'avait le droit ni de vendre, ni d'hypothéquer la propriété foncière, qui revenait ultimement aux héritiers. Par contre, en matière de propriété personnelle, c'est-à-dire la propriété d'esclaves, une veuve pouvait hériter d'un tiers des biens de son mari et en avait la propriété absolue : elle pouvait alors en disposer à son gré ou même les vendre, à condition bien sûr que le défunt n'ait pas laissé de dettes (Salmon, 1986 : 156-160, 168-172).

Alors que les textes juridiques stipulaient cette limite d'un tiers, Alexander Keyssar et Linda E. Speth ont remarqué, pour le Massachusetts et la Virginie respectivement, que les veuves recevaient souvent plus que le tiers qui leur était alloué par la loi (Keyssar, 1974 ; Speth, 1982). La Caroline du Sud ne faisait pas exception, même si elle fut la dernière à éliminer, en 1791, le privilège masculin, cette clause de double portion pour les fils aînés que presque toutes les colonies anglaises avaient substituée aux lois de primogéniture de la mère patrie dès le XVII^e siècle (Salmon, 1986 : 142). D'ailleurs, pour John E. Crowley, le changement juridique de 1791 ne fit qu'entériner un siècle de décisions individuelles, telles que reflétées dans les sources testamentaires (1984). Dans ses travaux sur les pratiques testamentaires de Caroline du Sud, Crowley montre que contrairement à une tradition anglaise de transmission de propriété de type patriarcal, qui privilégie la filiation masculine des biens fonciers, les lois de succession de Caroline du Sud ne vont pas discriminer les filles. De plus, d'autres types de propriété, comme celle des esclaves et des commerces, vont concurrencer la primauté de la terre (Crowley, 1984 & 1986).

La spécificité des États esclavagistes comme la Caroline du Sud conférait aux femmes de l'élite possédante le droit de propriété de biens meubles, soit la propriété d'esclaves, voire dans certains cas la propriété immobilière. Toutefois, les procédures de succession pouvaient inclure des clauses qui décourageaient le remariage, par peur du transfert de propriété, car une veuve remariée retombait sous la couverture légale de son deuxième mari. Une veuve disposant de biens en douaire ou en héritage choisissait souvent de ne pas se remarier, et ce quelque soit son âge, à moins de préciser dans un contrat de mariage la protection des biens hérités d'un premier mariage ou de sa famille. Ainsi, dans son étude de Petersburg en Virginie, Suzanne Lebsock a mis en évidence un écart entre les veuves aisées qui renonçaient à un deuxième mariage, et les veuves d'origine plus modeste qui avaient beaucoup plus tendance à se remarier (1985 : 26-27). De même, Catherine Clinton a souligné le faible taux de remariage des maîtresses de plantations sudistes, soit seulement sept pourcent, ce qui confirme l'indépendance des veuves (1982 : 78). Ainsi, l'émancipation juridique qui était associée au veuvage n'éliminait pas les contraintes économiques. Et même les veuves de familles aisées pouvaient voir leur statut limité par les clauses des testaments et les provisions spécifiques à leur contrat de mariage.

Dans le cas spécifique de la Caroline du Sud, le faible taux de remariage des veuves dès l'époque coloniale ne s'expliquerait ni par les contraintes imposées par le défunt, ni par le manque de prétendants du sexe opposé, mais bien par le choix de femmes qui ne voulaient pas renoncer à l'autonomie relative acquise par le veuvage (Anzilotti, 2002 : 98-99). De même, au début du XIX^e siècle, on retrouve des veuves propriétaires de plantations qui choisirent de ne pas se remarier, en dépit de leur veuvage précoce. C'est le cas de Juliet Georgiana Elliott, veuve à vingt-huit ans, qui vécut jusqu'à l'âge de soixante-douze ans sans se remarier. Née en 1778 dans la classe des planteurs du littoral carolinien, Juliet Georgiana Elliott était la dixième enfant de Robert Gibbes et de Sarah Reeve, propriétaires de la plantation Peaceful Retreat sur John's Island, au sud de Charleston. Elle épousa Barnard Elliott en 1798, mais ce dernier mourut en 1806 à l'âge de vingt-neuf ans¹¹. Juliet Georgiana

¹¹ Barnard Elliott était le seul fils du colonel révolutionnaire Barnard Elliott. Il est pertinent de noter que Juliet et Barnard Elliott avaient juste un an de différence et que, donc, la différence d'âge n'était nullement un facteur de veuvage. L'information biographique sur Juliet Elliott est tirée de Henry S. Holmes, « Robert Gibbes », p. 84. Holmes donne le 15 mai 1798 comme date de mariage, mais l'annonce étant faite le 24 mars 1798 pour le 15 du mois, il faut vraisemblablement

Elliott se retrouve donc veuve après seulement huit ans de mariage, avec de jeunes enfants et enceinte¹². La jeune veuve, qui avait fait le traditionnel Grand Tour en Europe avec sa sœur à peine trois ans plus tôt¹³, devint ainsi le chef de famille et le resta jusqu'à sa mort en 1850¹⁴.

Le cas de Juliet Elliott est intéressant, car malgré la générosité des dernières volontés de son mari, elle refuse la communauté de biens et réussit à négocier son indépendance juridique et économique. Déjà héritière de nombreux esclaves par le testament de son père, Robert Gibbes, Juliet Elliott avait gardé sa propriété séparée par un contrat de mariage et plusieurs amendements à la suite de la division de la succession de son père en février 1800. Ainsi, 51 esclaves échappaient au contrôle de son mari et restaient à l'emploi de ses frères¹⁵. Outre la portion de propriété personnelle héritée de son père, une autre servitude du contrat de mariage en date du 8 avril 1800 donnait à Juliet Elliott une propriété foncière, à savoir une maison située sur George Street à Charleston, où elle pouvait employer des esclaves de son mari pour tenir la maison. C'est d'ailleurs la résidence urbaine qu'elle continua d'occuper après la mort de celui-ci.

Une fois veuve, Juliet Elliott devait recevoir bien plus que le tiers prévu par la loi. Selon le testament de Barnard Elliott, son épouse recevrait la moitié de ses biens, l'autre moitié devant être partagée entre ses enfants. L'héritage de la veuve était cependant conditionnel à ce qu'elle accepte d'inclure dans ces biens à partager la part inscrite dans son contrat de mariage. Au cas où elle refuserait, elle pourrait jouir de ses propres biens, tandis que l'entière propriété du défunt serait divisée entre les enfants. Par ailleurs, le testament de Barnard Elliott stipulait qu'il lui permettait néanmoins d'utiliser sa propre main d'œuvre, simultanément avec celle de ses enfants, sur les terres dont héritaient ses enfants¹⁶.

Il appert que la veuve Elliott choisit de ne pas inclure les biens inscrits préalablement dans son contrat de mariage, sans doute en raison du capital important qu'ils représentaient, mais peut-être aussi à cause du jeune âge de ses enfants. Quelques années plus tard, le contrat de mariage de sa fille aînée, Adelaide, souligne cette séparation de biens entre Juliet et Barnard Elliott, stipulant qu'Adelaide Elliott Gibbes hérite d'un quart des biens de son père (terres de la paroisse de Saint Bartholome et portion des 80 esclaves) et qu'elle recevra un quart de la propriété en esclaves de sa mère à la mort de cette dernière, en vertu du contrat de mariage de 1800 entre ses parents¹⁷.

Ainsi, les sources juridiques du veuvage féminin telles que les lois de succession gagnent à être confrontées aux sources économiques disponibles pour saisir la réalité vécue par les veuves et évaluer comment elles ont pu négocier plus du tiers prévu par la loi.

lire le 15 mars 1798. Voir Register, « Marriage and Death Notices », p. 41.

¹² Le testament de Barnard Elliott fait référence à l'enfant que portait son épouse : voir *Wills*, vol. 30, 1016-17. En effet, Lewis Gibbes Elliott naît le 9 janvier 1807. Deux enfants sont morts en bas âge (en 1800 et 1804) et quatre sont mentionnés dans son testament (Barnard Smith, né en 1804, Adelaide née en 1801 et Juliet Georgina née en 1805 et Gibbes L. Elliott). Voir *Elliott Family, Miscellaneous Manuscripts*, Charleston Library Society ; *Will of Juliet G. Elliott*, Will Book, vol. 45, p. 705.

¹³ C'est à l'occasion de son séjour en Angleterre en 1803 que John Russell fit son portrait (McInnis, 1999 : 178 ; Severens, 1977 : 73).

¹⁴ *Will of Juliet G. Elliott*, Will Book, vol. 45, p. 705. Le testament est homologué le 15 juin 1850. Son fils Barnard Smith Elliott et sa fille Adelaide Elliott Gibbes étaient les exécuteurs de son testament, mais à la suite de la mort de Barnard S. Elliott le 2 décembre 1850, Adelaide Gibbes devient la seule exécutrice le 11 décembre 1850 : voir Richard J. Bryan, « Epitaphs », p. 70.

¹⁵ Pour le contrat de mariage, voir *Marriage Settlement*, 15 Mars 1798, Book 3, p. 254-257. En 1798, seulement onze noms d'esclaves étaient inscrits. Par contre, en 1800, une liste de 51 esclaves est incluse. Voir Barnard Elliott, Juliet Georgiana Elliott, Robert Gibbes & Lewis Gibbes (April 7, 1800), *Marriage Settlements*, South Carolina Department of Archives and History, Book 5, p. 432-433.

¹⁶ Testament de Barnard Elliott, dans *Wills*, vol. 30, p. 1016.

¹⁷ *Marriage Settlement*, 28 janvier 1817, Book 7, p. 13.

Les sources économiques du veuvage féminin

De par leur statut juridique et leur identité propre devant les tribunaux, les veuves appartenait à une catégorie sociale distincte de la majorité des femmes. Leur voix, si discrète soit-elle, les séparait des autres femmes qui étaient tenues au silence par le mariage. À cette distinction au sein de la catégorie des femmes s'ajoutait une distinction de genre. Les veuves, même si elles bénéficiaient d'un droit d'autoreprésentation, constituaient néanmoins une catégorie à part, séparée des hommes. Ainsi, la bibliothèque sociale de Charleston, dont les registres d'emprunt nous ont permis de découvrir l'existence de plusieurs veuves, comprenait bon an, mal an entre vingt et trente veuves parmi ses quelques 250 actionnaires. Les procès-verbaux de la bibliothèque relèguent les veuves à une catégorie particulière, au même titre que les *country members* ou participants saisonniers qui ne résidaient à Charleston que pendant les mois d'été et les fêtes hivernales. Veuves et saisonniers ne payaient donc que quatre dollars dans les années 1810, et six dollars dans les années 1820, tandis que les membres réguliers payaient une cotisation annuelle de dix dollars¹⁸.

Bien que séparées des hommes et des femmes mariées, les veuves ne constituaient pas une catégorie sociale homogène. Leur statut socio-économique était un facteur de distinction supplémentaire. Comme Bettina Bradbury l'a fait ressortir dans une étude des veuves à Montréal au XIX^e siècle, le veuvage pouvait accentuer les différences de statut social entre les femmes avec propriété et les femmes sans propriété (1989 : 148)¹⁹. C'est surtout la précarité économique liée au veuvage qui a retenu l'attention, car les sources elles-mêmes révélaient cet aspect central de la vie des veuves. On pense notamment aux pétitions des veuves de la guerre d'indépendance à la fin du XVIII^e siècle (Kierner, 1998 : 64-65), ou encore aux traités d'éducation des filles qui étaient conçus pour répondre à l'éventualité du veuvage ou du célibat, et ainsi préparer les jeunes femmes à prendre leurs responsabilités (Moroney, 2000). Martha Hodes a aussi noté la vulnérabilité des veuves des classes inférieures et leur association à des comportements sexuels illicites (1997 : 131). Par contraste, le cas des veuves issues de familles aisées laisse entrevoir une relative autonomie économique et une indépendance juridique limitée, toutefois, par les contraintes imposées à leur sexe²⁰. Ainsi, dans une étude des veuves de Pennsylvanie au début de la république, Lisa Waciega a montré la capacité de veuves aisées à développer avec succès les finances ou l'entreprise de leur défunt mari (1987). Au Sud, parmi les veuves de l'élite sociale et culturelle, les femmes propriétaires et les femmes planteurs sont particulièrement visibles. C'est donc aux interstices des catégories genrées, quand les veuves sont des chefs de famille et assument des responsabilités généralement réservées aux hommes, que l'on peut localiser les sources nécessaires pour documenter la vie publique et privée des veuves du passé. Les testaments et les inventaires après décès contribuent tout particulièrement à l'ébauche d'une histoire économique des veuves. Quoique souvent fragmentaires, ces sources documentent l'histoire d'un individu à la fin de sa vie, mais elles peuvent aussi donner un aperçu des réseaux familiaux au sein desquels gravitaient ces femmes.

Dans le cas de la veuve Elliott, outre son contrat de mariage et le testament de son défunt mari, les sources documentaires comprennent son propre testament, homologué le 15 juin 1850, et deux

¹⁸ Voir *Minute Books*, 1815-1841, Charleston Library Society. Outre les veuves, d'autres femmes pouvaient être membres, car les règlements permettaient qu'un père transmette les actions qu'il détenait dans la bibliothèque à sa fille ou sa nièce. Mais deux membres d'une même famille ne pouvaient être simultanément actionnaires de la bibliothèque, d'où l'absence de la plupart des femmes. Pour les années qui nous concernent, toutes les femmes mentionnées dans les registres de la bibliothèque étaient des veuves.

¹⁹ Plus récemment, Bettina Bradbury a souligné les différences des pratiques testamentaires entre francophones et anglophones, Catholiques et Protestants : voir « Widows Negotiate the Law » (2005). Voir aussi Josette Brun, *Le veuvage en Nouvelle-France* (2001).

²⁰ Sur le veuvage des femmes de l'élite sociale, voir Yme Kuiper, « Noble Widows Between Fortune and Family » (1995).

inventaires après décès du 9 août 1850 et du 1^{er} février 1851. Dans son testament, la veuve Elliott évalue la plantation de Rosemont à 12 000 dollars, et la lègue conjointement à son fils Barnard et sa fille Adelaide, en leur demandant de racheter la part de l'autre si l'un d'eux voulait se départir de cette propriété. Les inventaires après décès, quant à eux, font une évaluation de sa propriété de 58 esclaves et de l'équipement, du bétail, des meubles de la plantation de Rosemont, de même que celle des meubles et des 43 esclaves qu'elle avait en ville, sans préciser l'adresse. Son testament indique deux propriétés en ville : l'une située au numéro 10 de la rue George, qu'elle lègue à sa fille Juliet Georgiana, et l'autre au coin des rues George et St. Philips, qu'elle lègue à son fils Gibbes. Au total, la succession de Juliet G. Elliott comprenait 37 115 dollars en esclaves, 7 105 dollars en biens meubles, dont plus de 2 000 dollars en vins, et 9 650 dollars en obligations et actions bancaires²¹. La majeure partie de ses biens consistait donc en propriété dite personnelle, à savoir des esclaves. D'ailleurs, quelques mois après son décès, le recensement de 1850 pour la paroisse de St. Paul, District de Colleton, mentionnait 61 esclaves pour la succession de Juliet G. Elliott et 100 esclaves pour la propriété conjointe de ses enfants, Barnard Elliott et Mrs. Gibbes²².

Non seulement la veuve Elliott est-elle identifiée comme *planter* dans les annuaires de la ville de Charleston²³, mais elle semble aussi avoir à cœur l'exploitation de ses plantations. Ainsi, parmi les livres que Juliet Elliott emprunte à la bibliothèque de Charleston au début du XIX^e siècle, on trouve des traités d'agriculture tels que *English Grass* de Curtis, *American Husbandry*²⁴ et des périodiques spécialisés comme *Annals of Agriculture*, *Transactions Agricultural*, *Agricultural Magazine*. On peut même conclure que ces ouvrages étaient destinés à sa lecture personnelle, puisque ces emprunts datent de 1812 et 1813, alors que ses enfants étaient encore très jeunes²⁵. Comme tout autre planteur, la veuve Elliott portait un intérêt tout particulier à son exploitation et lisait la littérature appropriée. Elle était d'ailleurs connue pour sa gestion efficace de la propriété familiale (Severens, 1977 : 73).

Contemporaine de Juliet Elliott et également membre de la bibliothèque sociale de Charleston, Ann Telfair Timothy était aussi veuve depuis 1807. Par contre, elle n'était pas planteur, mais l'épouse de l'imprimeur Benjamin Franklin Timothy²⁶. C'est en 1792, à la suite de la mort de sa mère, Ann Timothy, que Benjamin Franklin Timothy devint l'héritier de l'imprimerie Timothy de Charleston et le responsable de la publication de la *State Gazette of South Carolina*²⁷. En 1793, il s'associa à son beau-frère, William Mason, et leur collaboration dura cinq ans, jusqu'à ce que Mason fonde une école d'anglais, tandis que Timothy poursuivait seul la publication de la *South Carolina Gazette* jusqu'au 20 septembre 1802²⁸.

²¹ *Inventory of the Goods and Chattels of the Estate of Mrs. J.G. Elliott*, 9 août 1850 et *Inventory and Appraisement of the Negroes, Furniture and Other Chattels & Effects of the Estate of Mrs. Juliet G. Elliot made at Rosemont Plantation on the 1st February 1851*, Estate Files 59-3 to 62-13, Probate Court, Charleston, C. S. Voir aussi les états de comptes de la succession de Juliet G. Elliott du 26 février 1851 et du 29 novembre 1851, également dans les fichiers de la Probate Court.

²² *Slave Schedule, South Carolina Census 1850*, 29 novembre 1850, p. 645-649.

²³ En 1809 et 1813, elle apparaît comme *planter*, mais en 1816, elle est simplement « veuve de Barnard » (Hagy, 1995 : 103, 145 ; Hagy, 1996 : 8).

²⁴ *American Husbandry Containing an Account of the Soil, Climate, Productions of the British Colonies in North America and the West Indies, by an American*, London, 1775, 2 vol.

²⁵ *Circulation Records*, 1811-1817, Charleston Library Society. C'est seulement en 1838 que son fils Gibbes Elliott hérite de son titre auprès de la Charleston Library Society. Voir *Minute Books* (1815-1841), Charleston Library Society, Charleston, SC.

²⁶ Né en 1771 et diplômé de Princeton en 1790, Benjamin Franklin Timothy était le fils de Peter et Ann Timothy, et le petit-fils de Lewis et Elizabeth Timothy, imprimeurs officiels à Charleston pendant la période coloniale. Les Timothy étaient amis et partenaires de Benjamin Franklin, l'homme des Lumières, imprimeur, savant, diplomate et père fondateur de la république américaine.

²⁷ Selon le testament de Ann Timothy, décédée le 11 septembre 1792, cité dans Martha Joanne King, « Making an Impression », p. 271. Voir également Martha J. King, « 'What Providence Has Brought Them to Be' » (1997).

²⁸ William Mason épousa Sarah Timothy, sœur de Benjamin Franklin Timothy, le 24 mars 1793 (Smith et Salley, 1971 : 254). William Mason, un diplômé de Harvard, originaire du Massachusetts, enseignait au College of Charleston et à la Parsonage

Finalement, Timothy devint directeur de l'école de la *South Carolina Society* à Charleston, et le resta jusqu'à sa mort à l'âge de trente-six ans le 20 octobre 1807 (Jervey, 1930 : 264)²⁹. Benjamin Franklin Timothy laissait derrière lui une veuve, car il avait épousé Ann Telfair, originaire de Philadelphie, le 14 juin 1793 à la Christ Protestant Episcopal Church à Philadelphie (Woodward et Craven, 1991 : 529). L'information généalogique est morcelée quant à cette famille. Par exemple, on ne connaît pas la date de naissance d'Ann Telfair Timothy, ni le nombre d'enfants qu'elle a eus. Mais on sait qu'en 1802, le couple avait perdu sa seule fille, et que le dernier de ses fils est mort en 1822³⁰. Après un veuvage de trente-trois ans, Ann Timothy meurt en 1840. En dépit de sa volonté d'être enterrée avec son mari et ses enfants dans le cimetière de l'église épiscopale St. Philips à Charleston, on ne peut retrouver sa pierre tombale, ni celle de ses proches³¹. Mais si seuls quelques pans de sa vie sont connus, la veuve Timothy n'était pas pour autant invisible. D'ailleurs, son portrait fait en 1818 par le peintre Rembrandt Peale est conservé à la Maryland Historical Society à Baltimore. Enfin surtout, Ann Timothy apparaît très fréquemment dans les registres de la Charleston Library Society entre 1811 et 1817, bibliothèque où elle emprunte plus de 400 livres et périodiques en six ans³².

Pour subvenir aux besoins de sa famille, Ann Timothy dut probablement enseigner quelques années. En effet, son nom apparaît avec la mention *School Mistress* dans le *City Directory* de 1809, et après une absence en 1813, il réapparaît en 1816, avec cette fois-ci comme occupation *widow of Benjamin F.* Son testament et l'inventaire après décès de ses biens montrent que la veuve avait des placements qui s'élevaient à 30 000 dollars et qu'elle vivait des intérêts capitalisés sur ses investissements en obligations³³. Les emprunteurs étaient des hommes de la communauté urbaine comme Benjamin Smith, négociant de Charleston, à qui la veuve accorda en septembre 1834 un prêt de 14 000 \$ garanti par cinquante actions dans la *South Carolina Canal and Rail Road Company*³⁴. Mais la veuve prêtait aussi de l'argent à des femmes : par exemple 2 000 \$ à Mary E. Kennedy et Leocadia Kennedy, avec une hypothèque sur une maison de deux étages située sur Mazyck Street³⁵. À Miss Caroline Perry, elle accorde deux prêts de moindre valeur, respectivement de 587,88 \$ et de 41,97 \$, en date du 12 mai 1838 et du 12 mai 1839. Parallèlement, on notera qu'un an plus tôt, Ann Timothy avait choisi d'inclure Caroline Perry dans son testament, lui faisant un don de 1 000 \$ en souvenir de leur longue amitié³⁶.

Outre ses placements financiers, l'inventaire de la succession d'Ann Timothy comprenait seulement six esclaves, d'une valeur totale de 1 375 dollars. Nous reviendrons ci-après sur les clauses de son

Academy. Il renonce au partenariat en 1798.

²⁹ La cause du décès de Benjamin Franklin Timothy est inconnue, car les *Death records* de la ville de Charleston ne sont disponibles qu'à partir de 1819. On notera cependant que l'année 1807 est marquée par une épidémie de la fièvre jaune à Charleston qui fait 162 morts.

³⁰ Elizabeth Timothy est décédée en mai 1802 à l'âge de six ans et dix mois (Holcomb, 1979 : 38). Son dernier fils, Peter Timothy, meurt de la jaunisse le 9 septembre 1822 à l'âge de 28 ans.

³¹ Il est possible qu'elle ait été enterrée en Pennsylvanie ou en Virginie si elle est décédée lors d'une visite chez des parents. Son nom n'apparaît pas dans les registres funéraires de St. Philips, mais tous n'ont pas survécu aux incendies. Tout porte à croire cependant qu'elle n'a pas été enterrée à Charleston, car elle ne figure pas dans l'index des cimetières préparé par la *Works Progress Administration* dans les années 1930.

³² Ce total compilé à partir des registres d'emprunts de la bibliothèque de Charleston comprend les ouvrages qu'elle commande elle-même ou qui sont sortis à son nom. Un bon nombre de ces emprunts sont faits par son fils, Peter Timothy, qui termine ses études à Princeton en 1813, puis exerce comme avocat à Charleston et réside avec elle au 13 Water Street. Voir *Circulation Records*, Charleston Library Society, Charleston, SC.

³³ Son testament est certifié le 18 novembre 1840 et le 23 février 1841 et l'inventaire après décès date du 23 avril 1841. Will of Ann Timothy, vol. 42 (1839-45) ; Inventory of Personal Estate of Ann Timothy, Deposited 23^d April 1841, *Inventories, A* (1839-44) : 154-55.

³⁴ Miscellaneous Records, Register Mesne Conveyance, County of Charleston, G 10, p. 348, 350.

³⁵ Miscellaneous Records, mai 1835, I 10, p. 221-222.

³⁶ Le testament de 1837 est antérieur audit prêt de 1838, mais homologué le 18 novembre 1840. Voir *Will of Ann Timothy*, vol. 42 (1839-45), p. 205.

testament concernant lesdits esclaves. Mais il importe de souligner ici que si elle n'était pas une maîtresse de plantation comme la veuve Elliott, la veuve Timothy n'était pas dans le besoin. Elle avait choisi d'investir dans les affaires plutôt que dans la propriété d'esclaves.

Comme l'a souligné Elizabeth Pruden au sujet du XVIII^e siècle, il existait un déséquilibre entre la propriété d'esclaves et les investissements en capitaux. Une veuve dépourvue des moyens nécessaires pour acheter des esclaves, ou réticente à le faire pour des raisons morales, pouvait choisir d'investir un montant beaucoup plus faible en obligations et de vivre des intérêts de ses placements. Le cas de la veuve Timothy illustre bien cette autre option d'investissement à Charleston. Les veuves de Caroline du Sud ont su dès l'époque coloniale investir dans le marché hypothécaire et les obligations (Pruden, 2001). Certes, le volume des transactions reste minime en regard de l'ensemble du marché obligataire de Charleston. Même si la contribution des veuves à la transmission de capital était négligeable, ces quelques transactions soulignent une participation, si minime soit-elle, des veuves au monde des affaires et à la sphère publique. De plus, l'exemple de la veuve Timothy permet de voir à quelles personnes elle octroyait des prêts et hypothèques : voisins, parents et amis qui avaient besoin de liquidité, notamment pour des investissements en main d'œuvre servile.

Qu'elles participent à l'exploitation d'une plantation et à la gestion du travail des esclaves comme l'illustre le cas de Juliet Georgiana Elliott, ou qu'elles gèrent des investissements en capitaux et prêtent de l'argent à des hommes et des femmes, comme le fit Ann Timothy, les veuves de l'élite sudiste blanche ont joué un rôle de chefs de famille dans un monde d'hommes et ont opéré pleinement dans la sphère publique. Juridiquement autonomes par le veuvage, elles avaient toute la légitimité pour assumer les responsabilités économiques de leur défunt mari. En cela, leur statut était très différent de celui des femmes mariées.

Distinction de genre et favoritisme féminin

Pourtant, d'autres aspects de leur vie de veuves mettent en évidence un comportement féminin, différent de celui de leurs compatriotes masculins, notamment dans la transmission de leurs biens, comportement qui révèle un favoritisme et une prédilection pour le transfert de femme à femme. Elizabeth Frost, née vers 1771 et mariée au Révérend Thomas Frost, fut veuve à l'âge de 33 ans, alors qu'elle avait six enfants. Présentée comme *planter* dans le bottin municipal de 1809, puis simplement comme veuve de Thomas Frost en 1813 et 1816, elle vécut un veuvage de quarante ans et mourut le 10 février 1844, à l'âge de 73 ans³⁷. Son fils Thomas Frost, Jr., âgé de 10 ans à la mort de son père, entra également dans les ordres et mourut le 16 mai 1819, moins d'un an après avoir épousé Anne Grimké, troisième fille de John F. Grimké, et sœur des deux activistes abolitionnistes Sarah et Angéline Grimké³⁸. Elizabeth Frost n'était pas totalement absente des sources archivistiques avant son veuvage. On peut retrouver sa trace dans des documents juridiques lorsqu'elle renonce à certaines terres en 1804. Mais elle est bien plus visible dans les textes après le décès de son mari. La veuve Frost apparaît dans les archives à l'occasion de différentes transactions, dont la vente d'une esclave mulâtre nommée Kitty le 14 août 1819³⁹.

³⁷ Voir la pierre tombale d'Elizabeth Frost dans le cimetière de St. Philips, Charleston, SC, ainsi que *South Carolina Historical Magazine*, vol. 58 (1957) : 258. Thomas Frost meurt le 18 juillet 1804, année où une épidémie de fièvre jaune fit 148 morts à Charleston (Dalcho, 1820 : 207-209, 220-221, 234-236).

³⁸ Anne Frost eut une fille, Mary Ann Frost, née peu après la mort du Révérend Frost (Lerner, 2004 : 52).

³⁹ Les transactions datent de 1805, 1808, 1809, 1810, 1814, 1819 et 1820. Voir *Consolidated Index*, Roll no. 7, South Carolina Department of Archives and History. Les renonciations de 1804 ont des dates imprécises.

Il est intéressant de souligner les particularités de son testament, car Elizabeth Frost y mentionne deux fils, une fille et une belle-fille, la veuve de Thomas Frost, Jr. À ses deux fils, elle lègue des sommes de 1 340 \$ et 2 000 \$ en obligations et argent. Mais elle prévoit une clause particulière pour un legs de 4 740 \$ destiné à l'éducation des enfants de sa fille, Eleanor L. Parker, ainsi à l'abri des dettes éventuelles de son gendre ou de sa fille, si celle-ci survit à son mari. À sa belle-fille, Anne (Grimké) Frost, elle laisse la somme de 300 \$ par affection, et non proportionnellement à ses mérites, car elle vient d'une grande famille fortunée et elle bénéficie de l'héritage de sa mère récemment décédée. Outre l'argenterie qu'elle lègue aux uns et aux autres, elle fait don du reste de sa propriété immobilière et personnelle à sa fille pour son usage et celui de ses descendants.

L'exemple d'Elizabeth Frost illustre bien comment les testatrices se souciaient de la sécurité économique de leurs descendants féminins et prenaient en considération ceux ou celles qui étaient dans le plus grand besoin. Les stratégies successorales des femmes montrent donc un « personnalisme », pour emprunter le concept à Suzanne Lebsack, qui a souligné cette distinction de genre dans une étude des testaments à Petersburg, Virginie, et la tendance des femmes à personnaliser la transmission de leur patrimoine, en faisant souvent usage de favoritisme (1985 : 136-145).

Comme la veuve du pasteur Frost, la veuve de l'imprimeur Timothy donne aussi dans son testament la mesure de l'importance du réseau familial et social auquel elle appartenait. Ann Timothy lègue la plus grande part de son héritage, 14 000 \$ et des terres en Caroline et en Géorgie, à son neveu, le Docteur Isaac Telfair de Staunton, Virginie ; des terres en Pennsylvanie de même qu'une propriété à Philadelphie reviennent à un autre neveu, le Révérend John Mason Duncan de Baltimore, Maryland. Mis à part ses deux neveux, elle lègue également des sommes importantes à six femmes : deux cousines de Virginie, une amie de Charleston, Caroline Perry, Ann Timothy Cleland, la fille d'une autre amie de Caroline du Sud, et les filles respectives de ses deux neveux, lesquelles, d'ailleurs, se prénomment aussi Ann Timothy⁴⁰. Chacune de ces femmes devait recevoir un placement de 1 000 \$, avec usage exclusif des intérêts, selon la volonté de leur père pour les plus jeunes ou encore à leur mariage. Outre les dons aux amies et parentes, Ann Timothy fit des donations substantielles à des institutions : deux legs de 2 500 \$ chacun au séminaire théologique de Columbia, Caroline du Sud, et au séminaire théologique de Princeton, New Jersey, pour l'établissement de deux bourses d'études portant respectivement les noms de ses fils, Telfair Timothy et Peter Timothy, ainsi que des dons à l'*American Bible Society* de New York et à la *Missionary Society* de New York. Par ailleurs, si son neveu, William H. Mason de Charleston, auquel elle fait don d'un placement de 2 000 \$, devait mourir sans descendant, ledit placement reviendrait à la Charleston Bible Society.

Comme la veuve Timothy, la veuve Elliott inclut des dons à différents organismes dans son testament : cinquante dollars aux *Sisters of Charity*, association dont elle était membre et qui était liée à l'église épiscopale St. Michael, ainsi que cent dollars à la *Ladies Benevolent Society* (Bellows, 1993 : 166-169). Les registres de la *Ladies Benevolent Society*, fondée en 1813, indiquent que la veuve Elliott en était membre, de même que ses deux filles (Ravenel, 1907 ; Pease et Pease, 1990 : 122-123 ; Murray, 1995). Il n'est pas étonnant que les veuves soient particulièrement actives dans le mouvement associatif à Charleston, comme c'était le cas dans les associations volontaires des villes du Nord, notamment à Boston et à New York (Boylan, 1984), même si l'historiographie a fait peu de place à cet aspect de l'histoire du Sud, car les associations et les organismes caritatifs y étaient moins présents.

⁴⁰ Les cousines sont Anne D. Holleday et Mrs. Evelina Grayham de Winchester, Virginie ; l'amie est Miss Caroline Perry de Charleston, SC ; Ann Timothy Cleland, fille de son amie Maria S. Cleland ; Ann Timothy Duncan, fille de son neveu le Révérend John M. Duncan de Baltimore et Ann Timothy Telfair, fille de son neveu Dr. Isaac Telfair de Staunton, Virginie. Aux autres parentes, Margaret Ann Telfair, Jane St Clare Telfair, Martha Telfair, elle fait don de bijoux. Elle lègue également 1 000 \$ à Telfair Morriotte, fils du Général Morriotte.

Juliet Elliott fait également preuve de favoritisme dans son testament, du moins pour protéger la situation matérielle de sa fille célibataire, Juliet Georgiana Elliott, qui comme elle-même avait été favorisée par la succession de sa propre mère. Car la veuve Elliott avait reçu plusieurs dons de sa mère, Sarah Gibbes, entre 1818 et 1825, notamment vingt-deux esclaves dont les noms étaient énumérés, et que Sarah Gibbes avait elle-même hérités de sa propre mère⁴¹. À l'image de cette transmission féminine de la propriété d'une génération à l'autre, Juliet Elliott réserve une part importante de son héritage à sa fille Juliet Georgiana, notamment la résidence urbaine du 10 George Street et ses dépendances, les meubles du parloir et du salon, une longue liste de miroirs, chandeliers, vaisselle, horloge, un attelage neuf, la somme de 500 \$ et cinq esclaves de maison. En conclusion du testament, la veuve Elliott demandait expressément à ses enfants d'habiter ensemble dans cette résidence et, aux frères et sœurs de Juliet Georgiana, de lui payer un loyer et de contribuer aux dépenses domestiques s'ils continuaient de vivre avec elle dans la maison familiale⁴².

On pourrait multiplier les exemples. Ainsi Judith Ladson, veuve du planteur, officier et sénateur James Ladson, et mère de douze enfants, prit soin de spécifier dans son testament que les dons de 1 000 \$ faits respectivement à deux de ses filles mariées, Mrs. John S. Bee et Mrs. Alexander Barron, leur soient versés exclusivement et ne soient en aucune manière susceptibles de couvrir les dettes présentes ou futures de leurs maris⁴³. Ces pratiques testamentaires montrent donc des veuves, chefs de famille, qui agissent comme femmes et comme mères, avec une tendance à transférer leurs propriétés à leurs filles, ou encore une inclination à émanciper leurs esclaves ou au moins à ne pas séparer les familles.

L'esclavage et la sympathie des veuves

Les spécialistes de l'histoire des femmes dans le Sud esclavagiste ont en effet remarqué la tendance, plus fréquente chez les femmes que chez les hommes de la classe possédante, à inclure dans leur testament des clauses concernant leurs esclaves, pour protéger les familles de la vente et donc de la séparation de leurs membres ou, dans des cas plus rares, pour libérer leurs fidèles serviteurs avant de mourir (Kierner, 1998 : 206).

Juliet Elliott était une riche propriétaire et, bien que femme, elle était complice du pouvoir des maîtres esclavagistes. Cependant, dans les limites de ce qui est possible pour les femmes de sa classe, prises entre, d'une part, une soumission au patriarcat et aux dictats familiaux et, d'autre part, l'exercice d'un privilège social et racial, quelques-uns de ses gestes confirment une distinction de genre et la relative autonomie d'une veuve de l'élite sociale. Ainsi, dans une procédure de cession avec son neveu, George M. Gibbes, la veuve Elliott rachète, en février 1827, l'autre part d'un héritage commun d'esclaves (18 noms et cinq enfants et nouveau-nés) ; en ayant désormais la propriété absolue, Juliet Elliott évite ainsi de séparer les familles⁴⁴. De même, dans son testament de 1850, elle prie ses héritiers de ne pas mettre en vente les esclaves pour procéder à une division des biens. En cela, son comportement de

⁴¹ Les 22 noms sont inscrits en mai 1822, mais déjà en août 1818, sept esclaves sont nommés. Les esclaves avaient été laissés à Sarah Gibbes par sa mère et, à sa mort, aux filles qui lui survivraient. Voir la transcription du testament du 21 août 1821, homologué en 1825, dans Gibbes-Gilchrist Papers, 1769-1945, South Carolina Historical Society, Charleston, South Carolina ; *Wills*, County Library, Charleston.

⁴² *Will of Juliet G. Elliott*, Will Book, vol. 45, p. 705ff. Un autre exemple de sa résistance au patriarcat traditionnel concerne son appui à sa fille Juliet Georgina quand celle-ci est courtisée par William Middleton, un homme beaucoup plus âgé qu'elle et auquel la veuve reproche de ne pas s'être enquis de sa fille en son absence. Finalement, la jeune fille rejeta ce prétendant, tandis que ce dernier attribuait sa propre froideur à sa timidité. Voir *Elliott Family, Miscellaneous Manuscripts*, Charleston Library Society. Pour une discussion des règles de *courtship* autour de cet exemple, voir Pease & Pease, *Ladies, Women & Wenches*, p. 18.

⁴³ Voir son testament du 14 février 1818, homologué le 28 septembre 1820, *Will of Judith Ladson*, vol. 34, p. 361. Pour l'information biographique, voir Bailey, *Biographical Directory*, p. 411-413.

⁴⁴ *Gibbes Family, Gibbes Family Papers, 1769-ca.1935*, South Carolina Historical Society, Charleston, SC.

planteur en Caroline du Sud rejoint celui que Suzanne Lebsock a décelé dans les testaments de Petersburg en Virginie (1985 : 137). S'il n'était pas possible pour les femmes esclavagistes d'aller jusqu'à émanciper leurs esclaves, un nombre important d'entre elles vont néanmoins tenter de corriger les méfaits de l'institution particulière de l'esclavage en préservant intactes les familles d'esclaves ou en faisant des dons testamentaires à leurs serviteurs, et ce dans une proportion beaucoup plus grande que leurs époux. Dans son testament de 1850, la veuve Elliott ne libère que sa vieille servante, Old Affee, qu'elle confie aux soins de ses héritiers et charge ses exécuteurs de recevoir ses salaires pour subvenir à ses besoins. Mais à sept de ses esclaves, dont Old Affee, elle lègue cinq dollars chacun. Par contre, le testament de Juliet Elliott souligne aussi la dimension économique de ses responsabilités de chef de famille et d'exploitante agricole. Si la vente de ses esclaves s'avérait incontournable pour ses héritiers, elle leur demande à tout le moins de ne pas y procéder pendant la période des récoltes, afin d'assurer le revenu des terres⁴⁵.

Le cas d'Ann Timothy est assez différent. Tout d'abord, il faut noter que dans le recensement de 1800, Benjamin Franklin Timothy n'avait aucun esclave ; dans celui de 1810, la veuve Timothy n'en avait pas non plus. Toutefois, son testament en mentionne plusieurs, même si pour la plupart, il n'est pas possible de documenter leur provenance. Il est probable cependant que certains de ses esclaves aient été des cautions sur des prêts qu'elle avait accordés. Par exemple, en mai 1834, un acte de vente pour un esclave nommé Joe fut signé entre George H. Hunt et son épouse Catherine M.C. Hunt et la veuve Timothy⁴⁶.

L'examen du testament de la veuve Timothy révèle des instructions très personnalisées dès la deuxième clause, immédiatement après celles concernant ses funérailles. Ann Timothy charge ses exécuteurs testamentaires de libérer sa servante Charlotte et ses enfants Murphy et Ida, ainsi que le mari de Charlotte, Joe, et la fille d'Ida, de même que tous les enfants que Charlotte et Ida auraient au moment où le testament serait homologué. S'ils ne peuvent vivre libres à Charleston, la veuve Timothy déclare qu'ils sont libres d'aller habiter où ils veulent et elle charge ses exécuteurs de payer tous leurs frais de déplacement vers le lieu de leur choix. Elle leur recommande incidemment d'aller en Ohio, son neveu Dr. Telfair de Staunton, Virginie, lui ayant promis de leur donner des terres à cultiver près de Hillsborough, Ohio, terres que la veuve demande explicitement d'attribuer à Charlotte, à sa fille Ida et aux enfants de cette dernière, et cela sur une base définitive. Elle charge ses exécuteurs de faire construire une petite maison pour Charlotte et ses enfants sur cette terre de l'État d'Ohio et de lui fournir des meubles, ainsi que tout le nécessaire pour l'exploitation agricole. Elle stipule également qu'à la mort de Charlotte, la maison, la terre et les meubles iront à Ida et à ses enfants. En outre, la veuve Timothy prévoyait qu'une somme annuelle de 140 dollars devrait être payée à Charlotte en deux ou quatre versements par an, correspondant à l'intérêt comptabilisé sur un placement de 2 000 dollars, pour le bénéfice de sa servante, et ce jusqu'à ce que les arrangements soient pris pour leur installation en Ohio. Si Charlotte devait mourir, ledit intérêt devrait continuer d'être payé à Ida pour lui permettre d'éduquer ses enfants, jusqu'à ce qu'un autre arrangement soit conclu⁴⁷.

Les dernières volontés de la veuve Timothy étaient claires : elle souhaitait non seulement émanciper ses esclaves, mais elle leur permettait aussi l'acquisition de terres libres dans un autre État et leur donnait les moyens financiers de s'y établir, en plus de pourvoir à l'éducation de leurs enfants nés en esclavage. Ces mesures étaient diamétralement opposées aux normes de la société esclavagiste de Caroline du Sud, étant donné que la rébellion de 1822, fomentée par Denmark Vesey, un Noir libre, avait provoqué

⁴⁵ *Will of Judith Elliott*, p. 710.

⁴⁶ *Miscellaneous Records, Main Series, Bills of Sales*, vol. 1773-1840, South Carolina Department of Archives and History, Columbia, SC.

⁴⁷ *Will of Ann Timothy*, v. 42, p. 204.

le renforcement des lois qui interdisaient l'émancipation des esclaves par leurs maîtres et obligeaient tout Noir libre à avoir un gardien blanc, sans quoi il risquait d'être vendu comme esclave⁴⁸. Le testament d'Ann Timothy faisait également fi de la réglementation qui interdisait l'instruction des esclaves depuis 1740, réglementation qui avait été renforcée après la révolte de Nat Turner en 1831⁴⁹. On peut supposer qu'Ann Timothy avait déjà encouragé l'apprentissage de la lecture auprès de ses esclaves, puisqu'elle était liée à la société évangélique et à la société missionnaire de New York, de même qu'à la *Charleston Bible Society* qui prônait l'instruction religieuse des esclaves (Cornelius, 1999 : 74). Mais la veuve Timothy avait surtout l'originalité de donner tous pouvoirs à sa servante, Charlotte, et non à son mari, Joe, et en deuxième lieu à la fille de Charlotte, Ida, plutôt qu'à son fils Murphy. Dans son projet d'émancipation de ses esclaves, elle faisait là aussi preuve de favoritisme au bénéfice de ses esclaves féminins qui avaient la charge d'une famille.

Bien sûr, de telles instructions dans le testament d'une veuve piquent la curiosité, et on se demande si ses dernières volontés ont été exaucées. Cynthia A. Kierner a montré qu'au XVIII^e siècle, les efforts des femmes blanches pour émanciper leurs esclaves dans leurs testaments ont souvent été annulés par les héritiers et exécuteurs (1998 : 206-207). Le détail des décisions de l'exécuteur et neveu de la veuve Timothy, Dr. Isaac Telfair, est absent des archives, mais l'inventaire après décès des biens de la veuve, en date du 23 avril 1841, comprenait six esclaves : Joe, le mari de Charlotte, évalué à 400 \$, Randolphe évalué à 375 \$ et Ida et ses trois enfants, évalués à 600 \$⁵⁰. Aucun document ne stipule leur émancipation subséquente. En outre, les registres des décès de Charleston incluent le décès d'une esclave de 46 ans nommée Charlotte Timothy, à la suite d'un œdème, en avril 1841⁵¹. Par ailleurs, en avril 1856, les registres indiquent que deux esclaves de la succession Timothy (*Estate Timothy*), Charlotte et Sarah Anne, âgées respectivement de 19 et 18 ans, sont mortes de la tuberculose⁵². Il s'agissait probablement de deux des enfants d'Ida, donc des petites filles de Charlotte, ce qui confirmerait que cette famille ne s'est pas installée en Ohio. En 1859, la succession Timothy était taxable de trois dollars pour la propriété de trois esclaves⁵³. Ainsi, de 1841 à 1859, la propriété personnelle de la succession Timothy est passée de six à trois esclaves, avec deux décès et peut-être une libération. Or, le recensement de 1850 mentionne Ida Timothy, 30 ans, mulâtre, dans la catégorie des Noirs libres des paroisses de St. Philips et St. Michael à Charleston⁵⁴. Il est possible que les anciens esclaves de la veuve Timothy aient vécu comme Noirs libres à Charleston, mais l'exacerbation de la question de l'esclavage dans les années 1850 laisse plutôt penser que les obstacles à leur émancipation étaient insurmontables, surtout si l'exécuteur dudit testament antiesclavagiste n'était pas un résident de Charleston. Il est toutefois vraisemblable que le financement prévu dans le testament fut mis à exécution, et l'on est porté à croire que l'intérêt versé à Ida après la mort de sa mère Charlotte lui a permis d'acheter sa liberté, même si le statut de ses enfants survivants reste inconnu.

De par ses origines régionales, ses convictions religieuses et peut-être aussi ses lectures de bibliothèque, la veuve Timothy prit position contre l'institution particulière de l'esclavage. Ses décisions eurent sans

⁴⁸ Une loi de 1820 interdisait l'émancipation et une loi de décembre 1822 exigeait un gardien blanc pour tout Noir libre. Voir Cooper et McCord, *The Statutes at Large of South Carolina*, vol. 7, p. 459-62 ; Michael Johnson, *No Chariot Let Down*, p. 87-88 ; Edward A. Pearson, *Designs against Charleston*, 1999 ; Michael P. Johnson, « Denmark Vesey and his Co-Conspirators » (2001) et Johnson, « Reading Evidence » (2002).

⁴⁹ La révolte de Nat Turner à Southampton, Virginie, eut des répercussions dans l'ensemble des États sudistes. Sur les lois d'alphabétisation des États esclavagistes, et plus particulièrement de la Caroline du Sud, voir Isabelle Lehuu, « Femmes blanches et esclaves noirs », p. 114-115.

⁵⁰ Inventaire du 23 avril 1841, *Inventories, A (1839-44)*, p. 155. Le sort de Murphy et Randolphe reste incertain.

⁵¹ Les esclaves portaient le nom de famille de leur maître.

⁵² City of Charleston Health Department, *Death Records, January 1838 through December 1845*, p. 102 ; *Death Records, January 1853 through December 1857*, n.p.

⁵³ *List of the Taxpayers of the City of Charleston for 1859*, Charleston, 1860, p. 341.

⁵⁴ 1850 United States Federal Census, Roll M432_850, p. 103.

doute moins d'impact qu'elle ne l'aurait souhaité au moment de la rédaction de son testament. Mais il faut reconnaître qu'en sa capacité de femme d'affaires, elle assumait une certaine indépendance économique sans compromettre ses convictions, ni participer à l'exploitation des esclaves. Si ses dernières volontés concernant l'émancipation de ses quelques esclaves ne furent pas mises à exécution, c'est qu'elle n'était que femme et qu'aucun de ses enfants ne lui survécut pour défendre ses positions.

Conclusion

Au terme du dépouillement de ces fragments de vie du XIX^e siècle, on peut conclure que si la visibilité relative des femmes blanches de l'élite possédante de Caroline du Sud est due au décès d'un époux, leur place dans un monde d'hommes ne résultait pas uniquement des biens qui leur étaient assignés en usufruit par les défunts, mais aussi des réseaux familiaux et sociaux qui se maintenaient parmi les survivants. Dans un contexte urbain qui favorisait les entreprises commerciales et la *special property* en esclaves aussi bien que la propriété foncière, l'avantage masculin lié à la transmission de terres semblait minimisé. Les testaments laissent percevoir une équité grandissante entre filles et garçons, réservant une place toute particulière aux biens meubles et aux immeubles en ville, valorisés au même titre que les plantations.

En se plaçant à l'échelle de quelques femmes de la ville portuaire de Charleston, cette étude a montré que les veuves de la classe possédante représentaient une exception en ce qui a trait à la séparation entre les deux sphères d'activités féminines et masculines, et qu'elles jouaient un rôle économique et social important dans un monde d'hommes. En même temps, elles pouvaient faire preuve d'un comportement genré, particulièrement dans leurs pratiques testamentaires et leurs dons exclusifs à des descendants de sexe féminin. En oubliant pour un instant les stéréotypes de la veuve éplorée ou de la veuve joyeuse, on a pu examiner de près les traces furtives et les indices laissés par ces femmes du passé pour découvrir la visibilité inattendue de femmes sans mari, des mères et des chefs de famille, ainsi que leur pouvoir dans la sphère publique, dont les femmes mariées ou *feme covert* étaient généralement privées.

Certes, ces veuves de la classe possédante, blanches et esclavagistes, bénéficiaient de réseaux de parenté en Caroline du Sud, ou même dans d'autres régions, lesquels servaient à minimiser les aspects incongrus du veuvage de femmes indépendantes, sans homme dans une société patriarcale⁵⁵. Elles se distinguaient par une identité de genre atypique, hors des catégories des rôles genrés qui opposaient domesticité féminine et économie masculine, identité qui, à cause de leur appartenance à l'élite sociale, était néanmoins mitigée par une identité de classe typique. Il serait bon de mentionner également le conformisme de la veuve qui, contrairement à la célibataire, est porteuse des vertus associées à sa condition antérieure d'épouse et à sa condition présente de mère, tout en représentant la femme asexuée, du moins si elle reste veuve et ne se remarie pas. Certains historiens ont identifié l'état supérieur de la veuve à une nouvelle virginité (Aubry, 1989).

Les limites d'une telle étude, qui concerne une élite possédante, sont évidentes. De plus, les comportements saisis à partir du dépouillement de testaments et d'inventaires après décès ne donnent pas nécessairement la mesure des sentiments qui animaient ces femmes du passé. D'autres sources comme la correspondance ou les journaux intimes auraient sans doute aidé à comprendre la signification du veuvage féminin et à voir comment les veuves elles-mêmes vivaient la perte de leur conjoint. Cependant, en l'absence de tels « ego-documents », l'analyse genrée des sources traditionnelles que sont testaments et inventaires après décès permet de lire entre les lignes des textes

⁵⁵ Kirsten Wood et Cara Anzilotti ont aussi souligné l'appui familial donné aux veuves qui choisissaient de ne pas se remarier.

juridiques et économiques et de peindre un portrait nuancé des veuves sudistes du début du XIX^e siècle. Ces quelques veuves, dont nous avons retrouvé la trace dans les registres de la bibliothèque sociale de Charleston, négociaient quotidiennement le contrôle de leurs biens, de leur famille et de leur vie. Et leurs actions font écho au traité de domesticité de Caroline Gilman, écrivaine de Charleston et femme de pasteur, intitulé *Recollections of a Southern Matron* (1838). Gilman débute le premier chapitre avec le portrait d'une veuve de la guerre d'indépendance, veuve inconsolable, qui finit par se ressaisir pour faire la volonté de Dieu et s'occuper de son fils et des vivants. En Caroline du Sud, et tout particulièrement à Charleston, le poids démographique des veuves était loin d'être négligeable. Cependant, l'insistance avec laquelle David Ramsay a souligné la contribution des veuves à la fortune de familles sudistes laisse supposer que la question était polémique et que ladite contribution était sans doute négligée ou ignorée. Au-delà des remarques générales des contemporains, c'est bien en examinant à la loupe comment quelques-unes de ces veuves du XIX^e siècle sudiste ont géré les affaires familiales pendant leur veuvage, et aussi pour le bénéfice de leurs descendants et de leurs serviteurs, que l'on peut apprécier la spécificité du pouvoir de ces femmes seules, catégorisées à part des autres femmes, mais qui ont tenu une place importante, quoique constamment négociée, dans un monde d'hommes.

Si l'on regarde plus avant dans le XIX^e siècle, il faut noter que la guerre de Sécession va dramatiser la situation des veuves, allant même jusqu'à altérer les habitudes de deuil, étant donné l'omniprésence de la mort qui faucha plus de 620 000 nordistes et sudistes sur le champ de bataille. L'impact démographique et économique de cette guerre devait se faire sentir jusqu'au tournant du siècle, puisqu'en 1890, les anciens États confédérés comprenaient plus de 60 000 veuves de guerre qui devaient subvenir à leurs besoins⁵⁶.

De plus, l'angle d'approche de cette étude a des implications méthodologiques. À la lumière d'une visibilité non seulement juridique et économique, mais aussi culturelle, familiale et sociale des veuves dans une ville américaine du XIX^e siècle, on peut souhaiter que l'histoire des femmes continue de s'enrichir de ces multiples facettes qui permettent de détailler les sous-groupes au sein de l'ensemble des femmes dont on veut faire l'histoire. L'histoire des femmes dans toute leur diversité et l'analyse de genre ne peuvent être masquées par l'étiquette globalisante de « femme ». Ainsi, cette étude de veuves sudistes conclut à l'importance de la distinction selon l'état civil, en plus des distinctions de race, de classe, d'âge, de religion et de région. Cela rend la tâche d'une synthèse d'autant plus ardue mais, ce faisant, la connaissance que l'on a de l'histoire des femmes s'en trouve enrichie.

⁵⁶ Sur le comportement des veuves pendant la guerre de Sécession, voir Drew Gilpin Faust, *Mothers of Invention*, p. 148-150 ; Anne Firor Scott, *The Southern Lady*, conclusion. Sur la transformation des rites funéraires pendant la guerre de Sécession, voir Faust, *This Republic of Suffering* (2008).

Références

- ANZILOTTI, Cara. 2002. *In the Affairs of the World : Women, Patriarchy, and Power in Colonial South Carolina*, Westport, Conn. : Greenwood Press, 216 p.
- _____. 1997. « Autonomy and the Female Planter in Colonial South Carolina », *Journal of Southern History*, vol. 63, n° 2 (mai), p. 239-268.
- AUBRY, Yves. 1989. « Pour une étude du veuvage féminin à l'époque moderne », *Annales*, vol. 8, n° 2, p. 223-236.
- BAILEY, N. Louise (dir. publ.). 1981. *Biographical Directory of the South Carolina House of Representatives*, vol. 3, 1775-1790, Columbia, SC : University of South Carolina Press, 909 p.
- BASKET, Sam S. 1971. « Eliza Lucas Pinckney : Portrait of an Eighteenth-Century American », *South Carolina Historical Magazine*, vol. 72, n° 4, p. 207-219.
- BELLOWS, Barbara L. 1993. *Benevolence among Slaveholders : Assisting the Poor in Charleston, 1670-1860*, Baton Rouge : Louisiana State University Press, 217 p.
- BOYLAN, Anne. 1984. « Women in Groups : An Analysis of Women's Benevolent Organizations in New York and Boston, 1797-1840 », *Journal of American History*, vol. 71, n° 3, p. 497-523.
- BRADBURY, Bettina. 2005. « Widows Negotiate the Law : The First Year of Widowhood in Early-Nineteenth-Century Montreal », in *Negotiating Identities in 19th and 20th-Century Montreal*, sous la dir. de Bettina Bradbury et Tamara Myers, Vancouver : UBC Press, p. 120-146.
- _____. 1989. « Surviving as a Widow in 19th-Century Montréal », *Urban History Review*, vol. 17, n° 3 (février), p. 148-160.
- BRUN, Josette. 2001. *Le veuvage en Nouvelle-France : Genre, dynamique familiale et stratégies de survie dans deux villes coloniales du XVIII^e siècle, Québec et Louisbourg*, thèse de doctorat en histoire, Université de Montréal, 316 p.
- BRYAN, Richard J. 1949. « Epitaphs, the Gibbes Family Cemetery, John's Island », *South Carolina Historical Magazine*, vol. 50, n° 2 (avril), p. 68-70.
- CARR, Lois Green et Lorena S. WALSCH. 1977. « The Planter's Wife : The Experience of White Women in Seventeenth-Century Maryland », *William and Mary Quarterly*, 3^e série, vol. 34, n° 4 (octobre), p. 542-571.
- CHAPMAN, Anne W. 1980. « Inadequacies of the 1848 Charleston Census », *South Carolina Historical Magazine*, v. 81, n° 1, p. 24-34.
- CLINTON, Catherine. 1982. *The Plantation Mistress : Woman's World in the Old South*, New York : Pantheon Books, 331 p.
- COON, David L. 1976. « Eliza Lucas Pinckney and the Reintroduction of Indigo Culture in South Carolina », *Journal of Southern History*, vol. 42, n° 1, p. 61-76.
- CORNELIUS, Janet Duitsman. 1999. *Slave Missions and the Black Church in the Antebellum South*, Columbia, SC : University of South Carolina Press, 305 p.
- CROWLEY, John E. 1986. « The Importance of Kinship : Testamentary Evidence from South Carolina », *Journal of Interdisciplinary History*, vol. 16, n° 4 (printemps), p. 559-577.
- _____. 1984. « Family Relations and Inheritance in Early South Carolina », *Histoire sociale - Social History*, vol. 17, n° 33 (mai), p. 35-57.
- DALCHO, Frederick. 1820. *An Historical Account of the Protestant Episcopal Church in South Carolina*, Charleston, SC, 613 p.
- DAWSON, J.L. et H.W. DESAUSSURE. 1849. *Census of the City of Charleston, South Carolina, for the Year 1848, Exhibiting the Condition and Prospects of the City, Illustrated by Many Statistical Details*, Charleston, SC, 262 p.
- FAUST, Drew Gilpin. 2008. *This Republic of Suffering : Death and the American Civil War*, New York : A. Knopf, 346 p.

- _____. 1996. *Mothers of Invention : Women of the Slaveholding South in the American Civil War*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 326 p.
- FRASER, Walter J., Jr. 1989. *Charleston ! Charleston ! The History of a Southern City*, Columbia, SC : University of South Carolina Press, 542 p.
- FRYER, Darcy R. 1998. « The Mind of Eliza Pinckney : An Eighteenth-Century Woman's Construction of Herself », *South Carolina Historical Magazine*, vol. 99, n° 3, p. 215-237.
- GILLESPIE, Joanna Bowen. 2001. *The Life and Times of Martha Laurens Ramsay, 1759-1811*, Columbia, SC : University of South Carolina Press, 315 p.
- GILMAN, Caroline Howard. 1838. *Recollections of a Southern Matron*, New York : Harper & Brothers, 272 p.
- GOODY, Jack, Joan THIRSK et E.P. THOMPSON (dir. publ.). 1976. *Family and Inheritance : Rural Society in Western Europe, 1200-1800*, Cambridge : Cambridge University Press, 421 p.
- HAGY, James W. 1996. *Charleston, South Carolina City Directories for the Years 1816, 1819, 1822, 1825 and 1829*, Baltimore, Md. : Clearfield, 163 p.
- _____. 1995. *City Directories for Charleston, South Carolina for the Years 1803, 1806, 1807, 1809 and 1813*, Baltimore, Md. : Clearfield, 162 p.
- _____. 1992. *People and Professions of Charleston, South Carolina, 1782-1802*, Baltimore, Md. : Clearfield, 112 p.
- HODES, Martha E. 1997. *White Women, Black Men : Illicit Sex in the Nineteenth-Century South*, New Haven : Yale University Press, 338 p.
- HOLCOMB, Brent H. 1979. *Marriage and Death Notices from the (Charleston) Times, 1800-1821*, Baltimore : Genealogical Publishing Co., 374 p.
- HOLMES, Henry S. 1911. « Robert Gibbes, Governor of South Carolina, and Some of His Descendants », *South Carolina Historical Magazine*, vol. 12, n° 2 (avril), p. 78-105.
- HUFTON, Olwen. 1984. « Women without Men : Widows and Spinsters in Britain and France in the Eighteenth Century », *Journal of Family History*, vol. 9, n° 4, p. 355-376.
- JERVEY, Elizabeth Heyward. 1930. « Marriage and Death Notices from the City Gazette », *South Carolina Historical Magazine*, vol. 31, n° 3 (juillet), p. 256-267.
- JOHNSON, Michael P. 2002. « Reading Evidence », *William and Mary Quarterly*, vol. 59, n° 1 (janvier), p. 193-202.
- _____. 2001. « Denmark Vesey and his Co-Conspirators », *William and Mary Quarterly*, vol. 58, n° 4 (octobre), p. 915-976.
- KEYSSAR, Alexander. 1974. « Widowhood in Eighteenth-Century Massachusetts : A Problem in the History of the Family », *Perspectives in American History*, vol. 8, p. 83-119.
- KIERNER, Cynthia. 1998. *Southern Women in Revolution, 1776-1800 : Personal and Political Narratives*, Columbia, SC : University of South Carolina Press, 253 p.
- KING, Martha J. 1997. « 'What Providence Has Brought Them to Be' : Widows, Work, and Print Culture in Colonial Charleston », in *Women and Freedom in Early America*, sous la dir. de Larry D. Eldridge, New York : New York University Press, p. 147-166.
- _____. 1992. « Making an Impression : Women Printers in the Southern Colonies in the Revolutionary Era », thèse de doctorat en histoire, College of William and Mary, 415 p.
- KUIPER, Yme. 1995. « Noble Widows between Fortune and Family », in *Between Poverty and the Pyre : Moments in the History of Widowhood*, sous la dir. de Jan Bremmer et Lourens van den Bosch, New York : Routledge, p. 152-170.
- LEBSOCK, Suzanne. 1984. *The Free Women of Petersburg : Status and Culture in a Southern Town, 1784-1860*, New York : W. W. Norton, 326 p.

- LEHUU, Isabelle. 2002. « Femmes blanches et esclaves noirs : Le délit d'alphabétisation devant la justice du Sud esclavagiste au XIX^e siècle », in *Femmes et justice pénale, XIX^e-XX^e siècles*, sous la dir. de Christine Bard, Frédéric Chauvaud, Michelle Perrot, Jacques-Guy Petit, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, p. 111-122.
- LERNER, Gerda. 2004. *The Grimké Sisters from South Carolina : Pioneers for Women's Rights and Abolition*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 373 p.
- MCINNIS, Maurie D., et al. 1999. *In Pursuit of Refinement : Charlestonians Abroad, 1740-1860*, Columbia, SC : University of South Carolina Press, 352 p.
- MORONEY, Siobhan. 2000. « Widows and Orphans : Women's Education beyond the Domestic Ideal », *Journal of Family History*, vol. 25, n° 1 (janvier), p. 26-38.
- MURRAY, Gail S. 1995. « Charity within the Bounds of Race and Class : Female Benevolence in the Old South », *South Carolina Historical Magazine*, vol. 96, n° 1 (janvier), p. 54-70.
- O'BRIEN, Karen. 1994. « David Ramsay and the Delayed Americanization of American History », *Early American Literature*, vol. 29, n° 1, p. 1-18.
- PEARSON, Edward A. (dir. publ.). 1999. *Designs against Charleston : The Trial Record of the Denmark Vesey Slave Conspiracy of 1822*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 387 p.
- PEASE, Jane H. et William H. PEASE. 1990. *Ladies, Women & Wenches : Choice & Constraint in Antebellum Charleston & Boston*, Chapel Hill : University of North Carolina, 218 p.
- PINCKNEY, Eliza. 1997. *The Letterbook of Eliza Lucas Pinckney, 1739-1762*, édité par Elise Pinckney. Columbia, SC : University of South Carolina Press, 195 p.
- PRUDEN, Elizabeth M. 2001. « Investing Widows : Autonomy in a Nascent Capitalist Society », in *Money, Trade and Power : The Evolution of Colonial South Carolina's Plantation Society*, sous la dir. de Jack P. Greene, Columbia, SC : University of South Carolina Press, p. 344-362.
- RAMSAY, David. 1811. *Memoirs of the Life of Martha Laurens Ramsay*, Philadelphia : James Maxwell, 308 p.
- _____. 1809. *The History of South Carolina, from its First Settlement in 1670, to the Year 1808*, Charleston : David Longworth, 2 vol.
- _____. 1787. *Histoire de la révolution d'Amérique, par rapport à la Caroline méridionale*, traduit de l'anglais, Paris : Chez Froullé, 2 vol.
- RAVENEL, Catherine Prioleau. 1907. *The Ladies Benevolent Society, Established Sept. 15, 1813, Incorporated Dec. 21, 1814*, Charleston, SC : Walker, Evans & Cogswell Co., 23 p.
- REGISTER, Jeannie Heyward. 1924. « Marriage and Death Notices from the City Gazette », *South Carolina Historical Magazine*, vol. 25, n° 1 (janvier), p. 36-46.
- SALMON, Marylynn. 1986. *Women and the Law of Property in Early America*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 267 p.
- _____. 1982. « Women and Property in South Carolina : The Evidence from Marriage Settlements, 1730-1830 », *William and Mary Quarterly*, vol. 39, n° 4 (octobre), p. 655-685.
- SCOTT, Anne Firor. 1995. *The Southern Lady : From Pedestal to Politics, 1830-1930*, Charlottesville : University of Virginia Press, 312 p.
- _____. 1984. *Making the Invisible Woman Visible*, Urbana : University of Illinois Press, 397 p.
- _____. 1979. « Self-Portraits : Three Women », in *Uprooted Americans : Essays to Honor Oscar Handlin*, sous la dir. de Richard L. Bushman, et al., Boston : Little, Brown, p. 63-71.
- SEVERENS, Martha R. 1977. *Selections from the Collection of the Carolina Art Association*, Charleston, SC, 127 p.
- SHAFFER, Arthur H. 1991. *To Be an American : David Ramsay and the Making of the American Consciousness*, Columbia, SC : University of South Carolina Press, 334 p.
- SMITH, D.E. Huger et A.S. SALLEY, Jr. (dir. publ.). 1971. *Register of St. Philip's Parish, Charleston, SC, 1754-1810*, Columbia : University of South Carolina Press, 505 p.

- SPETH, Linda E. 1982. « More Than Her 'Thirds' : Wives and Widows in Colonial Virginia », *Women and History*, vol. 4 (hiver), p. 5-41.
- SPRUILL, Julia Cherry. 1972. *Women's Life and Work in the Southern Colonies*, New York : Norton, c1938, 426 p.
- VAN TASSEL, David D. (dir. publ.). 1979. *Aging, Death and the Completion of Being*, Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 293 p.
- WACIEGA, Lisa Wilson. 1987. « 'A Man of Business' : The Widow of Means in Southeastern Pennsylvania, 1750-1850 », *William and Mary Quarterly*, vol. 44, n° 1 (janvier), p. 40-64.
- WOOD, Kirsten E. 2004. *Masterful Women : Slaveholding Widows from the American Revolution through the Civil War*, Chapel Hill : University of North Carolina, 281 p.
- _____. 2000. « 'The Strongest Ties That Bind Poor Mortals Together' : Slaveholding Widows and Family in the Old Southeast », in *Negotiating Boundaries of Southern Womanhood : Dealing with the Powers That Be*, sous la dir. de Janet L. Coryell, et al., Columbia, MO : University of Missouri Press, p. 135-157.
- WOODWARD, Ruth L. et Wesley Frank CRAVEN. 1991. *Princetonians, 1784-1790 : A Biographical Dictionary*, Princeton : Princeton University Press, 618 p.

La prostituée comme martyre et héroïne urbaine à New York, 1830-1916

Catherine Pelchat

À partir des années 1830, la ville de New York entre dans un cycle de croissance exponentielle qui fera d'elle la plus importante des villes américaines. En raison de sa situation géographique, puis par un effet d'entraînement irrésistible, New York devient prospère, attirant à elle nombre d'hommes, puis plus tard de femmes des régions et de l'étranger, qui viennent y tenter leur chance. On peut imaginer sans peine le choc puissant que constitue pour ces gens élevés dans de petites communautés la rencontre d'une grande ville comme New York, chaotique, anonyme et tentatrice. Les New-Yorkais les plus prospères s'inquiètent de ses effets dévastateurs sur la moralité de leurs concitoyens. Un courant majeur de réformes tire sa source de cette angoisse, porté par des gens cherchant à recréer dans le contexte de la grande ville les outils de contrôle social existant dans leur communauté d'origine. Parmi les inquiétudes de ces premiers réformateurs issus des classes plus aisées, il en est une qui devient prépondérante à partir des années 1830 : la corruption des bonnes mœurs par la prostitution.

Le « plus vieux métier du monde » est depuis toujours vu comme un mal inévitable, lié aux grandes agglomérations. Toutefois, au cours de la période qui nous intéresse, il gagne une nouvelle visibilité, conférée par la misère côtoyée au quotidien dans les rues des capitales industrielles. Dans la foulée du renouveau évangélique des années 1820-1830, les membres de l'élite protestante anglo-saxonne se sentent investis d'une mission cruciale : la poursuite et l'atteinte d'un idéal de civilisation évoluée (Young, 2006). À la faveur de ce nouveau zèle moral, la question de l'éradication de la prostitution gagne une force symbolique puissante et devient un enjeu crucial dans la redéfinition des rapports sociaux en contexte urbain. Plusieurs générations de réformateurs américains se consacreront à cette cause de la plus haute importance jusqu'aux lendemains de la Première Guerre mondiale. Ce phénomène n'est cependant pas exclusif aux élites protestantes américaines, quoique celles-ci lui donnent une couleur particulière. La prostitution dérange aussi dans les grandes capitales européennes, et un réseau de réformateurs, prônant généralement l'éradication pure et simple du « mal social » (*social evil*) (Pivar, 1973 : 308), s'établit entre les deux continents.

C'est le pasteur John R. McDowall qui, en 1831, sonne l'alarme : selon lui, près de 10 000 prostituées hantent les rues de la ville. Ce chiffre peut sembler exagéré pour une ville de 200 000 habitants (Boyer, 1978 : 67). Pourtant, selon l'historien Timothy Gilfoyle, on peut estimer que, toutes décennies confondues, de 5 % à 10 % des jeunes New-Yorkaises se seraient prostituées à un moment ou un autre de leur vie (Gilfoyle, 1992 : 57-59). Ce chiffre peut lui aussi étonner, mais il faut considérer que la prostitution n'est pas une profession comme les autres : une jeune femme pouvait y avoir recours sporadiquement, dans une période de manque d'emploi ou pour compléter un revenu insuffisant. De plus, vers le tournant du XX^e siècle, le *treating*, une pratique associée à la prostitution qui consiste à échanger des faveurs sexuelles contre une sortie, de beaux vêtements ou des bijoux, gagnera en popularité chez les jeunes ouvrières (Peiss, 1986). Ainsi, on comprendra que le chiffre avancé par Gilfoyle ne signifie en aucun cas que 5 % à 10 % des jeunes New-Yorkaises faisaient le trottoir ou habitaient les maisons closes de la ville, mais bien que de ce nombre, une importante proportion avait recours temporairement à la prostitution, généralement pour pallier des difficultés économiques.

Il est facile de concevoir la soudaine importance que prend dans les années 1830 cette question pour les citoyens. En effet, on peut supposer qu'avec le désordre engendré par la croissance de la ville, mais aussi avec la nouvelle misère associée à l'industrialisation, de plus en plus ostentatoire dans les quartiers

centraux, la prostitution devient moins pudique, plus désespérée. En outre, l'ancienne division de l'espace urbain, traditionnellement cloisonné, disparaît et met désormais en contact pauvres et riches, enfants des rues et hommes d'affaires, prostituées et femmes respectables.

Il devient donc impératif pour les réformateurs sociaux d'éliminer ce symbole d'immoralité des rues de la ville. Il n'est pas question ici de ghettoïser le mal qui dérange, de simplement nettoyer le paysage urbain de cet étalage impudique, mais bien de sauver des âmes. Pour ces réformateurs, éradiquer n'est pas cacher, et on comprend rapidement que pour éliminer la prostitution, il faudra aborder de front les problèmes qui l'engendrent. C'est ainsi qu'en poursuivant cette œuvre civilisatrice, les réformateurs seront mis en contact avec tout le spectre des problématiques liées à l'urbanisation et l'industrialisation et, plus particulièrement, avec leurs effets sur les jeunes citadines. Un nouvel écueil se dresse bientôt : comment prêcher pour le sauvetage des prostituées dans un monde qui leur est généralement hostile ? Il faudra donc attirer la sympathie du public. Consciemment ou non, des années 1830 à la période progressiste du tournant du XX^e siècle, les réformateurs vont progressivement altérer l'image traditionnelle de la prostituée — une femme dénaturée — pour en faire une victime de la lascivité des hommes, de la grande ville et des faiblesses de cette nouvelle société qui se dessinait à la faveur de la croissance exponentielle des capitales américaines.

L'historien Mark T. Connelly considère que la lutte contre la prostitution avait au moins autant à faire avec la question de la prostitution elle-même qu'avec les changements rapides auxquels étaient confrontés les Américains (Connelly, 1980 : 6). À partir de cette prémisse, nous verrons donc comment, à l'aide d'un matériau brut — la prostituée —, les réformateurs ont appréhendé et affronté les problèmes urbains qui les troublaient le plus, particulièrement en ce qui a trait à la place de la jeune femme dans la ville, non seulement au cours de la période progressiste, mais aussi dès les années 1830. Nous observerons, en comparant deux époques, soit les années 1830-1850 et les années 1890-1916, comment le discours des réformateurs est tributaire des angoisses de leur groupe social face à un monde en mutation.

Pour examiner cette question, nous nous pencherons sur les essais rédigés par des réformateurs influents. Au-delà de l'évolution, entre ces deux périodes, de la compréhension de la problématique de la prostitution, on remarque dans ces essais une certaine constante. Leurs auteurs présentent généralement leurs conclusions quant à l'ampleur de la problématique de la prostitution, à ses causes et à ses solutions potentielles. Ces thèses sont appuyées par des « récits », c'est-à-dire des narrations et témoignages présentés comme ayant été recueillis auprès des prostituées elles-mêmes. C'est au niveau de ces récits que l'on constate la plus frappante continuité, qui étonne au premier abord, et qui laisse présumer de l'existence d'un récit archétypal de prostitution qui témoignerait d'un imaginaire à la fois assimilé et construit par l'auteur. Ces récits racontent presque invariablement le triste parcours d'une jeune femme vertueuse, poussée par le désespoir à troquer son corps contre sa survie, souvent à la faveur d'une histoire scabreuse de séduction. On s'en doute, les historiens étudiant la prostitution ont émis de sérieuses réserves quant à l'utilisation de ces récits comme sources documentaires, étant donné leur caractère invérifiable et leur allure par trop romanesque.

Or, c'est précisément pour cette raison que nous nous proposons d'examiner ces récits. Nous considérons aujourd'hui que les prostituées sont amenées à cette profession peu estimée par des causes complexes, comme la pauvreté ou la mésadaptation sociale, particulièrement par la toxicomanie. Il est fort probable que le schéma ait été plus ou moins similaire au XIX^e siècle, incluant aussi les contraintes de l'époque, notamment le faible nombre d'activités rétribuées proposées aux femmes, de même que les carcans moraux qui leur étaient imposés. Ainsi, il semble improbable que la majorité des prostituées aient été amenées à exercer ce métier par la seule voie de la séduction, qui constituait

certainement un réel danger, mais qui appartenait au moins autant au monde du roman qu'au banal quotidien. Par conséquent, pourquoi les réformateurs propageaient-ils ces histoires de séduction et d'abandon ? On notera aussi que ces mêmes réformateurs, dans la partie plus « scientifique » de leurs ouvrages et dans les statistiques qu'ils publient, attribuent paradoxalement la prostitution à des causes autrement plus pragmatiques, lesquelles entrent en contradiction avec leur sélection de récits reposant largement sur la séduction comme cause de la déchéance. Par exemple, la travailleuse sociale Maude Miner, en 1916, attribue la prostitution aux bas salaires, à l'hérédité, aux réseaux de trafic de jeunes femmes. Elle revient toutefois invariablement, dans les récits qu'elle rapporte, au schéma de la séduction et de l'abandon. Autrement dit, les réformateurs avaient souvent en main les données nécessaires à une compréhension plus réaliste de la prostitution, mais préféraient s'en tenir à une explication à caractère plus sentimental, s'adonnant dans le processus à une déformation de la réalité de la prostitution (Riegel, 1968 : 446-47).

Dès lors, on peut soupçonner les réformateurs, dans l'élaboration de ces récits, d'avoir laissé courir leur imagination. On peut aussi supposer, comme l'affirme déjà en 1872 le célèbre réformateur Charles Loring Brace, fondateur de la *Children's Aid Society*, que les prostituées elles-mêmes ont pu nourrir cette distorsion :

The great majority of prostitutes, it must be remembered, have had no romantic or sensational history, though they always affect this. They usually relate, and perhaps even imagine, that they have been seduced from the paths of virtue suddenly and by the wiles of some heartless seducer. Often they describe themselves as belonging to some virtuous, respectable, and even wealthy family. Their real history, however, is much more commonplace and matter-of-fact. They have been poor women's daughters, and did not want to work as their mothers did ; or they have grown up in a tenement-room, crowded with boys and men, and lost purity before they knew what it was ; or they have liked gay company, and have had no good influence around them, and sought pleasure in criminal indulgences ; or they have been street-children, poor, neglected, and ignorant, and thus naturally and inevitably have become depraved women. (Brace, 1872 : 117-18)

La grande majorité des prostituées, rappelons-le, n'ont vécu aucune histoire romantique ou sensationnelle, bien qu'elles le prétendent toujours. Elles racontent généralement, et peut-être se l'imaginent-elles, qu'elles ont été séduites et soudainement entraînées hors du chemin de la vertu par les ruses d'un séducteur sans cœur. Elles se décrivent souvent comme appartenant à une famille vertueuse, respectable, voire riche. Leur véritable histoire, néanmoins, est beaucoup plus commune et terre-à-terre. Elles ont été les filles de femmes pauvres et n'ont pas voulu travailler comme leurs mères ; ou elles ont grandi dans la chambre d'un tenement¹ rempli de garçons et d'hommes, et ont perdu leur virginité avant même de savoir ce que c'était ; ou elles appréciaient d'être en joyeuse compagnie, n'ont pas eu de bonne influence autour d'elles et ont recherché le plaisir dans les péchés criminels ; ou elles ont été des enfants de la rue, pauvres, négligées, ignorantes, et sont ainsi naturellement et inévitablement devenues des femmes dépravées.

Une autre manière de poser cette hypothèse, qui est celle que nous retiendrons, pourrait être que ces fictions pour le moins romanesques constituaient une forme d'arrangement tacite entre le réformateur et la prostituée. L'ex-prostituée Maimie Pinzer écrit en 1915 à une amie que le récit que fait une prostituée de son parcours biographique est complètement différent selon son interlocuteur : elle donne d'elle-même l'image d'une fille vertueuse brisée par une situation désespérée quand elle s'adresse à une maison de réforme chrétienne (Rosen et Davidson, 1977 : 343-44). Cristallisant les modèles normatifs de leur temps dans une fiction pathétique, au dénouement tantôt heureux, tantôt tragique, les récits des prostituées ne pouvaient laisser leurs interlocuteurs et leurs lecteurs indifférents. Et il y a fort à parier que les réformateurs, nonobstant le fait qu'ils aient déjà en main l'information nécessaire à une compréhension plus pragmatique de la réalité, acceptaient, consciemment ou non, ces

¹ Le *tenement* est un logement populaire, sombre, mal aéré et sans eau courante. Bien qu'on puisse le traduire approximativement par *taudis*, nous choisissons de garder le terme anglais *tenement* comme le fait François Weil dans sa description des quartiers populaires du bas Manhattan (Weil, 2000 : 115).

récits faits sur mesure pour eux, voire les agrémentaient de quelques ajouts de leur cru. C'est ainsi qu'on observe, dans les essais des réformateurs, l'existence de cas de figure « classiques » comprenant des éléments essentiels et récurrents au niveau de la trame : vertu, séduction, situation sans issue, dégoût de soi, repentir.

Pour comprendre les enjeux auxquels répondait cette altération romanesque des destinées des prostituées, il faut impérativement tenir compte de la question de l'honneur de la femme telle que conçue par l'Amérique victorienne. Si les récits que nous nous proposons d'examiner associent effectivement une situation économique désespérée et l'entrée dans la prostitution, on voit néanmoins qu'il aura fallu que les yeux de la jeune fille soient ouverts sur la fourberie des hommes par un épisode de séduction, au cours duquel elle aura perdu son honneur. La nécessité de subsister n'est conservée, ici, que comme une poussée finale appliquée à une jeune femme au bord du précipice. Barbara Welter expose, dans son article « The Cult of True Womanhood » (1966 : 151-74), le fait que l'équilibre moral de la société américaine des années 1820-1880 repose essentiellement sur la pureté de la femme. Le standard élevé de pureté exigé de celle-ci constitue l'étalon, l'idéal de pureté auquel devrait tendre l'ensemble de la société. Le renouveau religieux des années 1820-1830, avec ses fondements millénaristes, n'est pas étranger à cet objectif. Afin d'améliorer les mœurs de la société, mais aussi, il ne faut pas l'oublier, afin d'affirmer leur appartenance à la classe aisée, nombre de citoyens et de citoyennes vont se consacrer au travail de réforme, en commençant avec les pauvres, mais aussi les pécheresses qui, comme Marie-Madeleine, doivent être sauvées — le terme *Magdalen*, fréquemment utilisé pour les désigner, en fait foi.

Dans les années 1830-50, ce travail est essentiellement bénévole et repose sur des organisations caritatives œuvrant au cas par cas. Après la guerre de Sécession, on tente de systématiser la réforme en fondant des organisations nationales, en produisant des études exhaustives ou en réclamant des lois adéquates. Ce *Social Purity Movement* vise désormais à réformer la société dans son ensemble, en se concentrant sur l'ordre social. Une nouvelle génération de réformateurs et de réformatrices cristallise, au tournant du siècle, cette tendance. La classe moyenne, particulièrement, sera l'instigatrice de la professionnalisation de ce travail jusque là bénévole, d'où découle, pour ne nommer que celui-là, le métier de travailleur social (Lubove, 1965 ; Pivar, 2002). Malgré ces mutations, un seul et même objectif traverse ce siècle de réformes : l'éradication du vice, afin d'atteindre un état de civilisation plus achevé.

Cela dit, il ne faudrait pas négliger l'importance de la séduction au XIX^e siècle, en laissant croire qu'il ne s'agit que d'un mythe né de l'imagination des auteurs romanesques. L'omniprésence de la question de l'honneur de la femme, particulièrement dans toute la littérature destinée à la classe moyenne-supérieure des années 1830-1850, puis à l'ensemble de la société au tournant du siècle, est sans équivoque. Des lois seront même adoptées dans les années 1840-50 pour punir les séducteurs (Cohen, 1999 : 209). Le motif de la séduction, qui n'est au fond que le reflet du double standard de conduite (laxiste pour les hommes, sévère pour les femmes), n'aurait pas pu acquérir une telle notoriété sans un écho réel dans la société. Notons que cette obsession pour la moralité féminine n'était pas sans entraîner un effet pervers : l'absence d'éducation sexuelle, ainsi qu'une vision peu réaliste des relations homme / femme, rendaient les jeunes filles plus vulnérables aux promesses masculines fallacieuses.

Cependant, et c'est là que se situe notre intérêt, si on se fie à la thèse voulant que les valeurs de la classe moyenne (domesticité, règles strictes de conduite, etc.) se soient graduellement communiquées à la classe ouvrière au fil du siècle, on peut supposer que cette question de la séduction ne devait inquiéter, dans les années 1830-50, que certains groupes sociaux, soit ceux de la classe moyenne aisée. Nous nous proposons de souligner le fait que, littérature et discours réformateurs élaborant leurs récits d'une même voix, la séduction ainsi que tous les éléments du récit de prostitution classique en sont

venus à faire partie de l'imaginaire collectif de la société américaine, toutes classes confondues. Les commentaires de Charles Loring Brace (1872), puis ceux de Maimie Pinzer (1915) mentionnés plus haut confirment cette idée, en nous montrant que les prostituées elles-mêmes ont intégré à la longue ce schéma classique, et sont devenues aptes à relire leur propre histoire en fonction des attentes présumées des réformateurs. Entre autres, le fait que réformateurs et littéraires se concentrent, après la guerre de Sécession, sur le groupe des jeunes ouvrières comme bassin principal de prostituées potentielles, aura favorisé ce processus en mettant en contact ces deux groupes qui, autrement, auraient très bien pu demeurer dans une ignorance mutuelle.

Cette évolution reflète celle, spectaculaire, de New York, de *walking city* à mégapole : entre nos deux périodes, New York passe du statut de port important, prometteur, à celui de mégapole vers laquelle tous les regards convergent. Déjà, en 1830, pour les non-New Yorkais, la ville est une bête curieuse qui à la fois fascine et inquiète. En 1825, l'ouverture du canal Érié, formidable voie d'accès intracontinentale, a fait de New York une plaque tournante du commerce international vers le marché intérieur, entraînant une vague de prospérité qui ne connaîtra que de brefs ralentissements. Ce changement amène une industrialisation rapide et attire les spéculateurs financiers. La ville devient ainsi un puissant aimant, le catalyseur de toutes les promesses. Les ambitieux, principalement les habitants de la Nouvelle-Angleterre, y convergent. New York est déjà, en 1830, une grande ville de 200 000 habitants, célèbre pour ses divertissements, sa vie grisante, ses multiples opportunités. Comme nous l'avons mentionné plus haut, l'espace, encore peu cloisonné, met en contact étroit et quotidien pauvres et riches, femmes et hommes. Ce développement rapide inquiète spécialement les citoyens plus aisés, qui aimeraient retrouver, même dans une si grande agglomération, les règles sociales et le contrôle associés aux plus petites communautés. On s'accroche particulièrement à une organisation traditionnelle de la vie : les rôles des hommes et des femmes sont bien définis, une division qui sera accentuée par l'esprit victorien. Les riches font la charité aux pauvres, la fréquentation d'une église est essentielle.

Au tournant du siècle, la ville s'est toutefois considérablement transformée et, avec elle, l'équilibre des genres et des classes. New York est désormais une mégapole d'envergure internationale, particulièrement depuis la fusion du Greater New York (1898), qui a gonflé sa population à 3,4 millions d'habitants. Les Américains de partout, ruraux comme citadins, y affluent désormais. L'immigration, majoritairement européenne, qui amène semaine après semaine des milliers de nouveaux venus en quête d'une vie meilleure, contribue pour une large part à cet accroissement démographique. En 1900, près de 80 % des habitants des grands centres urbains américains sont nés à l'étranger ou de parents immigrants (Boyer, 1978 : 123-24). Désormais, les jeunes femmes constituent une bonne part des immigrants des campagnes et de l'étranger qui viennent tenter leur chance à New York. Dans la ville même, elles ont investi l'espace public, tant dans le quotidien que dans le monde du travail ou du divertissement. Bien entendu, leur sort n'est pas toujours enviable : un certain nombre d'entre elles doit recourir à la prostitution, sous une forme ou une autre, pour survivre ou compléter un revenu trop maigre. La mentalité des citadins plus aisés a aussi changé. Tandis qu'une certaine frange d'entre eux s'accroche à l'ancien monde et à ses traditions, une nouvelle génération de réformateurs monte, revendiquant pour les pauvres des logements décents, des salaires suffisants, une éducation minimale obligatoire, la protection sociale et l'égalité des droits pour les femmes. Les New-Yorkais traversent une ère de transition. On verra par exemple la réformatrice Maude Miner réclamer pour les jeunes travailleuses des salaires décents, tout en accusant la société d'avoir failli à protéger celles qui ont vendu leur vertu pour survivre.

Le motif de la prostituée fait écho à cette évolution. Pour qu'il soit respectable de l'aider, elle doit d'abord être réhabilitée aux yeux de la société. Dans la première période examinée ici, elle est présentée comme une victime de la perfidie et de la luxure des hommes : un ange déchu. Au tournant

du XX^e siècle, elle devient un personnage de la grande tragédie urbaine, toujours victime, mais cette fois des circonstances ou de sa candeur devant les multiples pièges que lui pose la ville. Nous verrons donc comment se construisent ces deux images, comment elles se différencient en fonction de leur époque et en quoi elles se rattachent à une forme d'imaginaire collectif entourant la prostitution, imaginaire nourri par la littérature romanesque qui, à son tour, s'inspire des récits rapportés par les réformateurs. Ces emprunts à la littérature sentimentale, dont la forme demeure sensiblement la même durant notre période, expliquent par ailleurs en partie pourquoi le canevas de base des récits varie très peu, ne reflétant ainsi qu'accessoirement l'évolution de la connaissance de l'univers de la prostitution.

On pourra observer, dans un premier temps, la terminologie employée par les réformateurs et les romanciers pour désigner les prostituées : « *a magdalen* », « *a fallen angel* », « *an infortunate* », « *a betrayed woman* », « *a friendless girl* » : une Madeleine, un ange déchu, une infortunée, une femme trahie, une fille seule, etc. Cette terminologie elliptique, touchante et victimisante, annonce bien la teneur des écrits des réformateurs et romanciers que nous nous proposons d'observer. Pour approfondir le plus possible ce court examen, deux sources importantes ont été retenues, pour les nombreux récits de prostituées qu'elles intègrent, mais aussi pour leur représentativité de l'esprit de leur période respective. Leurs auteurs ont en commun leur dévouement à la cause ; ils œuvrent en outre tous deux de manière quotidienne et effective auprès de leur objet d'étude. John R. McDowall, auteur de *Magdalen Facts* (1832), est un pasteur flamboyant, dévoué à la cause des prostituées qu'il rencontre directement dans les rues des bas quartiers, n'hésitant pas, dans sa quête de justice, à choquer ses lecteurs par la brutale exposition des faits. Maude E. Miner puise les faits étayant son *Slavery of Prostitution* (1916) à même son expérience d'agente de probation de la Night Court de New York². Quelques romans seront aussi appelés en renfort pour établir la circulation des motifs associés à la prostitution.

Les années 1830-1850 : l'ange déchu

En dépit de sa propre assertion selon laquelle les prostituées sont surtout issues des classes les plus pauvres de la ville, les récits de prostituées rapportés par John McDowall mettent quasi invariablement en scène des jeunes femmes venues d'ailleurs. New York y est dépeinte comme un vortex, attirant irrésistiblement les futures prostituées, puis les entraînant dans une spirale rapide vers le vice. Qu'il s'agisse de celles qui perdent leur honneur dans leur lieu d'origine, puis viennent cacher leur honte (et souvent leur grossesse) dans la grande ville, ou de celles qui sont attirées par New York, pour finir par s'y brûler les ailes, la majorité d'entre elles a quitté un ailleurs idyllique (ou du moins présenté comme tel par l'auteur) sur la foi d'un mirage, pour se retrouver dans une situation désespérée. On pourrait dire que la majorité des victimes de la prostitution sont des citadines « de première génération », donc forcément plus candides, mal préparées aux pièges de la grande ville. On répète à l'envi à l'époque que le non-initié éprouvera de la difficulté à survivre dans l'univers urbain : les règles de la vie en société y sont différentes, les traquenards, multiples et les trompeurs, nombreux et bien déguisés. On voit d'ailleurs apparaître pour les hommes, au cours de cette première période, des « guides touristiques », ouvrages à grand succès dans lesquels leurs auteurs décryptent les codes propres à la ville pour le naïf campagnard qui viendrait y séjourner, lui évitant ainsi, par exemple, d'être dupé par des coquins qui voudraient profiter de sa naïveté³. On reconnaîtra dans le discours sur la prostitution des racines communes avec ces ouvrages, et ce, jusqu'à l'époque de la Première Guerre mondiale.

² Des notes biographiques présentant John R. McDowall et Maude E. Miner et leur œuvre de réforme peuvent être trouvées dans Helen Lefkowitz Horowitz, *Rereading Sex* et David J. Pivar, *Purity and Hygiene*.

³ Stuart M. Blumin analyse quelques-uns de ces ouvrages dans son article « Explaining the New Metropolis ».

Dans les récits rapportés par McDowall, la jeune fille est souvent issue d'une bonne famille de l'arrière-pays de la Nouvelle-Angleterre, adhérant aux valeurs de la bourgeoisie à défaut d'en posséder les moyens. Cette famille a toutefois failli à inculquer à sa fille de solides principes moraux. Presque invariablement, sa vertu est dérobée par un séducteur sans scrupules rencontré dans son environnement immédiat : ami d'un grand frère, fiancé, étudiant du père, etc. (MF, 20, 31-32, 79). Pour la jeune citadine, ce sera plutôt un viol par un pensionnaire de la mère. Dans tous les cas, si ce perfide personnage n'était pas un ami de longue date de la famille, il s'est prêté à un complexe stratagème pour y être admis en toute confiance, comme c'est le cas pour cette jeune fille sur laquelle la fatalité s'est abattue :

Some years ago, there were two *gentlemen* of Boston who lived in the frequent indulgences of illicit pleasures. [...] One of them by some means had cast his eyes — « eyes full of adultery, which could not cease from sin » — on a young and handsome girl, belonging to a quiet village within twenty miles of town ; and he formed in his heart the base purpose of making her his prey. She was the daughter of poor parents, who, as well as herself, knew not how desperately wicked they can be who are sold to sin. (MF, 17-18)

Il y a quelques années, vivaient deux gentlemen de Boston qui se laissaient souvent aller aux plaisirs illicites. [...] L'un d'eux avait, par quelque moyen, jeté son regard — « des yeux plein d'adultère, qui ne pouvaient se détourner du péché » — sur une belle jeune fille appartenant à un village tranquille situé à vingt miles de la ville ; et il avait formé en son cœur le vil dessein d'en faire sa proie. Elle était la fille de parents pauvres qui, comme elle, ne savaient pas à quel point ceux qui sont vendus au péché peuvent être désespérément mauvais.

D'emblée, les personnages sont campés par McDowall : deux prétendus *gentlemen*, repérant une nouvelle proie pour assouvir leur vice, une famille pauvre mais de morale irréprochable et, surtout, une belle jeune fille pure. Comment arrivent-ils à leurs fins ? Ils font alliance avec la tenancière d'un bordel de New York, qui prétend être une dame riche à la recherche d'une demoiselle de compagnie. Ainsi présentée à la famille, elle offre toutes les apparences de la respectabilité : « She was rich, lived rather retired and solitary, and should take great satisfaction in the company of some pleasant and trusty girl, as an inmate of her family / Elle était riche, vivait de manière relativement retirée et solitaire, et tirerait une grande satisfaction de la compagnie d'une jeune fille plaisante et fiable, qu'elle considérerait comme un membre de sa famille » (MF, 18). L'occasion est trop belle : un sort meilleur pour leur fille, sans les occasions de frivolité associées aux riches citadins. Aucune raison de s'inquiéter, donc, pour les parents, qui lui confient aveuglément leur fille. La jeune proie étant ainsi coupée de la protection de son milieu, il est plus facile d'attenter à sa vertu. Un autre cas de figure classique est celui de la jeune femme qui est convaincue, sous la menace d'une rupture, de fuguer pour conclure un mariage clandestin alors qu'elle est en visite chez des amis (MF, 31-32).

La séduction, réelle ou présumée, est déjà un motif bien installé au début de la période qui nous intéresse ici. Une telle omniprésence témoigne assurément d'angoisses majeures provoquées par la renégociation des rapports de générations, de genres et de classes dans l'Amérique de la première moitié du XIX^e siècle. Pour bien comprendre ces importantes mutations, l'historien Rodney Hessinger dessine un intéressant portrait de cette société inquiète :

Seduction tales resonated with readers because they addressed real developments in the American marriage market. Enjoying more courting freedom, young women could no longer count on the protective guidance of parents and community. Over the course of the eighteenth century, young adults had gained more control over their lives, and over the selection of mates, in particular. The trend of declining patriarchy was exacerbated by the ideological shifts of the revolutionary era. Cultural expectations for a more democratic American family corresponded to economic and geographic changes ; male youth often relocated in search of occupations in a transitional economy in which inheritance was uncertain and apprenticeship was beginning to break down. The stability, and therefore the reliability, of young men was increasingly uncertain. This was especially true in those markets where seduction fiction was sold — densely settled northern towns and cities. (Hessinger, 2005 : 27)

Les récits de séduction ont trouvé un écho chez les lecteurs parce qu'ils mettaient en cause des développements réels du marché américain du mariage. Jouissant de plus de liberté en matière de fréquentations, les jeunes femmes ne pouvaient plus compter sur la guidance protectrice des parents et de la communauté. Au cours du XVIII^e siècle, les jeunes adultes ont acquis plus de contrôle sur leurs vies et, en particulier, sur le choix de leurs fréquentations. La tendance au déclin du patriarcat était exacerbée par les transformations idéologiques de l'ère révolutionnaire. Les attentes culturelles pour une famille américaine plus démocratique correspondaient à des changements économiques et géographiques ; les jeunes hommes se déplaçaient souvent à la recherche d'un emploi dans une économie transitionnelle où l'héritage était incertain et où l'apprentissage commençait à se décomposer. La stabilité et, par conséquent, la fiabilité des jeunes hommes étaient de plus en plus incertaines. Cela était particulièrement vrai dans ces marchés où l'on vendait les récits de séduction — villes et villages densément peuplés du Nord.

L'importance de cette question ne pouvait que se refléter dans les romans à succès de l'époque, et conséquemment dans les modèles normatifs utilisés par les réformateurs pour appréhender le phénomène de la prostitution. L'auteur de romans sentimentaux, très populaires à l'époque, se trouvait être en quelque sorte l'allié naturel du réformateur. Comment mieux attirer la sympathie du lecteur, si ce n'est en mettant l'accent sur la pureté initiale — et définitivement ruinée — de la prostituée ? La réécriture de la vie d'Helen Jewett, prostituée assassinée en 1836, constitue un bel exemple de ce remodelage de la destinée d'une de ces femmes. Jewett, une prostituée de haut vol fière, instruite et sûre d'elle-même, ayant même à l'occasion recours aux tribunaux pour faire respecter ses droits de citoyenne, allait devenir sous la plume des journalistes et de ses biographes une tragique victime de séduction, exposant à ses parents que, sa vie étant désormais ruinée, mieux valait pour elle s'exiler et aller cacher sa honte en ville. À New York, on s'en doute, elle serait à nouveau la victime tragique de la brutalité des hommes (Cohen, 1999 : 225-28). Dans les nombreux écrits inspirés par Jewett, qui déclinait par ailleurs elle-même son histoire en plusieurs versions, l'accent est mis sur tout ce qui peut rattacher la prostituée au groupe touchant et vulnérable des célibataires modestes.

Que cette mise en relief des tragiques conséquences de la séduction ait été fondée, ajoutée par la prostituée elle-même ou par le réformateur, un fait demeure le même : en y ayant recours, on pouvait être confiant de faire vibrer la corde sensible du lecteur, particulièrement l'habitué du roman sentimental qui appartenait souvent aux classes aisées. Le motif de la séduction, nourri de données fournies par l'étude de la prostitution (réseaux de *procurers* ou proxénètes, hiérarchie à l'intérieur de la profession, salaires, etc.), et ainsi agrémenté de nouveaux éléments piquants, pouvait revenir au roman sentimental et fournir une matière plus qu'intéressante à exploiter.

En effet, on peut voir que ce motif, extrêmement littéraire, s'inscrit directement dans la lignée de l'intrigue du roman *Clarissa* de Samuel Richardson (1740), un monument de la littérature populaire anglaise qui a engendré une pléthore de descendants dans les premières décennies du XIX^e siècle (Siegel, 1981 : 49). Parmi ceux-ci, *Charlotte Temple*⁴ (1791), roman à succès de Susanna Rowson, est en quelque sorte le pendant américain de *Clarissa*. Charlotte, belle et pure jeune fille issue d'une bonne famille anglaise, est séduite par un coureur de jupons sans scrupules, alors qu'elle est pensionnaire d'une petite institution pour jeunes filles. C'est sa gouvernante française — qui a elle-même perdu son honneur dans sa jeunesse — qui la met en contact avec son futur amant. Jouant sur sa candeur, le vil duo embarque Charlotte sur un bateau en partance pour l'Amérique. Le premier jour passé, l'infortunée n'ose même plus appeler à l'aide ses parents, persuadée qu'ils la rejeteront. Le reste du roman relate la progressive désillusion de Charlotte, qui découvre peu à peu la véritable nature de ses compagnons. Ces derniers l'abandonnent à son sort à New York, enceinte de son amant. Elle mourra, après avoir retrouvé ses parents au seuil de l'agonie.

⁴ *Charlotte Temple* a été le premier *best-seller* américain. Il ne sera détrôné que par *Uncle Tom's Cabin* d'Harriet Beecher Stowe en 1852. Sur la popularité de *Charlotte Temple* et de ses successeurs dans les premières années de la période postrévolutionnaire, voir Cathy Davidson, *Revolution and the Word*, chapitre 6.

À la suite du franc succès connu par *Clarissa* et *Charlotte Temple*, un nombre impressionnant de romans bâtis sur le même canevas voient le jour, jusqu'au tournant du siècle suivant, agrémentés des préoccupations contemporaines de leurs auteurs. Parmi ceux-ci, *The Quaker City, or, the Monks of Monk-Hall* (1844), grand succès de George Lippard, reprend, à l'instar de réformateurs comme McDowall, le même thème. On y suit les tribulations de Mary, jeune vierge de bonne famille, qui est séduite par Lorrimer, aidé de Bess, une prostituée qui a jadis connu le même sort. Sous prétexte d'un mariage secret, Mary est emmenée dans un manoir fréquenté par des gens louches, la résidence prétendue d'un oncle de Lorrimer. Un faux mariage y sera même célébré, à la suite du refus de Mary de s'abandonner à son prétendu fiancé sans la caution divine. Un autre roman de Lippard, *New York : Its Upper Ten and Lower Millions* (1853), capitalise quant à lui sur le cynisme des riches décadents, assoiffés de plaisirs et n'hésitant pas à briser des existences pour tromper leur ennui. Une de ses héroïnes, connue sous le nom de la Midnight Queen, y est livrée par sa mère à un homme riche, qui a subvenu à toutes les dépenses des deux femmes, depuis plusieurs années, dans le but de s'approprier la vertu de l'enfant. Après avoir assassiné le pervers bienfaiteur, la Midnight Queen devient une des prostituées les plus célèbres de New York.

On s'étonnera de l'invraisemblable candeur des jeunes femmes dépeintes dans ces histoires. Pour les réformateurs, mais aussi pour un auteur comme Lippard, une meilleure société n'offrirait pas à ses filles une éducation sexuelle supérieure. C'est l'ensemble de la société qui élèverait son niveau de moralité. Cependant, contrairement à *Clarissa* ou *Mary*, la jeune lectrice aura été mise en garde, justement, par ces romans populaires. Paradoxalement, au cours du siècle, certains réformateurs dénonceront la littérature sentimentale, l'accusant de favoriser l'éclosion de fantasmes et d'idées immorales chez ses jeunes lectrices, puisqu'elle ne met pas en scène des héroïnes vertueuses au parcours sans faute. On considérera donc que la lecture même de ces romans constitue une forme encore trop risquée d'éducation. Il n'en demeure pas moins que leur grand succès s'explique probablement par leurs jeunes héroïnes vierges, martyres du vice naturel des hommes, auxquelles s'identifiaient les lecteurs grâce aux procédés propres au roman sentimental. Les malheureuses, dans les romans du XVIII^e siècle, mouraient généralement de désespoir, le déshonneur précipitant leur agonie. Au XIX^e siècle, la prostitution devenait l'issue tragique de la fourberie — et causait la mort de l'infortunée, à courte ou moyenne échéance.

On peut dégager, tant dans l'œuvre des réformateurs que dans celle des romanciers, un modèle en deux temps qui provoque la « chute » de nos héroïnes. Dans un premier temps, une jeune fille sans histoire est séduite, à bon ou à mauvais escient, par un homme. Ce sont les conséquences de ce faux pas qui, dans un second temps, la conduisent au bord de la catastrophe, particulièrement du point de vue économique, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus d'autre choix que de se vendre pour survivre. Quels que soient l'époque, le milieu ou la condition d'origine de la jeune femme, tous les récits fonctionnent sur ce même canevas : une première erreur, un faux pas et les difficultés se succèdent jusqu'à briser la victime. Ce pas en-dehors du sentier balisé est sans contredit le fait de l'amour, ce qui n'est probablement pas qu'un fantasme de réformateur. À l'époque de McDowall et de Lydia Maria Child, la seule finalité d'une vie de femme consistait à faire un bon mariage. Celles-ci devaient donc être constamment à l'affût, dès leur tendre adolescence, de l'étincelle qui enclencherait le processus conduisant à leur destinée d'épouse. Que le destin se présente sous une forme imparfaite — un jeune homme trop pauvre, trop embarrassé de problèmes pour suivre la voie traditionnellement codifiée, ou sans références — pouvait probablement ne sembler qu'un obstacle temporaire à ne pas prendre en considération. Nos récits regorgent d'histoires de cour discrète, voire secrète, faite par des prétendants demandant, à la faveur de circonstances avantageuses, de consommer une union anticipée. La naïveté de nos héroïnes aidant, on les voit aussi suivre docilement ces hommes qui profitent d'un moment de désespoir pour les

conduire dans des hôtels de passe, un comportement qui met en relief leur passivité, leur habitude d'être prises en charge par des figures masculines.

Par contre, ces jeunes femmes naturellement pures n'abandonnent pas si facilement leur vertu. Même quand elles sont passionnément éprises de leur compagnon, leurs scrupules se prêtent aussi fort bien au jeu littéraire, au *suspense* qui tient le lecteur en haleine. McDowall en donne un brillant exemple dans ce récit où une vertu sans faille confère à notre jeune campagnarde, faussement engagée comme dame de compagnie, la résistance d'une martyre :

Ere long, one gentleman is left alone with her, and a regular assault is made upon her virtue, by all the hellish arts which *such* gentlemen know how to employ. He could not succeed in his purpose, and gave over in despair for that time. He retired ; and immediately his partner in mischief entered the room, to renew the assault ! He also was baffled, and went away. They then advised that a *young* gentleman should be introduced, who possibly might succeed better. It was done. The girl still resisted, remonstrated, and pleaded with her destroyer. She begged him to have pity upon her, and rescue her from that dreadful place. She could welcome poverty, but intreated that her virtue might be spared. The heart of the young transgressor was not *all marble*, and the seducer was overcome. The spoiler relented before his trembling victim, begged pardon for his wickedness, and solemnly promised to procure her release, and convey her home. (MF, 18)

Bientôt, un gentleman fut laissé seul avec elle et porta un assaut régulier à sa vertu, par tous les arts diaboliques que ces gentlemen savent utiliser. Ne pouvant réussir dans son entreprise, il laissa tomber, désespéré, pour cette fois-ci. Il se retira et, immédiatement, son partenaire dans le vice entra dans la pièce pour renouveler l'assaut ! Il fut aussi éconduit et partit. Tous deux s'avisèrent alors qu'un jeune gentleman devrait être introduit auprès d'elle, lequel pourrait avoir plus de succès. Cela fut fait. La fille continua de résister, protestant et argumentant avec son assaillant. Elle le supplia d'avoir pitié d'elle et de la sauver de cette affreuse situation. Elle pouvait accepter la pauvreté, mais implorait que sa vertu soit épargnée. Le cœur du jeune transgresseur n'étant pas tout de marbre, le séducteur fut finalement vaincu. Celui qui pouvait la perdre céda devant sa victime tremblante, lui demanda pardon pour sa cruauté et lui promit solennellement de la relâcher et de la reconduire chez elle.

Trompées dans leur sentiment le plus pur et le plus légitime par des séducteurs sans scrupules, les prostituées de nos récits devenaient ainsi de véritables martyres de l'amour, bafouées par un monde où la tromperie permet aux hommes d'assouvir leurs plus bas instincts. Comment pourraient-elles mieux ressortir blanchies, en quelque sorte, de leur faute que par le truchement de ce motif amoureux ? L'amour, dans cette société victorienne, fait partie des attributs intrinsèques, naturels, de la femme. En outre, la pureté de leur sentiment est mise en contraste avec celui, vil, de leur amant, une dichotomie directement empruntée à la littérature romanesque qui, elle, peut l'expliciter à souhait, comme dans cet extrait de la nouvelle *Rosenglory* (1846) de Lydia Maria Child⁵. Susan aime clandestinement le fils de la famille qui l'a recueillie et lui a offert un emploi de domestique :

The concealment was the only thing that troubled Susan with a consciousness of wrong : and he easily persuaded her that this was a duty, in order to screen him from blame. « Was it his fault that he loved her ? » he asked ; « He was sure he could not help it ». She, on her part, could not help loving him deeply and fervently. He was very handsome, and she delighted in his beauty, as naturally as she had done in the flower, when her heart leaped up and called it a Rosenglory. Since her brother went away, there was no other bosom on which she could rest her weary head ; no other lips spoke lovingly to her, no other eye-beams sent warmth into her soul. [...] Society reflects its own pollution on feelings which nature made beautiful, and does cruel injustice to youthful hearts by the grossness of its interpretations. (*Rosenglory*, 183)

⁵ La nouvelle *Rosenglory* a été inspirée à Child par une histoire, bien réelle, qui avait fait grand bruit à New York en 1843. La jeune domestique Amelia Norman avait tenté d'assassiner son amant Henry Ballard, un riche marchand. Child s'est dévouée corps et âme à la cause de cette jeune femme, qui sera finalement acquittée. Andrea L. Hibbard et John T. Parry ont étudié de manière convaincante la manière dont la défense a exploité au cours du procès le motif romanesque de la séduction dans l'article « Law, Seduction, and the Sentimental Heroine ».

La dissimulation était la seule chose qui troublait Susan et lui donnait la conscience du mal : il la persuada facilement que c'était son devoir, afin de le protéger du blâme. « Est-ce que c'était sa faute s'il l'aimait ? », demanda-t-il ; « Il était sûr de ne pouvoir rien y faire ». De son côté, elle ne pouvait s'empêcher de l'aimer profondément et avec ferveur. Il était très beau, et elle se délectait de sa beauté, aussi naturellement qu'elle le faisait pour la fleur, quand son cœur bondit et l'appela une Rosenglory. Depuis que son frère était parti, il n'y avait plus de poitrine sur laquelle elle pouvait reposer sa tête lasse, plus de lèvres lui parlant tendrement, plus de regard irradiant sa chaleur dans son âme. [...] La société projette sa propre dégénérescence sur des sentiments que la nature a créés beaux, et cause une cruelle injustice aux jeunes cœurs par la grossièreté de ses interprétations.

Susan est orpheline, et son amour pour Robert vient combler tous ses manques affectifs, un amour que Child compare à l'émerveillement que la jeune femme éprouvait, enfant, devant une fleur sur le rebord de la fenêtre de son taudis. Cet amour est traité avec légèreté par Robert, qui ne pense qu'à satisfaire un caprice. Leur liaison découverte, Susan sera accusée d'avoir perverti le fils bien-aimé, et sera confiée à une autre famille. Cette fois, c'est le chef de famille qui s'éprendra d'elle :

[...] he himself took a decided fancy to her. [...] She thought it all very kind and fatherly, and took it all in good part. She made her best courtesy when he presented her with a handsome calico gown ; and she began to think she had fallen into the hands of real friends. But when he chucked her under the chin, and said such a pretty girl ought to dress well, she blushed and was confused by the expression of his countenance, though she was too ignorant of the world to understand his meaning. But his demonstrations soon became too open to admit of mistake, and ended with offers of money. She heard him with surprise and distress. To sell herself without her affections, had never been suggested to her by nature, and as yet she was too little acquainted with the refinements of high civilizations, to acquire familiarity with such an idea. (*Rosenglory*, 184)

[...] lui-même se prit d'un sincère béguin pour elle. [...] Elle crut tout cela gentil et paternel, et vit tout du bon côté. Elle fit sa plus belle révérence quand il lui offrit une belle robe de calicot ; et elle commença à croire qu'elle était tombée entre les mains de véritables amis. Mais quand il la caressa sous le menton, et lui dit qu'une si jolie fille devrait être bien vêtue, elle rougit et fut confuse devant l'expression de son visage, bien qu'elle fût trop ignorante du monde pour en comprendre la signification. Mais ses démonstrations devinrent vite trop évidentes pour qu'elle puisse se méprendre, et se terminèrent par des offres d'argent. Elle l'écouta avec surprise et désarroi. Se vendre sans son affection n'était pas dans sa nature, mais elle était trop peu accoutumée aux raffinements des hautes civilisations pour se faire à une telle idée.

Susan perdra donc sa place à nouveau, ce qui la conduira à se prostituer et, éventuellement, à en mourir : dans la littérature romanesque du XIX^e siècle comme dans les récits de McDowall, la jeune femme qui prend conscience du mal pervertissant la société doit presque inévitablement prendre la voie qui mène à la déchéance et à la mort.

En effet, la mort est le sort qui attend la plupart des prostituées, à l'agonie et prêtes à se repentir, que McDowall console. S'il est essentiel qu'un sincère repentir soit démontré par les *Magdalens*, il n'en demeure pas moins que le réformateur n'a pas de solution de rechange à proposer à la disgrâce. Mieux vaut donc mourir, dans la grâce de la pureté retrouvée, pour regagner le statut perdu d'ange, au ciel plutôt que sur terre. Par une étonnante association d'idées, on affirme que la prostitution tue : trois ou quatre ans est la durée moyenne de survie d'une prostituée selon les études des réformateurs. Si ce n'est pas la maladie qui emporte la jeune femme, c'est le suicide : incapable de vivre avec la honte et le remords, elle préférera souvent se donner la mort (*MF*, 44-45). Quelques-unes, cependant, survivent à une très courte carrière.

Dans ces circonstances, celles qui peuvent échapper à la mort sont celles qui ont approché le gouffre sans y chuter, et qu'on sauve *in extremis*. Adrienne Siegel souligne le fait qu'à cette époque, les littéraires décrivent New York comme un grand village, dont les habitants sont unis par des liens étroits (Siegel, 1981 : 48-49). Nous pourrions faire usage de cette observation pour souligner qu'on trouve dans nos récits un grand nombre de coïncidences heureuses et éminemment romanesques : alors que la

jeune vierge vient de comprendre qu'elle est bel et bien séquestrée dans une *house of ill-fame*, entre un nouveau client, qui se trouve être un notable du village d'où elle est venue. Celui-ci, horrifié de trouver là une femme de son cercle social soumise à un tel péril, la ramène saine et sauve à la maison. Notons que les auteurs n'expliquent en rien les raisons qui ont amené cet honnête citoyen à se trouver dans un tel lieu de perdition !

Pour McDowall qui, rappelons-le, est un prédicateur, la rédemption de la prostituée n'est possible qu'au seuil de l'Au-delà. Dieu est le juge suprême, et tous devront comparaître devant lui un jour ou l'autre. C'est ainsi que les prostituées de McDowall arrivent, pour la majorité, à retrouver la voie du Seigneur et à se repentir de leurs péchés, tandis que les hommes qui les ont trompées, prédit le réformateur, devront purger en enfer leurs péchés, ainsi que ceux de leurs victimes (MF, 44). Par là-même, il propose un modèle normatif masculin, qui est le pendant de celui proposé à la jeune femme du siècle : le protecteur de la vertu féminine. En effet, les champions de la prostituée s'adressent de préférence à un public masculin, aisé, qu'ils tentent de réformer. À travers la question, maintes fois répétée, « What if she was your sister ? / Et si elle était votre sœur ? », on l'exhorte à faire sien le combat contre le mal, à développer une conscience qui l'aidera à combattre la tentation de l'immoralité. Romans et récits font grand cas des terribles remords qui rongent le séducteur, le conduisant même parfois au suicide (Hessinger, 2005 : 29-31). Il ne suffit pas, toutefois, d'éviter de pécher. Le lectorat est appelé à se mobiliser pour la cause réformatrice, à se faire lui aussi le défenseur de la vertu féminine, à mettre un peu d'ordre dans cette société urbaine nouvelle et chaotique.

Au tournant du siècle : la nouvelle héroïne

Quelques décennies plus tard, au tournant du XX^e siècle, le succès romanesque des séducteurs machiavéliques ne s'est pas démenti, quoique les moyens mis à leur disposition par leurs créateurs se soient mis au diapason des transformations de la ville. On peut voir la marque de ces changements dans le roman de Theodore Dreiser, *Sister Carrie* (1901). Carrie est, elle aussi, un pur et naïf produit de la campagne. Elle est venue à Chicago de son propre chef, pour tenter sa chance et vivre une vie plus excitante. Dans le train, elle rencontre Drouet, qui deviendra peu à peu son ami, puis n'aura plus qu'à la cueillir dans un moment de désespoir. Alors qu'elle est sans emploi et sans famille, il fait d'elle sa concubine. On le voit, ce qui a changé depuis l'époque de John McDowall et George Lippard, c'est que le séducteur n'a plus besoin d'échafauder des plans diaboliques, ni de s'assurer l'aide d'un groupe d'amis pour couper sa proie de la protection des siens ; celle-ci est désormais infiniment plus accessible grâce à sa présence dans l'espace public et à son autonomie. Elle ne peut compter que sur sa propre vertu pour échapper au péril, et en dernière extrémité, cette vertu devra être troquée contre sa subsistance. On remarque aussi, dans le roman de Dreiser, qu'un imaginaire associé à la grande ville s'est développé, particulièrement grâce à la littérature et aux récits des réformateurs, un imaginaire au sein duquel la jeune femme occupe une place bien à elle.

Ces importants changements se reflètent dans les récits rapportés par Maude Miner dans son essai *Slavery of Prostitution* (1916). Ainsi, Annette Curtis s'est carrément jetée dans la gueule du loup. Venue du Tennessee, elle a vendu sa vache pour payer le train, afin d'aller épouser un homme rencontré par l'intermédiaire des petites annonces du journal (SOP, 30). Kathleen, elle, a rencontré son séducteur alors qu'elle était serveuse dans un restaurant de Long Island. Il a promis de l'épouser et l'a emmenée, enceinte, vivre dans un meublé où il l'a abandonnée (SOP, 6). Gertrude, enfin, a été saoulée par un vendeur du magasin où elle travaillait. Après avoir abusé d'elle, il l'a forcée à se prostituer pour lui, en menaçant de la dénoncer à sa mère (SOP, 69). En somme, les prostituées de Miner ont été piégées par le truchement des nouvelles possibilités que la ville offre aux jeunes femmes : médias de masse, liberté

de mouvement, emplois rémunérés mettant les employées en contact quotidien avec des collègues et clients masculins.

À cette époque, on admet désormais que les filles pauvres ou issues de familles dysfonctionnelles ont aussi besoin de protection. Cette nouvelle vision est d'abord et avant tout le fruit d'une étude plus systématique de la prostitution. Aussi, la diversification des territoires de la réforme a sensibilisé les Américains aux problèmes sociaux vécus par les ouvriers : par exemple, les effets dévastateurs de l'alcoolisme ou la promiscuité et l'insalubrité des taudis. L'indignation provoquée par la question de la prostitution a par ailleurs été alimentée par une nouvelle sensibilité des réformatrices à la question des droits des femmes. Des militantes comme Maude E. Miner se définissent, en effet, comme des « abolitionnistes » œuvrant à délivrer les jeunes citadines de « l'esclavage de la prostitution »⁶. Le début du XX^e siècle est d'ailleurs marqué par la panique collective entourant la traite des blanches (*white traffic*), qui aura le mérite de ramener à l'avant-plan la lutte contre la prostitution. Pour nombre de réformatrices, toutefois, l'inquiétant portrait dessiné par les journalistes enquêtant sur ce trafic humain et par les comités mis sur pied pour le combattre ne doit pas occulter la réalité telle que débusquée sur le terrain : la coercition est une cause marginale de la prostitution. Les causes véritables de la prostitution résident plutôt dans les inégalités économiques qui forcent certaines jeunes femmes à vendre leur corps, et dans une certaine culture urbaine qui fait la promotion de l'immoralité (Pivar, 2002 : 71-92).

Par ailleurs, sur le plan littéraire, le courant réaliste met à l'avant-scène des héroïnes issues du « peuple », ce qui aurait été considéré de très mauvais goût un siècle plus tôt. Désormais, elles sont couturières, ouvrières, actrices de bas étage. Cora, l'héroïne du roman d'Edgar Fawcett, *The Evil that Men Do* (1889), est une jeune ouvrière vaillante et vertueuse, qui sera brisée par une série de malchances et par la fréquentation d'un jeune homme riche, qui devra renoncer à elle sous la pression de sa famille. Elle meurt dans une déchéance tragique, le soir du mariage de son amant avec une autre femme. Au tournant du siècle, Clarissa est remplacée dans le cœur des lecteurs par Carrie, issue d'une famille de modeste condition campagnarde, ou par Maggie, jeune ouvrière élevée dans un *tenement* et laissée à elle-même par des parents alcooliques (Crane, 1893). C'est ainsi que naît la nouvelle héroïne urbaine : la prostituée. Cette dernière réunit à elle seule une importante part des angoisses des citadins aisés face à la ville en mutation et face au monde industriel. Elle est l'incarnation du malaise, ressenti par ces mêmes New-Yorkais aisés associant la femme à la domesticité, devant la nouvelle omniprésence de la jeune citadine dans l'espace public, de même que devant sa promiscuité avec ses collègues et amis masculins. Enfin, elle se prête mieux que nulle autre au jeu littéraire : réformée, elle constitue un exemple de courage ; brisée par son destin, elle est l'héroïne tragique par excellence.

Il serait faux de croire que, dans les années 1830-1850, cette réalité était occultée : on se souviendra de *Rosenglory* de Lydia Maria Child, qui racontait la chute d'une orpheline des bas quartiers. Simplement, la sensibilité des lecteurs imposait alors des intrigues plus manichéennes, mettant en scène des jeunes femmes de leur propre classe sociale, mais aussi des abuseurs réunissant à eux seuls tous les vices attribués aux « dix maîtres » de la ville et à leurs descendants oisifs : luxure, libertinage, cynisme, cruauté et insensibilité. La Susan de *Rosenglory*, au bord du désespoir, était sollicitée dans la rue par le même juge qui l'avait envoyée en prison pour vol (Child, 1846 : 185). Au tournant du siècle, on observe que les « forces urbaines du Mal » ne s'unissent plus pour s'acharner sur l'infortunée, mais que sa triste destinée résulte désormais, en grande partie, de ses propres choix. Ainsi, alors que Mary était trompée par un habile stratagème dans *The Quaker City*, la chute de Maggie est le résultat de son choix de se

⁶ Le titre de l'essai de Miner souligne de manière éloquent le recours à cette symbolique : *Slavery of Prostitution : A Plea for Emancipation*.

donner à Pete, ainsi que de sa décision, devant la menace faite par sa mère de la renier, de suivre malgré tout son amant.

Ainsi considérés, les récits rapportés par la réformatrice Maude Miner, à l'instar des romans de Theodore Dreiser ou Stephen Crane, révèlent une image de la jeune citadine radicalement différente de celle que décrivait McDowall. Indépendante, elle a généralement un emploi, que ce soit dans un commerce, un restaurant ou une manufacture. On admet en outre sans difficulté que jeunesse rime avec plaisir, que la jeune fille aime sortir, se divertir et entretenir de nombreuses amitiés féminines et masculines. Débrouillarde, elle tente de faire son chemin dans la vie en profitant de toutes les opportunités offertes par la ville. Issue d'une famille gravement défavorisée, elle peut se désolidariser du noyau familial pour ne plus avoir à remettre son salaire à ses parents, une rupture qui semble désormais courante. Aussi, on remarque, en filigrane, que le concubinage est de plus en plus toléré par l'ensemble de la société urbaine, mais il est établi clairement qu'il ne saurait constituer une avenue viable en vue d'acquérir la respectabilité, si bien qu'on continue à le condamner en évoquant les périls qu'il peut engendrer⁷.

On peut voir, avec l'ouvrage de Miner, qu'une vision plus réaliste des causes de la prostitution a désormais cours, une approche préfigurée par la mise en garde de Charles Loring Brace citée plus haut. On pourrait attribuer en partie cette nouvelle compréhension au fait que les problèmes sociaux sont désormais étudiés plus systématiquement par une nouvelle génération de réformateurs et de travailleurs sociaux. Il est aussi probable que les causes de la prostitution aient effectivement changé : la promiscuité, le désir de vivre une vie plus facile que leurs parents ouvriers, la misère industrielle, le chômage, l'autonomie qui grise mais laisse aussi sans ressources, les salaires dérisoires versés aux femmes sont autant de nouvelles raisons, pour celles-ci, d'avoir recours au plus vieux métier du monde. Enfin, le travail de réforme est désormais effectué sur des bases scientifiques, et non plus empiriques : Miner, agente de probation, étudie un bassin de prostituées réelles, fréquentées quotidiennement dans le cadre de son travail.

Les jeunes femmes du début du XX^e siècle veulent s'amuser, profiter au maximum du tourbillon que la ville offre à la jeunesse, particulièrement celles qui sont issues de familles ouvrières et qui n'ont pas connu une enfance facile. Elles développent une vision mercantile des rapports avec les hommes. On voit ainsi apparaître la pratique du *treating*, c'est-à-dire de l'échange de faveurs, sexuelles ou non, contre des sorties, des vêtements ou des bijoux de pacotille, par les filles de la classe ouvrière (Horowitz et Peiss, 1996 : 3). Cette nouvelle pratique préoccupe les réformateurs et les incite, pendant les premières décennies du siècle, à tenter de réglementer les salles de danse et autres lieux de sociabilité ouvrière. On peut aussi aisément comprendre en quoi cette nouvelle indépendance des jeunes filles peut déranger les réformateurs et la société en général : uniquement intéressées par l'argent, les parures et les divertissements, ces filles sont accusées d'être des « chercheuses d'or » et on les situe généralement au seuil de la prostitution. L'indulgence et l'empathie, toutefois, prévalent toujours au moment de juger de leur conduite.

Un intérêt de plus en plus marqué de la part des réformateurs à l'endroit des classes défavorisées a contribué à faire connaître les conditions de vie incroyablement difficiles des pauvres de la ville. Dans ce contexte, il devient normal, voire glorieux, pour la jeune citadine pauvre de rêver d'une vie meilleure. La ville offre d'innombrables possibilités, célébrées par une myriade de récits de succès à l'américaine. Par contre, dans les milieux ouvriers, les chances d'ascension sociale sont plutôt rares. C'est ainsi qu'il sera facile,

⁷ Dans plusieurs des récits de Miner, la fille commence par quitter le foyer familial pour aller vivre avec un homme, sans chercher à se justifier. Sur la tolérance grandissante au concubinage, on lira avec intérêt les lettres éditées par Helen Lefkowitz Horowitz et Kathy Peiss, lesquelles témoignent d'une relation interracial : *Love across the Color Line*.

pour le séducteur, de promettre à sa victime, en plus du mariage, richesses, vêtements, bijoux en échange du déshonneur de devenir sa concubine. Reste à faire accepter cette nouvelle compréhension de la prostitution au lectorat, ce qui constitue un enjeu de taille. Comment faire, en effet, pour que la prostituée ne soit pas perçue comme une intéressée ? Dans le nouveau schéma des causes de la prostitution, la jeune fille deviendra une « petite fille aux allumettes » qui regarde, par les vitrines des grands magasins et des restaurants fins, se dérouler une vie de rêve, de luxe et de confort. Mais sans une famille fortunée, elle est réduite à ses propres moyens pour améliorer sa situation. Ainsi, l'ambition des jeunes héroïnes de Miner n'est jamais condamnée. Si elles ont chuté, c'est qu'elles ont manqué de débrouillardise, d'ingéniosité ou de scepticisme face aux beaux parleurs.

On remarque aussi que certaines causes de la prostitution, autrefois jugées intolérables, sont désormais admissibles, voire admirables. Si, chez McDowall, certaines avaient dû se contraindre à la prostitution pour assurer la subsistance de leurs frères et sœurs, chez Miner, des jeunes femmes le font pour leur propre enfant, ou du moins auraient eu l'intention de le faire s'il n'était décédé. Cette nouvelle proposition dénote une importante évolution des mœurs, une acceptation plus réaliste de la difficile destinée de la jeune femme moderne, dont témoigne ce récit admiratif de Miner :

A tall, handsome woman, extraordinarily clever and attractive, had for ten years supported her child by her earnings of immorality. When deserted in Paris by a man who had promised marriage, she cared for her infant son, and later brought him with her to New York. While soliciting in one of the well-known hotels on Fifth Avenue, she would be flashily dressed and adorned with jewels ; but one day in the month when she visited her ten-year-old boy in the excellent school where she placed him, she would don a plain tailored suit and a long black veil so that no one could recognize her. She was determined that her child should never know the truth about his mother. When I visited the school, and without divulging any information, saw the boy and talked with the master about his work, I appreciated more fully the determination of the mother to « keep him and educate him ». (SOP, 65)

Une grande et belle femme, extraordinairement intelligente et attrayante, fit vivre son enfant pendant dix ans grâce à ses gains immoraux. Quand un homme, qui lui avait promis le mariage, l'abandonna à Paris, elle prit soin de son fils et le ramena plus tard avec elle à New York. Lorsqu'elle faisait de la sollicitation dans un des hôtels bien connus de la Cinquième Avenue, elle s'habillait de manière voyante et s'ornait de bijoux ; mais un jour par mois, quand elle rendait visite à son fils de dix ans dans l'excellente école où elle l'avait placé, elle revêtait un ensemble uni et un long voile noir afin que personne ne la reconnaisse. Elle était résolue à ce que son enfant n'apprenne jamais la vérité au sujet de sa mère. Quand j'ai visité l'école, sans divulguer aucune information, j'ai vu le garçon et parlé avec son professeur à propos de son travail scolaire, et j'ai pu apprécier davantage la détermination de cette mère à « le garder et l'éduquer ».

Ouvrière, serveuse, actrice, la jeune citadine telle que décrite dans les récits de Miner, à l'instar des héroïnes des romans de Dreiser ou Fawcett, est initialement autonome, débrouillarde et courageuse. Elle n'a plus la passivité des héroïnes de McDowall, ni leur absolue candeur : elle sait que tout concourt à la mener à la prostitution, bien qu'elle se refuse à considérer cette avenue. Face aux difficiles circonstances de la vie urbaine, elle se rebelle et se bat jusqu'au bout pour demeurer respectable. Ce n'est que confrontée à des problèmes réellement sans issue qu'elle abandonne et se laisse glisser vers le vice. Elle ne cède néanmoins aux avances des hommes que pour ne pas mourir de faim ou de froid. Sous la menace de violences, elle ruse et est rescapée juste à temps. Enceinte, elle s'accroche à son amant pour assurer sa survie et celle de son enfant. Bref, elle est, là encore, d'une moralité au-dessus de tout soupçon, et sa décision de se prostituer est prise en toute dernière extrémité, pour échapper à la mort.

Le désespoir économique est la cause la plus fréquente du glissement vers la prostitution. Depuis l'avènement du capitalisme sauvage, la prostituée est victime de la jungle urbaine et industrielle, plus encore que de l'homme qui la fait chuter. Elle ne semble disposer que de deux options : la pauvreté vertueuse ou la richesse sans la vertu. Désormais, il semble que celle qui choisit la seconde option, à

travers la prostitution ou un autre métier peu modeste, puisse être considérée, en quelque sorte, comme une héroïne, ou tout au plus une victime des circonstances, ce qui est bien exposé par Miner :

Girls out of work with no money to pay for living expenses, have met real moral danger. [...] Having spent the last penny for food, or gone without eating for two or three days, they have lost all hope and decided that it made no difference what became of them. Courage has failed them when they thought of suicide, and stealing has seemed to them a crime. They have defended their position in having adopted an immoral life by declaring that « at least they had hurt no one but themselves. » If it occurred to them to secure help from a philanthropic society, they have not known where to go or have had too great pride to ask for aid. (SOP, 62)

Les filles sans emploi ni argent pour assurer leur subsistance ont fait face à un réel danger moral. [...] Quand elles ont dépensé leur dernier sou pour de la nourriture, ou qu'elles sont restées sans manger depuis deux ou trois jours, elles ont perdu tout espoir et ont décidé que ce qu'il adviendrait d'elles ne ferait aucune différence. Le courage leur a manqué quand elles ont songé au suicide, et voler leur est apparu comme un crime. Elles ont défendu leur choix d'avoir adopté une mode de vie immoral en déclarant qu'« au moins, elles n'avaient fait de mal à personne d'autre qu'elles-mêmes ». S'il leur est arrivé de songer à chercher de l'aide auprès d'une société philanthropique, elles n'ont pas su où aller ou ont été trop fières pour demander du soutien.

Cette préoccupation pour les laissées-pour-compte de l'ère industrielle n'est pas exclusive à Miner : inquiets de l'état de la morale dans le monde moderne, les réformateurs et les réformatrices pointent également du doigt les grands capitalistes bâtissant leur fortune sur l'exploitation des ouvriers et, à plus forte raison, des ouvrières, ainsi que les hommes amoraux qui profitent de la vulnérabilité économique de ces ouvrières pour abuser d'elles.

Si elle affirme sans détour la prépondérance du facteur économique, Miner n'abandonne pas pour autant le personnage essentiel du séducteur, qui n'est plus tant une *cause* de la prostitution, mais en devient plutôt le catalyseur. Il profite de la vulnérabilité de la jeune ouvrière, tant sur le plan pécuniaire qu'affectif, en lui promettant une vie plus facile, mais surtout l'amour et la protection dont elle a tant besoin. Ainsi, Amelia, issue des taudis de Mulberry Street, grandit dans la rue et n'échappe pas aux mauvaises influences de son milieu. À la suite d'une querelle avec sa mère, elle accepte « d'aller avec » un jeune Italien qui lui promet de l'épouser et de la loger à Long Branch dans une grande maison. Elle finit par se prostituer pour lui, jusqu'à ce qu'il la vende à un *procurer* pour 40 \$. Elle reconnaît avoir cru à ses promesses jusqu'à ce qu'elle apprenne qu'il avait déjà une femme de 17 ans et un bébé (SOP, 55-56). De même, Rachel rencontre, alors qu'elle a quitté le foyer familial pour travailler, un homme qui gagne sa vie en volant. Elle le suit dans un *parlor house* où elle travaille pour lui. Elle arrive à quitter cet enfer et retourne à sa famille, d'où elle est chassée quand on découvre qu'elle est enceinte. Elle retourne ensuite à son souteneur (*pimp*) de New York et lui demande de l'aide, ce qu'il refuse. Plus tard, elle est arrêtée et passe six mois en prison avec son bébé, qui n'y survit pas. À sa sortie, elle rencontre un policier qui promet de l'épouser, mais elle découvre après quelques mois qu'il était déjà marié. À la suite d'autres déboires, elle se résout à se réhabiliter (SOP, 13-16).

Chez Miner, un accent important est mis sur ces relations affectives qui attirent les filles dans la prostitution. Plusieurs pages de *Slavery of Prostitution* sont consacrées à cette question. Elle y décline les moyens utilisés par les hommes qui causent la chute de ces jeunes femmes : « Promise of Marriage », « Fake Marriage », « Marriage », « Promise of Protection » et, tout simplement, « Affection » (SOP, 93-97, 112, 116), cette dernière promesse apparaissant finalement comme la meilleure manière de s'assurer la collaboration de la prostituée sans que la coercition soit nécessaire. Maude Miner souligne, après avoir établi toute une liste de moyens employés pour forcer une fille à se prostituer, que :

As procurers count upon winning a girl's affection to bring her into prostitution, they depend upon it as one of the surest means of keeping her under control and continuing their power over her. Often in the first instance, her love

has been as true, as pure, and as beautiful as that which is in the power of any woman to give, and it has continued, even though the object of it has been wretched and unworthy. Although realizing that her betrayer has shamefully wronged her, she clings to him, and loves him, often until all power of caring seems deadened. It is almost impossible for a girl, still devoted to her deceiver, to realize that he feigns affection in order to exploit her for gain. Occasionally, with overwhelming evidence, a girl does awaken to a realization of this. (SOP, 113)

Si les proxénètes comptent sur l'affection d'une fille pour l'entraîner dans la prostitution, ils y ont aussi recours comme à l'un des plus sûrs moyens de la garder sous contrôle et de conserver leur pouvoir sur elle. Souvent, en premier lieu, son amour à elle est aussi vrai, pur et beau que celui que toute femme peut donner, et cela continue même si son objet, misérable, en est indigne. Bien qu'elle réalise que le traître l'a honteusement bernée, elle se cramponne à lui, l'aime, souvent jusqu'à ce que toute affection semble étouffée. Il est presque impossible, pour une fille encore dévouée à son imposteur, de réaliser qu'il feint l'affection dans le but de l'exploiter pour de l'argent. Occasionnellement, avec des preuves accablantes, une fille s'éveille effectivement à cette réalité.

On remarquera enfin que le séducteur n'est plus un jeune homme de la *upper class* décadent qui tire plaisir de sa duperie. Le visage du séducteur a changé : il appartient maintenant à la faune variée qui profite de l'anonymat de la ville. Il est à l'occasion un collègue de travail, voire un patron, mais le plus souvent, il est tout simplement un criminel de bas étage, un fraudeur, un voleur, ou ce nouveau personnage qui a complètement transformé — dans la réalité comme dans les récits — le monde de la prostitution : le souteneur (*pimp*).

On croit désormais fermement à la réhabilitation, qui est assurée en partie par le biais du système judiciaire. Autres temps, autres mœurs : sous la plume de Miner, ce n'est plus la religion qui vient au secours de la prostituée, mais le travail social. Les récits de la réformatrice sont ponctués de vérifications effectuées dans le village natal de ses protégées, de contacts faits avec la famille pour récupérer la fille perdue, de mises sous la tutelle d'organismes de charité, le tout dans le but de corriger le tort qui a été commis. Souvent, cependant, l'issue de l'histoire n'est pas connue et Miner nous laisse sur la promesse faite par la jeune prostituée repentante de ne plus s'y laisser prendre. Il semble, dans cette éventualité, que le simple fait d'avoir été écoutée avec compassion et équité, et d'avoir été appuyée et comprise, suffise à diminuer le désespoir profond qui l'avait conduite aux dernières extrémités et à susciter chez-elle le désir de recommencer sa vie à neuf. Miner, il est certain, croit fermement à la valeur du travail qu'elle effectue auprès des prostituées. Elle tient à convaincre le lecteur que les prostituées peuvent être réformées et réinsérées dans la société, pour peu que cette même société les traite avec empathie.

Miner tente, comme McDowall avant elle, d'établir que la pureté initiale des jeunes prostituées n'a pas été complètement altérée par la proximité du vice, donc qu'il est possible de les réhabiliter. Tandis que McDowall atteignait ce but en rejetant tout le blâme sur le séducteur (MF, 44-45). Miner s'y prend d'une manière radicalement différente, comme en témoigne ce portrait qu'elle fait des filles qu'elle a rencontrées :

With these girls at different stages of the way, we are surprised to find so many splendid qualities of character. As we touch the deeper springs of the girl's being, we frequently find generosity, compassionate love, and heroic self-sacrifice. In spite of the surface veneer of hardness and recklessness, she has often within her a warmth of affection and longing for a better life. (SOP, 28)

Chez ces filles qui en sont à différentes étapes du parcours, nous sommes surpris de trouver tant de splendides qualités de caractère. À mesure que nous atteignons la source profonde de l'être de l'une de ces filles, nous trouvons fréquemment la générosité, l'amour empreint de compassion, l'autosacrifice héroïque. Sous un vernis de dureté et de témérité, elle a souvent en elle une affection chaleureuse et le désir d'une vie meilleure.

Maude Miner souligne aussi le fait que les jeunes femmes qu'elle a interviewées assument leur faute, ce qui relève, dans les circonstances extrêmes qu'elles décrivent, du pur héroïsme : « Girls have made no

effort to lessen their own wrongdoing or guilt, and after giving various reasons, have frequently added : 'But it's my own fault. No one could have made me do it'. / *Les filles n'ont fait aucun effort pour minimiser leurs propres méfaits ou leur culpabilité et, après avoir donné diverses raisons, elles ont fréquemment ajouté : 'Mais c'est ma propre faute. Personne n'aurait pu me forcer à le faire' »* (SOP, 39) Elles ont donc conservé la conscience du bien et du mal, ce qui prouve qu'elles ne sont pas définitivement perdues et qu'il est nécessaire de les aider à échapper à leur condition.

Du côté de la fiction littéraire, la fin est moins encourageante. Cora meurt assassinée, en pleine déchéance alcoolique. Maggie, quant à elle, se suicide en se jetant dans la rivière. Comment auraient pu se terminer autrement ces romans qui racontent, étape par étape, la chute d'une jeune femme dans les ténèbres ? Et surtout, les romanciers pouvaient-ils proposer autre chose pour que leur héroïne survive à la disgrâce, sans choquer leurs respectables lecteurs ? Ce n'est qu'avec *Sister Carrie* qu'un auteur a l'audace de faire survivre son héroïne au vice. En effet, Carrie est éblouie par la ville et ses possibilités, par tous les biens luxueux qui pourraient être siens. La ville, ici, constitue presque un personnage à part entière, influençant, bien au-delà de l'attachement amoureux, les choix de Carrie, avec ses vitrines de beaux vêtements, ses appartements luxueux. Il est facile, pour Drouet, de séduire la jeune femme en lui offrant cette vie plus fastueuse à laquelle elle aspire. Elle s'habitue ainsi progressivement au luxe, raffinant ses ambitions, changeant d'amant sur la promesse d'une ascension sociale. Franchissant progressivement toutes les étapes menant à la déchéance, concubine de Drouet puis entretenue par le fraudeur Hurtwood, coincée avec ce dernier dans une situation sans issue, Carrie ne devient pourtant pas une prostituée. Elle sauve sa peau et abandonne son amant. Nous la retrouvons dans l'épilogue sous les traits d'une actrice, un métier certes peu honorable, mais tout de même moins sordide que la prostitution. Elle vit dans une relative opulence, sans s'écarter d'une manufacture, parce qu'elle a renoncé à la respectabilité et fait le choix de vivre seule. S'il faut en croire la petite histoire, le roman a bien failli ne pas être publié. La femme de l'éditeur de Dreiser aurait été profondément choquée, en 1900, à la lecture du manuscrit, et le roman aurait causé une vive controverse tant aux États-Unis qu'en Angleterre. En 1907, Dreiser affirmait que : « even at that day, the outraged protests have far outnumbered the plaudits / *même à ce jour, les protestations outragées ont grandement dépassé en nombre les applaudissements* » (SC, vii). L'empathie de la bonne société du début du XX^e siècle demeurait donc conditionnelle au repentir des filles déçues.

Conclusion

Nous avons pu constater que, pour toucher leurs lecteurs, les réformateurs et les réformatrices rapportant des récits de prostituées ont largement capitalisé sur les procédés littéraires populaires de leur temps. La trame narrative mise en place dès les années 1830, laquelle fait de la prostituée une victime, tantôt du vice des hommes, tantôt du monde industriel ou de la ville, sera conservée et utilisée par les réformateurs pour toucher leurs lecteurs en faisant des prostituées des héroïnes, tragiques dans les années 1830-1850, puis au courage exemplaire au tournant du siècle. Inversement, les romans de l'époque se sont nourris des données véhiculées par le discours des réformateurs luttant contre la prostitution, et ce afin de donner à leurs romans une touche d'authenticité assurant leur succès auprès du public. Ainsi, la Susan de Lydia Maria Child est séduite et humiliée par des hommes riches qui ne pensent qu'à se distraire, sans se soucier des terribles conséquences de leurs actes. Plus tard, Maggie, jeune ouvrière des *tenements*, est trahie par son amant, après avoir grandi dans une famille gravement dysfonctionnelle. Cora, enfin, est une jeune ouvrière indépendante et fière, qui perd sa vigilance vertueuse sous l'effet de l'alcool et qui sera indirectement victime de la corruption municipale.

Tous ces exemples démontrent bien l'existence d'un imaginaire lié à la prostitution dans la société en général, lequel est nourri à la fois par les réformateurs et les romanciers. Cet imaginaire est récupéré

par les premiers pour attirer la sympathie de leur auditoire et, par les seconds, pour passionner leur lectorat. Nous avons aussi vu comment évolue cet imaginaire, et surtout en quoi il suit l'évolution des mœurs des citadins concernant la place de la jeune femme dans l'univers urbain, ainsi que l'évolution réelle de ses possibilités d'émancipation. Par exemple, l'étude, par Patricia Cline Cohen, du meurtre de la prostituée Helen Jewett en 1836 démontre bien cette interpénétration des motifs associés à la prostitution et à la jeune femme en général. À partir du meurtre réel de Jewett, qui fit grand bruit à l'époque, les journaux construisirent en effet une passionnante intrigue policière, qui fut à son tour récupérée par des romanciers populaires, contribuant ainsi à faire d'une figure de prime abord choquante pour le grand public — une prostituée de haut vol, selon toute vraisemblance fière de son métier — la touchante victime de la brutalité des hommes (Cohen, 1996).

De la même manière, John R. McDowall, Maude Miner, ainsi que tous les autres réformateurs combattant la prostitution ont contribué à façonner une nouvelle image de la prostituée. En associant, dans les années 1830-50, le personnage de la prostituée aux héroïnes tragiques des romans de séduction qui faisaient déjà fureur depuis *Clarissa Harlow*, ils touchaient chez leurs lecteurs une corde sensible, cherchant par là à les convaincre de se faire les champions de la nouvelle martyre urbaine. Au tournant du siècle, la situation des jeunes femmes ayant considérablement évolué et leurs possibilités d'émancipation s'étant multipliées, les réformateurs ont plutôt capitalisé sur la jeunesse de leurs protégées pour en faire des héroïnes courageuses triomphant, à leur façon, des périls de la vie urbaine. L'essentiel, tant dans la première période que dans la seconde, était de démontrer hors de tout doute que la prostituée demeurerait, malgré ses difficultés, une femme à part entière, qu'il était donc possible d'infléchir le cours de sa tragique destinée et, par là même, de contribuer à bâtir un monde plus civilisé.

Références

- BLUMIN, Stuart M. 1984. « Explaining the New Metropolis : Perception, Depiction and Analysis in Mid-Nineteenth-Century New York City », *Journal of Urban History*, 11, n° 1 (novembre), p. 9-38.
- BOYER, Paul S. 1978. *Urban Masses and Moral Order in America, 1820-1920*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 387 p.
- BRACE, Charles Loring. 1872. *The Dangerous Classes of New York, and Twenty Year's Work among Them*, New York : Wynkoop & Hallenbeck Publ., 448 p.
- CHILD, Lydia Maria. 1846. « Rosenglorry », *The Columbian Magazine*, VI (octobre), p. 181-86.
- COHEN, Patricia Cline. 1999. *The Murder of Helen Jewett : The Life and Death of a Prostitute in Nineteenth-Century New York*, New York : Vintage Books, 512 p.
- CONNELLY, Mark T. 1980. *The Response to Prostitution in the Progressive Era*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 261 p.
- CRANE, Stephen. 1984 (c1893). « Maggie : A Girl of the Streets », in *Prose and Poetry*, New York : The Library of America, 317 p.
- DAVIDSON, Cathy. 2004. *Revolution and the Word : the Rise of the Novel in America*, New York : Oxford University Press, 458 p.
- DREISER, Theodore. 1932 (c1901). *Sister Carrie*, New York : The Modern Library, 557 p.
- FAWCETT, Edgar. 1889. *The Evil that Men Do*, New York : Bedford Co., 339 p.
- GILFOYLE, Timothy. 1992. *City of Eros : New York City, Prostitution, and the Commercialization of Sex, 1790-1920*, New York : W.W. Norton, 462 p.
- HESSINGER, Rodney. 2005. *Seduced, Abandoned, and Reborn : Visions of Youth in Middle-Class America, 1780-1850*, Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 255 p.
- HIBBARD, Andrea L. et John T. PARRY. 2006. « Law, Seduction, and the Sentimental Heroine : The Case of Amelia Norman », *American Literature*, vol. 78, n° 2 (juin), p. 325-355.

- HOROWITZ, Helen Lefkowitz, 2002. *Rereading Sex : Battles over Sexual Knowledge and Suppression in Nineteenth-Century America*, New York : Knopf, 514 p.
- HOROWITZ, Helen Lefkowitz et Kathy PEISS (dir. publ.). 1996. *Love across the Color Line : The Letters of Alice Hanley to Channing Lewis*, Amherst : University of Massachusetts Press, 1996, 144 p.
- LIPPARD, George. 1995 (c1844). *The Quaker City ; Or, the Monks of Monk-Hall*, Amherst : University of Massachusetts Press, 582 p.
- _____. 1853. *New York : Its Upper Ten and Lower Million*, Cincinnati : H.M. Rulison, 284 p.
- LUBOVE, Roy. 1965. *The Professional Altruist : The Emergence of Social Work as a Career, 1880-1930*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 291 p.
- MCDOWALL, John R. 1832. *Magdalen Facts*, n° 1, janvier, New York, 104 p.
- MINER, Maude E. 1987 (c1916). *Slavery of Prostitution: A Plea for Emancipation*, New York : Garland Publishers, 308 p.
- PEISS, Kathy. 1986. *Cheap Amusements : Working Women and Leisure in Turn-of-the-Century New York*, Philadelphia : Temple University Press, 244 p.
- PIVAR, David J. 2002. *Purity and Hygiene : Women, Prostitution, and the 'American Plan', 1900-1930*, Westport, Conn. : Greenwood Press, 283 p.
- _____. 1973. *Purity Crusade, Sexual Morality and Social Control, 1868-1900*, Westport, Conn. : Greenwood Press, 308 p.
- RICHARDSON, Samuel. 1985 (c1740). *Clarissa*, New York : Penguin, 1536 p.
- RIEGEL, Robert E. 1968. « Changing American Attitudes toward Prostitution (1800-1920) », *Journal of the History of Ideas*, 29 (juillet-septembre), p. 437-452.
- ROSEN, Ruth et Sue DAVIDSON (dir.). 1977. *The Maimie Papers*, Old Westbury, NY : The Feminist Press et Radcliffe College, 439 p.
- ROWSON, Susanna. 1964 (c1791). *Charlotte Temple, a Tale of Truth*, Schenectaday, NY : New College and University Press, 163 p.
- SIEGEL, Adrienne. 1981. *The Image of the American City in Popular Literature, 1820-1870*, Port Washington, NY : National University Publications, Kennikat Press, 211 p.
- SREBNICK, Amy. 1989. « L'assassinat et le mystère de Mary Rogers : Sexualité, crime et culture vers le milieu du XIX^e siècle à New York », in *Violences sexuelles*, sous la dir. d'Alain Corbin, Paris : Imago, p. 113-133.
- WEIL, François. 2000. *Histoire de New York*, Paris : Fayard, 377 p.
- WELTER, Barbara. 1966. « The Cult of True Womanhood », *American Quarterly*, 18, n° 2 (été), p. 151-74.
- YOUNG, Michael P. 2006. *Bearing Witness against Sin : The Evangelical Birth of the American Social Movement*, Chicago : University of Chicago Press, 256 p.

Bibliographie

- ANZILOTTI, Cara. 2002. *In the Affairs of the World : Women, Patriarchy, and Power in Colonial South Carolina*, Westport, Conn. : Greenwood Press, 216 p.
- ATTIE, Jeanie. 1998. *Patriotic Toil : Northern Women of the American Civil War*, Ithaca, NY : Cornell University Press, 294 p.
- BARON, Ava (dir. publ.). 1991. *Work Engendered : Toward a New History of American Labor*, Ithaca, NY : Cornell University Press, 385 p.
- BASCH, Françoise. 1997. « Droits des femmes américaines : Genèse et naissance », in *Femmes dans la cité, 1815-1871*, sous la dir. d'Alain Corbin, Jacqueline Lalouette et Michèle Riot-Sarcey, Grâne : Créaphis, p. 537-545.
- _____. 1990. *Rebelles américaines au XIX^e siècle : Mariage, amour libre et politique*, Paris : Méridiens Klincksieck, 224 p.
- BAYM, Nina. 1993. *Woman's Fiction : A Guide to Novels by and about Women in America, 1820-70*, Urbana : University of Illinois Press, 327 p.
- BEATTIE, Mary Elizabeth. 2000. *Obligation and Opportunity : Single, Maritime Women in Boston, 1870-1930*, Montréal : McGill-Queen's University Press, 176 p.
- BESSIÈRE, Céline. 2003. « Race, classe, genre. Parcours dans l'historiographie américaine des femmes du Sud autour de la guerre de Sécession », *Clio : Histoire, femmes et sociétés*, vol. 17, p. 231-258.
- BLESER, Carol (dir. publ.). 1991. *In Joy and in Sorrow : Women, Family, and Marriage in the Victorian South, 1830-1900*, New York : Oxford University Press, 330 p.
- BLEWETT, Mary H. 1988. *Men, Women, and Work : Class, Gender, and Protest in the New England Shoe Industry, 1780-1910*, Urbana : University of Illinois Press, 444 p.
- BOYLAN, Anne M. 2002. *The Origins of Women's Activism : New York and Boston, 1797-1840*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 343 p.
- _____. 1984. « Women in Groups : An Analysis of Women's Benevolent Organizations in New York and Boston, 1797-1840 », *Journal of American History*, vol. 71, n° 3 (décembre), p. 497-523.
- BYNUM, Victoria E. 1992. *Unruly Women : The Politics of Social & Sexual Control in the Old South*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 233 p.
- CARTER, Christine Jacobson. 2006. *Southern Single Blessedness : Unmarried Women in the Urban South, 1800-1865*, Urbana, Illinois : University of Illinois Press, 220 p.
- CASHIN, Joan. 1994. « 'Decidedly Opposed to the Union' : Women's Culture, Marriage, and Politics in Antebellum South Carolina », *The Georgia Historical Quarterly*, vol. 78, n° 4, p. 735-759.
- CASHIN, Joan E. (dir. publ.). 2002. *The War Was You and Me : Civilians in the American Civil War*, Princeton, NJ : Princeton University Press, 397 p.
- CASTRO, Ginette. 1994. « De l'histoire des femmes à l'histoire des genres », in *Chantiers d'histoire américaine*, sous la dir. de Jean Heffer et François Weil, Paris : Belin, p. 309-339.
- _____. 1988. *Les femmes dans l'histoire américaine*, Nancy : Presses de l'Université de Nancy, 190 p.
- CENSER, Jane Turner. 2003. *The Reconstruction of White Southern Womanhood, 1865-1895*, Baton Rouge : Louisiana State University Press, 316 p.
- CHAMBERS-SCHILLER, Lee Virginia. 1984. *Liberty, a Better Husband : Single Women in America. The Generations of 1780-1840*, New Haven : Yale University Press, 285 p.
- CLINTON, Catherine. 1995. *Tara Revisited : Women, War, & the Plantation Legend*, New York : Abbeville Press, 240 p.
- _____. 1984. *The Other Civil War : American Women in the Nineteenth Century*, New York : Hill and Wang, 242 p.
- _____. 1982. *The Plantation Mistress : Woman's World in the Old South*, New York : Pantheon Books, 331 p.

- CLINTON, Catherine (dir. publ.). 1994. *Half-Sisters of History : Southern Women and the American Past*, Durham, Duke University Press, 239 p.
- CLINTON, Catherine et Nina SILBER. 1992. *Divided Houses : Gender and the Civil War*, New York : Oxford University Press, 418 p.
- COHEN, Patricia Cline. 1999. *The Murder of Helen Jewett : The Life and Death of a Prostitute in Nineteenth-Century New York*, New York : Vintage Books, 432 p.
- CORYELL, Janet L. (dir. publ.). 2000. *Negotiating Boundaries of Southern Womanhood : Dealing with the Powers That Be*, Columbia, MO : University of Missouri Press, 251 p.
- COTT, Nancy F. 1977. *The Bonds of Womanhood : 'Woman's Sphere' in New England, 1780-1835*, New Haven : Yale University Press, 225 p.
- DAVIS, Angela. 2007. *Femmes, race et classe*, traduit par Dominique Taffin, Paris : Des Femmes, 189 p.
- DEGLER, Carl. 1980. *At Odds : Women and the Family in American from the Revolution to the Present*, New York : Oxford University Press, 527 p.
- DUBLIN, Thomas. 1979. *Women at Work : The Transformation of Work and Community in Lowell, Massachusetts, 1826-1860*, New York : Columbia University Press, 312 p.
- DUBOIS, Ellen. 1978. *Feminism and Suffrage : The Emergence of an Independent Women's Movement in America, 1848-1869*, Ithaca, NY : Cornell University Press, 220 p.
- DUBOIS, Ellen Carol et Vicki RUÍZ (dir. publ.). 1990. *Unequal Sisters : A Multicultural Reader in U.S. Women's History*, New York : Routledge, 473 p.
- DUBOIS, Ellen, Mari Jo BUHLE, Temma KAPLAN, Gerda LERNER et Carroll SMITH-ROSENBERG. 1980. « Politics and Culture in Women's History : A Symposium », *Feminist Studies*, vol. 6, n° 1 (printemps), p. 26-64.
- EDWARDS, Laura F. 2000. *Scarlett Doesn't Live Here Any More : Southern Women in the Civil War Era*, Urbana : University of Illinois Press, 271 p.
- _____. 1997. *Gendered Strife & Confusion : The Political Culture of Reconstruction*, Urbana : University of Illinois Press, 378 p.
- EVANS, Sara M. 1991. *Les Américaines : Histoire des femmes aux États-Unis*, traduit de l'américain par Brigitte Delorme, Paris : Belin, 605 p.
- FARNHAM, Christie. 1994. *The Education of the Southern Belle : Higher Education and Student Socialization in the Antebellum South*, New York : New York University Press, 257 p.
- FAUST, Drew Gilpin. 1996. *Mothers of Invention : Women of the Slaveholding South in the American Civil War*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 326 p.
- FLEXNER, Eleanor. 1959. *Century of Struggle : The Woman's Rights Movement in the United States*, Cambridge, Mass. : Belknap Press of Harvard University, 384 p.
- FOX-GENOVESE, Elizabeth. 1988. *Within the Plantation Household : Black and White Women of the Old South*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 544 p.
- GASPAR, David Barry et Darlene CLARK HINE (dir. publ.). 1996. *More than Chattel : Black Women and Slavery in the Americas*, Bloomington : Indiana University Press, 341 p.
- GERE, Anne Ruggles et Sarah R. ROBBINS. 1996. « Gendered Literacy in Black and White Turn-of-the-Century African American and European-American Club Women's Printed Texts », *Signs : Journal of Women in Culture and Society*, vol. 21, n° 3 (printemps), p. 643-678.
- GIDDINGS, Paula. 1985. *When and Where I Enter : The Impact of Black Women on Race and Sex in America*, New York : Bantam Books, 408 p.
- GILFOYLE, Timothy. 1992. *City of Eros : New York City, Prostitution, and the Commercialization of Sex, 1790-1920*, New York : W.W. Norton, 462 p.
- GILMORE, Glenda Elizabeth. 1996. *Gender and Jim Crow : Women and the Politics of White Supremacy in North Carolina, 1896-1920*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 384 p.
- GINZBERG, Lori D. 2005. *Untidy Origins : A Story of Women's Rights in Antebellum New York*, Chapel Hill : University of North Carolina, 222 p.

- GINZBERG, Lori D. 1990. *Women and the Work of Benevolence : Morality, Politics, and Class in the Nineteenth-Century United States*, New Haven : Yale University Press, 230 p.
- GOODMAN, Susan et Daniel ROYOT (dir. publ.). 1994. *Femmes de conscience : Aspects du féminisme américain (1848-1875)*, Paris : Presses de la Sorbonne nouvelle, 265 p.
- GORDON, Linda. 1991. « Black and White Visions of Welfare : Women's Welfare Activism, 1890-1945 », *Journal of American History*, vol. 78, n° 2 (septembre), p. 559-590.
- GOULD, Virginia Meacham. 1997. « 'The House that Was Never a Home' : Slave Family and Household Organization in New Orleans, 1820-50 », *Slavery and Abolition*, vol. 18, n° 2 (août), p. 90-103.
- GUTMAN, Herbert G. 1976. *The Black Family in Slavery and Freedom, 1750-1925*, New York : Vintage Books, 664 p.
- HALTTUNEN, Karen. 1982. *Confidence Men and Painted Women : A Study of Middle-Class Culture in America*, New Haven : Yale University Press, 255 p.
- HANSEN, Debra Gold. 1993. *Strained Sisterhood : Gender and Class in the Boston Female Anti-Slavery Society*, Amherst : University of Massachusetts Press, 231 p.
- HAYDEN, Dolores. 1981. *The Grand Domestic Revolution : A History of Feminist Designs for American Homes, Neighbourhoods, and Cities*, Cambridge, Mass. : M.I.T Press, 367 p.
- HESSINGER, Rodney. 2005. *Seduced, Abandoned, and Reborn : Visions of Youth in Middle-Class America, 1780-1850*, Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 255 p.
- HEWITT, Nancy A. 1984. *Women's Activism and Social Change : Rochester, New York, 1822-1872*, Ithaca, NY : Cornell University Press, 281 p.
- HEWITT, Nancy A. et Suzanne LEBSOCK (dir. publ.). 1993. *Visible Women : New Essays on American Activism*, Urbana : University of Illinois Press, 415 p.
- HINE, Darlene Clark (dir. publ.). 1993. *Black Women in America : An Historical Encyclopedia*, 2 vols, New York : Carlson.
- HODES, Martha E. 1997. *White Women, Black Men : Illicit Sex in the Nineteenth-Century South*, New Haven : Yale University Press, 338 p.
- hooks, bell. 1981. *Ain't I a Woman : Black Women and Feminism*, Boston, South End Press, 205 p.
- HOROWITZ, Helen Lefkowitz. 2002. *Rereading Sex : Battles over Sexual Knowledge and Suppression in Nineteenth-Century America*, New York : Knopf, 514 p.
- JABOUR, Anya. 1997. « 'It Will Never Do For Me To Be Married' : The Life of Laura Wirt Randall, 1803-1833 », *Journal of the Early Republic*, vol. 17, n° 2 (été), p. 193-236.
- JEFFREY, Julie Roy. 1998. *The Great Silent Army of Abolitionism : Ordinary Women in the Antislavery Movement*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 311 p.
- JENNINGS, Thelma. 1990. « 'Us Colored Women Had To Go Through A Plenty' : Sexual Exploitation of African-American Slave Women », *Journal of Women's History*, vol. 1, n° 3, p. 45-66.
- JONES, Jacqueline. 1985. *Labor of Love, Labor of Sorrow : Black Women, Work, and the Family from Slavery to the Present*, New York : Basic Books, 432 p.
- KARCHER, Carolyn L. 1994. *The First Woman in the Republic : A Cultural Biography of Lydia Maria Child*, Durham : Duke University Press, 804 p.
- KELLEY, Mary. 2006. *Learning to Stand & Speak : Women, Education, and Public Life in America's Republic*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 294 p.
- KERBER, Linda K. 1997. « L'action des femmes dans la Révolution américaine », in *Encyclopédie politique et historique des femmes. Europe, Amérique du Nord*, sous la dir. de Christine Fauré, Paris : PUF, p. 119-137.
- _____. 1988. « Separate Spheres, Female Worlds, Woman's Place : The Rhetoric of Women's History », *Journal of American History*, vol. 75, n° 1 (juin), p. 9-39.
- _____. 1980. *Women of the Republic : Intellect and Ideology in Revolutionary America*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 304 p.

- KERBER, Linda K., Alice KESSLER-HARRIS et Kathryn Kish SKLAR (dir. publ.). 1995. *U.S. History as Women's History : New Feminist Essays*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 477 p.
- KESSLER-HARRIS, Alice. 2003. *Out to Work : A History of Wage-Earning Women in the United States*, New York : Oxford University Press, 414 p.
- KEYSSAR, Alexander. 1974. « Widowhood in Eighteenth-Century Massachusetts : A Problem in the History of the Family », *Perspectives in American History*, vol. 8, p. 83-119.
- KIERNER, Cynthia A. 1998. *Beyond the Household : Women's Place in the Early South, 1700-1835*, Ithaca, NY : Cornell University Press, 295 p.
- LACHANCE, Paul. 1985. « L'effet du déséquilibre des sexes sur le comportement matrimonial : comparaison entre la Nouvelle-France, Saint-Domingue et la Nouvelle-Orléans », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 19, n° 2, p. 211-231.
- LEAVITT, Sarah A. 2002. *From Catharine Beecher to Martha Stewart : A Cultural History of Domestic Advice*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 250 p.
- LEBSOCK, Suzanne. 1984. *The Free Women of Petersburg : Status and Culture in a Southern Town, 1784-1860*, New York : W. W. Norton, 326 p.
- _____. 1977. « Radical Reconstruction and the Property Rights of Southern Women », *Journal of Southern History*, vol. 43, n° 2 (mai), p. 195-216.
- LEHUU, Isabelle. 2010. « Une affaire de famille : La culture du livre et les femmes de l'élite sudiste, 1820-1860 », in *Femmes, culture & pouvoir : Relectures de l'histoire au féminin, XV^e — XX^e siècles*, sous la dir. de Catherine Ferland et Benoît Grenier, Québec : Presses de l'Université Laval, coll. Intercultures, p. 43-61.
- _____. 2002. « Femmes blanches et esclaves noirs : Le délit d'alphabétisation devant la justice du Sud esclavagiste au XIX^e siècle », in *Femmes et justice pénale, XIX^e-XX^e siècles*, sous la dir. de Christine Bard, Frédéric Chauvaud, Michelle Perrot, Jacques-Guy Petit, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, p. 111-122.
- LERNER, Gerda. 2004. *The Grimké Sisters from South Carolina : Pioneers for Women's Rights and Abolition*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 373 p.
- _____. 1998. *The Feminist Thought of Sarah Grimké*, New York : Oxford University Press, 193 p.
- _____. 1997. *Why History Matters : Life and Thought*, New York : Oxford University Press, 249 p.
- _____. 1990. « Reconceptualizing Differences among Women », *Journal of Women's History*, vol. 1, n° 3 (hiver), p. 106-122.
- _____. 1979. *The Majority Finds Its Past : Placing Women in History*, New York : Oxford University Press, 217 p.
- _____. 1975. *De l'esclavage à la ségrégation : Les femmes noires dans l'Amérique des Blancs*, Paris : Denoël/Gonthier, 350 p.
- _____. 1969. « The Lady and the Mill Girl : Changes in the Status of Women in the Age of Jackson », *Midcontinent American Studies Journal*, vol. 10, n° 1, p. 5-15.
- LEWIS, Jan. 1987. « The Republican Wife : Virtue and Seduction in the Early Republic », *William and Mary Quarterly*, vol. 44, n° 4 (octobre), p. 689-721.
- MALONE, Ann Patton. 1992. *Sweet Chariot : Slave Family and Household Structure in 19th Century Louisiana*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 369 p.
- MATTHEWS, Glenda. 1987. *'Just a Housewife' : The Rise and Fall of Domesticity in America*, New York : Oxford University Press, 281 p.
- MCCURRY, Stephanie. 1995. *Masters of Small Worlds : Yeoman Households, Gender Relations, and the Political Culture of the Antebellum South Carolina Low Country*, New York : Oxford University Press, 320 p.
- MORTON, Patricia (dir. publ.). 1996. *Discovering the Women in Slavery : Emancipating Perspectives on the American Past*, Athens, University of Georgia Press, 320 p.

- MOSS, Elizabeth. 1992. *Domestic Novelists in the Old South : Defenders of Southern Culture*, Baton Rouge : Louisiana State University Press, 249 p.
- MUNCY, Robyn. 1991. *Creating a Female Dominion in American Reform, 1890-1935*, New York : Oxford University Press, 221 p.
- NDIAYE, Pap. 2005. « Nouvelles questions autour du travail et de la famille des esclaves dans le Sud des États-Unis », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 52, supplément, p. 18-29.
- PAINTER, Nell Irvin. 1996. *Sojourner Truth : A Life, a Symbol*, New York : W.W. Norton, 370 p.
- PARR, Joy. 1995. « Gender History and Historical Practice », *Canadian Historical Review*, 76, 3, p. 354-376.
- PEASE, Jane H. et William H. PEASE. 1990. *Ladies, Women & Wenches : Choice & Constraint in Antebellum Charleston & Boston*, Chapel Hill : University of North Carolina, 218 p.
- PEISS, Kathy Lee. 1986. *Cheap Amusements : Working Women and Leisure in Turn-of-the-Century New York*, Philadelphia : Temple University Press, 244 p.
- PERROT, Michelle. 2006. *Mon histoire des femmes*, Paris : Seuil, 251 p.
- _____. 1998. *Les femmes, ou les silences de l'histoire*, Paris : Flammarion, 494 p.
- PIVAR, David J. 2002. *Purity and Hygiene : Women, Prostitution, and the 'American Plan', 1900-1930*, Westport, Conn. : Greenwood Press, 283 p.
- RYAN, Mary P. 1990. *Women in Public : Between Banners and Ballots, 1825-1880*, Baltimore : Johns Hopkins University Press, 202 p.
- _____. 1982. *The Empire of the Mother : American Writing about Domesticity, 1830-1860*, New York : Haworth Press, 170 p.
- _____. 1981. *Cradle of the Middle Class : The Family in Oneida County, New York, 1790-1865*, New York : Cambridge University Press, 321 p.
- SALMON, Marylynn. 1986. *Women and the Law of Property in Early America*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 267 p.
- _____. 1982. « Women and Property in South Carolina : The Evidence from Marriage Settlements, 1730-1830 », *William and Mary Quarterly*, vol. 39, n° 4 (octobre), p. 655-685.
- SANCHEZ-EPPLER, Karen. 1993. *Touching Liberty : Abolition, Feminism, and the Politics of the Body*, Berkeley : University of California Press, 197 p.
- SANGSTER, Joan. 1995. « Beyond Dichotomies : Re-Assessing Gender History and Women's History in Canada », *Left History*, vol. 3, n° 1, p. 109-121.
- SCHAFER, Judith. 1981. « New Orleans Slavery in 1850 as Seen in Advertisements », *The Journal of Southern History*, vol. 47, n° 1 (février), p. 33-56.
- SCOTT, Anne Firor. 1995. *The Southern Lady : From Pedestal to Politics, 1830-1930*, Charlottesville, University Press of Virginia, 312 p.
- _____. 1991. *Natural Allies : Women's Associations in American History*, Urbana : University of Illinois Press, 242 p.
- _____. 1984. *Making the Invisible Woman Visible*, Urbana : University of Illinois Press, 397 p.
- SCOTT, Joan. 1988. « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, vol. 37-38 (printemps), p. 125-153.
- _____. 1981. « Dix ans d'histoire des femmes aux États-Unis », *Le Débat*, vol. 17, p. 127-132.
- SEIDEL, Kathryn Lee. 1985. *The Southern Belle in the American Novel*, Tampa, University of South Florida Press, 202 p.
- SKLAR, Kathryn Kish. 1973. *Catharine Beecher : A Study in Domesticity*, New Haven : Yale University Press, 356 p.
- SMITH-ROSENBERG, Carroll. 1985. *Disorderly Conduct : Visions of Gender in Victorian America*, New York : Alfred A. Knopf, 357 p.
- _____. 1978. « Amours et rites : Le monde des femmes dans l'Amérique du XIX^e siècle », *Les Temps Modernes*, vol. 33, p. 1231-1256.

- SPETH, Linda E. 1982. « More Than Her 'Thirds' : Wives and Widows in Colonial Virginia », *Women and History*, vol. 4 (hiver), p. 5-41.
- SPRUILL, Julia Cherry. 1972. *Women's Life and Work in the Southern Colonies*, New York : Norton, c1938, 426 p.
- SREBNICK, Amy. 1989. « L'assassinat et le mystère de Mary Rogers : Sexualité, crime et culture vers le milieu du XIX^e siècle à New York », in *Violences sexuelles*, sous la dir. d'Alain Corbin, Paris : Imago, p. 113-133.
- STANSELL, Christine. 1986. *City of Women : Sex and Class in New York, 1789-1860*, Urbana : University of Illinois Press, 301 p.
- _____. 1982. « Women, Children, and the Uses of the Streets : Class and Gender Conflict in New York City, 1850-1860 », *Feminist Studies*, vol. 8, n° 2 (été), p. 305-335.
- STERLING, Dorothy. 1991. *Ahead of Her Time : Abby Kelley and the Politics of Antislavery*, New York : W.W. Norton, 436 p.
- STERLING, Dorothy (dir. publ.). 1984. *We are your Sisters : The Black Women in the Nineteenth Century*, New York : W. W. Norton, 539 p.
- STEVENSON, Brenda E. 1995. *Life in Black and White : Family and Community in the Slave South*, New York : Oxford University Press, 457 p.
- STOWE, Steven M. 1987. *Intimacy and Power in the Old South : Ritual in the Lives of the Planters*, Baltimore : Johns Hopkins University Press, 309 p.
- TRACY, Susan J. 1995. *In the Master's Eye : Representations of Women, Blacks, and Poor Whites in Antebellum Southern Literature*, Amherst : University of Massachusetts Press, 307 p.
- TYLER, Alice Felt. 1944. *Freedom's Ferment : Phases of American Social History to 1860*, Minneapolis : University of Minnesota Press, 608 p.
- VARIKAS, Eleni. 1988. « L'approche biographique dans l'histoire des femmes », *Les Cahiers du GRIF*, vol. 37-38, p. 41-56.
- WACIEGA, Lisa Wilson. 1987. « A 'Man of Business' : The Widow of Means in Southeastern Pennsylvania, 1750-1850 », *William and Mary Quarterly*, vol. 44, n° 1 (janvier), p. 40-64.
- WARE, Susan (dir. publ.). 1994. *New Viewpoints in Women's History : Working Papers from the Schlesinger Library — 50th Anniversary Conference, March 4-5*, Cambridge, Mass. : Radcliffe College, 261 p.
- WEINER, Marli F. 1998. *Mistresses and Slaves : Plantation Women in South Carolina, 1830-1880*, Urbana : University of Illinois Press, 308 p.
- WEISMAN, Leslie Kanes. 1992. *Discrimination by Design : A Feminist Critique of the Man-Made Environment*, Urbana : University of Illinois Press, 190 p.
- WELLMAN, Judith. 2004. *The Road to Seneca Falls : Elizabeth Cady Stanton and the First Woman's Rights Convention*, Urbana : University of Illinois Press, 297 p.
- WELTER, Barbara. 1966. « The Cult of True Womanhood, 1820-1860 », *American Quarterly*, vol. 18, n° 2 (été), p. 151-174.
- WHITE, Deborah Gray. 1985. *Ar'n't I a Woman : Female Slaves in the Plantation South*, New York : Norton, 216 p.
- WHITES, LeeAnn. 2005. *Gender Matters : Civil War, Reconstruction and the Making of the New South*, New York : Palgrave Macmillan, 244 p.
- _____. 1995. *The Civil War as a Crisis in Gender : Augusta, Georgia, 1860-1890*, Athens : University of Georgia Press, 277 p.
- WILSON, Lisa. 1992. *Life after Death : Widows in Pennsylvania, 1750-1850*, Philadelphia : Temple University Press, 215 p.
- WOOD, Kirsten E. 2004. *Masterful Women : Slaveholding Widows from the American Revolution through the Civil War*, Chapel Hill : University of North Carolina, 281 p.

- YEE, Shirley J. 1992. *Black Women Abolitionists : A Study in Activism, 1828-1860*, Knoxville : University of Tennessee Press, 204 p.
- YELLIN, Jean Fagan. 1989. *Women & Sisters : The Antislavery Feminists in American Culture*, New Haven : Yale University Press, 226 p.
- YELLIN, Jean Fagan et John C. VAN HORNE (dir. publ.). 1994. *The Abolitionist Sisterhood : Women's Political Culture in Antebellum America*, Ithaca : Cornell University Press, 363 p.

Les auteures

Marise BACHAND est chargée de cours en histoire à l'UQAM, à l'Université du Québec à Trois-Rivières, à l'Université du Québec à Rimouski et à l'Université d'Ottawa. Elle est diplômée de la concentration de 2^e cycle en études féministes de l'UQAM et son mémoire de maîtrise en histoire avait pour titre *Une prison dorée à s'approprier : Femmes de l'élite et espace domestique dans le Sud esclavagiste américain, 1830-1865*, UQAM, 2002. Inscrite au doctorat à l'Université Western Ontario, elle termine présentement la rédaction d'une thèse en histoire des femmes intitulée *A Season in Town : Plantation Women and the Urban South, 1790-1877*.

Diane BÉLANGER est archiviste à Bibliothèque et Archives Canada. Elle est détentrice d'une maîtrise en sciences de l'information de l'Université de Montréal complétée en 2006, ainsi que d'une maîtrise en histoire déposée à l'UQAM en 2000, dont le sujet était *Les femmes célibataires dans le Sud des États-Unis, 1830-1865*.

Rose-Marie GUZZO est chargée de cours au département d'histoire de l'UQAM. Son mémoire de maîtrise en histoire, déposé en 1999 à l'UQAM, portait sur *Famille et femmes noires dans une société esclavagiste : Le cas de la Louisiane, 1830-1865*. Elle poursuit un doctorat en histoire à l'UQAM sous la direction d'Isabelle Lehuu, et sa thèse est intitulée *Les créoles de couleur de la Nouvelle-Orléans : Étude sur leur relation avec les affranchis (1860-1880)*.

Isabelle LEHUU est professeure au département d'histoire de l'UQAM. Actuellement directrice des programmes de 1^{er} cycle en histoire, elle a été, de 2005 à 2007, coordonnatrice de la recherche à l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF). Ses recherches en cours portent sur « Les réseaux transatlantiques de femmes abolitionnistes et féministes au XIX^e siècle » et sur « Lecture et écriture dans le Sud des États-Unis, 1776-1865 ». Elle est l'auteure de *Carnival on the Page : Popular Print Media in Antebellum America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2000, et de l'article « Une affaire de famille : La culture du livre et les femmes de l'élite sudiste, 1820-1860 », in *Femmes, culture & pouvoir : Relectures de l'histoire au féminin, XV^e — XX^e siècles*, sous la dir. de Catherine Ferland et Benoît Grenier, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. Intercultures, 2010.

Catherine PELCHAT est recherchiste pour l'émission de débat « Huis clos », animée par Claire Lamarche à Télé-Québec. Elle a aussi été responsable de la recherche pour plusieurs documentaires dont *Le Cœur d'Auschwitz* de Carl Leblanc. Elle est détentrice d'une maîtrise en histoire de l'UQAM dont le mémoire, déposé en 2002, avait pour titre : *Une héroïne tragique : La prostituée dans l'imaginaire réformateur, New York, 1830-1917*.